

Université de Montréal

La littérature du refus en pays dominés : entre continuité, invention et utopie

par

Frédérique Elsie Hanet

Département de Littérature  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Ph. D. en Littérature, option générale et comparée

Septembre 2003

©, Frédérique Elsie Hanet, 2003



PR

14

U54

2004

V.001

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

La littérature du refus en pays dominés : entre continuité, invention et utopie

présentée par :  
Frédérique Elsie Hanet

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

[redacted] Livia Monnet  
président-rapporteur

[redacted] Amaryll Chanady  
directrice de recherche

[redacted] Christiane Ndiaye  
codirectrice

[redacted] Gilles Dupuis  
pour Julian Vigo

[redacted] Max Dorsinville  
examineur externe

[redacted] Livia Monnet  
représentant du doyen de la FES

Thèse acceptée le 8 décembre 2003



## Résumé

### **La littérature du refus en pays dominés : entre continuité, invention et utopie**

Le roman *Les demi-civilisés* (1934) du Canadien français Jean-Charles Harvey et le poème en prose *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) du Martiniquais Aimé Césaire ont en commun la volonté d'établir un refus : les auteurs rejettent une situation de domination et appellent, en précurseurs, la liberté sous toutes ses formes. Cette étude comparative adopte l'hypothèse postcoloniale selon laquelle toute domination est relative et spécifique. Dans cette perspective, la thèse questionne la légitimité d'une identification québécoise à la situation esclavagiste. L'analyse de ces œuvres fondatrices offre les bases d'une réflexion d'ensemble sur la construction identitaire des sujets québécois et caribéens, sur leur rapport à l'Autre, à la mémoire et à l'écriture. L'hypothèse selon laquelle cette littérature se place dans la dialectique du refus et de l'acceptation constitue le fil directeur de la recherche.

La première partie place *Les demi-civilisés* et *Cahier d'un retour au pays natal* dans le contexte culturel et historique des années trente : d'une littérature qui se refuse à une littérature qui se fait, elle aborde également l'écriture du refus sous un angle explicatif et théorique. Dans un deuxième temps, la démarche sociocritique adoptée se charge de décoder et d'identifier la reprise des discours économique, culturel, médical, éducatif et religieux que Césaire et Harvey récupèrent dans le discours social pour finalement les transgresser. Autour de ces discours se construisent les isotopies bestiaire et carcéral. Les techniques de réfutation s'avéreront nombreuses (entre le polémique et l'agonique, la mystification et la démystification...). Alors que ce chapitre s'attache à la manière dont les auteurs dénoncent et déplacent les idées reçues de l'idéologie dominante, le troisième chapitre cherche à découvrir l'implicite et les non-dits véhiculés dans les œuvres du corpus. Pour ce faire, le travail souligne toute l'ambiguïté que constitue la reprise d'un discours mythique : après avoir déconstruit plusieurs « mystifications coloniales » présentes dans le discours social, les textes récupèrent à leur tour un discours mythique en vue de se forger une identité narrative.

En quête d'un nouveau monde, l'écrivain du refus construit un nouvel imaginaire social qui se situe dans un « espace tiers » : entre un *déjà-là* (le thème de la continuité est étudié dans le premier chapitre), une invention (deuxième chapitre) et une utopie (troisième chapitre), espace problématique qui compose le refus de toute domination.

Mots clés :

Aimé Césaire, Jean-Charles Harvey, Québec, Martinique, prose, poésie, refus, sociocritique, colonialisme, postcolonialisme, identité, mythe, utopie.

## Summary

### **Literature of refusal in dominated countries : between continuity, invention and utopia**

The novel *Les demi-civilisés* (1934) by French Canadian author Jean-Charles Harvey and the poem in prose *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) by Aimé Césaire from Martinique have in common the desire to establish a refusal : the authors reject a situation of domination and, as precursors, they call for Freedom in all its forms. This comparative study adopts the postcolonial hypothesis according to which all domination is relative and specific. Within such a perspective the thesis questions the legitimacy of Quebec's identification with the institution of slavery. Moreover, the analysis of these founding texts provides the basis for a comprehensive reflection on the construction of identity of Quebec and Caribbean subjects, on their relationship with the Other, with memory and with writing. The hypothesis according to which this literature is placed within the dialectic of refusal and acceptance constitutes the main thread of this research.

The first chapter situates *Les demi-civilisés* and *Cahier d'un retour au pays natal* within the cultural and historical context of the thirties: from a literature that refuses itself to a literature that builds itself, this chapter explores the writing of refusal from an explicative and theoretical point of view. In the second chapter a sociocritical approach will be adopted in order to decode and identify the economic, cultural, medical, educative and religious discourses which Harvey and Césaire take up from the social discourses and eventually transgress. These discourses trigger the construction of isotopies of the animal and the prison inspiring numerous techniques of refutation – from polemics to (*l'agonique*), mystification to demystification. Whereas this chapter deals with the manner in which the texts denounce and displace the generally accepted ideas of the dominant ideology, the third chapter seeks to discover the implicit and the unspoken conveyed in their texts. In order to do so this section lays emphasis on the ambiguity involved in reworking a mythical discourse, after having demystified and deconstructed the colonial « mystifications » contained in the social discourse, the texts themselves adopt this discourse in order to construct a narrative identity of their own.

In search of a new world the writer of the refusal constructs new social imaginary located in a third space. Situated between an « already-there » (the theme of continuity is studied in the first chapter), an invention (second chapter), and a utopia (third chapter), this problematic space composes the refusal of all domination.

Key Words :

Aimé Césaire, Jean-Charles Harvey, Quebec, Martinique, prose, poetry, refusal, sociocriticism, postcolonialism, colonialism, domination, myth, identity, memory.

## TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE</b>	<b>1</b>
<b>1. PAYS COLONISÉS, PAYS DOMINÉS : LES CARAÏBES ET LE CANADA FRANÇAIS FACE À DE NOUVEAUX PARADIGMES FRANCOPHONES</b>	<b>21</b>
1.1. L'ÈRE DU SILENCE : UNE LITTÉRATURE QUI SE REFUSE	23
1.1.1. DES PAROLES EN SOUFFRANCE	24
1.1.1.1. Souvenir et empreinte de la Conquête et de l'esclavage aux Caraïbes et au Québec	24
1.1.1.2. Un contexte aliénant	26
1.1.1.3. Le refus de soi	29
1.1.2. UN DISCOURS D'ATTESTATION : L'ALIÉNATION CULTURELLE	31
1.1.2.1. Le mimétisme culturel : la reproduction du discours dominant	33
1.1.2.2. La récurrence des thèmes romanesques	37
1.2. L'ÂGE DE LA PAROLE : UNE LITTÉRATURE QUI SE FAIT	40
1.2.1. PRÉMISSSES ET ÉNONCIATION DE LA RUPTURE EN LITTÉRATURE CARIBÉENNE ET QUÉBÉCOISE : ÉMERGENCE DES DISCOURS DE PROTESTATION	41
1.2.1.1. Revues et refus	42
1.2.1.2. Émergence du manifeste : un refus qui se dit	45
1.2.1.3. L'adhésion américaine francophone au surréalisme européen	47
1.2.1.4. Les autres formes du refus	52
1.2.2. LA FILIATION DE CÉSAIRE ET HARVEY : ENTRE TRADITION ET NOUVEAUTÉ	55
1.2.2.1. La Négritude et le « surréalisme » césairien	56
1.2.2.2. L'engagement harveyen dans le refus émergeant	60
1.3. COLONIALISME ET POSTCOLONIALISME AUX CARAÏBES ET AU QUÉBEC. L'ÉCRITURE COMME MOYEN DE RÉSISTANCE.	62
1.3.1. ENTRE COLONIALISME ET POSTCOLONIALISME	63
1.3.1.1. De nouvelles considérations et interrogations théoriques	64
1.3.1.2. La place du Québec et de la Martinique face à de nouvelles théories	65
1.3.2. LA LITTÉRATURE DE RÉSISTANCE	67
1.3.2.1. Analyse de différents courants de résistance	68
1.3.2.2. L'énonciation de la rupture	70
1.3.3. REFUS ET POSTCOLONIALISME	71
1.3.3.1. Entre « domination » et « colonisation »	72
1.3.3.2. L'écriture comme pouvoir de résistance	76

1.3.3.3. Légitimité de l'espace comparatif Caraïbes / Québec	78
--	----

---

<b>CONCLUSION DU PREMIER CHAPITRE</b>	<b>83</b>
---------------------------------------	-----------

---

<b>2. LA CONSTRUCTION D'UN CONTRE-REFUS</b>	<b>87</b>
---	-----------

---

<b>2.1. LE CONTRE-REFUS OU LA LUTTE CONTRE L'ALIÉNATION</b>	<b>90</b>
---	-----------

2.1.1. REPRÉSENTATION ET DESCRIPTION D'UN PAUPÉRISME GÉNÉRALISÉ DANS LE <i>CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL ET LES DEMI-CIVILISÉS</i>	91
---	----

2.1.1.1. Description de la misère	92
-----------------------------------	----

2.1.1.2. L'être dominé perçu comme du bétail	99
--	----

2.1.1.3. L'oppression économique et sociale	101
---	-----

2.1.1.4. Tableaux d'une aliénation sociale	107
--	-----

2.1.2. UNE ALIÉNATION CULTURELLE ET MORALE : LE CONSTAT D'UN MAL PSYCHOLOGIQUE	109
--	-----

2.1.2.1. Acculturation et assimilation culturelle : la remise en question du discours éducatif	110
--	-----

2.1.2.2. Refus de reconnaissance, refus d'« être » ou la mise en perspective du carcéral	117
--	-----

2.1.2.3. Le nuage écrasant de la religion	120
---	-----

2.1.3. DE « L'ERRANT » À L'HOMME RÉVOLTÉ : ÉVEIL DE LA CONSCIENCE DE L'ARTISTE	127
--	-----

2.1.3.1. Prémisses d'une révolte : la prise de conscience du héros	128
--	-----

2.1.3.2. La topique du sauveur : figuration d'un moi idéal (le héros)	131
---	-----

2.1.3.3. Les adjuvants à la révolte	135
-------------------------------------	-----

<b>2.2. DÉCONSTRUCTION DE LA THÈSE ADVERSE : LE POLÉMIQUE DU REFUS</b>	<b>138</b>
--	------------

2.2.1. COMBAT DE POLÉMISTES	140
-----------------------------	-----

2.2.1.1. La disqualification de l'adversaire ou la mise en évidence de l'absurde	141
--	-----

2.2.1.2. Un discours guerrier ( <i>polemikos</i> : guerre)	145
--	-----

2.2.1.3. Une rhétorique persuasive : acte d'accusation et de dénonciation	148
---	-----

2.2.2. LES TECHNIQUES DE RÉFUTATION	151
-------------------------------------	-----

2.2.2.1. Déplacement du réel	151
------------------------------	-----

2.2.2.2. La mystification coloniale et l'entreprise de démystification	154
--	-----

2.2.2.3. Entre le polémique et l'agonique ( <i>agôn</i> : combat)	161
---	-----

2.2.3. L'ENTREPRISE DE DÉCONSTRUCTION ET D'INVENTION CHEZ CÉSAIRE ET HARVEY : LES AMBIGUÏTÉS DU DÉPASSEMENT	164
---	-----

2.2.3.1. Deux perspectives manichéennes	166
---	-----

2.2.3.2. Récupération et déconstruction	169
---	-----

2.2.3.3. Dépassement et invention d'un « contre-courant »	173
---	-----

---

**CONCLUSION DU DEUXIEME CHAPITRE** **181**


---

**3. LA CONSTRUCTION D'UNE CONTRE-IMAGE** **186**


---

**3.1. IMAGINAIRE, MYSTIFICATION, UTOPIE : L'ÉCRIVAIN DU REFUS EN QUÊTE D'UN NOUVEAU MONDE** **188**
**3.1.1. LA LUTTE POUR LA LIBÉRATION DE L'IMAGINAIRE : DU « CONFORMISME ACCEPTÉ » À L'IMAGINAIRE INVENTÉ.** **189**
**3.1.1.1. La libération de l'imaginaire** **191**
**3.1.1.2. Entre le merveilleux et le fantastique** **194**
**3.1.1.3. « RÊVER - PAYS »** **196**
**3.1.2. LA LITTÉRATURE DU REFUS EN PAYS DOMINÉS : VISION UTOPIQUE, IDÉAUX TRONQUÉS** **199**
**3.1.2.1. Des idéaux tronqués** **199**
**3.1.2.2. L'utopie et la mémoire** **201**
**3.1.2.3. Création d'un imaginaire social** **204**
**3.1.3. ALTÉRATION DU REFUS CHEZ CÉSAIRE ET HARVEY : DE NOUVEAUX MYTHES EN CONSTRUCTION** **206**
**3.1.3.1. La mystification de l'espace et du lieu : le mythe de l'origine** **207**
**3.1.3.2. La fonction de la mémoire dans l'écriture postcoloniale** **215**
**3.2. L'ŒUVRE FRANCOPHONE ET SON CARACTÈRE HYBRIDE** **220**
**3.2.1. HYBRIDISATION DE LA RHÉTORIQUE : LE CARACTÈRE NOVATEUR DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES** **223**
**3.2.1.1. Les écrivains entre deux cultures** **224**
**3.2.1.2. L'hybridité chez Césaire et Harvey. Les procédés d'hybridisation** **228**
**3.2.1.3. La littérature... et le journalisme** **232**
**3.2.2. LE POUVOIR DE LA LITTÉRATURE EN PAYS DOMINÉS** **235**
**3.2.2.1. Réception et ostracisme : la censure des œuvres postcoloniales** **236**
**3.2.2.2. Pouvoir et subversion de l'écriture du refus** **242**
**3.2.2.3. Un hymne à la liberté** **245**
**3.2.3. CONSTRUCTION D'UNE « IDENTITÉ NARRATIVE » FACE À UNE IDENTITÉ ÉCLATÉE** **248**
**3.2.3.1. Pour la construction d'une identité narrative individuelle et collective** **249**
**3.2.3.2. Poétique de la relation** **251**
**3.2.3.3. La constitution d'une nouvelle identité francophone** **252**


---

**CONCLUSION DU TROISIEME CHAPITRE** **255**


---

**CONCLUSION GÉNÉRALE** **258**

---

**BIBLIOGRAPHIE** **268**

---

I. CORPUS DES ŒUVRES 269

II. OUVRAGES PORTANT SUR L'AFRIQUE ET LES CARAÏBES 274

III. OUVRAGES PORTANT SUR LE QUÉBEC 281

V. RÉFÉRENCES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES : LA LITTÉRATURE DU REFUS EN PAYS  
DOMINÉS 291**ANNEXES** **297**

---



à Frédéric,  
à Fanny,

## Remerciements

---

Je tiens à remercier ici plusieurs personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de cette thèse :

Je remercie ma directrice de thèse, Madame Amaryll Chanady, professeure au département de Littérature Comparée, pour tous les conseils théoriques qu'elle m'a fournis avec sa ferveur habituelle, pour la confiance qu'elle m'a témoignée et pour m'avoir soutenue pendant les périodes d'incertitude.

Ma profonde gratitude va à Christiane Ndiaye, professeure au département d'Études françaises, qui a largement dépassé son rôle de co-directrice et qui m'a été d'un grand soutien. Ce travail doit beaucoup à sa très grande rigueur, son expérience de la recherche et ses qualités de pédagogue. Je souhaite à tout étudiant un tel suivi !

Une grande reconnaissance s'adresse également à mes ami(e)s de Montréal, pour leur écoute et leur soutien, en particulier à Gérald, Ragnhild et Sahar.

Je remercie les professeur(e)s qui m'ont fait l'honneur de participer à ce jury.

Enfin, le dernier remerciement va à ma famille : à Frédéric, mon compagnon, qui m'a soutenu sans relâche pendant ces quatre années ; à mes parents, François et Béatrice, qui m'ont donné la possibilité de faire des études supérieures.

*La même souffrance appelle souvent les mêmes gestes, les mêmes crispations intérieures ou les mêmes grimaces, les mêmes angoisses ou les mêmes révoltes.*

Albert Memmi, *L'homme dominé*, 1968

*Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement.*

Albert Camus, *L'homme révolté*, 1951

*En vérité, un homme n'est grand que par la grandeur de ce qu'il refuse.*

René Ménil, *Tropiques*, 1943

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le discours de la révolte à la première personne, tel pourrait se situer, en quelques mots, l'objet central de la thèse. En situation de domination « consciente », l'écrivain ne se constitue pas d'abord sur une affirmation mais sur une certaine dose de refus : la néantisation d'un peuple colonisé ou dominé implique que l'identité à construire soit avant tout un « opposé à ». Dans cette perspective, un même discours émerge dans les Amériques, dans des sociétés très différentes, où des peuples se sentent étouffés et dominés par l'imposition de modèles de natures très variées. Dans cet ordre d'idées, une comparaison, qui a débuté dans les années trente, peut être établie entre les Caraïbes et le Québec, qui ont vécu, à des degrés divers, le fait colonial.

Un véritable discours politique émerge dans les années soixante chez certains intellectuels militants ou activistes québécois, qui effectuent dès lors un parallélisme problématique entre leur situation et celle de peuples colonisés ou réduits à l'esclavage. Pourtant, le développement et la diversité des colonisations obligent une définition plus approfondie des termes utilisés dans cette recherche. Les Caraïbes sont des *colonies de plantations*, ou *d'exploitations*, colonies destinées à fournir aux métropoles des denrées exotiques, des matières premières d'origine agricole ou des produits miniers. La colonisation au Québec fut une *colonie de peuplement*, type de colonie situé dans des pays de climat tempéré qui pouvaient recevoir des immigrants d'origine européenne. La colonisation implique donc une occupation territoriale et une dépendance du pays occupé. Dans le cas du Québec<sup>1</sup>, cette occupation s'est produite sur un territoire peu peuplé. Dans les Caraïbes<sup>2</sup>, elle s'est faite au détriment de populations qui ont été réduites à l'état de populations sujettes.

---

<sup>1</sup> Même si l'appellation « Québécois » n'apparaît que pendant la Révolution Tranquille dans les années soixante lors de la redéfinition du territoire et de l'État par le néo-nationalisme québécois, nous utiliserons ce terme afin d'inscrire les années trente dans une sorte d'« ante-révolution ». On utilisera le terme « Canadien français » lorsque l'on fera référence à la sauvegarde du passé et à la préservation d'un monde mystique.

<sup>2</sup> L'appellation « Caraïbes » entend désigner l'ensemble géographique formé par les Antilles, comprenant essentiellement les ressortissants des dits « départements d'outre-mer » que sont la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane, ainsi que la république d'Haïti. La présente recherche abordera, parfois succinctement, parfois plus longuement, différentes créations littéraires d'expression française de l'ensemble des Caraïbes.

Toute colonisation produit un contact entre deux types de société, celle des colonisateurs et celle des colonisés. Au Québec, les Amérindiens ont tout d'abord été colonisés par les Français et les Anglais. Le Québécois affiche donc cette double particularité d'avoir été colonisateur des Amérindiens, puis colonisé par les Anglais à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle : l'ancien colonisateur (le Français) se transforme en colonisé (par l'Anglais). Les Caribéens ont quant à eux, à titre de victimes, subi à la fois la colonisation et l'esclavagisme. La prétendue « essence inférieure » du Noir incorporée à l'histoire des peuples africains et caribéens éloigne ainsi toute approche comparative « facile » avec d'autres colonisations, où le terme *racial* est plus effacé<sup>3</sup>.

Le fait colonial est défini à la fois comme une domination et une exploitation. C'est pourquoi la thèse utilisera ces termes dans la perspective de domination coloniale qui est la nôtre. Dans ce sens, Caribéens et Québécois sont *dominés* sous trois aspects : économiquement d'abord. Dans le cas des Caraïbes, la terre est arrachée à ceux qui la cultivaient. Au Québec, la production est orientée en fonction des intérêts de la puissance colonisatrice : le Canada anglais. Politiquement ensuite, par l'instauration d'un système de sujétion comprenant des modalités variées dans les deux cas. Culturellement enfin, la métropole française impose sa civilisation aux Caribéens, ainsi que sa religion. Au Québec, nous y reviendrons, cette assimilation est plus complexe. Dans cette perspective, la notion d'une *domination « coloniale »* s'applique tant aux Caraïbes qu'au Québec, termes qui comportent cependant des variantes que l'on tachera de souligner tout au long de la recherche. Enfin, pour reprendre Memmi, « tous les opprimés se ressemblent »<sup>4</sup>, c'est ce qui nous conduit à étudier et à comparer deux réactions similaires propres au refus, dans des situations d'oppression différentes. Il s'agit de la sorte de rendre sensibles certains mécanismes communs du refus colonial dans des situations de domination très spécifiques et d'aboutir à l'étude de la littérature du refus dans une perspective d'ensemble. Dans les années trente émergent des discours anticoloniaux apparentés dans deux situations

---

<sup>3</sup> Au XIX<sup>ème</sup> siècle, François-Xavier Garneau parlait déjà de l'irréductibilité des races qui permettrait aux Canadiens de survivre. Il montre à travers ses ouvrages historiques que la race canadienne est une de ces races irréductibles non seulement par ses origines mais par les « gestes » de ses ancêtres. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le terme « race » est présent dans plusieurs œuvres littéraires canadiennes françaises mais atteint son paroxysme dans les romans et les discours de Lionel Groulx au début du XX<sup>ème</sup> siècle. De façon récurrente à travers l'histoire des idées au Québec, la race est assimilée à la filiation sanguine (que représentent les aïeux français) et à la survie d'un peuple.

<sup>4</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968, p. 24.

coloniales distinctes. Notre propos est de rendre compte de la diversité des situations et de l'évolution du phénomène colonial, qui nous amène à distinguer des types de colonisation plutôt que des types de colonies.

Dans une perspective théorique et littéraire, les écrivains postcoloniaux ont posé de nombreuses fois la question du « *comment* écrire, dominé ? »<sup>5</sup>. Édouard Glissant se demande comment assumer la relation à l'autre quand on n'a pas (encore) d'opacité à lui opposer, à lui proposer.<sup>6</sup> Ou encore, selon Patrick Chamoiseau, comment écrire lorsque l'imaginaire s'abreuve d'images, de pensées ou de valeurs qui ne sont pas celles des écrivains<sup>7</sup> du pays ? Parallèlement, Gilles Marcotte métaphorise cette interrogation : « Comment un arbre déraciné pourrait-il produire des fruits ? »<sup>8</sup>. En d'autres termes, par quel moyen les écrivains du refus s'emploient-ils à disqualifier, démentir, dénoncer ou critiquer le discours dominant ? L'affirmation d'une différence, opposée à l'antagoniste, réside dans l'opacité des textes littéraires : c'est le langage qui enrôle les possibles, et par extrapolation la fiction. L'épaisseur de l'opacité se situe dans la manière dont le langage joue avec le tissu discursif ; elle reflète aussi le discours social caribéen et québécois et se trouve réinvestie par la société et le texte littéraire. Dans ce sens, comment les écrivains francophones transgressent-ils le discours social dominant en vue de créer un nouvel imaginaire social ? Cette problématique centrale nous conduit à nous demander dans quel paradigme l'écrivain du refus se réfugie afin de fuir les pressions sociales. Aussi, la thèse fera ressortir les singularités et les convergences du refus afin de caractériser l'évolution de ces collectivités francophones et d'explorer l'univers discursif dans les Caraïbes et le Québec durant les années trente. Il s'agit de mettre à jour les spécificités de l'itinéraire du refus. On attend de cette enquête comparative qu'elle procure une connaissance renouvelée des manifestations du refus du colonialisme dans des collectivités francophones différentes.

Le refus est un combat qui s'inscrit comme pulsion dans l'écriture, le rythme et la syntaxe, et dont l'analyse doit préciser et interroger la nature et l'écriture. Il devient l'enjeu d'une problématique sociale, marquant des tensions entre le discours littéraire et le discours social dominant. La réflexion pousse vers une autre interrogation : « *où* mène le refus

---

<sup>5</sup> Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 17.

<sup>6</sup> Édouard Glissant, *L'intention poétique*, Paris, Seuil, 1969, p. 51.

<sup>7</sup> Patrick Chamoiseau, *op. cit.*, p. 17.

<sup>8</sup> Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 96.

littéraire en pays dominés ? », qui, dès lors, suscite une kyrielle de questions. Est-ce que le discours des écrivains du refus débouche sur une impasse ou sur un dépassement opéré par un déplacement ? Le problème qui se pose ici est celui de l'articulation du poétique et du social lorsque la littérature est menacée par l'idéologie. Pour reprendre Jacques Dubois, la littérature demeure tout à la fois une puissante « parole de désir » et un champ important de luttes idéologiques. Le problème est ici de se concentrer sur les transgressions effectuées et sur les possibilités du littéraire en situation de domination. Comment les auteurs emploient-ils le pouvoir de la littérature en vue de stigmatiser la domination étouffante dont ils subissent les avanies ?

Dans ce sens, il s'agit d'interroger la manifestation des imaginaires identitaires dans un discours littéraire proprement francophone. Ce propos rend compte de la question de l'opacité du sujet rebelle qui se constitue par une triple dialectique : continuité / rupture, récupération / invention, réalité / utopie. Le « dilemme » de la production littéraire du refus réside dans l'alternative entre la continuité, l'invention et l'utopie. Dans cette perspective, il importe d'aborder l'analyse comparative d'un point de vue dialectique : tout d'abord, le colonisé perpétue les institutions, la culture et la tradition de la société mère<sup>9</sup>, dont elle est une sorte de répétition ; en second lieu, le colonisé tente de créer une société très différente de l'ancienne ou de celle que cherche à imposer le pouvoir dominant : la production littéraire se veut dans ce sens invention, discontinuité ; enfin, l'auteur cherche à produire une utopie en vue de reconstruire sa collectivité.

La confrontation de deux discours antagonistes conduit à une vision binaire de l'identité : une approche approfondie pourrait interroger l'aporie d'une telle dualité. La colonisation se fonde en effet sur de multiples binarités telles que colonisé / colonisateur, maître / esclave, capitaliste / exploité, etc. Toutes entretiennent un rapport particulier avec l'altérité. Mais il s'agit de sortir du manichéisme de cette analyse postcoloniale et de concentrer la recherche sur la récupération, la transformation ou la transgression effectuée par les auteurs face au discours social. L'étude vise à décroiser ces oppositions duelles afin de comprendre la véritable transgression mise en place par les auteurs du refus face au discours social les enveloppant. De cette étude devraient émerger les thèmes de l'agression et de la transgression comme principaux concepts sous-jacents à la littérature du refus. Ce

---

<sup>9</sup> La « mère patrie » fait référence à deux lieux différents dans le cas des Caraïbes et du Québec : il s'agit de l'Afrique pour les esclaves et leurs descendants et de la France pour les Québécois.

propos conduit vers une analyse plus large : celle de la possibilité de la littérature du refus en pays dominés et de la capacité du discours à intégrer un imaginaire inventé qu'elle oppose au discours social accepté.

La thèse se propose de faire une analyse approfondie des oeuvres de deux écrivains en situation de domination : le *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) du Martiniquais Aimé Césaire et *Les Demi-civilisés* (1934) du Québécois Jean-Charles Harvey. Ces textes émergent dans les années trente et font preuve d'originalité et de rupture autour d'une thématique commune : le refus du discours dominant. Pour des raisons stratégiques, le corpus littéraire traité est constitué d'un roman et d'un poème. Aimé Césaire a composé majoritairement des poèmes et des pièces de théâtre ; Jean-Charles Harvey a écrit des contes, des nouvelles et des romans ; tous deux se sont penchés sur le journalisme et les formes manifestaires<sup>10</sup>. L'analyse d'un roman et d'un recueil poétique ne peut qu'ajouter à l'approfondissement de la réflexion, dont le but est de dépasser des taxinomies qui entraveraient la réflexion générale portant sur le pouvoir de la littérature du refus. La recherche s'engage aussi dans la voie d'un « comparatisme francophone ». La comparaison s'avèrera instructive lorsque, sur un fond de similitude, nous ferons ressortir les différences. Nous dégagerons ainsi les véritables spécificités des Caraïbes et du Québec autour du refus. Cette comparaison comporte une dimension intercoloniale et suit le modèle de comparaison « intégrale »<sup>11</sup> : les Caraïbes et le Québec seront traités sur le même pied, ce qui nous mènera à construire des généralités (formation et évolution par exemple) sur l'émergence du refus en pays dominés.

Ce refus de production d'un discours à l'image de l'Autre et l'élaboration des bases d'un discours de la différence nous conduisent à interroger l'engagement littéraire d'Aimé Césaire et de Jean-Charles Harvey qui, dans leurs œuvres maîtresses, laissent entendre un cri de détresse propre au refus. Si ces deux auteurs ont en commun l'intention d'établir un refus, leurs méthodes et leur motivation divergent cependant. Le point commun reste cette volonté, dans les années trente et quarante, de rejeter une situation de domination et

---

<sup>10</sup> Pour Pierre Popovic, c'est d'abord par l'entremise des poètes (et des peintres) que le champ culturel québécois s'est arraché de l'idéologie et de l'esthétique traditionnelle. Laurent Mailhot et Pierre Nepveu déclarent ainsi qu'« entre 1945 et 1953, celle-ci [la poésie québécoise] découvre le champ illimité du possible ». Il faut cependant ajouter l'idée selon laquelle cette poésie émerge après que certains romanciers aient tenté, dans la mesure du possible, de faire acte de refus.

<sup>11</sup> Gérard Bouchard, *Genèse des nations et culture du Nouveau Monde*, Essai d'histoire comparée, Montréal, Boréal, 2000, p. 42.



d'appeler, en précurseurs, la Liberté sous toutes ses formes. Il est intéressant de confronter l'émergence de la littérature du refus dans des sociétés qui ont vécu la colonisation : elles possèdent plusieurs traits communs mais offrent aussi des différences qui rendent alors sensibles leurs particularités propres.

La pertinence de la thèse réside dans la comparaison francophone effectuée. Consécutivement, certains critiques tels que Maximilien Laroche, Brigitte Sicard, Jean Morisset et Robert Giroux ont produit des études solides sur différents éléments qui unissent le Québec et Haïti dans les années vingt et quarante puis dans les années soixante<sup>12</sup>. D'autres encore se sont penchés sur les rapports entretenus entre le Québec et certains pays d'Amérique Latine<sup>13</sup>. Nos recherches ont conduit au constat suivant : peu d'études comparatives ont été effectuées autour du Québec et de la Martinique<sup>14</sup>. Cette thèse postule que les prémisses de cet échange se situent dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais sur quelles valeurs se base-t-on pour placer ces œuvres en objet de comparaison ? Le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* balisent un moment particulier, celui de l'entre-deux-guerres, tenu pour décisif dans l'histoire littéraire et culturelle aux Caraïbes et au Québec. Aimé Césaire et Jean-Charles Harvey mettent en évidence la possibilité de la production littéraire en pays dominés et rendent compte du pouvoir dont s'empare la littérature du refus. Ces auteurs font apparaître deux configurations historiques différentes. Par contre, ils traduisent une crise : ils incarnent deux sujets meurtris par l'histoire qui appartiennent à une culture menacée et minoritaire. Ils cherchent de même à inventer un nouvel imaginaire social qu'il nous importe d'analyser conjointement. La volonté de se

---

<sup>12</sup> Voir Robert Giroux, *Littérature, Histoire, idéologie, Québec - Haïti*, Études françaises, Université de Sherbrooke, 1980, comprenant entre autres l'étude de Brigitte Sicard, « L'enjeu d'un concept : la littérature nationale au Québec et à Haïti durant l'entre-deux-guerres », pp. 146-168 ; Jean Morisset, « Haïti - Québec ou la rencontre imprévue-rêve, témoignage et interrogation » in : *Le dialogue avec les cultures minoritaires*, sous la direction d'Éric Waddell, les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 203-204 ; Maximilien Laroche, *Le Miracle et la métamorphose. Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti*, Montréal, Éditions du Jour, collection « Littérature du jour », Y - Z, 1970 ; Joël Desrosiers, *Théories caraïbes, poétique du déracinement*, Triptyque, Montréal, 1996.

<sup>13</sup> Voir le « Dossier comparatiste Québec-Amérique Latine », in : *Voix et image*, 34, automne 1986 ; Maximilien Laroche : « La littérature québécoise face à la littérature latino-américaine », *Études littéraires*, 16 : 2, août 1983 ; Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, *La nation dans tous ses états, Le Québec en comparaison*, chapitre I : « Populations neuves, cultures fondatrices et conscience nationale en Amérique latine et au Québec », par Gérard Bouchard, L'Harmattan, Paris/Montréal, 1997

<sup>14</sup> Les travaux de Max Dorsinville, Maximilien Laroche et Kanaté Dahouda ont surtout permis la comparaison des Antilles et du Québec dans une approche particulière : celle du « pays natal » et de la symbolisation du lieu en tant que tel. Ils se sont intéressés en premier lieu aux années soixante et à l'identification du Québec à la situation caraïbe.

dégager de la tutelle coloniale par la thématique du refus amène à établir des correspondances plus ou moins transparentes. Lilian Pestre de Almeida découvre des similitudes importantes entre les peuples d'Amérique :

Une situation commune née de la colonisation et de ses multiples masques, des paysages ouverts et amples qui se répondent du Nord au Sud du continent américain, un besoin de s'exprimer enfin en tant que sujet parce que pendant très longtemps objectivés, objectés, tout cela crée, dans la production littéraire des Amériques, une thématique commune et sans doute appelle une poétique commune<sup>15</sup>.

La dernière assertion sera à interroger cependant, mais cette analyse, significative à bien des égards, rend sensible la déchirure vécue par les écrivains, situation qui se retrouve dans la déconstruction syntaxique et morphologique de leurs oeuvres, dans le dédoublement du sujet narratif et dans les termes étrangers qui signalent la présence de l'altérité dans l'énonciation. Le chemin de ces œuvres monte de l'inhumain à l'humain et au monde réinventé, ce par une prise de conscience et prise en charge de soi, qui possède cependant - comme on le constatera - ses limites. Le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* explorent diverses interrogations, exercent et remplissent, par différents moyens rhétoriques, une fonction précise au sein du discours social. Mais écrire en français ne signifie pas nécessairement partager le même imaginaire collectif et une thématique commune n'en appelle pas forcément à une poétique commune.

La fécondité de cette observation comparative repose donc sur le choix des textes à comparer : Martiniquais et Canadiens français sont des transplantés, provincialistes longtemps dépendants de la métropole française et détenant la même volonté, dans les années trente et quarante, de se dégager des tutelles coloniales. En situation de domination interne ou externe, Césaire et Harvey empruntent des chemins parallèles mais différents. D'emblée, il convient de poser les bases oppositionnelles essentielles nécessaires à une telle lecture comparative. L'étouffement des Canadiens français et des Martiniquais est au départ dissemblable : au Canada français, il s'agit surtout de réfuter les valeurs traditionnelles qui paralysent la société ; en Martinique, on refuse non pas sa propre tradition mais la tradition de l'Autre - celle du colonisateur - qui a totalement annihilé le moi martiniquais. Pendant la

---

<sup>15</sup> Lilian Pestre de Almeida, « Regard périphérique sur la francophonie et comment enseigner les littératures francophones dans les Amériques », *Études littéraires*, 16 : 2, août 1983, pp. 253-273.

colonisation des îles de la Caraïbe, les couleurs blanc et noir, qui n'ont en soi aucune signification, « furent érigées en signes sociaux »<sup>16</sup>. L'aventure coloniale est ainsi caractérisée par cette différence majeure : les Blancs furent orientés vers le haut, les Noirs vers le bas de l'échelle sociale. Cette différence, qui révèle l'imaginaire du colonialisme, amène une réaction plus rapide qu'au Québec. Dans les années trente et quarante, les Caribéens prennent conscience de leur état de peuple exploité, dominé et colonisé, et surtout de la destinée d'une communauté noire. L'émergence des mouvements regroupant les Noirs en France entre les deux guerres est un événement marquant du vingtième siècle, dû en partie à la première guerre mondiale par l'intermédiaire de laquelle s'achèvent certains stéréotypes de l'Africain sauvage et primitif et de l'Européen « civilisé ». De plus, l'occupation haïtienne de 1915 et la Deuxième Guerre mondiale produisent le mouvement de décolonisation des pays du Tiers-monde. La remise en question du fonctionnement de la société canadienne française et de ses valeurs traditionnelles s'établit différemment, procédant plus lentement et de manière plus individuelle<sup>17</sup>. La première guerre mondiale, qui conduit à l'essor industriel du Canada, provoque de profonds changements dans la société. La prolétarianisation du peuple se fait sentir et l'élite canadienne française redouble ses efforts pour échapper à l'emprise anglo-saxonne en même temps qu'elle multiplie ses contacts avec la France.

Ces écarts synchroniques et diachroniques entre les Caraïbes et le Canada sont perçus à travers le poème d'Aimé Césaire et le roman de Jean-Charles Harvey, deux œuvres du refus dont l'étude s'attache à analyser la rhétorique et les discours sociaux. Mise à part la différence géographique, il est intéressant de soulever un autre point tout aussi essentiel qui relève à la fois de la démographie et de l'histoire : au XVI<sup>e</sup> siècle, alors que les premiers colons européens débarquent sur la terre nord-américaine par milliers<sup>18</sup>,

---

<sup>16</sup> René Depestre, *Bonjour et adieu à la négritude*, Paris, Seghers, Éditions Robert Laffont, 1980, p. 7.

<sup>17</sup> Selon Gérard Tougas, l'émancipation de l'Afrique crée par ailleurs une nouvelle dimension dans les rapports entre la France et le Canada-français. Très riche lorsque comparé aux nouveaux États francophones, le Canada-français s'aperçoit qu'il se trouve en mesure de participer à leur développement. D'après le critique, c'est à cette époque que se forme, entre Français, Africains et Canadiens « le sens d'une communauté linguistique et culturelle, profitable à tous ». Mais ces rapports ne sont peut-être pas aussi simples que veut le laisser entendre Tougas, à en croire déjà la complexité de la situation canadienne-française, elle-même en pleins conflits (*in* : Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 262).

<sup>18</sup> « Pendant un siècle et demi, ils ne furent qu'une poignée, quelques milliers à peine, et pourtant ils explorèrent tout le Nord de l'Amérique, ou vivent aujourd'hui plus de cent millions d'hommes [...] », *in* :

colonisant la terre amérindienne (on peut se demander à juste titre qui colonise qui et de quelle façon ?), la traite des esclaves peuple le « nouveau monde » par millions. Dans les deux cas, un pays se construit, mais il faut cependant tenir compte du nombre de ces populations. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, la France montre son désir de garder les Antilles au détriment de la Nouvelle-France, qui somme toute rapporte moins économiquement. Cette attitude est vécue par les Canadiens français comme une trahison. Dans les deux cas, ces pays auront par la suite à entretenir une relation particulière avec la métropole, rapport plus ou moins étroit qui se poursuit dans les années trente. En effet, les littératures caribéenne et québécoise se nourrissent, dès leur naissance, de la culture européenne : toutes deux vont suivre les mêmes périodes romantique, parnassienne et symboliste avant de poser la question d'une littérature nationale. Ce mimétisme culturel sera examiné dans la présente recherche, soulevant dès lors de nombreuses interrogations : la persistance des traits coloniaux français notamment, même sous la domination anglaise, ne conduit pas les Québécois au besoin de « déseuropéaniser » leur littérature, contrairement aux écrivains de la Caraïbe qui vont, de plus en plus, rejeter la langue du colonisateur au profit du créole ou de l'oralité. Cette distinction est significative dans les œuvres de Césaire et Harvey.

D'après Pierre Brunel enfin, la littérature comparée permet de « dépasser les particularismes nationaux » par « un provincialisme élargi », puisqu'il ne s'agit au fond que d'élargir quelque part le cadre géographique « où s'exerce le déterminisme de la naissance »<sup>19</sup>. La thèse se situe donc à un niveau métanational où se dévoilent divergences et convergences et où s'élargit le cadre géographique du refus. L'attitude comparative est de nature ici à enrichir la réflexion scientifique sur la constitution de collectivités neuves en s'appuyant sur des œuvres littéraires fondatrices. C'est, plus précisément, dans les ressemblances et les différences mises à jour que certaines réalités prendront sens.

La socialité des textes à l'étude fait apparaître les différents visages qu'emprunte la littérature lorsqu'elle se met au service d'une cause ou lorsqu'elle est saisie par des communautés en mal de reconnaissance. L'approche sociocritique pose la question « que peut la littérature ? », à laquelle nous tenterons de répondre en réfléchissant sur le pouvoir que la littérature du refus confère à sa fiction, à son historicisation et à sa « socialité ». Le

---

Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, Bibliothèque du Nouveau monde, Les Presses de l'Université de Montréal, 1988, p. 114.

<sup>19</sup> Pierre Brunel et Yves Chevrel, *Précis de littérature comparée*, « Introduction », Paris, PUF, 1989, p. 24.

*Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* n'ont jamais été soumis à l'analyse sociocritique et interdiscursive. Dès lors, il convient de déterminer la fiction, ou l'imaginaire, qui fait exister le sujet textuel dans des clivages sociaux et idéologiques et de travailler autour de l'implicite des textes, du non-dit, de l'informulé, ce qui nous permet d'accéder à la particularité du texte comme tel dans un état de société où les formes *imaginantes* sont brimées. Selon Régine Robin, il faut interroger le texte et comprendre où il dévie et dérape, tout en mettant à jour les dysfonctionnements, les apories ou les contradictions des textes à l'étude<sup>20</sup>. Césaire et Harvey désirent *faire autre et parler autre*, ouvrir un « contenu de vérités » dans la mesure où les œuvres appliquent un « langage neuf ». Ce propos nous engage sur la voie d'une dialectique du Même comme redite et de l'Autre comme rupture. La démarche sociocritique permet d'envisager d'emblée l'enjeu des œuvres soumises ainsi que leur *visée*.

Dans ce sens, c'est dans la spécificité esthétique et dans la valeur textuelle que nous lirons « cette présence au monde » que Claude Duchet nomme « socialité »<sup>21</sup>. La méthode sociocritique permet l'analyse d'une récupération d'un discours, de son intégration et de sa transformation par une rhétorique du refus. Ainsi, on pourra se demander quel est le point de rencontre entre les formes de l'imaginaire qui structurent les œuvres et les valeurs sociales. En effet, le refus d'une certaine rhétorique rattachée aux valeurs de l'Autre pousse les écrivains à la dénigrer afin d'en valoriser d'autres par la mise en place d'une nouvelle rhétorique. Nous rapportons ainsi les systèmes observés dans les textes au discours social ambiant, à la structure de la société. Cette démarche participe à la méthode sartrienne qui consiste « à partir du littéraire pour le situer dans le social par une dialectique qui fait intervenir simultanément l'analyse du littéraire et l'analyse du social »<sup>22</sup>. Il s'agit non plus de prendre en compte la totalité de ce qui s'écrit ou s'imprime dans une société donnée à un moment donné, comme l'a fait Marc Angenot, mais de regarder les thèmes récurrents qui traversent toutes les zones du discours social dans les œuvres de Césaire et de Harvey, ce dans le but de rechercher ce qui se dit et s'écrit dans leurs sociétés respectives. Dans cette perspective, notre corpus inclut des revues et journaux caribéens, québécois et français

---

<sup>20</sup> Régine Robin, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Marc Angenot, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 117.

<sup>21</sup> Claude Duchet, « Positions et perspectives », *Sociocritiques*, Montréal, Nathan, 1979, p. 314.

<sup>22</sup> Robert Escarpit, *La littérature et le social*, Paris, Flammarion, collection « science de l'homme », 1970, p. 39.

parus entre 1906 et 1945. Nous puiserons dans ces publications des extraits d'articles sur la foi desquels nous nous proposons de montrer le discours social des années trente.

Marc Angenot dégage la fonction de la littérature au sein du discours social, qui s'articule comme une certaine forme de soutien, de renforcement et, partiellement, de brouillage :

Elle [la littérature] reconnaît sa subordination native aux discours du savoir et de contrôle, elle absorbe les images venues de la sphère publique, mais elle rend manifestes les contradictions mêmes sur lesquelles reposent les topiques communes. C'est déjà beaucoup dira-t-on. Dans une société dont l'ordre symbolique a besoin de pervers anxieux, la littérature novatrice s'avoue cependant perverse et produit avec une suspecte abondance de l'anxiété<sup>23</sup>.

Dès lors, il s'agit de s'appuyer sur le discours social paramétrant les œuvres à l'étude. Dans son acception linguistique, le discours « est le langage mis en action, la langue est assumée par le sujet parlant »<sup>24</sup>. Michel Foucault définit quant à lui la notion de discours selon une perspective de l'« analyse énonciative » :

Le discours est le chemin d'une contradiction à l'autre : s'il donne lieu à celle qu'on voit c'est qu'il obéit à celle qu'il cache. Analyser le discours, c'est faire disparaître et réapparaître les contradictions ; c'est manifester comment il peut les exprimer, leur donner corps, ou leur prêter une fugitive apparence<sup>25</sup>.

Le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* contiennent différents « discours », c'est-à-dire des systèmes d'énoncés, des « faits » de discours parlés ou écrits : la période de l'entre-deux-guerres donne lieu à des types de discours particuliers que nous nous chargerons d'analyser, tels que les discours économique, culturel et mythique, principaux centres de contestation des discours postcoloniaux émergents. Dans ce sens, il s'agit de montrer comment se forment, se modifient puis se déplacent ces champs discursifs dans les textes littéraires à l'étude. La thèse cherche ainsi à découvrir les rapports sociaux sur lesquels s'articule la formation discursive du refus. Dans la mesure où la production des

---

<sup>23</sup> Marc Angenot, *Le cru et le faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle époque*, Bruxelles, Labor, 1986, pp. 182-3.

<sup>24</sup> C.f. l'article « Énonciation » in *Dictionnaire de linguistique* par J. Dubois, L. Guespin, M. Giacomo, C. et J.B. Marcellesi, J.P. Mervel, 1973, p. 156.

<sup>25</sup> Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 198.

discours « est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité »<sup>26</sup>, il nous appartient de détecter leurs *non-dits* puis de les problématiser dans la thématique du refus qui est la nôtre. Cette citation de Foucault prend tout son sens dans l'espace socio-temporel qui nous intéresse, puisque les écrivains du refus vont justement réagir contre les *interdits*, que Foucault considère par ailleurs comme le « premier type d'exclusion »<sup>27</sup> que peut subir un discours. Dans cette perspective, comment se forme et s'épanouit le « discours dominé » face à un « discours dominant » étouffant ? Quelles vont être les « stratégies » du refus utilisées par Césaire et Harvey ?

Face à la domination qui se munit de différents visages, une nécessaire identité se construit par opposition, les œuvres opérant une double transformation : la remise en question du mythe « traditionnel » et la création d'un nouvel imaginaire social. La fiction tourne en ridicule les actants principaux porteurs de cette domination. La parole libérante s'oppose ici à la parole autoritaire. Des théoriciens comme Bakhtine débordent la discipline sociologique : l'œuvre doit être prise comme un Tout ; elle est conçue comme un « phénomène plurilinguistique, plurilingual, plurivocal »<sup>28</sup>. Nous aborderons dans les œuvres du corpus cette hétérogénéité de voix que les auteurs tentent de retranscrire, ce qui nous conduit à définir l'altérité menaçante. D'emblée, il s'agit de rendre compte de « la vie et [du] comportement du discours dans un monde de plurivocalité et de plurilinguisme »<sup>29</sup>. C'est la rencontre de l'énoncé et de la parole d'autrui qui exerce une influence neuve et spécifique sur le style des auteurs. Par cette hétérogénéité de voix, Césaire et Harvey minent la saturation d'un langage possédant dans une société fermée un statut homogène.

Notre analyse textuelle s'appuie donc sur la théorie bakhtinienne du plurilinguisme, sur les multiples résonances des voix sociales et leurs diverses liaisons et corrélations plus ou moins dialogisées. L'étude renvoie au fonctionnement de l'*intention* de ces discours et sur leur atmosphère sociale qui « fait jouer les facettes de [leur] image »<sup>30</sup>. Les œuvres de Césaire et de Harvey contiennent aussi une brutalité rhétorique et une certaine agressivité

---

<sup>26</sup> Michel Foucault, *L'Ordre du Discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 14.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>28</sup> Michael Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 87.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 101.

qu'ils tournent contre l'« ennemi », utilisant par là-même un discours enthymématique<sup>31</sup>. L'Autre est double chez Césaire, incarné au début du *Cahier* par l'image négative que les Noirs ont d'eux-mêmes (symbolisée notamment par la foule muette) et le « monde blanc ». Il s'agit de démystifier ces représentations contre lesquelles il impose l'image d'une Afrique rêvée à laquelle il faut dorénavant se soustraire pour s'enraciner véritablement dans le « pays natal ». L'agressivité dans *Les demi-civilisés* se situe dans les nombreux dialogues qui opposent le héros Max Hubert à l'Autre, la parole dominante (cléricalisme et bourgeoisie). Mais l'Autre se trouve être aussi la « foule » canadienne française soumise et domestiquée. Les auteurs se placent donc entre un moi nouvellement rebelle, à maîtriser et à dépasser, et un Autre à détruire puis reconstruire.

La domination n'est jamais thématisée seule mais en relation avec de multiples idéologèmes, relevant soit d'une angoisse et d'une crainte, soit d'une volonté de dépassement et de transgression. Dans cette perspective, notre étude interroge à la fois le discours social et la singularité du texte littéraire et se propose de joindre à la démarche sociocritique la rhétorique du polémique : la présence d'un rapport de force fait en effet appel à la polémique, ce qui permet entre autres d'étudier le pouvoir d'évocation des textes. Ce pouvoir de la parole remplace fictivement le pouvoir dominant, auquel les auteurs opposent aussi ce que Julia Kristeva nomme le « pouvoir de l'horreur », qui prend toute son ampleur dans la description de sociétés aliénées physiquement et moralement, miséreuses et contraintes de se plier au pouvoir dominant, abjection qui apparaît sous les formes les plus avilissantes. Ces scènes macabres renvoient de la société caribéenne et québécoise une image déplorable, dressant un véritable acte de dénonciation et d'accusation, s'opposant par là-même au discours colonialiste du « leurre », mis en évidence par Édouard Glissant<sup>32</sup>. Ainsi, les prises de position tranchées et l'argumentation persuasive employées dans les œuvres permettent au discours polémique de dénoncer toute forme de pouvoir visant à disqualifier la possibilité de Liberté. Les auteurs déconstruisent le discours adverse en

---

<sup>31</sup> Pour Marc Angenot, l'enthymème se définit comme « tout énoncé portant sur un sujet quelconque et qui pose un jugement », in : *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982, p. 25.

<sup>32</sup> « Les colons et les Planteurs, voyageurs qui les visitent, sont possédés du besoin lancinant de justifier le système. C'est bien là le fantasme de la légitimité [...] la description du réel leur apparaîtra comme indispensable – et irréfutable dans leurs termes. Réel, ici encore, fantasmé, dont l'image relèvera de l'apologie déguisée plutôt que d'un réalisme austère. Une des conditions de l'opération aura été de pousser à l'extrême la convention du paysage, de sa douceur, de sa beauté, et cela surtout dans les îles de la Caraïbe » (in : Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, « Lieu clos, parole ouverte », Paris, Gallimard, 1990, p. 84).



mettant en évidence toute l'absurdité des actes de l'opresseur. La rhétorique polémique qu'ils utilisent les incite à démystifier, à ridiculiser et à déprécier – à l'aide aussi de l'imagination, de la sensibilité et de l'émotion que confèrent leurs ouvrages – le *contre-discours* antagoniste avec lequel ils entrent en dialogue.

L'entrecroisement entre la transmission de l'acquis et l'ouverture de nouvelles possibilités se manifeste dans les œuvres à l'étude : ces dernières résultent d'une confrontation entre héritage et innovation, les posant dans l'attente du futur, l'acceptation du passé et le vécu du présent. Césaire et Harvey se situent en effet dans un temps nouveau accéléré par l'idée de progrès imposé par les années trente et quarante et la Crise. Un futur s'ouvre grâce aux temps nouveaux, donnant aux auteurs la possibilité de faire l'histoire. Le roman *Les demi-civilisés* est ainsi nettement situé au moment de la crise traversée par le Québec des années trente, et le *Cahier d'un retour au pays natal* à un moment de la prise de conscience de la condition des Noirs exploités et dominés. Ces événements datés ou datables entraînent par là-même le temps de la fiction dans l'espace de gravitation du temps historique. L'élément de « colonisation », terme employé à l'intérieur d'univers temporels hétérogènes, sert de point de repère aux événements racontés dans les œuvres. Dans cette perspective, les personnages, les narrateurs ou les poètes relatent quelques souvenirs emblématiques. La fiction est alors la seule à pouvoir évoquer une remythification du temps, explorant une autre frontière : celle du mythe, qui permet de redoubler les variations imaginatives de la fiction sur le temps de l'éternité. La thèse passe ici d'une démystification effectuée par les auteurs au besoin de mythification dressé par la fiction. La liberté des variations imaginatives n'est communiquée que revêtue de la puissance contraignante d'une vision du monde, cette dialectique entre liberté et contrainte étant interne à tout processus créateur, particulièrement dans la production littéraire sous domination. Cette analyse théorique, empruntée à Ricœur, nous conduit à nous interroger sur la « réeffectuation du passé » établie dans les oeuvres, qui mène somme toute à ce que Ricœur nomme l'« identité narrative »<sup>33</sup>.

La présente recherche vise à la fois à apporter une contribution à la théorie du discours social tout en faisant appel à certaines théories postcoloniales en vue de les approfondir, comme la réappropriation de l'histoire, l'écriture et l'oralité, l'hybridité, la

---

<sup>33</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit III*, Chapitre II, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

condition du subalterne, la problématique de l'identité et la construction coloniale de l'Autre. Dans cette perspective, le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* offrent les bases d'une réflexion d'ensemble sur les sujets caribéen et québécois dans leur rapport à l'Autre, à l'Histoire et à l'écriture. Ces œuvres fondatrices possèdent ce même objectif dynamique que nous nommerons la dialectique du refus : elles se placent entre un « déjà-là » et la nouveauté d'un discours, entre la dialectique de la tradition et de la nouveauté. Roland Barthes, Mikhaïl Bakhtine, Marc Angenot ou Jacques Derrida laissent entendre, dans leurs théories respectives, que le nouveau n'existe pas comme tel : tout est là dans un état de société et toute production littéraire ne peut que répéter ou émerger « après » que tout soit déjà dit. L'objectif central est de se pencher sur deux lieux géographiques d'où part cette prise de parole et de se demander à quelles postures ou positions elle aboutit, ce par la convocation de différents discours sociaux.

La démarche sociocritique, la rhétorique polémique et l'approche postcoloniale explorent le rapport du pouvoir à la littérature. Si le discours social est un système de signes qui codifie le réel de manière particulière, il convient d'analyser la façon dont les auteurs abordent le discours social qu'ils intègrent et représentent. Pour ce faire, notre analyse se charge de décoder et d'identifier les multiples discours sociaux représentés dans les œuvres et de les mettre en relation directe avec le discours social que l'analyse de médias de l'époque (journaux, revues, manifestes, communications...) vise à mettre en évidence. Le but recherché est de rendre sensible la récupération ou la transformation du social effectuée par les textes du corpus. D'autre part, nombre des discours représentés dans les œuvres à l'étude se retrouvent dans les propres discours des auteurs : dès lors, il conviendra d'étudier l'interaction de ces discours et l'intertextualité mise en œuvre dans ces textes. La convocation et le croisement de ces discours – littéraires et sociaux – conduisent à la construction d'une topique de l'époque : celle du Sauveur, que nous analyserons succinctement comme sociogramme, puisqu'évoquée simultanément par Césaire et Harvey.

L'enjeu central concerne une certaine conception de la littérature et les conditions de sa production en situation de domination. La littérature est alors soumise à des tribulations (censures, difficulté d'édition...) mais elle acquiert somme toute un Droit : celui de DIRE et de CONDAMNER. Cette réflexion surgit en toile de fond pour constituer en définitive le troisième chapitre de la thèse. Une première hypothèse peut être avancée : toute domination est relative et spécifique. Les auteurs postcoloniaux ont voulu théoriser cette assertion, tel que Memmi : « Toutes les dominations ont en commun certains

mécanismes ; mais il faut ajouter que chacune a sa physionomie particulière »<sup>34</sup>. L'étude comparative cherche aussi à remettre en question l'émergence dans les années soixante de thèses telle que celle des « nègres blancs d'Amérique ». Ce rapprochement « commode », établi par Pierre Vallières<sup>35</sup> dans les années soixante, que nous interrogerons également, nous permet de rendre sensibles les différences entre la domination aux Caraïbes et au Québec. Car il faut rappeler que tout discours s'inscrit dans son temps et dans un lieu géographique propre. L'analyse du discours social prend à revers de telles évidences ou représentations commodes, les nuancant et les réévaluant. D'emblée, la présente thèse propose de mesurer et de rétablir ces différences et convergences. D'autre part, il s'agit de dépasser la conflictualité de base conduite par la dialectique du refus : le problème se situe non pas seulement dans le degré de réfutation des auteurs, mais dans leur capacité d'acceptation, d'*assumance* du sujet. En dernière analyse, ce propos pousse la réflexion vers ce que les écrivains pensent accepter ou pas et ce qu'ils acceptent réellement.

En accord avec la démarche théorique et méthodologique, le corps de la thèse comportera trois chapitres. Dans ce sens, il s'agit de contribuer à l'élaboration d'une méthode comparative de la littérature caribéenne et québécoise en regard de la problématique des formes du refus : nous préciserons le contexte historique dans lequel émergent les œuvres du corpus ; nous déterminerons comment ces œuvres construisent un *contre-discours* parallèlement au discours social qui se réfléchit dans les œuvres littéraires ; puis nous relèverons dans les textes les non-dits et les implicites et décrirons la construction progressive d'une *contre-image*.

En premier lieu, le travail présente le contexte socio-historique d'où émergent les discours des deux écrivains francophones. Le parallélisme historique peut favoriser certains rapprochements, mais fait également ressortir des différences majeures qu'il s'agit de circonscrire et de définir. Il est également intéressant de soulever des problématiques de libération proches, ou encore des interactions et des échanges d'idées et de mouvements postcoloniaux. Césaire et Harvey se situent tous deux dans un rapport plus ou moins direct au fait colonial : il convient dans ce sens de caractériser le lien entre les Caraïbes et le

---

<sup>34</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, « Les Canadiens-français sont-ils des colonisés ? », Paris, Gallimard, 1968, p. 92.

<sup>35</sup> Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1967.

Québec par rapport au colonialisme, en rapprochant notamment leur histoire respective et la manière dont ils abordent dans leurs œuvres la colonisation et la domination. Dans cette perspective, la réflexion touche aux dernières théories postcoloniales, encore peu étudiées en ce qui concerne les littératures francophones. Notre lecture vise ainsi à apporter une analyse plus soutenue sur la littérature de résistance. On se place aussi dans la continuité d'André d'Allemagne (*Le Québec est-il une colonie ?*, 1962), de René Lévesque (*Option Québec*, 1968) et de Pierre Vallières (*Nègres Blancs d'Amérique*, 1968) qui inscriront le nouveau nationalisme québécois dans le « vaste tableau contemporain de la décolonisation »<sup>36</sup>. Enfin, nous aborderons l'émergence d'une littérature hésitante, tant aux Caraïbes qu'au Québec, puis son épanouissement dans les années trente, dû notamment à l'utilisation de nouveaux instruments d'analyse littéraire, plaçant Césaire et Harvey entre tradition et nouveauté. Il s'agit dans ce sens de considérer la filiation de ces auteurs, la récupération et le dépassement d'une « tradition » qui inscrivent les œuvres dans une rupture (vs continuité). Cette démarche se poursuit dans l'analyse des textes littéraires qui débutera réellement dans les deux chapitres suivants. Ces derniers étudieront le *contre-discours* présent dans les œuvres puis la création d'une *contre-image*. Cette transgression amène progressivement à l'élaboration d'un nouvel imaginaire social.

Dans un premier temps, les auteurs mettent en scène des subjectivités aliénées, ce qui les conduit ensuite à dépasser cette situation, processus qui passe d'une attitude de refus à une attitude d'acceptation. « Contre-refus » car il surgit après un refus initial : celui de la liberté rejetée, agencée par la société ou un pouvoir dominant. Les discours économique et culturel, puis médical, éducatif et religieux seront consécutivement étudiés face au discours social des années trente. De la reprise de ces discours dans les œuvres prendront naissance des isotopies que nous nous chargerons d'analyser.

Aussi, l'étude se propose de décrire un sujet qui explore son moi et qui se constitue par des figurations : les narrateurs apparaissent tout d'abord dans le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* comme « sujets errants », se transformant par la suite en « hommes révoltés ». De la sorte, ils rendent compte d'une prise de conscience, d'une nouvelle perspective d'existence par une reconfiguration de leur *moi*. Ce chapitre est donc consacré à l'étude de la contestation et des formes qu'elle prend. Nous analyserons

---

<sup>36</sup> René Lévesque et al., *Le Québec*, Paris, Éditions du Burin, s.d., p. 17.

comment s'expriment le refus, ses destinataires et les ruptures relevées au niveau stylistique, ce qui nous conduit vers l'analyse de l'œuvre du refus en tant que telle. La poésie de Césaire et le roman de Harvey se chargent du possible en usant d'une rhétorique de la persuasion qui, employée par ces *auteurs impliqués*<sup>37</sup>, introduit dans les œuvres une note de confiance qui adhère à la violence plus ou moins dissimulée de leur rhétorique. L'analyse de cette rhétorique débouche sur l'utilisation du polémique comme principal « moyen » de réfutation. Comment les auteurs vont-ils reprendre en main une culture systématiquement niée ou méprisée, et en même temps échapper au discours reçu ? Cette question nous conduit à l'étude de l'entreprise de déconstruction et de récupération effectuée par Césaire et Harvey. Le désir de changement renvoie à un besoin d'écrire ou de dire différemment. La nécessité d'inventer l'image d'une nouveauté, parfois utopique, s'impose aux écrivains, qui visent à transformer la société pour accéder à la liberté. De quelle façon les auteurs vont-ils déconstruire une invention basée sur une dualité de l'altérité en proposant une invention seconde enracinée dans une vision binaire et quelque peu manichéenne ? Cette question nous conduit à la théorie derridienne selon laquelle toute invention nécessite une déconstruction. En quoi ce mouvement de déconstruction – que nous définirons – est *inventif* ?<sup>38</sup>

La libération se fera dans l'imaginaire, à travers les images, le rêve et le mythe. Après avoir analysé dans un deuxième chapitre la manière dont les auteurs insèrent dans leurs discours le langage d'autrui, nous nous demanderons pourquoi et comment Césaire et Harvey intègrent une rhétorique en vue de démystifier un discours pour en mystifier un autre. Dans ce sens, peut-on parler de langages « neufs », socialement typiques ? Cette dernière partie prête attention à l'aspect poétique du récit. Nous observerons les éléments qui contribuent à l'imaginaire et nous nous pencherons sur l'élaboration d'un discours mythique. Enfin, nous nous tournerons vers l'hybridité des écrivains du refus, qui donne aux œuvres toute leur originalité et qui nous conduit à une question essentielle, à laquelle on tentera de répondre : la littérature du refus appartient-elle au domaine de la contestation sociale ou du mythe ? L'étude s'oriente vers une identité narrative reconstruite que produit l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction, qui consiste à assigner à un individu ou à une communauté une identité spécifique. Il s'agit de définir l'identité qui se construit par le

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>38</sup> Jacques Derrida, *Psyché, Inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1998, p. 35.

recours de la narration, à la fois rectification d'un récit ultérieur et refiguration qui en résulte : la réinvention d'un groupe passe par une triple figuration, à la fois historique, mémorielle et identitaire.

Le rapport à l'histoire se veut ici non pas construction mais « reconstruction », « réinvention », très évidente notamment dans la « vision » qui termine le *Cahier d'un retour au pays natal*. Il s'agit notamment de rendre compte de la mémoire de l'horreur et de la mémoire de l'admiration, origines et ressourcements d'une identité à reconstruire. Les auteurs recourent à une mémoire identitaire et à une vision utopique de la réalité qu'il s'agira de rendre sensible dans ce dernier chapitre. Fusionnant avec l'histoire, la fiction se met ici au service de l'inoubliable. Mais le mythe constitue aussi un refus de complexité, soulageant par là-même les auteurs du joug des infinies contradictions dont est fait le discours social. L'enracinement dans l'imaginaire apporte également au motif du refus une dimension symbolique. Dans ce sens, la littérature répondrait à nos désirs et à nos besoins « en nous offrant l'expression d'un au-delà de nos attentes, d'un au-delà des significations habituelles du monde »<sup>39</sup>. Ce chapitre cherche les causes et les conséquences de la constitution d'une « contre-image » du monde et de l'histoire, les textes se référant à une autre réalité que celle vécue en société, ce qui conduit à étudier les images sociales qui reviennent avec insistance dans les textes, à savoir les images du passé réécrit, fantasmé et support d'un nouvel imaginaire, et les images de la vie quotidienne, beaucoup plus « réalistes », bien que souvent hyperboliques. Mais quelle place existe-t-il pour l'écrivain du refus au Canada-français ou à la Martinique, où régnaient à la fois entre les deux guerres l'urgence de dire et la subjectivité constamment menacée par un pouvoir oppresseur ?

L'étude conduit indubitablement vers une réflexion autour de la littérature du refus en particulier, ses conditions de production et de réception dans un pays « dominé », et sur la littérature en général, sur ses forces, ses faiblesses, ses possibilités enfin. Justifier la survie de ces œuvres dans l'institution littéraire revient à faire appel à la structure sociale englobante. Ce troisième chapitre vise ainsi à comparer sur le plan de l'universel la réception des œuvres à l'étude, en tentant de comprendre pourquoi et comment le refus du *Cahier d'un retour au pays natal* dépasse et transcende l'attitude négativiste des *Demi-civilisés*. Enfin, s'interroger sur le rôle des œuvres dans l'institution littéraire permet

---

<sup>39</sup> Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Éditions Hurtubise, HMH, 1974, pp. 133-4.

d'ouvrir progressivement sur la situation du refus dans les Caraïbes et au Québec à l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle.

# 1. PAYS COLONISÉS, PAYS DOMINÉS : LES CARAÏBES ET LE CANADA FRANÇAIS FACE À DE NOUVEAUX PARADIGMES FRANCOPHONES

Une théorie de la décolonisation et de l'aliénation s'élabore dans les années soixante chez des penseurs tels que Memmi ou Fanon, ce qui produit chez les Caraïbéens et les Canadiens français les conditions nécessaires à l'apparition d'une littérature « moderne » et forte. Ces théories font appel à la solidarité entre tous les exploités du monde : le Tunisien Albert Memmi se penche par exemple sur la « cause » canadienne française dans *L'homme dominé*<sup>40</sup>, et le Martiniquais Frantz Fanon se tourne vers le problème algérien. Pierre Nepveu situe ainsi la transformation du réel au Québec par la méthode créatrice et destructrice des années soixante, par cette littérature qui habite le présent de « l'ici-maintenant ». Il situe le « Refus Global » à cette époque, dans la mesure où elle caractérise un désir de fonder une véritable « culture globale »<sup>41</sup>.

Mais ne peut-on pas avancer l'idée selon laquelle cette « transformation » commence, dans les Caraïbes comme au Québec, dès le début du siècle ? Bien avant les années soixante, des groupes ou des individus contestataires apparaissent dans ces sociétés dominées, choisissant la parole plutôt que le silence. Selon le terme de Marcel Rioux, on se situe dès les années trente entre une idéologie de conservation et une idéologie de rattrapage, où l'on constate certaines mutations. Bien que la prise de conscience apparaît plus tôt dans les Caraïbes, l'émergence de ces « refus » nous intéresse dans la mesure où, à peu de temps d'intervalle, ces deux peuples, touchés par le fait colonial, rejettent la domination ambiante, différente dans les deux cas.

Ce chapitre s'intéresse aux courants contestataires qui émergent en littérature caribéenne et québécoise pendant l'entre-deux-guerres et met en rapport l'émergence des œuvres du corpus avec une série de textes littéraires les précédant. Il inscrit aussi *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* dans un processus socio-historique. Il est impératif, dans un premier temps, de s'en rapporter aux circonstances historiques qui ont vu naître les œuvres du refus, ce qui permet dans un second temps de délimiter les discours

---

<sup>40</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968.

<sup>41</sup> Pierre Nepveu, *L'écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine : essais*, Québec, Boréal, 1988, p. 79.



mis en avant à cette époque. Il convient de décrire le processus d'une émergence, celle du refus, et de circonscrire thèmes, langages et nouvelles formes d'expression. Dans cette perspective, nous analyserons les voies empruntées par la littérature pour entamer une révolution à la fois culturelle, politique, sociale et poétique dans les Caraïbes et au Québec. Ce premier chapitre détermine notamment trois points fondamentaux pour une meilleure compréhension des œuvres à l'étude : le rapport d'altérité, c'est-à-dire les agents en conflit ; le rôle que l'on accorde au discours dominant dans le discours social ; puis les modes d'action – les stratégies – proposées pour le « combat ». De même, il rend sensible les univers sociaux dans lesquels Césaire et Harvey vont faire évoluer leur imagination, laissant paraître dans ce sens l'émergence d'un nouvel imaginaire dans un contexte de dépendance et de domination.

Nous tenterons aussi de montrer la difficulté et l'impossibilité d'écrire et de demeurer libre dans un pays dominé. Le travail n'est pas de décrire ce qu'il y a de commun entre la domination caribéenne et québécoise, mais d'envisager chaque « refus » comme une réponse différente donnée au discours social ambiant. D'autre part, nous étudierons l'engagement de ces deux œuvres dans une dynamique de continuité et de rupture. Certains rapprochements historiques pourront être effectués entre les Caraïbes et le Québec, mais ce qu'on refuse diffère et oblige la recherche postulée à approfondir certains termes usités, tels que le « colonialisme » ou la « domination », qui sont chez Césaire et Harvey des termes récurrents. L'objectif de la recherche est de réfléchir à la façon dont les auteurs opprimés véhiculent leur refus. D'emblée, cette analyse pousse à effectuer certains rappels nécessaires sur les théories de la résistance développées ces dernières années. Par exemple, comment la résistance se développe-t-elle et s'intègre-t-elle à un discours social qui la refuse ? C'est aussi se rendre compte des conditions de production et des contextes socioculturels dans lesquels s'ancrent ces littératures. Dans cette perspective, le problème posé est celui des conditions de possibilité de la production d'un discours « en situation de francophonie » que nous tenterons de situer parallèlement à certaines théories postcoloniales, très peu usitées dans les recherches francophones. Ce premier chapitre insiste donc sur la diversité des situations postcoloniales francophones et s'intéresse à la

manière dont « l'œuvre construit ses relations au milieu dont elle naît »<sup>42</sup>. De plus, la mise en place du cadre historique permettra par la suite, dans un deuxième chapitre, de situer plus clairement l'espace socio-temporel du *Cahier d'un retour au pays natal* et des *Demi-civilisés*. Il s'agit enfin de montrer l'évolution, phase après phase, du discours dominé face au discours dominant - deux structures parallèles - à travers le discours caribéen et canadien français durant la période de l'entre-deux-guerres.

### 1.1. L'ère du silence : une littérature qui se refuse

Les littératures caribéenne et québécoise trouvent leur origine dans l'expansion coloniale française hors d'Europe. Cette perspective pousse la réflexion vers les caractéristiques d'une Europe impérialiste, encore très influente au début du XX<sup>e</sup> siècle dans ces deux espaces francophones :

Hence it has been the project of post-colonial writing to interrogate European discourse and discursive strategies from its position within and between two worlds ; to investigate the means by which Europe imposed and maintained its codes in its colonial domination of so much of the rest of the world<sup>43</sup>.

D'autre part, les littératures caribéenne et québécoise avant les années trente vivent tant bien que mal au gré des courants politiques, régionalistes ou nationalistes. Les écrivains rendent compte des valeurs et des préoccupations des Canadiens français et des Caribéens au moment où va surgir dans leur pays respectif le refus de la domination. Il est intéressant de se pencher également sur les principaux événements historiques qui ont précédé les années trente, de façon à faciliter la compréhension et l'importance de l'émergence du refus. Dans cette perspective, nous analyserons en premier lieu un discours en souffrance, qui ressent des difficultés à se libérer de la situation aliénante de peuple et de pays colonisé ; nous aborderons ensuite les principaux thèmes mis en exergue dans les textes littéraires, reliés directement aux valeurs sur lesquelles reposait l'idéologie de conservation.

---

<sup>42</sup> Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, PUF, Écritures francophones, 1999, p. 129.

<sup>43</sup> Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The empire writes back, theory and practice in post-colonial literatures*, London and NY, Routledge, 1989, p. 196.

### 1.1.1. Des paroles en souffrance

Historiquement, la domination subie dans les Caraïbes et au Québec est fort différente. Cette distinction est notamment abordée par Ashis Nandy, mais aussi par Leela Gandhi :

Distinction between two chronologically distinct types or genres of colonialism. The first, he argues, was relatively simple-minded in its focus on the physical conquest of territories, whereas the second was more insidious in its commitment to the conquest and occupation of minds, selves, cultures<sup>44</sup>.

D'autre part, ces critiques différencient la colonisation d'implantation et la colonisation de « plantation ». Évidemment, cette différence agit sur la réaction des intellectuels face à ces dominations. Ainsi, le discours dominé - « en souffrance »<sup>45</sup> - commence dès que surgit une situation pathétique, pouvant aller de la Conquête militaire à l'aliénation physique et psychologique la plus totale, tel que fut l'esclavage.

#### 1.1.1.1. Souvenir et empreinte de la Conquête et de l'esclavage aux Caraïbes et au Québec

Le fait colonial est lié aux transformations qui s'opèrent en Europe et, plus particulièrement, en Europe occidentale. C'est l'ère des grandes inventions et des grandes découvertes. Dès 1625, les Français et les Anglais colonisent les Caraïbes. Mais avant 1635, la présence française est très épisodique. Le discours religieux est un moyen d'assurer la conquête. Dans ce sens, les théologiens chrétiens justifient du même coup l'esclavage : fils de Cham, les Noirs paient la dette contractée, conformément à la parole de Jéhovah que rapporte la genèse. Dans les Caraïbes et au Québec, les Indiens, comme les esclaves noirs, reçoivent le juste salaire de leurs péchés. Le traité de Paris a lieu en 1763, accordant la Martinique et la Guadeloupe à la France ; après de nombreuses « batailles » entre la France et l'Angleterre, ces deux îles retournent définitivement à la France avec le traité de Paris de 1814.

---

<sup>44</sup> Leela Gandhi, *Postcolonial theory, a critical introduction*, New York, Columbia University Press, 1998, p. 15.

<sup>45</sup> Expression empruntée à Dominique Chancé in : *L'auteur en souffrance*, Paris, PUF, 2000.

Haïti possède une histoire à part : décolonisée en 1804, elle est ensuite reconnue officiellement indépendante par la France en 1825 ; mais le colonialisme ne faisait que se changer en néocolonialisme en attendant de céder la place à l'impérialisme, que concrétise l'occupation américaine de 1915. Les études postcoloniales s'intéressent justement à la « francophonie d'implantation ». Au Québec, le français est *la langue maternelle* dont l'implantation date du XVI<sup>ème</sup> siècle, sans avoir connu pour autant la pratique esclavagiste. C'est la distinction première qu'effectue Jean-Marc Moura avec *les pays ou régions créolophones*<sup>46</sup>, dont l'implantation linguistique est aussi antérieure à 1763 mais dont la présence des esclaves a entraîné l'évolution rapide et profonde du français parlé, provoquant une diglossie créole/français, dans les Caraïbes notamment.

La France perd le Canada au profit des Anglais lors d'une bataille courte et douloureuse le 13 septembre 1760. La cession du Canada à la Grande-Bretagne se déroule en 1763. Cette période est fondamentale pour ces pays, dans la mesure où elle les rapproche à jamais de la francophonie : le Québec garde la langue française et se lie de la sorte à la culture et à la littérature de la métropole, et les Caribéens n'ont pas d'autres choix que d'apprendre la langue du colonisateur. La langue officielle en Martinique devient celle du dominant (le français), tandis qu'au Québec elle est celle du dominé (le français également). Quoi qu'il en soit, le Québec et la Martinique se trouvent en situation de « bilinguisme colonial »<sup>47</sup>.

Le souvenir de la conquête de 1760 dans les romans québécois est souvent mis en exergue au XIX<sup>ème</sup> siècle, comme dans *Les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé, où l'auteur souligne le temps heureux de la Nouvelle France. La domination subie par les Canadiens français remonte donc à la conquête, mais la relation de peuple dominateur à peuple dominé, relation de type colonial, commence dès le XVI<sup>ème</sup> siècle avec la conquête de la terre amérindienne. Ces conquêtes se matérialisent par l'imposition d'une langue, d'un mode de pensée et d'un style de vie. Elles affectent les dominés ou les colonisés dont la conscience devient perméable aux valeurs du conquérant. Pour Fernand Dumont, par exemple, la conquête anglaise de 1760 a brusquement bloqué la croissance de la société en gestation du temps de la Nouvelle France, en modifiant notamment ses

---

<sup>46</sup> Jean-Marc Moura, *op. cit.*, p. 30.

<sup>47</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, *op. cit.*, p. 89.

structures<sup>48</sup>. A cet égard, il a été longtemps soutenu l'idée selon laquelle il n'y a pas de littérature pendant près d'un siècle après la Conquête : les élites avaient regagné la métropole. Ainsi, selon Max Dorsinville,

les populations étaient laissées sans dirigeant, et les institutions préparant et soutenant la vie des lettres [...] faisaient défaut tandis que les clercs laissés seuls maîtres à penser organisèrent la vie sociale autour de l'agriculturisme et d'un idéal de vie spirituelle absolument détournée des contingences terrestres.<sup>49</sup>

Dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle se font sentir en Martinique et en Guadeloupe des courants contestataires, qui émergent après le marronnage. Mais avant les années trente, les Caraïbes ne possèdent ni l'unité de la langue, de traditions et d'aspirations nationales, ni la cohésion qui confère à un peuple une raison d'être, de lutter, d'espérer en l'avenir. Si l'on reprend les théories de Fanon, le Noir voulait s'assimiler au Blanc, devenir Blanc, ce qui implique l'oubli de sa propre identité et de ses racines. L'Autre, le colonisé, n'accédait à l'existence que par le regard que l'on voulait bien porter sur lui. Qui plus est, le Caribéen a dû pour s'enraciner accepter la mise à distance du « pays d'avant » :

Le retour vers l'Afrique étant historiquement et matériellement impossible, il lui a fallu accepter la rupture et l'éclatement anthropologiques comme origine et donc refuser un enracinement intangible et unique.<sup>50</sup>

### 1.1.1.2. Un contexte aliénant

La cause principale de la misère au début du XX<sup>ème</sup> siècle dans les Caraïbes est à trouver dans la concentration de la propriété foncière. Le régime de la plantation imposé par les Français, qui remonte au début de l'esclavage (XVI<sup>ème</sup> siècle), a survécu à l'abolition de l'esclavage, il s'y est même détérioré : des intérêts financiers ont réussi à racheter nombre de plantations de dimensions moyennes pour les fondre en unités

---

<sup>48</sup> Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 87.

<sup>49</sup> Max Dorsinville, *Le pays natal, Essais sur les littératures du Tiers-monde et du Québec*, Dijon, Les Nouvelles éditions africaines, 1983, p. 107.

<sup>50</sup> Françoise Simasotchi-Brones, « Espace et roman antillais, d'un espace problématique à un espace emblématique », p. 93, in : *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs, Afrique, Caraïbe, Canada*, Paris, Conférences du séminaire de littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Textes réunis par Jean Bessière et J-M Moura, Honoré Champion, 1999.

beaucoup plus grandes. La tendance capitaliste a fait le reste. Les Caraïbes sont alors enchaînées à la métropole française : elles portent l’empreinte et subissent les anciens pactes coloniaux, servant de marchés pour les denrées alimentaires et les produits fabriqués métropolitains qu’elles échangent contre leur sucre. De la même façon que le Québec, les Caraïbes ont été industrialisées très tard, n’ayant pas été encouragées, ou plutôt autorisées, à fabriquer sur place.

Soumis à une sévère exploitation sur le plan économique, les Caribéens subissent sur le plan politique une oppression qu’ils ressentent encore plus vivement que la première, quel que soit le mode d’administration en vigueur : régime colonial, assimilation, autonomie interne à des degrés divers, tous portent plus ou moins directement le joug politique et économique des grandes puissances qui se sont partagées la région caraïbe. Dans les Caraïbes « indépendantes » (Cuba, Haïti, République Dominicaine), le pouvoir est entre les mains des militaires ; dans les Caraïbes « dépendantes », la forme de gouvernement est un mélange de colonialisme et de démocratie bourgeoise. Que ce soit des gouverneurs nommés par la métropole ou un préfet, l’administration est partout au service de gros planteurs. Mais le préjugé racial complique, envenime et dramatise les rapports entre les deux groupes : la population des Caraïbes « dépendantes » est gouvernée par une mince oligarchie de Blancs. Nous nous situons au début du XX<sup>ème</sup> siècle en présence d’une réminiscence du passé esclavagiste : au siècle précédent, le maître Blanc dévalorisait le Noir afin de justifier son asservissement ; dans les années trente, le Blanc continue à lui manifester sa prétendue supériorité raciale sous les formes les plus diverses. Dans les vingt dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, des crises économiques successives troublent le climat social de la Guadeloupe et de la Martinique. Les ouvriers agricoles mettent le feu aux champs de cannes et dégradent certaines unités de l’appareil de production industrielle, provoquant une réaction horrifiée de la métropole : le discours exotique est vidé de sa substance, la réalité des îles devenant toute autre.

Lorsque l’Angleterre décide de nommer Lord Durham gouverneur du Canada en 1838, ce dernier remettra à Londres un rapport dans lequel il développait une idéologie manifestement colonialiste : ses solutions étaient en effet orientées par la préoccupation de servir les intérêts de l’Angleterre. Il écrira notamment dans ce rapport : « Le pays qui a fondé et maintenu ces colonies au prix d’une grande dépense de sang et du trésor, peut avec

justice attendre sa compensation de l'exploitation au bénéfice de sa propre population »<sup>51</sup>. Durham est étonné de constater une animosité entre les deux races. Pourtant, celle-ci s'explique parfaitement, dans la mesure où les Canadiens français étaient maintenus dans un état d'infériorité, désavantagés sur tous les plans. Ce divorce entre la nation anglaise et française date de la Conquête. Albert Memmi écrira d'ailleurs par la suite : « On peut parfaitement vivre une domination avec toutes les caractéristiques habituelles de la domination, même les plus graves. C'est bien ce qui paraît arriver aux Canadiens français »<sup>52</sup>. Se sentant infériorisés et menacés, les Canadiens français s'affirment et luttent pour leur survie. Mais pour y parvenir, ils se confinent dans des valeurs traditionnelles que représentent la famille, la religion et la langue française. Pour Vachon, « c'est que le Québec fut, pendant tout ce siècle [le XIX<sup>ème</sup> siècle], un pays fermé ; fermé de l'intérieur, s'entend, c'est-à-dire cramponné à un mythe collectif, à une idéologie pourtant incompatible avec le développement de la société industrielle qu'il était devenu. »<sup>53</sup>. L'agriculture, ainsi que la famille et la religion, sont des valeurs constituant le Québec au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Denis Monière souligne ironiquement : « On commence à croire que nous sommes nés pour un petit pain, que notre infériorité dans le domaine matériel sera compensée par une supériorité dans notre destin spirituel et notre avenir céleste »<sup>54</sup>.

Cette vision des choses favorise au Québec l'intervention du clergé, qui convainc les Canadiens français de demeurer agriculteurs, contribuant à développer une philosophie de vie basée sur la valorisation du passé. La recherche d'un passé lointain, antérieur à la domination étrangère, a toujours été un des ferments de la prise de conscience nationale. Mais celle-ci peut conduire certains peuples - comme dans le cas du Québec - à se refermer longtemps sur eux-mêmes. Cela entraîne une insensibilisation à l'importance du progrès, de l'industrie et du commerce notamment, ainsi qu'une mystification du travail de la terre, que l'on rend par ailleurs responsable du retard des Canadiens français sur les peuples voisins. Dans le roman *Maria Chapdelaine* (1916) par exemple, Louis Hémon insère les principaux thèmes mis en exergue par le régionalisme du début du siècle, à savoir la terre, la foi et la langue française. Le dominateur laisse au dominé le dur labeur du sol. Les Canadiens

<sup>51</sup> Rapport Durham, cité par Denis Monière in : *Le développement des idéologies au Québec*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977, p. 150.

<sup>52</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, « Les Canadiens français sont-ils des colonisés ? », *op. cit.*, p. 88.

<sup>53</sup> G. André Vachon, « Une pensée incarnée », *Études françaises*, vol. 5, 1969, p. 250.

<sup>54</sup> Denis Monière, *op. cit.*, p. 183.

français se réfugient dans cette activité à qui ils confèrent une valeur mythique. Cette « mécanique d'aliénation » n'échappe d'ailleurs pas à Frantz Fanon, pour qui l'Église oriente le colonisé dans la voie de l'opresseur<sup>55</sup>. La mémoire fonctionne aussi, dans les îles de la Caraïbe, « à la manière d'un décor »<sup>56</sup>. Les littératures de la Caraïbe procèdent aussi « de redoublement, d'essoufflement, de parenthèse, d'immersion du psychique dans le drame du devenir commun »<sup>57</sup>. Le paysage dans les œuvres est d'abord et avant tout impliqué dans une histoire.

L'aliénation est donc avant tout, aux Caraïbes comme au Québec, d'ordre économique, politique et culturelle. Sujets dominés, ces peuples - dont les intellectuels - sont frappés d'exclusion à cause d'un discours dominant qui leur impose thèmes et styles. Ces interdits frappent le sujet et l'amènent à se replier sur lui-même.

### 1.1.1.3. Le refus de soi

Survivre comme nation, cela signifiait par exemple chez les Canadiens français conserver la religion catholique, la vocation agricole, l'esprit de famille et le culte de la langue française. Toutes ces caractéristiques se retrouvent dans les romans. Les personnages vont alors se retrancher derrière les actes et les comportements, témoignant du traumatisme collectif subi par la masse tout au long des siècles de domination. S'installent alors ce que Albert Memmi nomme le premier les « valeurs-refuges ». Ce repli n'est autre que la conséquence d'un refus du réel, mais il est aussi la manifestation par laquelle le groupe veut protéger son existence : « Tôt ou tard, il [le colonisé] se rabat sur des positions de repli, c'est-à-dire sur les valeurs traditionnelles »<sup>58</sup>. Dans ce sens, Albert Memmi déclare à propos de la religion au Canada français : « Chez les Canadiens français, la religion catholique a servi contre les Anglais protestants. Mais les valeurs-refuges deviennent à la longue un frein et il faut en effet les secouer »<sup>59</sup>. C'est donc la religion catholique qui sert au Canada français d'exutoire à la peine des « colonisés ».

---

<sup>55</sup> Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspéro, 1979, p. 11.

<sup>56</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, op. cit., pp. 86-7.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>58</sup> Albert Memmi, op. cit., p. 97.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 104.



Déjà, après la Conquête, le clergé et les professions libérales s'octroient une grande prédominance dans la société québécoise. Selon André d'Allemagne, « leur puissance a été d'autant plus grande que la domination étrangère a empêché la formation d'autres élites dans de nombreux domaines devenus interdits aux Canadiens français : finance, industrie, technique, armée, marine, diplomatie, fonction publique, etc. »<sup>60</sup>. Aux yeux des écrivains du refus, ces élites ne représentent pas des classes dans la nation mais des intermédiaires entre la nation et le colonisateur. Cette situation de repli pousse le Canadien français à considérer tout étranger comme un perturbateur, voire un usurpateur. Le clergé domine la pensée canadienne française et laisse seuls les anglophones contrôler l'économie. Face à la Crise donc, tous se « recroquevillent »<sup>61</sup>, le retour à la terre et les traditions assurant du même coup la survivance de la race.

Pendant les années d'esclavage aux Caraïbes, les maîtres avaient contraint les esclaves d'embrasser la foi chrétienne. Les plus dociles s'y prêtent, les autres se voient inculquer la nouvelle religion, comme le déclare Jacques Roumain, « à coups de pieds à la base du sacrum »<sup>62</sup>. Mais cette conversion forcée demeura superficielle et ne fit que décupler l'attachement des Noirs aux croyances ancestrales. Ainsi, le culte vaudou est le levain de la libération haïtienne. Face aux oppresseurs Blancs, la religion africaine est la première manifestation identitaire des populations caribéennes. Dans les romans, ces pratiques sont très présentes et constituent de véritables « valeurs-refuges » face au colonisateur. Le Caribéen n'oublie jamais tout à fait que le christianisme est une religion étrangère, importée, la religion de l'homme blanc, la religion du planteur. De plus, le Noir est animiste et redoute tous les esprits. Réciproquement, le clergé est tenté de croire à la réalité des esprits africains, leur attribuant un rôle maléfisant. La survivance de ces deux religions dans les Caraïbes fait que, selon les sociologues, ses habitants vivent dans un « syncrétisme » religieux.

Selon Memmi, il y a dans tout homme dominé « une certaine dose de refus de soi »<sup>63</sup>. Le colonisé va accepter de se détruire, tentant de changer de condition en « changeant de peau ». Nous nous plaçons ici dans la problématique fanonienne selon

<sup>60</sup> André D'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*, Montréal, les éditions R-B, 1966, p. 29.

<sup>61</sup> Terme employé par Robert Lahaise in : *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal/Toronto, Guérin, 1998, p. 265.

<sup>62</sup> Jacques Roumain, *A propos de la campagne anti-superstitieuse*, Port-au-Prince (Haïti), s. é., 1942, p.8.

<sup>63</sup> Albert Memmi, *op. cit.*, p. 88.

laquelle le Noir désire s'assimiler au Blanc, revêtant ce « masque blanc » par jeu de séduction. Selon Fanon en effet, « c'est dans cet autre que se condense le sens de sa vie »<sup>64</sup>. Le colonisé est « autre », dépossédé de soi ; le théoricien dénonce ainsi la conscience collective qui accepte la servitude. Une autre manière de fuir le réel est le rêve d'évasion. Maurice Arguin caractérise ainsi le personnage canadien français : « A l'exception de la mère qui incarne la durée, les personnages rêvent d'évasion, qu'il s'agisse du père, du jeune homme ou de la jeune femme »<sup>65</sup>. Selon lui, ce désir d'évasion est le symptôme majeur de l'aliénation collective « issue de la dépossession économique ». Ce rêveur, selon Arguin, est un être dominé sur le plan socio-économique, « complètement dépendant des avatars économiques et du bon plaisir des employeurs »<sup>66</sup>. Jean-Charles Falardeau pense de même que le héros des romans des années trente est un rêveur, « partagé entre la tentation d'un absolu et la vision d'une action », rêveur dont « la seule activité continue qui demeure possible est l'acte d'écrire, non pas posséder les choses ni le monde, mais les nommer pour en parler »<sup>67</sup>. Le héros Denis Boucher, dans les romans de Lemelin, incarne parfaitement ce personnage<sup>68</sup>. Dans de nombreux romans caribéens, cette fuite, ou « évasion », est synonyme du recours à l'alcool, et la consommation en est effrayante. Michèle Lacrosil parle alors de « paradis artificiels », poussant le refus du monde jusqu'à l'extrême. Il s'agit ici d'une aliénation des plus totales.

### 1.1.2. Un discours d'attestation : l'aliénation culturelle

Un sentiment d'aliénation se généralise donc dans le milieu artistique, notamment dans la littérature. Barbara Harlow souligne dans ce sens la condition culturelle dramatique des pays colonisés du Tiers Monde :

---

<sup>64</sup> Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, p. 196.

<sup>65</sup> Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965 : symptôme du colonialisme et signes de libération : essai*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 40.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>67</sup> Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions Hurtubise, H.M.H, 1968, pp. 221-2.

<sup>68</sup> Les romanciers qui s'avisèrent de flirter avec le réalisme ou le naturalisme le payaient cher, comme en témoigne le sort qui a été réservé à Rodolphe Girard (*Marie Calumet* [1904], Montréal, S. Brousseau, 1946) et à Albert Laberge (*La Scouine*, Montréal, Imprimerie modèle, 1918). Jean-Charles Harvey suivra de peu ces auteurs dans cette voie.

An important consequence of the First World's military, economic, and political intervention in the Third World, especially in the last 150 years and no less urgently today, has been the catastrophic disruption of Third World peoples' cultural and literary traditions. These traditions constitute in an important way their means of identifying themselves as a group, as a people, no less than as a nation, with a historicity of their own and a claim to an autonomous, self-determining role on the contemporary staging grounds of history.<sup>69</sup>

Dans le manifeste *Légitime Défense* (1932), Étienne Léro dénoncera par exemple le conformisme des thèmes et du style, « se refusant à adopter toute règle poétique que cent ans d'expériences blanches n'aient point sanctionnée » ; il continue : « L'Antillais, bourré à craquer de morale blanche, de coutume blanche, de préjugés blancs, étale dans ses plaquettes l'image boursouflée de lui-même »<sup>70</sup>. Dans cette perspective, la littérature n'a rien d'original et reste irrémédiablement éloignée de la véritable personnalité caribéenne ; pour Ashcroft : « [...] that cultural hegemony is not simply an effect of economic control. As « luxury », cultural formations are a part of the actual mechanism of that control »<sup>71</sup>. On se situe ici dans un discours d'attestation : selon Toumson, ce discours « a une fonction d'intégration. Il assume une fonction de légitimation du système social établi »<sup>72</sup>.

Aussi, le discours d'attestation rend le processus d'autonomisation littéraire long et difficile : partout où le colonialisme européen s'est manifesté, le remplacement des cultures « traditionnelles » a été mis en place. L'assimilation aux valeurs de la civilisation française agit comme modèle d'inspiration. Comme le déclare Césaire dans son *Discours sur le colonialisme*, les cultures sont « piétinées », les « institutions minées », les « religions assassinées », les « magnificences artistiques anéanties » et « d'extraordinaires possibilités » sont « supprimées »<sup>73</sup>. Il s'agit là d'une autre aliénation, communément appelée « aliénation culturelle » : c'est la situation la plus nocive selon Jean-Charles Falardeau et Marcel Rioux. Dans cette perspective, Bernard Mouralis soulève la notion de

<sup>69</sup> Barbara Harlow, *Resistance literature*, British Library Cataloguing in Publication Data, 1987, p. 33.

<sup>70</sup> Étienne Léro, « Misère d'une poésie », *Légitime Défense*, Paris, 1<sup>er</sup> juin 1932, p. 10.

<sup>71</sup> Bill Ashcroft, « EXCESS Post-colonialism and the verandahs of meaning », p. 38, in : *De-scribing empire, post-colonialism and textuality*, Londre et NY, Chris Tiffin and Alan Lawson, Routledge, 1994.

<sup>72</sup> Roger Toumson, *La transgression des couleurs, littérature et langage des Antilles (XVIII ème, XIX ème, XX ème siècle)*, Paris, Éditions Caribéennes, 1989, p. 105.

<sup>73</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris-Dakar, Présence africaine, 1958, p. 19.

*sous-culture* coloniale au sujet de l'Afrique<sup>74</sup>, dont le principal instrument de transmission est l'école mise en place par le colonisateur. On se trouve dès lors dans une situation de reproduction plus que de création, puisqu'elle incite l'écrivain au mimétisme. Le sujet se trouve alors « fabriqué » par le colonisateur, comme le souligne Tiffin : « the colonized subject is simply *made* by colonialist power : a subject without agency »<sup>75</sup>. Pour Édouard Glissant, les problèmes du Martiniquais sont ignorés, dépassés puis quantifiés : ces trois visions du Martiniquais par l'autre, le colonisateur, vont déterminer la manière dont celui-ci se « voit », et finalement « se réalise »<sup>76</sup>. Memmi aboutit à une conclusion similaire : ce portrait n'est pas seulement accepté par le colonisateur mais aussi par le colonisé : « Ce portrait mythique et dégradant [...] gagne ainsi une certaine réalité et *contribue au portrait réel du colonisé* »<sup>77</sup>. Nous nous situons ici face aux effets néfastes de l'invention : le colonisateur voit l'autre négativement, ce qui ne peut que « déconstruire » l'image que le colonisé a de lui-même, s'assimilant et s'annihilant dans ce processus de généralisation.

#### 1.1.2.1. Le mimétisme culturel : la reproduction du discours dominant

« Imiter, c'est vouloir être l'autre »<sup>78</sup> selon René Ménénil : cela donne des formes sans contenus qui ne s'intègrent pas dans l'évolution réelle de l'art. Dans la période de l'entre-deux-guerres, les écrivains caribéens et canadiens français empruntent aux formes poétiques métropolitaines les voies et moyens de leurs créations. Le Québec entretient par exemple une relation complexe avec deux cultures : anglaise et française. Les Caraïbes et le Québec sont dans ce sens considérés comme des « périphéries occidentales »<sup>79</sup>. Tout en s'identifiant à un certain régionalisme qui prend la forme de leur environnement immédiat (le milieu tropical pour les Caribéens, le retour à la terre canadienne française pour les écrivains québécois), ils se proclament les disciples des grands maîtres romantiques, parnassiens ou symbolistes. Le « Même » est imposé de manière féconde par l'Occident « à

---

<sup>74</sup> Bernard Mouralis, *Littérature et développement*, Paris, Silex/ACCT, 1984, p. 55.

<sup>75</sup> Tiffin, *op. cit.*, p. 23.

<sup>76</sup> Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 303.

<sup>77</sup> Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>78</sup> René Ménénil, *Tracées, identité, négritude, esthétique aux Antilles*, Paris, Chemins d'identité, Robert Laffont, 1981, p. 104.

<sup>79</sup> Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois : formation et engagement, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 12.

l'ensemble diffracté du Divers »<sup>80</sup>. Au Québec, une autonomisation culturelle débute dès le début du XX<sup>e</sup> siècle avec les régionalistes qui tentent de se différencier de la France. Dans les Caraïbes, l'indigénisme haïtien revendique le premier une certaine indépendance.

Selon le docteur Price-Mars justement, les Caraïbes, au début du siècle, comptent 90% d'illettrés, les 10% restant sont instruits et francophones et connaissent le créole, mais le méprisent. Par ailleurs, il était formellement interdit aux esclaves de s'alphabétiser<sup>81</sup>. Une littérature écrite devait être alors nécessairement française si elle voulait toucher un large public. Pour plaire à cette élite, les poètes, romanciers et critiques « s'appliquèrent à imiter les modèles français avec plus ou moins de bonheur »<sup>82</sup>, leur plus haute ambition étant d'être intégrés dans le courant littéraire français. Ainsi par exemple, les poètes haïtiens copieront sans réserve les romantiques français. Les pastiches sont alors nombreux. Lilyan Kesteloot compare dans son oeuvre intitulée *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*<sup>83</sup> le poème *Idalina* d'Oswald Durand au poème hugolien *Sara la baigneuse* : le lecteur ne peut être que surpris de la ressemblance frappante des deux textes. Les écrivains des Caraïbes vont de même imiter le Parnasse, des auteurs comme Leconte de Lisle, François Copée, jusqu'à Baudelaire. Auguste Viatte explique cette attitude « mimétique » en ces mots :

La plus grande partie de l'homme noir : la France... car il faut bien se le répéter, la première fois qu'un homme de race noire a été citoyen, il a été citoyen français ; la première fois qu'un homme de notre race a été officier, il a été officier français. Et notre acte de naissance, où se trouve-t-il ? N'est-ce pas en France, dans la Déclaration des droits de l'Homme ?<sup>84</sup>

Le Guyanais Léon Damas nomme les poètes martiniquais les « poètes de la décalcomanie »<sup>85</sup>. Quant à Césaire, il écrit dans un article de *Tropiques*<sup>86</sup> : « Point d'art. Point de poésie. Pas un germe. Pas une pousse. Ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons.

---

<sup>80</sup> Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 190.

<sup>81</sup> Des sanctions très dures étaient infligées aux *marrons du syllabaire*, pour reprendre le titre d'un livre écrit par J. Fouchard en 1953.

<sup>82</sup> Docteur Jean Price-Mars, *De Saint-Domingue à Haïti, essai sur la culture, les arts et la littérature*, Paris, Présence Africaine, 1959.

<sup>83</sup> Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983.

<sup>84</sup> Auguste Viatte, *Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950*, Paris, PUF, 1954, p. 429.

<sup>85</sup> Léon Gontran Damas, *Poètes d'expression française (1900-1945)*, Paris, Latitudes françaises, Seuil, 1947, p. 9.

<sup>86</sup> Liminaire de *Tropiques*, « Présentation », avril 1941.

En vérité, terre stérile et muette ». C'est bien ce que le groupe *Légitime Défense* reproche notamment à Gilbert Gratiant. On parle, dans le cas des Antilles, d'acculturation, que Lilyan Kesteloot définit en ces mots :

Des hommes qui avaient jusque-là vécu au sein de structures sociales et morales stables se trouvent brutalement opposés à d'autres hommes, plus forts qu'eux, qui ne professent que mépris pour les anciennes traditions et prétendent lui substituer une organisation nouvelle.<sup>87</sup>

Aussi, ce n'est pas pour rien que Laurent Mailhot rappelle l'idée selon laquelle le poète Louis Fréchette fut surnommé « Victor Hugo le Petit » par son rival Chapman<sup>88</sup>. Les poètes au Québec ont de même assimilé les courants littéraires français ou européens : Laurent Mailhot entrevoit par exemple dans la poésie de Nelligan le romantisme, le Parnasse, Baudelaire, Verlaine, les symbolistes et les décadents. Il déclare dans ce sens : « Jusqu'au milieu et même à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les rimeurs français d'Amérique imitent, racontent, prêchent, se plaignent, décrivent, chantent, mais n'écrivent guère »<sup>89</sup>.

Le critique Jules Fournier, en 1907, reprochera à Nelligan et à Lozeau d'être des poètes « français », écrivant alors : « Nous tenons encore à la France - et beaucoup - par le coeur, mais presque plus par l'intelligence »<sup>90</sup>. C'est aussi chez les poètes tels que Paul Morin, René Chopin et jusqu'à Alain Granbois qu'une recherche d'évasion mène aux exercices du Parnasse. Situation dont certains poètes ont conscience, comme le rend sensible Granbois dans *les Rivages de l'homme* :

Je n'ai rien vu  
Je n'ai rien goûté  
Je n'ai rien souffert.<sup>91</sup>

De la même manière, le poète Alphonse Désilets est qualifié par Harvey de « chef du Parnasse québécois » dans le domaine du terroir<sup>92</sup>. Catherine Pomeyrols préfère quant à elle

---

<sup>87</sup> Lilyan Kesteloot, *Négritude et situation coloniale*, Paris, Éditions Silex, 1988, p. 8.

<sup>88</sup> Laurent Mailhot, *La littérature québécoise*, Montréal, essai Typo, 1997, p. 62.

<sup>89</sup> Laurent Mailhot, *La poésie québécoise, des origines à nos jours*, Montréal, l'Hexagone, 1986, p. 3.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>91</sup> Alain Granbois, cité par Max Dorsinville, in : *Le pays natal : Essais sur les littératures du Tiers-Monde et du Québec*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines, 1983, p. 32.

<sup>92</sup> Jean-Charles Harvey, *Pages de critique*, Québec, « Le Soleil », 1926, p. 140.

parler d'« emprunts » faits par les Québécois dans le champ culturel français, et d'« emprunts sélectifs »<sup>93</sup>. Elle souligne dans ce sens : « Parler de la France, pour les élites intellectuelles de l'entre-deux-guerres, c'est souvent aussi parler de soi et de son propre pays, c'est brandir un étendard face à l'anglo-saxon auquel on oppose le génie français »<sup>94</sup>.

Les exotiques se regroupent ainsi parfois au sein de revues ou de cercles, utilisant la référence à la France et à sa culture : ils s'affranchissent des impératifs de la culture nationale pour s'adonner à un travail d'expérimentation et d'innovation dans l'esprit de la modernité, tel que Garneau ou Nelligan. Mais la dépendance à la France est renforcée en raison du parti pris pour la langue *pure* : le mimétisme des genres et des styles est alors intégral. Cette « modernité » n'a alors encore rien de « québécois », dans la mesure où elle restaurait la référence métropolitaine. François Hertel, avant Jean-Charles Harvey, déplore que les Canadiens français soient des « coloniaux intellectuels » et constate que la littérature française écrase la littérature locale. En 1937, il écrit dans ce sens :

Ils [les écrivains] ont le devoir austère de sonner le clairon de l'éveil. Notre peuple ne sait point penser [...]. Tout un peuple se meurt en douce dans le primarisme et le conformisme [...]. Je crois que nous devons travailler à canadianiser notre pays, à le caractériser [...].<sup>95</sup>

Face à l'exotisme, Lionel Groulx brandit le « régionalisme », que l'on qualifiait du même coup d'« ilotisme » ou d'« indigénisme », courant né à l'issue de l'École littéraire de Montréal au début du XX<sup>e</sup> siècle : la vocation nationale de la littérature est alors impérative, primant sur la valeur strictement littéraire des œuvres. On rehausse le statut de la nation, on lui invente un passé glorieux et des héros magnifiques. Le paysan, symbole de la nation, est idéalisé. Lionel Groulx incite aussi au « pillage » de la littérature française : il s'agit de résister à la culture anglo-canadienne en lui opposant la culture française du XVII<sup>e</sup> siècle. Au Québec, où le « colonisateur » est Anglais, l'utilisation de la langue française est une arme de distinction de l'identité québécoise. Dans les Caraïbes, le parler créole en littérature subvertit la grammaire, le lexique et la syntaxe du langage du colonisateur.

---

<sup>93</sup> Catherine Pomeyrols, *op. cit.*, p. 16.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>95</sup> François Hertel, « L'avenir de notre littérature », *L'Action nationale*, X, octobre 1937, pp. 128-143.

La France reste à cette époque la référence principale pour les intellectuels caribéens et québécois. Ainsi, les littératures francophones relèvent d'abord d'une écriture d'imitation, passage obligé dans une époque de domination impérialiste incontestée. Le discours du sujet porte donc la marque du discours dominant. L'engagement du continuisme à l'égard de la France représente un élément de sécurité culturelle, faisant en même temps obstacle à toutes créations originales, dans la mesure où s'appauvrissent les audaces de pensée et d'écriture et toute capacité de transgression. Cette écriture cherche à tâtons ses symboles, même si le théoricien Homi K. Bhabha pense que tout mimétisme est habité par son propre échec<sup>96</sup>. Ce n'est pas l'avis de Roger Toumson, pour qui « tout exercice de reproduction est déjà nécessairement un travail de production »<sup>97</sup>. L'absence d'originalité de ces œuvres va du même coup mettre en évidence les nouveaux textes littéraires un tant soit peu contestataires.

#### 1.1.2.2. La récurrence des thèmes romanesques

Il nous a semblé nécessaire de nous appuyer sur les thèmes et les images proposés par les romans caribéen et québécois qui témoignent en soi de la société. Ils la présentent en effet dans ses aspects les plus réels au moyen d'un langage logique et rationnel, laissant apparaître des hommes et des femmes déshérités, en proie à l'aliénation et en quête d'une identité propre, tantôt défaitistes, tantôt révoltés et engagés. Dans le cas des Caraïbes et du Québec, une récurrence thématique se présente dans les romans : celle de la terre. La crise avive en effet les vieux thèmes. Pour Fernand Dumont,

La terre demeure la référence majeure fondamentale pour une communauté ethnique qui possède peu d'emprise sur l'économie [...] phantasme de l'enracinement traditionnel, de la vie familiale et des solidarités de base : la symbolique collective trouve là ses sources premières<sup>98</sup>.

---

<sup>96</sup> H.K Bhabha, « Representation and the Colonial Text : A Critical Exploration of Some Form of Mysticism », in : F. Gloversmith (éd.), *The theory of reading*, Brighton, Harvester, 1984.

<sup>97</sup> Roger Toumson, *op. cit.*, p. 307.

<sup>98</sup> Fernand Dumont, *Idéologies au Canada-français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 8.



Le roman de la terre est le plus apte à l'impératif du réalisme : il tend à refléter fidèlement la réalité de la vie collective qui tient lieu de modèle. Il témoigne d'une société repliée sur elle-même, comme le laisse entendre les romanciers Antoine Guérin-Lajoie et Claude Grignon notamment. L'histoire de ces romans se base sur les travaux agricoles, le culte du passé et les dogmes religieux<sup>99</sup>. Les romans régionalistes, dans lesquels la campagne est l'espace privilégié, perdurent encore dans les années trente et quarante, avec *Les Engagés du Grand Portage* (1938) de Léo-Paul Desrosiers ou *Le Survenant* (1945) de Germaine Guèvremont. Les romanciers ne disposent pas encore de stylisation proprement canadienne. La langue, la religion, l'histoire, les ancêtres, le culte des « vertus traditionnelles » sont autant de thèmes récurrents. Dans cette perspective, Monique Lafortune ajoutera : « Le clergé fera tout pour que le peuple canadien-français conserve cette image du peuple du terroir, paisible, attaché à la famille et garde sa foi et sa langue »<sup>100</sup>.

Dans les Caraïbes, les poètes prolongent la vision exotique et merveilleuse des îles mise en évidence par la poésie française dès le XIX<sup>e</sup> siècle, mais cette image contraste avec la figure du Caribéen marqué par les rigueurs du régime colonial. De plus, un parti pris passéiste se retrouve chez tous les poètes « créoles » (les Blancs nés dans les Caraïbes) pendant l'entre-deux-guerres, l'histoire les privant désormais de leurs privilèges acquis : ils célèbrent ainsi l'épopée coloniale et vantent la puissance des planteurs d'autrefois. Comme le rend sensible Roger Toumson, à l'exception de Daniel Thaly ces « Blancs créoles » (les « békés ») ne montrent pas un authentique tempérament créateur<sup>101</sup>.

La Crise des années trente au Québec frappe une société avancée dans la voie de l'industrialisation mais très en retard dans la voie de l'urbanisation. L'attrait pour la ville est pourtant présent dans certains romans canadiens français dès les années vingt, comme dans *le Débutant* d'Arsène Bessette (1914), puis dans les années trente, avec *Trente Arpents* de Ringuet (1938). Après ce roman, les écrivains abandonnent la terre pour ce grand domaine

---

<sup>99</sup> La censure ecclésiastique et politique au Québec amène les romanciers du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle à développer diverses manières le thème de la terre. C'est Ringuet dans *Trente Arpents* (1938) qui réussit le mieux à personnifier cette terre. Elle devient tour à tour épouse, mère et maîtresse : la vraie femme du personnage d'Euchariste Moisan, c'est sa terre. L'idéalisation de la terre peut également se traduire par sa mythification, dans *Menaud, maître-draveur* (1937) par exemple, de Félix-Antoine Savard. Le personnage Menaud devient en effet l'incarnation de l'amour du pays à conserver : l'héritage des ancêtres et l'ensemble des éléments naturels formant le pays traversent ainsi cette oeuvre. Il s'agit pour Menaud de défendre la terre, c'est-à-dire de défendre la race canadienne française.

<sup>100</sup> Monique Lafortune, *Le roman québécois, reflet d'une société*, Québec, Mondial, 1985, p. 21.

<sup>101</sup> Roger Toumson, *op. cit.*, p. 283.

d'observation qui s'ouvre devant eux : Montréal. En 1945, Gabrielle Roy, dans *Bonheur d'occasion*, représente le quartier pauvre de Saint-Henri et la mésadaptation du personnage principal Florentine Lacasse à la vie urbaine, mais aussi l'incommunicabilité entre les êtres et l'échec du rêve face à la dure réalité. L'intrusion de la ville permet, chez certains, une dénonciation des classes dirigeantes, comme dans *Les demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey ou *Le Feu dans l'amiante* (1956) de Jean-Jules Richard.

Le même intérêt est présent dans les romans des Caraïbes, où la ville n'est autre que la représentation de l'Occident. Dès les années quarante, le Martiniquais Joseph Zobel marque un autre type d'enracinement au terroir à travers son roman *Diab'là*, dans lequel il campe un personnage refusant de travailler une terre qu'il ne possède pas. En 1950, il écrit à partir d'une toute autre perspective avec son roman *La rue Cases-nègre* : il renoue avec le travail ingrat de la terre dans les champs de canne, décrivant un peuple réduit à la misère, en ville comme à la campagne. Pour l'Haïtien J-S Alexis, la ville « est la loi de fer de l'État des riches contre les pauvres »<sup>102</sup>, thème que l'on retrouve dans le magnifique tableau dressé dans son roman *Compère Général Soleil*. La ville représente en effet la loi du travail industriel particulièrement pénible au Noir mal adapté.

Ces éléments forment ce que Denis Monière appelle « l'idéologie de conservation », à savoir cette façon de voir le monde déterminée par un système de valeurs que le pouvoir en place cherche à imposer :

Une idéologie est un système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes, de représentations qui dans une société donnée affirme une hiérarchie de valeurs et vise à modeler les comportements individuels et collectifs.<sup>103</sup>

Ce mécanisme de défense de la société traditionnelle – l'Église et la famille par exemple – assure la sécurité du pays dans les moments de Crise. Cette littérature ne peut pas provoquer de prise de conscience et conduit à un substitut de la réalité<sup>104</sup>. Mais les vieux thèmes perdurent, « ils s'exaspèrent même. Et c'est ainsi qu'ils commencent à éclater. Ils y arriveront tout à fait, et avec la rapidité que l'on sait, après la seconde guerre mondiale »<sup>105</sup>.

---

<sup>102</sup> Jacques Stephen Alexis, *Compère Général Soleil*, Paris, Gallimard, 1983, p. 34.

<sup>103</sup> Denis Monière, *op. cit.*, p. 13.

<sup>104</sup> Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, *op. cit.*

<sup>105</sup> G. André Vachon, « L'ère du silence à l'âge de la parole », *Études françaises*, vol. 3, août 1967, p. 320.

L'observation des principaux thèmes développés par les romans d'une époque nous révèle donc ses préoccupations ainsi que la teneur du discours social. Dans cette perspective, quand la littérature du refus advient-elle aux Caraïbes et au Québec et comment placer l'émergence du *Cahier d'un retour au pays natal* et des *Demi-civilisés* par rapport aux autres discours contestataires ?

## 1.2. L'âge de la parole : une littérature qui se fait

De la même façon que le critique Vachon, nous dirons que les littératures des Caraïbes et du Québec passent, à partir des années trente, de l'ère du silence à l'ère de la parole. En Haïti, l'Indigénisme fait démarrer ce courant de protestation dès les années vingt. Par extrapolation, nous irons jusqu'à dire que ces littératures se « refusent » pour ensuite se dire, se faire, ce dans un même objectif : EXISTER par elles-mêmes. Au Québec comme dans les Caraïbes, certains écrivains entreprennent de dénoncer la domination en affichant du même coup leur besoin de liberté et en exprimant leur désir d'affirmation. Ils manifestent ainsi une réaction contre le système dominant. Bernard Mouralis parle dans ce sens de « contre-littératures »<sup>106</sup>. Il s'agit non plus d'exprimer la déception face à la misère mais de bousculer la résignation générale.

A partir des années trente, l'insatisfaction se manifeste individuellement au Canada français, plus collectivement dans les Caraïbes : la Crise force à une nouvelle lecture du réel ; en Haïti, dès les années vingt, l'occupation américaine amène une réaction des intellectuels. Les esprits sont prêts à « une nouvelle saisie de l'univers social »<sup>107</sup>. Cette prise de conscience doit s'établir par un refus et par la manifestation des signes du renouveau : en accédant à la parole, le sujet dominé élève une protestation contre l'injustice coloniale. Parallèlement à la préservation des traditions, les effets de la Crise amènent à un « bouillonnement idéologique » à la recherche de solutions nouvelles.

Aschroft reprend les théories de Michel Pêcheux pour qui le sujet se construit en trois modes : le « bon » sujet résulte d'une identification, le « mauvais » sujet d'une contre-

<sup>106</sup> Bernard Mouralis, *Les contre-littératures*, Paris, Dakar, Présence Africaine, 1974.

<sup>107</sup> Mickael Elbaz, Andrée Fortin, Guy Laforest, *Les frontières de l'identité et postmodernisme au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, L'Harmattan, 1996, p. 61.

identification et celui que Pêcheux caractérise comme une « désidentification ». L'écrivain du refus prendrait la position du « mauvais sujet », défini en ces termes : « The second mode produces « Bad » subjects who result from « counteridentification » ; they refuse the image offered and turn in back on the offerer »<sup>108</sup>. Les forces imaginantes ont été brimées avant les années trente et quarante, mais ce sont aussi les sources dynamiques d'où prendront forme et vie les oeuvres d'art et de littérature. Ces « sources » vont commencer à délier les contraintes mentales et sociales vécues aux Caraïbes et au Québec depuis plusieurs siècles. Les crises européennes fournissent ainsi l'occasion à ces intellectuels de raviver les débats internes. Les années trente représentent un premier engagement intellectuel et confirment les engagements des années vingt. Dès lors, il s'agit de replacer les œuvres francophones *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* dans ce contexte littéraire émergent. Les auteurs commencent en effet à refuser la condition humaine et sociale engendrée par le « fait colonial ».

A cet effet, la recherche se penche sur les prémisses et l'énonciation de la rupture en littératures caribéenne et québécoise, qui empruntent des formes et des courants variés. D'autre part, il est intéressant de réfléchir sur la filiation de Césaire et Harvey, qui se placent tous deux entre une certaine forme de tradition et une nouveauté émergente. La dialectique du refus se situerait ici entre la tradition et la nouveauté, entre un passé révolu et un avenir à inventer : dans ce sens, quel est le dicible du nouveau et par quels moyens littéraires les écrivains du refus vont-ils exprimer leur désaccord ? Notre recherche aborde dans cette partie ce qui motive et ce qui précipite la révolte de l'écrivain.

### **1.2.1. Prémisses et énonciation de la rupture en littérature caribéenne et québécoise : émergence des discours de protestation**

Ce n'est qu'après la Première Guerre Mondiale que débute la résistance massive au colonialisme, avec notamment une nouvelle critique anti-coloniale. Pourtant, dès le début du siècle en Europe, l'art et la littérature ébranlent les bases culturelles de la société occidentale et les piliers sur lesquels elle s'était édifiée. La raison et la vérité absolue sont très vite assaillies par « une vague prodigieuse qui libérait l'esprit et la sensibilité de toute

---

<sup>108</sup> Aschroft, *op. cit.*, p. 170.

entrave »<sup>109</sup>. Cet effondrement ne pouvait rester ignoré des peuples colonisés, profitant de la situation pour remettre en question la puissance de l'Occident. Malgré tout, la Crise économique et sociale persiste, ainsi que l'autoritarisme du discours dominant. Qui plus est, l'abolition « juridique » de l'esclavage en 1848 ne met pas un terme définitif à l'asservissement dans les Caraïbes : la condition matérielle et morale demeure exécration. Des discours de protestation émergent cependant, visant à « subvertir » l'ordre colonial et à remplacer une vie intellectuelle traditionnelle et immobile face au progrès économique et social. Concrètement, quels vont être les instruments d'action contre le malaise social ?

### 1.2.1.1. Revues et refus

Selon Jean-Marc Moura, « l'histoire des évolutions des discours critiques passe par l'étude des mouvements régionaux ou nationaux d'affirmation des littératures francophones, notamment ces vecteurs de propagation littéraire que sont les revues »<sup>110</sup>. Chaque moment fort de l'histoire littéraire trouve son écho ou son support dans des revues qui interrogent le statut même de ces littératures et la figure de l'écrivain dans le contexte social. Dans cette perspective, Césaire et Harvey furent aussi d'ardents journalistes. Avant les années trente, les Caraïbes et le Québec avaient déjà ressenti le besoin d'exhiber leur tradition culturelle, même si ces mouvements contestataires restent très faibles.

*L'école littéraire de Montréal* naît en 1895, tandis que *la Ronde*, à Port-au-Prince, est fondée en 1898. Auguste Viatte établit une comparaison entre ces deux écoles, déclarant dans ce sens : « Toutes les deux veulent élargir le cadre des lettres et augmenter leur valeur d'art. Elles découvrent enfin les Parnassiens, et en même temps le symbolisme ou du moins les ancêtres »<sup>111</sup>. Pour Auguste Viatte, ces écoles marquent le début d'une recherche de perfection dans la forme, mais « la possibilité d'y atteindre en suivant une voie originale apparaît aux esprits plus tard encore »<sup>112</sup>. En attendant, ces groupes visent à enrichir leur littérature en y insérant leurs rêves, leurs respirations et leurs tendances. Par exemple, l'Afrique tient une place de choix dans les contes, récits et chansons dont foisonne *La*

<sup>109</sup> Lilyan Kesteloot, *op. cit.*, p. 6.

<sup>110</sup> Jean-Marc Moura, *op. cit.*, p. 118.

<sup>111</sup> Auguste Viatte, *op. cit.*, p. 514.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 509.

*Ronde*, célébrant les beautés du présent ou les gloires du passé comme réconfort et source d'espérance. Le début du siècle voit ainsi apparaître, tant aux Caraïbes qu'au Québec, différentes revues. *La Revue Indigène* (1927-28) et *Les Griots* (1938-39) poursuivent les recherches de Price-Mars : la survivance de l'Afrique est mise en évidence ainsi que son aspect « mythique », puisque aucun intellectuel haïtien ne connaissait réellement l'Afrique<sup>113</sup>.

Quant à l'*École littéraire de Montréal*, le chef de file est le poète Nelligan, qui a assimilé le romantisme, le Parnasse, Baudelaire, Verlaine, les symbolistes et les décadents. Puis la revue *Le Nigog*, en 1918, est fondée par des artistes nationalistes « pessimistes » qui craignent l'enlèvement du terroir. Roquebrune dira à propos de cette revue :

En fondant *Le Nigog*, nous n'avions nullement comme but de démolir ou de faire une petite révolution. Il n'y avait rien à démolir dans le monde vide que nous habitions et une révolution ne s'accomplit pas contre le néant.

Cette citation montre que les artistes québécois sont encore loin, dans les années vingt, de « penser » une révolution. Cependant, ces poètes « exotiques » ou « exilés » l'emportent, avec *Le Nigog*, sur les écoles de Montréal et du Terroir. Il est étonnant aussi de constater que deux revues intitulées *La relève* sont fondées, l'une en Haïti en 1932 et l'autre au Québec en 1934. A Montréal, *La Relève* appelle « révolution » le renouveau spirituel, l'humanisme intégral, le personnalisme. En Haïti, *La Relève* est acquise par le Président de la République haïtienne, Sténio Vincent, et proclame un nouvel essor à la lutte contre le renouveau indigéniste, constituant une mise en garde contre toute survalorisation de l'héritage africain en Haïti. La revue disparaît avec le déclin politique de celui qui en avait été le principal soutien. En Martinique, en Guadeloupe et en Guyane, des revues ont ainsi tenté de développer une « anthropologie critique »<sup>114</sup> depuis 1931. *La Revue du Monde Noir* (1930-1932), *Légitime Défense* (1932) et *Tropiques* (1941-1946) constituent conjointement les prémisses d'une prise de conscience des intellectuels provenant des Caraïbes. *La Revue du Monde Noir* suscite l'éclosion d'une sensibilité artistique et littéraire nouvelle, plus conforme à leur tradition africaine. Les idéologues de la Négro-Renaissance de Harlem exercèrent une grande influence sur l'orientation de la revue. Les trois

<sup>113</sup> Price-Mars se rend pour la première fois en Afrique en 1959.

<sup>114</sup> Régis Antoine, *La Littérature franco-antillaise*, op. cit., pp. 153-198.

principaux rédacteurs de *Légitime Défense*, Etienne Léro, René Ménil et Jules Monnerot collaborent à *La Revue du Monde Noir*. La revue *Étudiant Noir* (1934) exerça aussi une influence déterminante sur les créateurs antillo-guyanais de la Négritude : Césaire et Senghor y refusent l'assimilation et encouragent la primauté culturelle.

Pour *L'Action française* (1917) et *l'Action nationale* (1933), dirigées par Lionel Groulx puis Harry Bernard, la Crise est avant tout morale : ces revues cherchent la guérison par le retour à l'esprit chrétien et métaphysique. La revue *Opinion* (1929), fondée par Jean Bruchési, reprend aussi le programme des nationalistes intellectuels. En 1934, la revue *Vivre* véhicule encore les valeurs nationalistes du milieu dans une perspective groulxiste, désirant notamment récupérer les forces du caractère français et combattre parallèlement l'influence anglaise et surtout américaine. *La Relève* aussi recherche un *style de vie*, « car une sorte de mouvement romantique saisit le pays après le long hiver de la littérature conventionnelle et de la rhétorique politicienne »<sup>115</sup>. En 1935, Albert Pelletier fonde la revue *les Idées* qui le situe dans la querelle opposant depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle les régionalistes aux exotiques. C'est d'ailleurs la maison d'édition de Pelletier qui publie en 1934 *Les demi-civilisés*. Ce dernier s'oppose à la littérature nationale et reprend les arguments de Fournier et d'Asselin pour qui la littérature québécoise est à faire. Dans les années trente et au début des années quarante au Québec, certains intellectuels et hommes politiques commencent aussi à contester ouvertement le monopole clérical : en 1937, Jean-Charles Harvey fonde le journal *Le jour* qui se consacre à la réforme de l'éducation<sup>116</sup>.

Le « colonialisme » n'est plus seulement pour les écrivains québécois la présence anglophone, mais aussi la domination quotidienne que représente le pouvoir clérical et conservateur. A Montréal, l'édition est très active pendant la guerre, mais la liberté dans tous les domaines s'effectue après la guerre avec un groupe de peintres qui s'oppose à la peinture officielle et aux « murs lisses de la peur », dont Paul Émile Borduas sera le chef de file. Ce mouvement permettra de déployer les étendards d'une civilisation et apparaîtra comme un signe de ralliement :

Nous savons aujourd'hui que c'est par les peintres que le Québec  
connaîtra sa révolution surréaliste, moins bruyante et plus

<sup>115</sup> Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 12.

<sup>116</sup> Dans son premier éditorial, Harvey précise qu'« il ne faut voir qu'une chose dans l'apparition du *Jour*, la renaissance de la presse libre, elle qu'on croyait ensevelie dans le pli amer de la bouche d'Asselin » (*in* : « Un peu de franchise et de courage », *le Jour*, 16 septembre 1937, n. p.).

facilement réprimée, du moins à court terme, que celle qui secouait la France au début des années vingt<sup>117</sup>.

L'émergence de la parole, en phase avec la modernité, s'établit dans un autre champ de la littérature : le manifeste, forme qui rejette par définition tout mimétisme et dont la transparence constitue un geste contre la réalité. Les études littéraires et l'institution promulguent les manifestes *Légitime Défense* et *Refus Global* au rang de « premier refus », total et global, tant aux Caraïbes qu'au Québec : comment ces manifestes entrent-ils dans l'ère institutionnelle ?

### 1.2.1.2. Émergence du manifeste : un refus qui se dit

L'idéologie de cette seconde période se définit non par elle-même, mais plutôt en fonction de l'idéologie à laquelle elle s'opposait. Dans la partie précédente, nous avons constaté que cette « ère du silence » prévaut aux Caraïbes et au Québec avant les années trente. Mais pour « revenir au monde », il leur faut trouver un genre propre susceptible de se faire entendre et écouter : ce sera le manifeste. Dans ce sens, le déphasage des discours caribéens et québécois face à la réalité sociale est perçu et dénoncé dès les années trente à Paris et dans les années quarante au Québec par une certaine élite intellectuelle qui se regroupe afin d'exprimer sa rancœur face à son peuple refoulé jusque dans son inconscient collectif.

L'idéologie de conservation était essentiellement tournée vers le passé avant et pendant les années trente, alors que les années quarante axent leur projet sur le présent, commençant à revendiquer la reconnaissance et l'éclatement d'une culture typiquement caribéenne et québécoise. Selon André Vachon, « l'âge de la parole commence avec la découverte du surréalisme »<sup>118</sup> pour les poètes québécois comme pour les écrivains antillais et africains. L'auteur souligne le premier les nombreuses ressemblances entre *Refus Global* et *Légitime Défense*, sans pour autant approfondir la comparaison. Le manifeste *Refus Global* est publié par une quinzaine de Québécois à Montréal en 1948 et *Légitime Défense* est publié à Paris en 1932 par huit étudiants martiniquais. Ces deux manifestes retiennent

<sup>117</sup> Laurent Mailhot, *La poésie québécoise...*, op. cit., p. 18

<sup>118</sup> G. André Vachon, « L'ère du silence et l'âge de la parole », *Études françaises*, op. cit., p. 320.



notre attention dans la mesure où ils proclament avec force et ardeur des idées nouvelles. Borduas et ses amis, à travers *Refus Global*, s'inspirent du surréalisme comme métaphore d'une libération. La libération pour Borduas se fera surtout au nom de l'imagination dégagée de toute entrave. Mais cet appel reste sans écho dans l'immédiat. Il vaut même à Borduas des réactions de défense face aux pouvoirs obscurantistes d'un clergé omniprésent et d'institutions sociales gouvernées par la peur, qui le forcent à s'exiler à New York et à Paris. Parler est pourtant la seule façon de prouver et de se prouver que l'on est encore en vie. Nous retiendrons ce que Michel Foucault pensait du « commentaire » et que nous pouvons facilement attribuer au manifeste, lorsqu'il parlait notamment de sa « possibilité ouverte de parler [...] de dire enfin ce qui était articulé silencieusement là-bas »<sup>119</sup>. Le manifeste est dans ce sens la forme littéraire par excellence du refus. Dans *Légitime Défense*, René Ménénil prévoie « l'avènement d'une poésie antillaise ». Ce manifeste réaffirme l'identité spécifique noire dans les Caraïbes en tenant compte des valeurs sociales propres au monde caribéen. Une subversion idéologique s'engage sous l'égide de Hegel, Marx et Freud, Sade, Rimbaud et Lautréamont et sous l'entière allégeance du surréalisme de Breton. Polémiques, les textes de *Légitime Défense* expriment une révolte absolue :

La joie sensuelle d'écrire transparait dans *Légitime Défense*. Plaisir cruel d'agression : on règle son compte à la laideur coloniale (sadisme). Plaisir aussi de vivre les blessures reçues pour mieux crier la légitimité de la cause (masochisme).<sup>120</sup>

*Légitime Défense* préconise notamment une solidarité militante active à l'égard de toutes les communautés noires. Le manifeste ne prône pas un retour aux sources : pas de régression nostalgique ou d'idéalisation de l'origine africaine. Il formule par contre l'existence d'une nouvelle culture. Contrairement à Kesteloot<sup>121</sup>, Roger Toumson et Régis Antoine soulèvent pourtant l'idée selon laquelle rien n'autorise à considérer *Légitime Défense* comme le point de départ de la prise de conscience identitaire afro-antillaise :

Il convient de situer *Légitime Défense* parmi d'autres manifestations de la pré-négritude, qui la précèdent ou lui furent contemporaines...Pour ce qui concerne la pré-négritude aux

---

<sup>119</sup> Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, op. cit., p. 27.

<sup>120</sup> René Ménénil, Préface à la réédition de *Légitime Défense*, op. cit., 1979.

<sup>121</sup> Lylian Kesteloot, *Anthologie négro-africaine, Panorama critique des prosateurs, poètes et dramaturges noirs du XX<sup>ème</sup> siècle*, Belgique, Marabout, 1987, p. 75.

Antilles françaises, *Légitime Défense* ne constituait pas vraiment un moment inaugural [...] ».<sup>122</sup>

En effet, *Batouala* de René Maran date de 1921 et l'essai d'Oruno Lara, *Questions de couleurs (Blanches et Noirs)*, est publié en 1923. *Pigments* de Damas (1937) et le *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire (1939) viennent des années plus tard répondre à cette faim de littérature.

### 1.2.1.3. L'adhésion américaine francophone au surréalisme européen

A un moment crucial amorcé par la forme « manifestaire », ce moment même où Caribéens et Québécois se « collent » à la réalité en désirant un « retour au pays » ou un « retour au magique », ces derniers vont puiser certains aspects de leur matière artistique dans le surréalisme. Ce courant nous intéresse car à partir de son apparition, un nouveau rôle est accordé à l'imaginaire. L'interaction culturelle avec l'Europe est constante. Les écrivains caribéens et québécois cherchent à publier leurs œuvres à Paris et à se faire reconnaître par le « centre ». Comme le souligne Bernard Lecherbonnier, par le jeu des influences littéraires s'est créé « tout un appareil de préoccupations communes tant sur le plan politique (acculturation / reculturation, débat avec le marxisme), que sur le plan moral (aux niveaux individuels et collectifs) »<sup>123</sup>. Le surréalisme se présente alors comme un instrument critique contre toute domination (sociale, coloniale, capitaliste ou autre) et se trouve être un moyen possible de subversion. Selon J-L Beaudouin, « Le surréalisme est né d'une prise de conscience de la condition dérisoire faite à l'individu et à sa pensée, et du refus de s'en accommoder »<sup>124</sup>. Il s'agit notamment de mettre en question « l'inacceptable condition humaine » comme la qualifie Breton dans un texte de jeunesse.

Le surréalisme en France apparaît en 1919, année pendant laquelle André Breton et Philippe Soupault découvrent des pouvoirs poétiques exceptionnels libérés par l'exercice de l'écriture automatique. Le surréel est défini comme un « rapport entre l'esprit et ce qu'il

<sup>122</sup> Régis Antoine, *Les Écrivains français et les Antilles : des premiers Pères blancs aux surréalistes noirs*, G.P. Maisonneuve et Larose, 1978, p. 364.

<sup>123</sup> Bernard Lecherbonnier, *La Chaire du verbe : histoire et poétique des surréalismes de langue française*, Paris, Éditions Publisud, 1992, p. 24.

<sup>124</sup> J-L Beaudouin, *Vingt ans de surréalisme, 1939-1959*, Paris, Éditions Denoël, 1961, p. 9.

n'atteindra jamais »<sup>125</sup>. Pour Breton, la nécessité pratique annihile chez l'homme les pouvoirs de l'imaginaire. Il fait le procès de l'attitude matérialiste et réaliste par des arguments qu'il emprunte au scepticisme. De plus, il refuse le carcan de la logique qui amène dans la vie à dénier au rêve sa puissance dérangeante. Ainsi, le surréalisme « propose une nouvelle théorie de l'image, laquelle mène à l'action »<sup>126</sup>. Pour les écrivains des Caraïbes, ce courant leur fournit les moyens de dépasser le mimétisme de l'Occident. L'espérance de libération spirituelle du surréalisme les séduit également : grâce à l'automatisme du verbe, ils échappent au rationalisme occidental et refusent l'académisme. Breton et Sartre vont noter au sujet du réveil des peuples caribéens que c'est en dérochant aux colonisateurs leur langue qu'ils vont forger une arme de combat qu'ils retourneront contre les colonisateurs eux-mêmes : cette arme, pour Ménil, « c'est la poésie noire qui réinstalle le nègre dans sa dignité »<sup>127</sup>. Depuis 1932, le surréalisme est ainsi perçu par les Martiniquais et les Guadeloupéens comme un ressourcement d'être et comme la possibilité d'écrire poétiquement la réalité des Caraïbes.

Parallèlement, la crise de 1929-1932, les excès du capitalisme, la progression du fascisme et l'influence grandissante du communisme sont les preuves de la décadence occidentale. En 1930 paraît la nouvelle revue *Le surréalisme au service de la révolution*. À partir de cette date se multiplient les rapports du mouvement surréaliste avec l'étranger. En 1931 par exemple, les surréalistes proposent comme action commune la dénonciation de la Grande Exposition coloniale. Cet éclatement du surréalisme hors de France se manifeste par quatre publications en général bilingues et datant de 1935, paraissant sous le titre *Bulletin national du surréalisme*. Cet échange international passe notamment par la peinture, à laquelle correspondent des expositions internationales qui se tiennent dans différents pays : ces expositions sont les témoignages, en 1935, d'un éclatement diversifié du surréalisme. Deux Canadiens, Alfred Pellan et Paul-Émile Borduas, séjournent ainsi à Paris en 1930. Moins gonflée que dans les Caraïbes, la vague surréaliste déferle aussi au Canada-français. Bernard Lecherbonnier dira à ce propos que le surréalisme est préoccupé à cette époque par son image à l'étranger, et que

---

<sup>125</sup> Jacqueline Chénieux-Gendron, *Le surréalisme*, Paris, PUF, 1984.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>127</sup> René Ménil, *Tracées, identité, négritude, esthétique aux Antilles*, op. cit., p. 169.

Breton appelle les surréalistes de l'étranger à multiplier les expériences, à puiser dans le fond de leurs civilisations respectives des éléments féconds qui viendront en leur temps participer à l'élaboration de ce mythe collectif qu'il proclame être la fin du surréalisme<sup>128</sup>.

La révolte prend naissance lorsque l'écrivain se trouve à l'étranger, le plus souvent en Europe, pour en général y parfaire ses études, comme se fut le cas pour Césaire ou Senghor. Dans ce sens, Max Dorsinville souligne alors que

L'écrivain tiers-mondiste connaît un choc traumatique : il n'est pas assimilable [...]. Il comprend que sa situation individuelle est indissociable de celle du pays natal : de part et d'autre ils sont victimes de l'écheveau colonial.<sup>129</sup>

L'année 1935 voit la rupture définitive du groupe de Breton avec le marxisme. Puis la guerre 39-45 force la plupart des surréalistes à s'exiler de France, sous peine de risquer leur liberté. Pierre Mabille par exemple s'exile aux Caraïbes, Breton et Max Ernst aux États-Unis. Cet exil de Breton lui permettra, en 1941, lorsqu'il fera escale en Martinique pour les États-Unis, de rencontrer Aimé Césaire. La guerre stimule donc un épanouissement qui déjà s'ébauchait de toute part, isolant le Canada et les Caraïbes, les obligeant momentanément à ne compter que sur eux-mêmes. La guerre leur fait aussi sentir la difficulté de vivre coupés de la France. Comme le souligne Jean-Marc Moura :

C'est le primitivisme propre aux surréalistes français qui a joué le rôle d'un facteur de rapprochement avec les écrivains francophones. La volonté surréaliste de libération par le retour aux sources de la vie spirituelle et créatrice, les tentatives d'accès à une forme primitive de la sensibilité et de l'imagination constituaient un encouragement pour des auteurs en quête d'une expression littéraire plus proche de leurs expériences et radicalement différente de la tradition européenne.<sup>130</sup>

« Transformer le monde, a dit Marx ; changer la vie, a dit Rimbaud ; ces deux mots d'ordre ne sont pour nous qu'un seul », déclare un jour Breton. Cette citation rend sensible ce que justement Caribéens et Québécois « attendent » du surréalisme : une transformation du

---

<sup>128</sup> Bernard Lecherbonnier, *La Chaire du verbe...*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>129</sup> Max Dorsinville, *op. cit.*, p. 18.

<sup>130</sup> Jean-Marc Moura, *op. cit.*, p. 132.

monde et de l'homme. De la même façon qu'Aragon, Eluard, Tzara ou Picasso, les signataires de *Légitime Défense* et de *Refus Global* prennent conscience que changer la vie implique forcément un changement radical de la structure sociale. Dès la première colonne de l'« Avertissement » de *Légitime Défense*, les étudiants martiniquais écrivent : « Nous acceptons également sans réserves le surréalisme auquel – en 1932 – nous lions notre devenir. Et nous renvoyons nos lecteurs aux deux « Manifestes » d'André Breton, à l'œuvre toute entière d'Aragon [...] »<sup>131</sup>. Mais alors qu'il explique longuement pourquoi il repousse la littérature antillaise, le manifeste *Légitime Défense* ne donne pas les motifs de son adhésion au surréalisme. Ses motifs sont pourtant nombreux. L'un d'entre eux serait de dire que le surréalisme réagit précisément contre tout ce qui les irritait dans la littérature et l'art bourgeois de leur pays. Il constitue de même un frein à l'assimilation culturelle, fournissant une arme nouvelle contre l'académisme des arts antillais de tradition française. Les étudiants se cachent derrière ce mouvement afin de scandaliser la société bourgeoise et de stimuler une révolution sociale, ou tout au moins culturelle.

Caribéens et Québécois ont, à un moment ou à un autre, entrepris de dire clairement leur position face au surréalisme, dans des textes qui ont un titre commun : « Le surréalisme et nous ». L'article « le surréalisme et nous », publié par Borduas dans *Écrits I* en 1947, a pour but de situer le surréalisme québécois par rapport au surréalisme français. Borduas écrit alors : « Le surréalisme nous a révélé l'importance morale de l'acte non préconçu ». Le peintre en profite pour situer la limite de sa filiation avec le surréalisme français : les surréalistes français abordèrent l'amour dans un état préjudiciable à l'amour ; il leur reproche entre autres d'aborder « l'amour dans l'espoir chrétien d'une monogamie indissoluble »<sup>132</sup>. Borduas achève son article en déclarant que :

Le surréalisme fut pour nous l'occasion de notre évolution possible [...], remplaça l'œuvre d'art à sa place dans l'activité de l'homme [...]. Le surréalisme fut pour nous un magnifique exemple de courage, d'ardeur [...] nous révéla une large tranche de nous-mêmes.

---

<sup>131</sup> *Légitime Défense*, op. cit., première page.

<sup>132</sup> Borduas, « Le surréalisme et nous » in : André G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise, Histoire d'une révolution culturelle*, Québec, essai Typo, Les Herbes rouges, 1986, p. 266.

Il se définit par la force des choses « fils imprévisible » et « illégitime » de ce courant. Borduas pose donc l'Automatisme québécois comme une école montréalaise distincte du mouvement surréaliste international, reconnaissant l'incompatibilité avec Breton et situant les positions de Montréal au-delà de celles de Paris. Les automatistes québécois accordent la primauté absolue à l'« acte non préconçu ». Il s'agit donc d'un mouvement « parallèle » plutôt qu'« affilié ». En 1943, Suzanne Césaire écrit un article intitulé « Le surréalisme et nous » dans la revue *Tropiques*. L'écrivaine parle principalement de la grandeur du projet surréaliste récupéré par de nombreux pays et qui, en 1943 encore, se résume « en un seul mot d'ordre : liberté »<sup>133</sup>. L'activité surréaliste est selon Suzanne Césaire « la seule qui peut libérer l'homme en lui révélant son inconscient, une de celles qui aidera à libérer les peuples en éclairant les mythes aveugles qui les ont conduits jusqu'ici »<sup>134</sup>. L'écrivaine place ainsi le surréalisme au-dessus de tout et marque le ralliement du peuple martiniquais à cette même cause. Le surréalisme épaula leur sentiment révolutionnaire de la vie. De la même façon que Borduas cependant, elle souligne une « limite » par la rupture syntaxique suivante : « Et maintenant un retour sur nous-même », rupture qui se répercute quelques lignes plus loin par cette récupération du surréalisme par l'Antillais : « Notre surréalisme lui [« millions de mains noirs »] livrera alors le pain de ses profondeurs. Il s'agira de transcender enfin les sordides antinomies actuelles blancs-noirs, européens-africains, civilisés-sauvages [...] »<sup>135</sup>.

L'adhésion des Caribéens et des Québécois au surréalisme français apparaît plus que justifiée, naturelle même, puisque ce mouvement constitue dans les années quarante leurs chances les plus sûres de succès. Ainsi, si le surréalisme exerce sur eux un tel attrait, c'est qu'il leur propose le moyen d'abolir tous les ordres établis. Mais en définitive, Caribéens et Québécois se réclament du mouvement surréaliste pour le récupérer ensuite pour leur propre cause. Ils refusent ainsi la filiation directe avec le surréalisme européen ; l'accepter pleinement serait par ailleurs pure contradiction dans la mesure où ils cherchent à accéder, par cette dialectique du refus, à leur liberté, qui en bien des points divergent du mouvement surréaliste français.

---

<sup>133</sup> Suzanne Césaire, *Tropiques*, n°8-9, 1943, p. 15.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 18.

#### 1.2.1.4. Les autres formes du refus

René Maran, avec *Batouala* en 1921, réhabilite l'homme noir en décrivant l'état psychologique du sujet humain victime de préjugé de race et en faisant l'apologie des valeurs sociales et culturelles proprement africaines. Cette œuvre est à l'époque jugée subversive<sup>136</sup>. Mais René Maran ne fut pas le seul à contribuer au renouvellement de la perception des sociétés et des cultures noires. Price-Mars, en 1928, publie *Ainsi parla l'oncle*, ouvrage dans lequel il dénonce le bovarisme intellectuel et où il revendique ses origines africaines, revalorise le folklore, la religion vaudou, révèle les richesses matérielles et spirituelles du peuple haïtien. Le courant « indigéniste », qui prend naissance avec cet essai, est le premier dans les Caraïbes à inciter les écrivains à refuser « d'arborer la défroque de la civilisation occidentale », récusant par là-même l'aliénation culturelle et proposant un remède : le retour aux valeurs culturelles des premiers habitants d'Amérique. Price-Mars inspira Damas, Césaire et Senghor. Les anthologies procèdent aussi à une inversion symbolique : ce qui était tenu pour négatif et inférieur est systématiquement réévalué. Tel est le cas de l'ouvrage de Damas, *Poètes d'expression française* (1947), de l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (1948) de Léopold Sédar Senghor. D'après Jean-Marc Moura, « une vitalité spirituelle est ainsi rendue à ce qui tenait naguère du stéréotype dégradant »<sup>137</sup>. Dès 1922, Blaise Cendrars publiait une *Anthologie nègre* :

Publié au moment où la première vague des modes nègres déferlait sur les boulevards jusque dans les vitrines des antiquaires, ce livre survient en effet à point nommé pour satisfaire la curiosité d'un public dont l'intérêt s'éveillait pour l'Afrique.<sup>138</sup>

Les milieux artistiques européens commencent à s'intéresser à la situation afro-américaine en général, réalisant un nouvel exotisme. Philippe Soupault publie *Le Nègre* en 1927, Paul Morand *Paris-Tambouctou* et *Magie noire* en 1928, puis *New York* en 1929. Le jazz est mis en avant ainsi que des lectures furibondes. Le jazz et la littérature entretiennent alors des

---

<sup>136</sup> Dans *Banjo*, le romancier jamaïcain Claude Mac Kay signale que la vente de ce roman fut interdite aux Antilles.

<sup>137</sup> J-M Moura, *Littératures postcoloniales et représentation de l'ailleurs...*, « Littératures coloniales et postcoloniales », *op. cit.*, p. 180.

<sup>138</sup> Martin Steins, *Blaise Cendrars, Bilans Nègres*, Paris, Silex, 1984, p. 6.

rapports étroits. Par exemple, Sartre restitue à la musique noire sa dignité esthétique dans *La Nausée*, en 1938. Le jazz est en effet un véritable phénomène culturel. Une découverte de l' « autre », selon l'expression de Michel Leiris, a lieu. Parallèlement, Senghor et ses camarades se familiarisent avec la Negro Renaissance du Harlem des années vingt et se reconnaissent dans Langston Hughes, Alain Locke, Countee Cullen, tout en s'identifiant à des héros caribéens tel que Toussaint Louverture. Le mouvement de la Nègro Renaissance est, aux États-Unis, le premier à remettre l'Afrique à l'honneur : le voile est enfin levé sur la conspiration du silence sur l'Afrique. A l'indigénisme haïtien se superpose donc la Nègro Renaissance de Harlem : de même nature, ces deux courants ont également la même visée critique.

Les ethnologues furent aussi très influents dans l'adoption d'une nouvelle attitude face aux valeurs africaines. L'ethnologie se faisait « l'instrument d'une fonction d'intégration : fondation théorique d'une repossession du monde »<sup>139</sup>. Maurice Delafosse<sup>140</sup> par exemple refuse d'adhérer à la thèse d'une « mentalité primitive » essentiellement distincte de l'esprit occidental. Il publie son recueil de contes et récits, *L'Âme nègre*, en 1922, dans lequel il flatte les cultures africaines. Il refuse aussi de diagnostiquer une infériorité socio-culturelle et de prolonger le mythe voulant que l'histoire de l'Afrique commence avec l'arrivée des Européens. La référence majeure de la négritude demeure *l'Histoire de la civilisation africaine* (1936) de Frobenius, avec son refus du rationalisme et du positivisme. Il développe alors l'idée d'une unité culturelle nègre dominant toute l'Afrique : le Noir est l'homme de demain. Une Afrique des empires songhaï, malien, soudanais réapparaît à leurs yeux, celle aussi des civilisations florissantes d'héroïsme et d'élégance. Frobenius opère un rapport de subversion dans la connaissance que les jeunes Caribéens ont de l'Afrique. Ces ethnologues ont par ailleurs largement influencé la vision que Césaire se fait de l'Afrique dans le *Cahier d'un retour au pays natal*. La poésie se donne aussi comme mission l'engagement : elle se fait révolutionnaire, dans le sens qu'entendait Breton. S'ajoute à cela le marxisme, qui met à la disposition de la Négritude un certain nombre de concepts qui éclaircissent la figure de l'esclave noir subjugué par le despotisme colonial : le concept de la lutte des classes a pour rôle

<sup>139</sup> Roger Toumson, *op. cit.*, pp. 387-8, cite S. Adotévi, *Négritude et négrologues*, p. 165.

<sup>140</sup> Maurice Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, Payot, 1922 ; *L'Âme nègre*, Paris, Payot, 1927 ; *Les Nègres*, Paris, Rieder, 1927.



notamment de désenclaver l'homme noir et de le réintégrer dans la grande famille humaine. Au même titre que le marxisme, le message de l'ethnologie prend place à l'extrême pointe du rationalisme européen.

Avant les années trente au Canada français, plusieurs poètes avaient pu se libérer de l'emprise politique ou cléricale, comme Guy Delahaye, Jean-Aubert Loranger ou René Chopin, mais cette libération « n'était le fait que d'individus isolés, considérés comme marginaux ou excentriques par leurs contemporains »<sup>141</sup>. Les années trente se caractérisent par une grande activité publique des intellectuels qui manifestent, pétitionnent, prennent la parole en public, fondent des revues et des mouvements de jeunesse. Parallèlement se poursuit le pouvoir tyrannique du clergé et le conservatisme littéraire. Pour Jacques Blais, l'après 1934 constitue un seuil : la publication à Hankéou des sept poèmes d'Alain Grandbois marque « le passage à l'ère nouvelle »<sup>142</sup>. Bien avant *Refus Global*, Grandbois avait déjà découvert que l'usage surréaliste du langage peut changer la vie. Cette poésie dépayse le lecteur. Ensuite, à partir de 1937, les poètes québécois tentent de sortir des sentiers traditionnels littéraires pour accéder à une certaine forme de modernité, comme le laissent entendre les œuvres de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert ou Rina Lasnier. Certains intellectuels rejettent alors les clichés des prédécesseurs et leur rhétorique pour dire les émotions les plus spontanées. Puis les automatistes québécois, tel que Garneau, révolutionnent l'académisme littéraire ; l'initiation au surréalisme fera accéder la poésie à sa maturité. L'accomplissement de cette révolution se concrétise réellement dans les années soixante, avec notamment Gaston Miron qui affirme « sa condition de colonisé »<sup>143</sup>. Avec le début de la Deuxième Guerre mondiale, les rapports des écrivains européens et québécois s'intensifient : des intellectuels européens fuient le nazisme et se retrouvent en Amérique du Nord, tels que Jacques Maritain, Antoine de Saint-Exupéry, Auguste Viatte, Jules Romains, André Breton et Georges Simenon : un brassage d'idées nouvelles s'effectue, la guerre apparaissant alors pour le Québec comme le début d'un renouveau.

---

<sup>141</sup> Jacques Blais, *De l'ordre et de l'aventure, La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, p. 3.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>143</sup> Gaston Miron, « Un Long chemin », *Parti Pris*, 2, n°5, 1965, pp. 25-7.

### 1.2.2. La filiation de Césaire et Harvey : entre tradition et nouveauté

Pendant l'entre-deux-guerres se crée un renouveau littéraire, culturel, politique et économique. Césaire et Harvey refusent de marcher avec leur temps ; mais que proposent-ils en retour ? Quels sont les armes nouvelles proclamées et ce vide qu'ils veulent combler ? Pour Barbara Harlow, « The new words are necessary because [...] the peoples's language has been plundered, the people's words falsified »<sup>144</sup>. Le discours des deux écrivains s'élève comme un élan novateur contre le discours social dominant. Il s'agit ici de justifier le recours à la notion d'émergence, car :

L'émergence, c'est une double propriété : de reproduction et de création. Tout est dans le « et ». Car la propriété de reproduction est une chose et la propriété de création est une autre chose. Il y a donc un lien entre reproduction et création. Mais il y a aussi différence, rupture : celle du surgissement inattendu du nouveau, plus complexe que le précédent.<sup>145</sup>

Dans cette perspective, l'écriture *postcoloniale* s'établit au carrefour du monde traditionnel et du monde occidental. Jean-Marc Moura la définit comme suit : « l'œuvre postcoloniale veut s'inscrire dans le temps dynamique de la recherche, entre tradition culturelle autochtone et tradition littéraire européenne »<sup>146</sup>. Cette définition est aussi valable pour les œuvres de la période coloniale, telle que *Batouala* de René Maran. Le contraste de ces deux littératures se présente à partir de la question de la *différence* et de la *continuité* avec l'Europe. L'écrivain caribéen se concentre sur la différence historique, raciale ou métaphysique d'une identité culturelle mutilée par le colonialisme : « Avant tout, il leur fallait retrouver le fil d'une histoire accordée à ce que l'auteur concevait comme les mythes fondateurs et les valeurs ancestrales niés par l'Occident »<sup>147</sup>. Ces derniers veulent établir leur différence par l'affirmation d'une continuité culturelle rompue et niée par le colonialisme. Descendants des colons, les Canadiens français dévoilent de profondes continuités avec le pays originel, rendant sensibles les étrangetés inhérentes au fait de vivre dans un espace neuf et déroutant. De la sorte, ces « créoles » tentent de montrer que la

---

<sup>144</sup> Barbara Harlow, *op. cit.*, p. 62.

<sup>145</sup> Michel Serres, *Hermès ou la Communication*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 16.

<sup>146</sup> Jean-Marc Moura, *op. cit.*, p. 131.

<sup>147</sup> *Ibid.*

continuité se colore d'une autre expérience et que l'espace est différent de l'Europe. En même temps, ils tentent de résister à l'influence anglo-saxonne prédominante. Il convient de situer ici l'engagement de Césaire et Harvey par rapport aux courants littéraires de l'époque.

### 1.2.2.1. La Négritude et le « surréalisme » césairien

Pendant l'entre-deux-guerres, de nouvelles façons de penser et de nouveaux horizons s'ouvrent à la réflexion et à l'imagination ; la collectivité caribéenne accède à la conscience de soi. Contrairement au régionalisme la précédant, la Négritude reflète négativement le discours dominant et tente de reformuler un discours plus puissant. Pour Mouralis, la Négritude ne permet pas d'avoir prise sur le réel, mais elle sauve par contre le sujet africain « de la perte en rendant possible l'exercice de la littérature »<sup>148</sup>. Dans les années trente, la Négritude n'a rien d'une évasion : elle est surtout le moyen par lequel a été rendu possible l'indépendance culturelle. Elle est en effet le refus d'une situation, l'expression et la valorisation d'une culture spécifique et le moyen de reprendre en main une culture systématiquement niée ou méprisée. Pour Césaire - père du concept - la Négritude est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait<sup>149</sup>. Ce n'est qu'à partir du moment où le Noir s'accepte comme tel qu'il peut parler en son nom et comprendre les problèmes de sa race. Plus encore, il s'agit pour lui d'une « recherche passionnée d'identification de l'homme noir profané par des siècles d'esclavage et de mépris »<sup>150</sup>. La conception que se fait Césaire de la Négritude est avant tout « culturelle et historique », non pas « biologique ». Pour Senghor, le Noir étant victime de la colonisation en tant que noir, c'est d'abord dans la race qu'il lui faut prendre conscience. La Négritude lui inculque dans ce sens la fierté de sa couleur, elle est « le refus de l'Autre, le refus de s'assimiler, de se perdre dans l'Autre. Mais parce que ce moment est historique, il est du même coup dialectique. Le refus de l'Autre, c'est l'affirmation de soi »<sup>151</sup>. Aussi, la

<sup>148</sup> Bernard Mouralis, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Dakar, Présence Africaine, 1993, p. 132.

<sup>149</sup> Alain Blérald, *Négritude et politiques aux Antilles*, Paris, Éditions caribéennes, 1981, p. 19.

<sup>150</sup> René Depestre, *Pour la révolution, pour la poésie*, Ottawa, Éditions Leméac, 1974, p. 65.

<sup>151</sup> Senghor, *Rapport sur la doctrine et la propagande du parti*, cité par Kesteloot, *op. cit.*, p. 112.

Négritude a donné lieu à des controverses et des ambiguïtés : elle est une pratique qui arrive sans théories. Selon Adotévi par exemple,

Absence de théorie, née de l'absence, la Négritude est, dans le cheminement senghorien, le couronnement idéologique de toutes les pratiques de l'absence nègre. Objectivement, pratiquement et subjectivement, c'est l'aboutissement d'un long effort de rationalisation des préjugés et des prétentions du monde blanc. C'est le discours noir de la pratique blanche.<sup>152</sup>

René Ménil reproche à Senghor de remettre au goût du jour « le mythe du noble et du bon sauvage ». Plus tard, René Depestre remettra en question cette définition idéaliste et mythologique qui peut comporter des dangers : il refuse en effet un tel concept qui a servi à la dictature de Duvalier en Haïti<sup>153</sup>.

Dans le *Cahier du retour au pays natal*, Césaire cherche surtout à démystifier la société coloniale et à reconquérir une identité plus positive, spécifiquement noire. Il lit Lautréamont et Rimbaud car il s'agit de deux poètes de la rébellion de l'esprit. De la même façon que les signataires de *Légitime Défense*, Césaire se réclame de certains poètes « maudits », mais aussi de la psychanalyse qui, comme le surréalisme, lui permet de descendre dans ses profondeurs subconscientes pour trouver avec joie l'Afrique, « que la colonisation avait repoussée comme une force obscène et maudite »<sup>154</sup>. Ainsi, il peut détruire les stéréotypes et les fausses images que l'Occident a conférés aux Noirs. C'est dans cette atmosphère que naît la notion de « négritude », mot prononcé pour la première fois par Césaire en 1935. Dénonçant l'assimilation culturelle et la subjugation coloniale, le *Cahier d'un retour au pays natal* comporte aussi la charte de la Négritude :

ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée  
contre la clameur du jour  
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil  
mort de la terre  
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale

<sup>152</sup> Stanislas Sperok Adotévi, *Négritude et négrologues*, Thèse, Université de Montréal, 1975, p. 262.

<sup>153</sup> « La tyrannie de Duvalier offre une caricature monstrueuse de la négritude » (in : René Depestre, *Bonjour et adieu à la négritude*, Paris, Seghers, Éditions Robert Laffont, 1980, p. 85).

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 62.

elle plonge dans la chair rouge du sol  
 elle plonge dans la chair ardente du ciel  
 elle trouve l'accablement opaque de sa droite patience (CR, 46-7)

La poésie de Césaire est rebelle, cosmique, tellurique, et offre le spectacle d'une succession de métamorphoses qu'il nous appartiendra de déchiffrer. Sa poésie peut être à la limite considérée comme « manifestaire » ; elle acquiert selon Fanon « dans la perspective précise de la violence une signification prophétique »<sup>155</sup>. La poésie césairienne est aussi considérée par Depestre comme « la plus violente de ce siècle »<sup>156</sup>, portant « la bonne violence de la justice et de la vérité ». Avec le *Cahier d'un retour au pays natal*, le poète veut rompre avec les traditions littéraires françaises. De plus, c'est en voulant « tourner le dos à la poésie » qu'il entreprend d'écrire le *Cahier*. Influencé par la littérature française - Césaire ne le renie pas<sup>157</sup> - il y a dans ce poème en prose un effort pour créer une langue nouvelle, capable d'exprimer l'héritage africain : « Je voulais faire un français antillais, c'est-à-dire un français « nègre », qui tout en étant du français porte la marque « nègre » »<sup>158</sup>.

Césaire, Damas et Senghor ont fondé le rejet de la colonisation. C'est dans l'optique d'une histoire des peuples modelée par l'assujettissement à une puissance étrangère que certains Québécois des années soixante proclameront leur solidarité avec ce courant<sup>159</sup> et percevront dans les œuvres de Fanon, et plus tard de Berque, Gramsci, Guevara et Memmi, un débat sur la société québécoise à bâtir. Dorsinville explique le processus d'identification en ces termes : « l'être québécois perçu comme aliéné, déraciné, assimilé, opprimé, dédoublé, vu comme existant pour autrui plutôt que pour soi, est associé à l'être nègre, image-type de l'être aliéné »<sup>160</sup>.

C'est dans les années trente, avec la crise économique, qu'une description réaliste du Noir paraît en littérature : on s'éloigne alors de l'exotisme et le Noir est dorénavant perçu dans le concret des conditions socio-économiques qui le relèguent en bas de l'échelle sociale. L'archétype nouveau doit, pour affirmer son humanité, s'engager dans un rituel de

<sup>155</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, François Maspero, 1968, p. 45.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>157</sup> René Depestre, *Bonjour...*, « Entretien avec Aimé Césaire », *op. cit.*, p. 69. Césaire aimait Leconte de Lisle et se recommandait de Rimbaud, de Lautréamont et de Mallarmé. L'influence du surréalisme semble avoir été la plus déterminante.

<sup>158</sup> *Ibid.*

<sup>159</sup> Lire à ce sujet Max Dorsinville, *Le pays natal*, « Le Québec Noir », *op. cit.*, pp. 117-131.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 125.

révolte et de violence. Mais la Négritude n'arrive pas « seule » : elle a été influencée par la Négro Renaissance, par le surréalisme et par le discours du manifeste *Légitime Défense* qui prépare son entrée en scène. Césaire, Damas<sup>161</sup> et Senghor reprendront par exemple à leur compte les thèmes raciologiques, culturalistes et politiques que le groupe de Harlem avait déjà mis en évidence. De plus, des liens étroits s'établissent entre les écrivains du surréalisme et ceux de la Négritude. Desnos préfaça le premier recueil de Damas, *Pigments*, et André Breton *Cahier d'un retour au pays natal*. C'est Sartre le premier qui avait noté que la Négritude adoptait face au surréalisme une conduite d'emprunt : « le Surréalisme, mouvement poétique européen [...] dérobé aux Européens par un Noir qui le tourne contre eux et lui assigne une conduite bien définie »<sup>162</sup>. Comme le surréalisme, la Négritude se rattache à divers courants antirationalistes. L'originalité de la Négritude reste malgré tout « totale », comme le note Roger Toumson : « Si influence il y a du Surréalisme sur la Négritude, il y a réciproquement, influence de l'art nègre sur le Surréalisme. La collusion des deux courants a des raisons et des formes multiples [...] »<sup>163</sup>.

Quel était précisément le rapport de Césaire avec le surréalisme français ? Dans ce même entretien, le poète répond précisément à cette question :

J'avais cheminé tout seul à partir des mêmes auteurs que les poètes surréalistes. J'avais réfléchi à partir des mêmes auteurs qu'eux. Le surréalisme m'a fourni ce que je cherchais confusément. Je l'ai accueilli avec joie ; parce que j'y ai trouvé plus une confirmation qu'une révélation. C'était un instrument qui dynamitait le français. Il fichait tout en l'air ; il ébranlait littéralement tout. Cela était très important, parce que les formes traditionnelles, les formes pesantes, toutes faites, m'écrasaient<sup>164</sup>.

Césaire entrevoit dans le surréalisme un facteur inattendu et inespéré de libération et une opération de désaliénation lui permettant de faire appel aux forces inconscientes et à l'Afrique. En brisant la rhétorique française, il peut descendre dans les profondeurs et

---

<sup>161</sup> Damas est le premier représentant de la Négritude à entrer en littérature : il dénonce dans ses écrits les méfaits de l'oppression coloniale tout en vantant les ressources intellectuelles et morales de l'homme noir. Son recueil poétique *Pigments* (1937) attire l'attention par sa nouveauté et représente le moment « initial » de la Négritude. Césaire lui-même voyait en lui « le premier poète nègre moderne, tout au moins pour ne considérer que le monde francophone ».

<sup>162</sup> Sartre, *Orphée noir*, 1948, in : Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1985.

<sup>163</sup> Roger Toumson, *op. cit.*, p. 368.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 70.

trouver « le nègre fondamental »<sup>165</sup>. D'après Lylian Kesteloot et Roger Toumson, le *Cahier* n'est pas une œuvre surréaliste. Pourtant, Césaire « fait date » dans l'histoire générale du surréalisme, comme le déclare notamment Sartre dans son texte « Orphée noir » :

En Césaire [...] la grande tradition surréaliste s'achève, prend son sens définitif et se détruit : le surréalisme, mouvement poétique européen, est dérobé aux Européens par un Noir qui le tourne contre eux et lui assigne une action bien définie [...].

Nous analyserons dans le deuxième chapitre la présence du surréalisme dans une poésie pourtant proprement césairienne, surréalisme qui se manifeste de manière fort originale et qui laisse la place à une personnalité authentique, dans la mesure où elle se mélange aussi à l'héritage caribéen.

#### 1.2.2.2. L'engagement harveyen dans le refus émergent

Il n'existe pas encore au Québec, dans les années trente, une expression littéraire radicalement différente de la tradition européenne. Il n'y a pas de véritable « rupture » avec l'institution littéraire, ou d'autonomisation littéraire. Jean-Charles Falardeau explique ce phénomène en ces termes : « Formés à la rhétorique des collèges classiques, les lettrés québécois ont appris que l'œuvre d'art imite la nature, mais pas n'importe quelle nature, la belle nature, celle dans laquelle convergent le vrai, le bon et le beau »<sup>166</sup>. Les écrivains sont « étouffés » par la peur et la censure, refusant avant tout le pouvoir intérieur du pays, c'est-à-dire celui du catholicisme et du conservatisme. Ce sont ces thèmes que certains écrivains, tel que Jean-Charles Harvey, veulent tenter de remettre en cause à travers une rhétorique du refus que nous analysons plus loin. A cette époque, on parle au Québec d'une « dictature économique » : le *Manifeste* des Jeunes-Canada par exemple dénonce en 1932 les « capitalistes étrangers » qui font peser sur les Canadiens français « la pire des dictatures ».

Mais la Crise n'est pas seulement économique, elle est aussi politique. La dépression économique mène à la fondation de *l'Action nationale* qui consacre le programme de restauration nationale (1932) et l'avènement du Gouvernement Duplessis, de

---

<sup>165</sup> Jack Corzani, *L'imaginaire de la nation (1792-1992)*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991, p. 452.

<sup>166</sup> Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, op. cit., p. 183.

1934 à 1936. Se confronte alors le libéralisme classique de Taschereau et la nouvelle symbiose nationale conservatrice de Duplessis. Bélanger décrit comme « apolitique » ce « refus d'une dimension qui est étroitement liée à l'aperçu global d'une société à construire ou à refaire »<sup>167</sup>. À compter de 1937, l'économie québécoise rejoint vaguement celle d'avant la Crise : la guerre se prépare et l'industrialisation se fait de plus en plus présente. *Trente arpents* et *Les Engagés du Grand Portage* terminent le genre romanesque traditionnel : celui du terroir.

Dès le début de la Crise, le journaliste et poète Clément Marchand évoque dans divers périodiques la grisaille de la quotidienneté ouvrière :

Je suis ce marinier des ondes illusoires  
Qui, n'ayant pour pivot qu'un téméraire orgueil,  
Secoua l'ancien joug des bonheurs dérisoires,  
Pour cingler dans les eaux que peuplent les sirènes.<sup>168</sup>

Il est également important de soulever l'influence d'un auteur peu connu au Québec et très peu étudié : celle d'Arsène Bessette. Beaucoup de ressemblances peuvent être relevées entre *Les demi-civilisés* de Harvey et *Le Débutant* de Bessette, notamment l'utilisation de l'écriture journalistique. De plus, le projet narratif est sensiblement le même, jusque dans l'amoindrissement du nationalisme. Au « libéralisme » de Bessette, Harvey répond par des idées libertaires, comme l'amour, la religion ou la politique. De plus, Bessette voulait d'abord intituler *Esclaves* son œuvre finalement nommée *Le Débutant*, voulant attaquer avant tout les élites canadiennes françaises, comme le fit Harvey à travers son titre « les demi-civilisés ». Nous verrons dans le deuxième chapitre de la thèse que la nouveauté du roman tient d'abord à la synthèse thématique nouvelle de l'ensemble des revendications antérieures et à son affirmation générale personnalisée et intériorisée (histoire à la première personne et vie fantasmatique et onirique du narrateur). Harvey est un des premiers, au XX<sup>e</sup> siècle, à vouloir réveiller ses compatriotes de leur rêve patriarcal. L'auteur ne se situe pas dans un courant particulier. Il déclare ainsi à la fin des années vingt :

---

<sup>167</sup> A-J Bélanger, *L'apolitisme des idéologies québécoises*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 3.

<sup>168</sup> Clément Marchand, *Les Soirs rouges*, « Soir à Montréal », Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1947, pp. 82-3.



Nos auteurs, pour la plupart, ont donné trop exclusivement dans le régionalisme ou le patriotisme verbeux [...] des vaches broutant trop près de la clôture de cèdre, [...] des juments traînant dans la neige blanche le traîneau canadien, [...].<sup>169</sup>

Deux ans plus tard, il se contredit : « Je suis pour les régionalistes contre les exotiques »<sup>170</sup>.

Le découpage effectué par la présente recherche a permis de constater la survivance d'anciennes tendances aux côtés des nouvelles : la superposition de l'ancien et du nouveau, la naissance du nouveau sous l'ancien apparaissent dans les années trente avec évidence. Il est cependant nécessaire de souligner l'idée selon laquelle les tendances nouvelles s'érigent contre les anciennes mais ne détruisent pas pour autant ces dernières :

Une tendance nouvelle qui prend le dessus sur l'ancienne [...] finit par dominer au cours d'une très longue et haute lutte, ne détruit pas l'ancienne, qui continue à vivre en dessous, et donc survit indéfiniment, le plus souvent soumise à un rôle subalterne, mais parfois rappelée par la conjoncture sur le devant de la scène.<sup>171</sup>

*Les demi-civilisés* et le *Cahier d'un retour au pays natal* ont beaucoup appris de leurs prédécesseurs. Une analyse stylistique et sociocritique dégagera de façon plus précise la nouveauté des œuvres inscrites dans un discours social particulier : celui de l'entre-deux guerres.

### **1.3. Colonialisme et postcolonialisme aux Caraïbes et au Québec. L'écriture comme moyen de résistance.**

La perspective comparatiste que nous adoptons dans cette thèse est intercoloniale : cette partie accorde justement une place prédominante à des considérations théoriques et méthodologiques sur le colonialisme et le postcolonialisme. La direction empruntée par notre travail a pour but de répondre à la question suivante : quel refus pour quelle domination ? Cela implique une reconsidération sur la nature, la fonction et l'évolution des

---

<sup>169</sup> Harvey, *Pages de critique*, Québec, « Le Soleil », 1926, pp. 94-5.

<sup>170</sup> Harvey, « Le mois artistique et littéraire », *La Revue moderne*, décembre 1929, p. 7.

<sup>171</sup> Louis Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris, François Maspero, 1974, p. 32.

militants et des intellectuels anti-coloniaux que peuvent représenter à tout égard Césaire et Harvey. La seule issue pour eux reste d'utiliser la force de la parole pour *dire* la condition coloniale. Pour Jean-Marc Moura et la plupart des théoriciens, le postcolonialisme commence pendant la colonisation<sup>172</sup>. Caractériser *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* comme des œuvres « postcoloniales » implique la définition des termes « colonialisme » et « postcolonialisme ».

### 1.3.1. Entre colonialisme et postcolonialisme

Des œuvres comme celles de Césaire ou de Harvey sont « postcoloniales », car « elles échappent aux cadres généraux de la vision impérialiste du monde tout en paraissant durant la période coloniale »<sup>173</sup>. La connaissance et la prise de conscience du fait colonial dans leurs œuvres mènent à un refus de la situation, refus motivé par les expériences vécues des écrivains et par leur conscience d'une identité aliénée. Dans ce sens, il s'agit de placer l'émergence du *Cahier d'un retour au pays natal* et des *Demi-civilisés* dans des considérations et interrogations théoriques et de replacer la Martinique et le Québec face au *postcolonialisme*.

Dès à présent, il convient de souligner la différence entre « post-colonial » avec le trait d'union et « postcolonial » en un seul mot. Le premier terme signifie que nous vivons à l'ère de l'après-colonisation : ce mot ne nous intéresse pas dans la mesure où le Québec et la Martinique n'ont pas encore acquis leur indépendance politique et économique (le terme « neocolonialisme » serait dans ce sens plus approprié). La critique « postcoloniale » quant à elle s'intéresse à un ensemble d'œuvres qui cherchent à déconstruire les codes coloniaux et à lutter contre ces derniers : c'est dans ce sens que nous approcherons les deux œuvres à l'étude.

---

<sup>172</sup> Bill Ashcroft, « Excess. Post-colonialism and the verandahs of meaning », p. 34, in : Chris Tiffin and Alan Lawson, *op. cit.* : « How many times must we insist that post-colonialism does not mean 'after colonialism', that it begins from the moment of colonization ? ».

<sup>173</sup> Jean-Marc Moura, « Littératures coloniales, littératures postcoloniales et traitement narratif de l'espace : quelques problèmes et perspectives », in : *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs*, *op. cit.*, p. 173.

### 1.3.1.1. De nouvelles considérations et interrogations théoriques

Le postcolonialisme désigne les littératures placées dans un certain rapport à l'égard de l'histoire coloniale, de ses pratiques comme de sa symbolique. La critique postcoloniale s'intéresse à la textualité de la période coloniale et à ses nouvelles stratégies assertives. Il s'agit en général d'un sujet « colonisé » qui parle de son monde, donc d'une nouvelle situation d'énonciation au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Stephen Slemon définit précisément l'entreprise et l'espace « post-colonialiste » :

'Post-colonialism', as it is now used in its various fields, de-scribes a remarkably heterogeneous set of subject positions, professional fields, and critical enterprises. It has been used as a way of ordering a critique of totalizing forms of Western historicism; as a portmanteau term for a retooled notion of 'class', as a subset of both postmodernism and post-structuralism [...]; as the name for a condition of nativist longing in post-independence national groupings; as a cultural marker of non-residency for a Third World intellectual cadre; as the inevitable underside of a fractured and ambivalent discourse of colonialist power; as an oppositional form of 'reading practice'; and [...] as the name for a category of 'literary' activity which sprang from a new and welcome political energy going on within what used to be called 'Commonwealth' literary studies.<sup>174</sup>

Notre recherche s'intéresse plus particulièrement au débat postcolonial comme action sous le pouvoir colonial, où le sujet devient agent de résistance et de changement. Nous nous situons dans l'espace que Bhabha définit comme appartenant à la condition de postcolonialité<sup>175</sup>. La théorisation européenne de la littérature coloniale débute justement pendant l'entre-deux-guerres. Moura la décrit brièvement en ces termes :

En France, Marius et Ary Leblond ou Roland Lebel s'efforcent de distinguer cette inspiration du simple exotisme à la Loti, tout comme Joseph-Marie Jadot en Belgique; en Allemagne, un Hans Grimm aspire à développer une littérature coloniale nationale; en Italie, le débat sur le roman colonial, inspiré par le fascisme mussolinien, s'engage autour de la revue *L'Azione coloniale*, L'auteur de référence pour la plupart de ces critiques est Rudyard Kipling et cette prédominance explique sans doute que les débats et

---

<sup>174</sup> Stephen Slemon, « The scramble for post-colonialism », in : Chris Tiffin and Alan Lawson, *De-scribing empire, post-colonialism and textuality*, Londre et New York, Routledge, 1994, p. 16.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 24.

les théories sur les lettres coloniales soient bien moins développées en Grande-Bretagne qu'ailleurs. Pour l'essentiel, les théoriciens entendent par « littérature coloniale » une narration écrite par qui a séjourné assez longuement dans la colonie et choisissant la conquête ou la domination européenne comme sujet.<sup>176</sup>

Ces littératures, produites par les colons, les Planteurs ou les voyageurs, produisent des « littératures de leurre »<sup>177</sup> où l'emporte notamment la description d'un réel fantasmé cherchant la justification du système colonialiste ou esclavagiste. Dans cette perspective, le passage d'une littérature coloniale à une littérature postcoloniale correspond à la prise de parole de la part du sujet colonisé et à la substitution générale d'un mode de représentation à un autre. Aussi, ces deux littératures ne sont pas écrites par les mêmes groupes sociaux. Dans ce sens, le postcolonial renvoie à « un ensemble littéraire dont il est possible de reconnaître des qualités thématique-formelles spécifiques, lorsqu'on l'envisage par rapport à la colonisation et à ses conséquences »<sup>178</sup>. Cette lecture, proprement américaine, marque un changement d'attitude face à la situation coloniale dans une perspective postmoderniste. L'utilisation de cette théorie permet de la percevoir non plus comme une machine anglo-saxonne mais comme un outil critique qui aiderait à la compréhension des textes francophones. Il ne s'agit pas de considérer ces littératures comme un prolongement de la littérature française mais d'insister sur leur spécificité en les situant avant tout sociologiquement, politiquement et économiquement.

### 1.3.1.2. La place du Québec et de la Martinique face à de nouvelles théories

Pour Patrick Williams et Laura Chrisman, « This continuing Western influence, located in flexible combinations of the economic, the political, the military and the ideologically [...] was named neo-colonialism by Marxists [...]. Although the name apparently privileges the colonial, the process itself can be yet another manifestation of imperialism »<sup>179</sup>. Le terme « neo-colonialisme » voit le jour dans les années soixante et

---

<sup>176</sup> Moura, *op. cit.*, p. 175.

<sup>177</sup> Édouard Glissant, *Poétique...*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>179</sup> Patrick Williams and Laura Chrisman, *Colonial discourse and post-colonial theory, A reader*, New York, London, Toronto, Sydney, Tokyo, Singapore, Harvester, Wheatsheaf, 1993, p. 3.

caractérise l'ensemble des méthodes qui visent à maintenir une domination économique et politique sur un pays anciennement colonisé : il s'agit du rapport entre l'ex-colonisateur et le pays nouvellement indépendant. Le cas de la Martinique est différent : le pays devient département français en 1946 et reste une « colonie » dans le sens qu'il n'est pas indépendant. Malgré le démantèlement du système colonial depuis les années cinquante, les pays anciennement colonisés ne peuvent arriver à un *statu quo* antérieur à la colonisation.

Le Québec se replie sur lui-même dans les années trente et quarante et se réfugie dans certaines valeurs traditionnelles : peut-on cependant avancer l'idée selon laquelle le Québec est « colonisé » ? Le Québec est avant tout dominé économiquement et politiquement, il est *colonisé* parce qu'une nation (canadienne) le contrôle totalement par le simple pouvoir de gouverner. Pour Williams et Chrisman toujours, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont une situation particulière en ce qui les lie au postcolonialisme :

That these were not simply colonies was formally recognised at the time by Britain in granting them Dominion status. Economically and politically, their relation to the metropolitan centre bore little resemblance to that of the actual colonies [...]. Their subsequent history and economic development, and current location within global capitalist relations, have been very much in a metropolitan mode, rather than a (post-)colonial one. As such, their inclusion in the category of the post-colonial becomes something of a problem [...].<sup>180</sup>

Reprenant Mukherjee, Chris Prentice soulève aussi l'idée selon laquelle les expériences postcoloniales des Blancs et des non-Blancs sont différentes, de même que la race, les classes, le sexe, la langue, la religion, l'ethnicité et l'affiliation politique sont autant de différences qui doivent être prises en compte : « post-colonial societies [...] have their own internal centres and peripheries, their own dominants and marginals »<sup>181</sup>. Ainsi, ces théoriciens postcoloniaux soulèvent la question de la diversité des expériences coloniales. Mais la critique postcoloniale constate aussi qu'un nombre significatif d'œuvres entretiennent des similitudes. Celle qui nous intéresse dans la comparaison du *Cahier d'un retour au pays natal* et des *Demi-civilisés* est la problématisation des processus du refus nés de la colonisation et l'insistance de la notion d'identité, à la fois aliénée et recherchée. Nous

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>181</sup> Chris Prentice, « Problems of response to empire », p. 54, in : Tiffin and Lawson, *op. cit.*

nous attacherons à cette rhétorique du refus, qui émerge dans deux sociétés postcoloniales différentes ayant en partage la langue française et une affiliation historique européenne.

### 1.3.2. La littérature de résistance

Dans son ouvrage intitulé *Resistance literature*, Barbara Harlow souligne le fait que la littérature de résistance a été très peu étudiée jusqu'à aujourd'hui :

« resistance literature » [...] has been largely excluded or ignored not only in traditional departments of literature organized according to « national » criteria [...] but even in comparative literature, which tends to restrict itself to the more northern parts of the globe when seeking material for comparison.<sup>182</sup>

Harlow tente de catégoriser les littératures qui ont émergé de manière significative à partir des libérations nationales et des mouvements de résistance en Afrique, en Amérique Latine et au Moyen Orient à l'aube des années cinquante. Dans cette perspective, Leela Gandhi, comme Adam et Tiffin, pense que le postcolonialisme se produit à la fois par le pouvoir du colonialisme européen et par la résistance au colonialisme :

Postcolonialism consists of two « archives » which are produced, first, « by the subordinating power of European colonialism », and second, through « a set of discursive practices, prominent among which is resistance to colonialism.<sup>183</sup>

Gandhi réitère cette affirmation plus loin dans le même ouvrage : « The psychological resistance to colonialism begins with the onset of colonialism »<sup>184</sup>. De même, la définition que donnent Williams et Chrisman du terme se rapproche de cette affirmation :

When it locates a specifically anti- or *post*-colonial *discursive* purchase in culture, one which begins in the moment that the colonising power inscribes itself onto the body and space of its Others and which continues as an often occluded tradition into the modern of neo-colonialist international relations.<sup>185</sup>

---

<sup>182</sup> Barbara Harlow, *Resistance literature*, British Library Cataloguing in Publication Data, 1987, p. XVI de l'introduction.

<sup>183</sup> Leela Gandhi, *op. cit.*, p. 172.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>185</sup> Williams et Chrisman, *op. cit.*, p. 12.

La seule issue dans les années trente pour les Caraïbes et le Québec est d'utiliser « la force de la parole pour hurler la condition coloniale »<sup>186</sup>. L'écrivain devient, selon l'expression bien connue de Césaire, « la voix de ceux qui n'ont point de voix ». Il évolue en porte-parole et son engagement sert à dénoncer les complicités et les hypocrisies dont il a une connaissance intime parce que son vécu en est tissé. L'écrivain conçoit alors l'urgence d'un engagement à l'égard de sa culture, synonyme d'aliénation et d'acculturation. Une esthétique de la résistance émerge, déterminant de nouveaux traitements narratifs. Barbara Harlow définit en ces termes la résistance : « Resistance organisations and national liberation movements represent a collective and concerted struggle against hegemonic domination and oppression »<sup>187</sup>. Ces résistances, qui se manifestent à l'intérieur des pays colonisés à des époques différentes, voient l'apparition d'un terme qui émerge au début du XX<sup>e</sup> siècle : l'anticolonialisme, qui n'est autre que l'attitude d'hostilité à l'égard de la colonisation. Prisonnier de la domination qui le contrôle, l'écrivain du refus n'a qu'un point de salut : l'écriture<sup>188</sup>.

### 1.3.2.1. Analyse de différents courants de résistance

La Deuxième Guerre mondiale précipite le démantèlement du système colonial. Désormais, en dépit de ses séquelles et malgré le néo-colonialisme que redoutent les nouveaux États indépendants, la colonisation appartient au passé. « Orphée noir » de Sartre, en 1948, évoque la fin du « regard pur » de l'Européen et l'avènement de la parole des écrivains noirs. Cette préface contribue largement à la reconnaissance internationale de l'écrivain noir. On pourrait avancer l'idée selon laquelle le « premier postcolonialisme » passe par la réévaluation de cultures et d'histoires différentes de celles de l'Occident.

Dans cet ordre d'idées, la littérature postcoloniale nous livre une connaissance radicalement différente du réalisme propre à la littérature coloniale : « anti- and post-colonial discourses only emerge as a response to, and in (friendly or antagonistic) dialogue with, Western knowledge/power ».<sup>189</sup> Jean-Marc Moura met en évidence la période qui suit

---

<sup>186</sup> Max Dorsinville, *op. cit.*, p. 19.

<sup>187</sup> Barbara Harlow, *op. cit.*, p. 29.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 125 : « The crucial modes of prisoner resistance : writing ».

<sup>189</sup> Williams and Chrisman, *op. cit.*, p. 16.

la Deuxième Guerre mondiale et qui apparaît comme la grande époque de la décolonisation, « le premier âge véritablement postcolonial »<sup>190</sup>. En effet, Jean-Paul Sartre célèbre alors « Orphée noir » ; Jawaharlal Nehru, en 1947, déclare que le moment est historique et qu'un nouveau monde commence ; Frantz Fanon invite le colonisé à rejeter les complexes créés par le système colonial. Moura nomme « esthétique de la résistance »<sup>191</sup> les essais de combat (tels que *Discours sur le colonialisme* de Césaire, 1955 ; *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, d'Albert Memmi, 1957 ; *Les Damnés de la terre*, de Fanon, 1961) et certaines œuvres engagées comme *Cahier d'un retour au pays natal*, ou encore les romans de Jacques Roumain et ceux d'Ousmane Sembène. Pour Aimé Césaire et René Depestre notamment, la révolution du prolétariat est une solution à tout ce désordre créé par la colonisation :

C'est l'affaire de la *Révolution* ; celle qui, à l'étroite tyrannie d'une bourgeoisie déshumanisée, substituera, en attendant la société sans classes, la prépondérance de la seule classe qui ait encore mission universelle, car dans sa chair elle souffre de tous les maux de l'histoire, de tous les maux universels : le prolétariat.<sup>192</sup>

Cette nouvelle énonciation n'est que le prolongement de l'engagement des écrivains de l'entre-deux-guerres où les identités niées allaient en s'affirmant. Comme nous l'avons signalé précédemment, c'est après la Première Guerre mondiale que débute la résistance massive au colonialisme, avec notamment une critique anti-coloniale de plus en plus forte. La Première Guerre ouvre donc des brèches dans l'édifice colonial. Il y a bientôt un nouveau partage du monde, les vainqueurs profitant des dépouilles des vaincus, et une nouvelle vague d'exaltation de l'idée coloniale se répand, comme en témoigne l'Exposition coloniale internationale de 1931 à Paris. Il s'agit de se détacher des mythes coloniaux issus d'Europe. L'auteur francophone prend conscience du fait qu'il reste à créer un champ littéraire dont s'échapperont certaines stratégies transgressives, qui seront abordées dans l'étude du *Cahier d'un retour au pays natal* et des *Demi-civilisés*.

---

<sup>190</sup> Moura, « Littératures francophones et théorie postcoloniale », *op. cit.*, p. 56.

<sup>191</sup> *Ibid.*, pp. 56-7.

<sup>192</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, *op. cit.*, p. 59.



### 1.3.2.2. L'énonciation de la rupture

Après avoir maintenu pendant longtemps la tradition, il s'agit dorénavant de se situer du côté de l'invention où doit se dessiner progressivement les éléments d'une narrativité propre. Dans ce sens, « *énonciation* » s'oppose à « *énoncé* » comme « *fabrication* » s'oppose à « *fabriqué* »<sup>193</sup>. L'énonciation est l'acte individuel d'utilisation de la langue : la rupture s'établit dans l'élaboration de certaines œuvres littéraires. Doit s'installer dès lors une autonomie de plus en plus grande des histoires racontées, qui échappent aux prescriptions clérico-conservatrices ou aux colonisateurs. Ce sont dorénavant les auteurs colonisés eux-mêmes qui prennent la parole, « la correspondance entre le sujet écrivant et la réalité représentée assurant une validité plus forte que la représentation »<sup>194</sup>.

La parole narrante de l'écrivain détient un certain pouvoir, au moins dans la société intra-textuelle, à défaut de pouvoir la faire dominer dans la société hors-texte. Pour Aquin, « le révolutionnaire rompt avec la cohérence de la domination »<sup>195</sup>. La fiction emprunte ainsi la figure de la survivance et des thématiques jusque là interdites s'installent graduellement, comme le sexuel et l'intellectuel dans la littérature canadienne française. Les œuvres à l'étude vont ainsi dégager la confrontation du réel et de l'imaginaire et un discours narratif propre au refus. Les écrivains du refus expérimentent en général une nouvelle narration qui accompagne le refus promulgué. Dans ce sens, Harlow ajoute : « Although, like western modern and postmodern novelists, the writers of resistance narrative experiment with structures of chronology and temporal continuity, such experimentation is more than formal virtuosity »<sup>196</sup>. Le nouveau langage poétique caractérise alors un nouvel ordre social à venir par l'intermédiaire d'un imaginaire naissant.

---

<sup>193</sup> C.f. l'article « Enonciation » in *Dictionnaire de linguistique* par J. Dubois et al., *op. cit.*, p. 156.

<sup>194</sup> Moura, *op. cit.*, p. 179.

<sup>195</sup> Hubert Aquin, « Profession, écrivain », *Parti Pris*, n°4, janvier 1964, p. 27.

<sup>196</sup> Barbara Harlow, *op. cit.*, p. 81.

### 1.3.3. Refus et postcolonialisme

Action de refuser, le refus peut tout aussi bien se définir comme ce qui sépare la norme de l'anormal, relevant par là-même du champ de « l'écart ». Césaire et Harvey s'écartent ainsi de ce qui est normalement accepté, de ce qui est posé comme légitime dans le discours social. Dans ce contexte, toute entreprise d'affirmation semble imposer un statut en marge de la société. Le refus contient en lui-même une binarité, puisqu'en même temps que de montrer les images de la révolte, les intellectuels montrent une image de l'acceptation antérieure à leur condition de colonisés, soumis, assimilés et acculturés, tout en proposant une nouvelle idéologie qui s'opposerait par définition à celui du discours social dominant. L'acceptation de la déshumanisation est aussi soulevée par Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* :

Chaque fois qu'il y a au Viêt-nam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère [...].<sup>197</sup>

La dialectique du refus prend donc en compte simultanément un degré d'acceptation. S'il y a refus, c'est aussi que le « colonisé » a auparavant accepté sa condition. André d'Allemagne souligne dans ce sens : « Et le Québécois accepte, sans songer à les critiquer, les procédés, les structures et même le vocabulaire du colonisateur, qui confère aux choses une valeur d'authenticité »<sup>198</sup>. Mais cette acceptation est douloureuse, s'accompagnant le plus souvent de sentiments de culpabilité et de dépréciation. L'auteur ajoute :

Les colonisés québécois, lorsqu'ils acceptent intégralement leur situation, s'efforcent d'échapper à l'humiliation par diverses fugues qui vont de l'individualisme placide jusqu'à l'identification fanatique au colonisateur.<sup>199</sup>

Avant de *refuser*, les Caribéens passent aussi par ce processus d'acceptation. Chamoiseau écrit dans ce sens : « J'acceptais l'idée jusqu'alors insoutenable : nous étions

---

<sup>197</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, op. cit., p. 11.

<sup>198</sup> André D'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*, op. cit., p. 102.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 108.

nés *dans* l'attentat colonial »<sup>200</sup>. S'il y a acceptation du colonisé, le colonisateur aussi *accepte*. A cette acceptation généralisée, Césaire oppose son refus : la « bête »<sup>201</sup>, « l'animal »<sup>202</sup> est le colonisateur. Il rend sensible de même la conséquence irrémédiable de la colonisation : « Colonisation : tête de pont dans une civilisation de la barbarie d'où, à n'importe quel moment, peut déboucher la négation pure et simple de la civilisation »<sup>203</sup>. Dans cette perspective, il s'agit de renverser l'ordre établi et de s'opposer au discours dominant. Cette volonté de rupture est motivée par la recherche d'une identité positive, par un recours à la subversion et à la transgression. Césaire et Harvey refusent tous deux de se laisser embrigader dans une atmosphère aliénante, désirant s'enraciner dans d'autres formes d'expression culturelle qui deviennent des « contre-valeurs ». Ce sont ces moyens que la présente recherche se propose d'analyser en vue de comprendre comment Césaire et Harvey vont transgresser le discours social dominant pour imposer un nouvel imaginaire social.

### 1.3.3.1. Entre « domination » et « colonisation »

La définition des termes « domination » et « colonisation » vise à éclairer la position des Caraïbes et du Québec par rapport au fait colonial. En ce qui concerne la situation des Caraïbes, la population a souffert des déplacements et de l'exil (d'Afrique, d'Inde, du Moyen-Orient et d'Europe) et sa domination a été diverse : l'esclavage des peuples d'origine africaine, le travail forcé des Indiens et des Chinois et la domination des Européens. Au Québec, les colons se sont trouvés en situation de culture dominée par les anglophones. Ils n'ont pas vécu de « transplantation », mais la Conquête reste encore traumatisante, « parce qu'elle marque pour eux le début d'une invasion et d'une dépossession physique et psychologique »<sup>204</sup>. Ces différences témoignent de la diversité des situations postcoloniales et de la complexité de la colonisation et de ses conséquences. Il existe donc une diversité des situations et d'évolution du phénomène colonial.

---

<sup>200</sup> Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 200.

<sup>201</sup> Césaire, *Discours sur le colonialisme*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>204</sup> Kanaté Dahouda, *op. cit.*, p. 155.

Le « fait colonial » est défini à la fois comme « une domination et une exploitation »<sup>205</sup>. La colonisation suppose l'établissement d'une domination sous trois aspects : *économique, politique et culturelle*. Dans les années trente, le Québec subit cette triple domination. Harvey déclare ainsi dès 1920 :

Quels sont ceux qui, jusqu'à ce jour, ont presque exclusivement conquis, développé et exploité les richesses du Québec ? Ce sont des Américains, des Anglais ou des Anglo-Canadiens. [...] Et si nous n'intervenons pas rapidement, ces conquêtes de l'étranger, toujours à l'affût de succions à pratiquer sur le corps du Québec, se continueront jusqu'à l'extrême.<sup>206</sup>

Quoi de plus naturel, dans ce sens, que de se dire « colonisé » ? Pour Césaire, « L'homme colonisé, c'est l'homme dominé, l'homme écrasé, l'homme aliéné. C'est cela, la situation coloniale : dépossession de soi, déperdition de l'être et à la limite réification »<sup>207</sup>. Dans le *Discours sur le colonialisme*, l'auteur parle de l'homme colonisé « déshumanisé », que le colonisateur considère comme une « bête »<sup>208</sup>. Il pose de même l'équation suivante : « colonisation = chosification »<sup>209</sup>. Pour Césaire encore, « le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie*, d'où ne pouvaient s'ensuivre que d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres »<sup>210</sup>.

Au Québec, c'est justement de cette « colonisation » dont veut se défaire Jean-Charles Harvey. Selon André d'Allemagne, le clergé conservait son empire sur le pays, en échange de quoi il se ferait défenseur de l'ordre nouveau et de l'ordre établi. Il souligne dans ce sens : « Tout comme l'impérialisme après la Conquête, le colonialisme utilise les élites, qu'il achète ou intègre, selon le cas. Ce sont elles qui servent d'intermédiaire et qui font sa propagande »<sup>211</sup>. Le Canada français devient, dès 1763, une colonie de la couronne dont l'administration est copiée sur celle de la métropole et dont le régime social demeure

<sup>205</sup> In : *Encyclopedia Universalis*, p. 121, « Colonisation ».

<sup>206</sup> Jean-Charles Harvey, *La Chasse aux millions – L'avenir industriel du Canada français*, Québec, Crédit industriel, 1920, p. 40.

<sup>207</sup> Aimé Césaire, *Le Progessiste*, 28 juin 1978 et 13 janvier 1993.

<sup>208</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, op. cit., p. 18.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 19. C'est Césaire qui souligne.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>211</sup> André D'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*, op. cit., p. 22.

de nature seigneuriale : vastes domaines, grande importance des biens d'Église, paysans « engagés », liés aux « seigneurs ». Dans ce sens, les politiciens, les financiers, les grands bourgeois canadiens français luttent âprement, au début du XX<sup>e</sup> siècle encore, contre tout mouvement de libération. C'est précisément contre ces derniers que Harvey polémique dans *Les demi-civilisés*. André d'Allemagne va plus loin lorsqu'il considère que

Le régime colonial, au Québec, se donne des airs libéraux et démocratiques en laissant les « indigènes » se chamailler et se bagarrer entre eux. Le colonisateur n'a pas besoin de déployer sa police ni son armée : il laisse à ses agents, parmi les colonisés, le côté choquant de la répression.<sup>212</sup>

Le colonialisme est ambigu au Québec, et difficile à définir, la province se situant entre une domination économique américaine et une politique qui demeure britannique. Pour Fernand Dumont justement, coloniser consiste « à soutirer des ressources des territoires conquis [...] à installer des colons, à fonder des nouveaux pays [...] à imposer des pouvoirs, à remodeler des structures sociales, à briser des coutumes »<sup>213</sup>. Dans cette perspective, Harvey va peindre une société dominée sur tous les paliers, provoquant chez le Québécois les réflexes typiques du colonisé. Cependant, pour André d'Allemagne encore, le colonialisme au Québec est essentiellement un « phénomène psychologique », « une maladie du colonisé à qui l'histoire a fait oublier que son sort dépend de lui-même »<sup>214</sup>. Le régime colonial est ainsi maintenu par l'élite québécoise, considérée par D'Allemagne comme « colonialiste »<sup>215</sup> : il s'agit des bourgeois canadiens français et du clergé.

La bataille livrée par Harvey se situe ainsi entre colonialistes (bourgeoisie et clergé) et non-colonialistes (les écrivains du refus), non pas entre colonisateur (les Anglais) et colonisés (les Canadiens français). Dans ce cas, il s'agit d'une « domination » plus qu'une « colonisation », ce dernier terme impliquant notamment « une occupation territoriale ». Pour Maurice Champagne, « Ce ne sont pas les Anglais qui nous ont brimés, c'est l'Église qui nous a conditionnés à la peur, à l'infériorité, au sacrifice, à l'isolement, à la pauvreté matérielle et culturelle »<sup>216</sup>. Dans ce sens, l'Église se présente comme l'intermédiaire entre

---

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>213</sup> Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Bibliothèque nationale du Québec, Boréal, 1996, pp. 33-4.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>215</sup> André D'Allemagne, *op. cit.*, p. 144.

<sup>216</sup> Maurice Champagne, *La violence au pouvoir*, Montréal, Éditions du jour, 1971, p. 34.

le colonisateur et le peuple conquis. Depuis la Cession de 1763, elle avait toujours su prendre les moyens nécessaires pour s'assurer de bons rapports avec le gouvernement colonial : Gérard Bouchard a raison de le rappeler,

elle seule semblait posséder la structure et les ressources nécessaires pour agir efficacement sur l'ensemble de la société, pour prendre en charge le destin de la nation. Elle y trouvait aussi une motivation immédiate, compte tenu de l'étroite association entre la langue et la foi dans la conception de la nationalité.<sup>217</sup>

Le catholicisme devenait un puissant facteur d'union et de cohésion nationale face à l'absence de tout autre acteur social. Ainsi, chacun avait son combat à mener : pour certains, c'était la lutte contre le lien colonial et la domination du pouvoir anglais. Pour d'autres, la menace venait de l'Europe. Enfin, d'autres encore, comme Harvey, menaient leur combat contre le pouvoir dominant au Québec : le clergé et la bourgeoisie d'affaires.

Albert Memmi, dans son ouvrage intitulé *L'homme dominé*, consacre sa dernière partie à la situation canadienne française, posant la question suivante : « Les Canadiens français sont-ils des colonisés ? »<sup>218</sup>. Il rappelle l'identification des Canadiens français à son ouvrage *Portrait du colonisé*, déclarant dans ce sens : « J'ai pu constater que les Canadiens étaient dominés, en effet, de plusieurs manières, et en tout cas qu'ils en souffraient »<sup>219</sup>, se prétendant colonisés économiquement et socialement par les Canadiens Anglais. Il reste cependant très prudent quant à cette identification, le terme « colonisation » suggérant la misère matérielle et culturelle. Pour lui, tous les opprimés se ressemblent, en quelque mesure. La misère dans les années trente semble pourtant bien présente, et Harvey ne manque pas de le souligner dans son roman *Les demi-civilisés*. Évidemment, la misère est toute autre dans les Caraïbes : nous nous attacherons à ces différences au début du deuxième chapitre. En attendant, tout porte à croire, comme le souligne Memmi lui-même, que toute domination est « relative » et « spécifique »<sup>220</sup> ; qui plus est, « toutes les dominations ont en commun certains mécanismes ; mais il faut ajouter que chacune a sa physionomie particulière »<sup>221</sup>.

---

<sup>217</sup> Gérard Bouchard, *Genèse...*, op. cit., p. 61.

<sup>218</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, op. cit., p. 65.

<sup>219</sup> *Ibid.*

<sup>220</sup> *Ibid.*

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 92.

Ainsi, la relation coloniale aux Caraïbes et au Québec n'est pas la même, même si le privilège est au cœur de cette relation. Dans les années soixante revient pourtant de façon récurrente l'expression « nègres blancs d'Amérique », utilisée en 1967 par Pierre Vallières dans son essai *Nègres Blancs d'Amérique*. L'auteur reproche alors à « messieurs les bourgeois et messieurs les évêques » d'avoir établi et développé un « système d'exploitation et d'asservissement »<sup>222</sup> au Québec. Il considère les Québécois comme des « Nègres Blancs » et les compare à des esclaves. Vallières rend compte ainsi d'une solidarité à venir entre « Nègres Blancs » et « Nègres du monde entier » : « Solidaires dans la servitude. Solidaires dans la lutte de libération. Solidaires, éventuellement, dans l'assaut final contre l'impérialisme et dans la victoire définitive de l'humain sur l'inhumain »<sup>223</sup>.

Ce qui est intéressant à souligner ici, c'est que cette expression « Nègres Blancs d'Amérique » a été puisée dans le discours social des années trente : c'est en effet en 1929, dans un article écrit par Eugène L'Heureux et intitulé : « Que serait demain notre dimanche ? »<sup>224</sup>, qu'un intellectuel ose pour la première fois remettre en cause le capitalisme étranger amenant le gouvernement québécois vers « l'esclavage ». Eugène L'Heureux refuse que le gouvernement écoute les grands intérêts capitalistes, déclarant dans ce sens : « encore quelques années et on nous considèrera comme les Nègres Blancs d'Amérique », comparant le peuple canadien français à des « serviteurs » et à des « pauvres ». Une approche sociocritique, dans le deuxième chapitre, nous aidera à mieux circonscrire ce discours, largement présent dans le discours social des années trente, que Jean-Charles Harvey rend sensible dans *Les demi-civilisés* mais qui s'épanouira réellement chez Gaston Miron, Yves Préfontaine, André Major ou Paul Chamberland dans les années soixante.

### 1.3.3.2. L'écriture comme pouvoir de résistance

Décrire et questionner l'inscription du pouvoir dans l'histoire coloniale serait une tâche trop lourde. Il semble par contre intéressant de réfléchir autour du pouvoir de résistance conféré à l'écrit. Par exemple, le silence, les non-dits, que peut soulever

---

<sup>222</sup> Pierre Vallières, *Nègres Blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions parti pris, 1967, p. 63.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>224</sup> Eugène L'Heureux, « Que serait demain notre dimanche ? », *Le Progrès du Saguenay*, 24 décembre 1929, n. p.

l'approche sociocritique, est aussi un travail important entrepris par l'analyse postcoloniale. Paul Sharrad explique ainsi l'importance du silence dans les textes postcoloniaux : « Silence, however, is a mark of many things, not all of them negative [...]. If silence can indicate lack of power, it is also a sign of liberation and resistance »<sup>225</sup>. L'auteur rend sensible le pouvoir du silence dans certains textes, qu'une analyse minutieuse peut mettre en évidence, soulevant des points rarement cités appartenant à une nouvelle énonciation :

The ambiguous power of silence allows an instinctive interrelation of margins and centres, past and present, black and white, that offers no easy accommodation, but the possibility of discovering new coordinates for an enunciation of the unspeakable.<sup>226</sup>

Si l'on reprend dans ce sens l'idée de Spivak, selon laquelle le subalterne ne peut pas parler dans la voix « authentique » du colonisé, le travail qui nous incombe doit pouvoir, à l'aide de la sociocritique et dans une perspective postcoloniale, repérer et récupérer ces voix « authentiques » du subalterne que le colonialisme a pu rendre plus ou moins silencieux. Cette question situe le Québec dans une position particulière : si les Québécois apparaissent comme subalternes dans *Les demi-civilisés*, quelle pourrait être cette voix « authentique » véhiculée par Harvey ? Les discours se déplacent et les voix diffèrent d'une société à l'autre.

La connexion entre savoir et pouvoir revient également de façon récurrente dans les critiques postcoloniales : la conscience de l'exploitation du savoir par les intérêts du pouvoir est centrale dans les discours narratifs de la résistance. Inversement, le savoir peut aussi devenir un contre-pouvoir entre les mains des intellectuels, moyen de contester le pouvoir politique et religieux. D'autre part, le pouvoir de transgression du texte littéraire relève à la fois de son pouvoir de déranger l'ordre social et de sa capacité d'inscrire dans le texte une réalité sociale occultée. Face au discours dominant, le sujet dominé va tenter d'imposer son propre discours et de renverser le pouvoir établi.

---

<sup>225</sup> Paul Sharrad, « Speaking the unspeakable », in : Tiffin and Lawson, *op. cit.*, p. 214.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 216.



### 1.3.3.3. Légitimité de l'espace comparatif Caraïbes / Québec

La littérature comparée consiste à ouvrir un espace de comparaison entre deux objets différents. Nous rapprochons ici deux ouvrages littéraires qui ont vu le jour à la même époque dans un contexte de refus. Choisir de comparer la situation d'un Martiniquais et celle d'un Canadien français permet de mettre en évidence la situation particulière de ces deux lieux géographiques qui ont vécu, à des degrés divers, la situation coloniale. Comparer deux situations coloniales identiques ne ferait pas avancer l'étude du refus de la colonisation dans les années trente.

Même si les conditions des peuples caribéen et canadien sont loin d'être similaires, les Québécois souffrent d'aliénation, du moins dans leur façon de se représenter. La domination des Canadiens français par les Canadiens anglais est somme toute relative par rapport à la domination subie par les Caribéens, la thèse ne cessera de mettre en exergue cette assertion essentielle. Mais les Québécois ont assimilé un certain « complexe de colonisés »<sup>227</sup>. Dans les années soixante par exemple, on ramène le mal québécois à « une difficulté d'être »<sup>228</sup>. Nombre de critiques évoquent la situation coloniale comme la cause de cette aliénation. Pour Fernand Dumont, la persistante « colonisation mentale » des Canadiens français se manifeste dans l'ambiguïté de ce peuple : une ambiguïté à la fois identitaire et politique, appréhendée sous le signe de l'anormalité<sup>229</sup>.

La relation de peuple dominateur à peuple dominé est une relation de type colonial. A cet égard, le colonialisme est une forme de domination qui s'exerce aux plans économique et politique : les Canadiens français se sentent aliénés car ils ne possèdent pas la pleine maîtrise de leur destin politique et économique. Ainsi, le peuple québécois a été soumis au joug du clergé et à la domination des Anglais. Jocelyn Létourneau nomme cette emprise l'*Autre à deux têtes* : la première tête est celle de l'*Autre en soi* : le clergé, Duplessis, les traditionalistes, les fédéralistes, etc. ; la seconde est celle de l'*Autre hors-soi* : les Anglais, le capital étranger, le gouvernement fédéral, les Américains, etc<sup>230</sup>. Pour

<sup>227</sup> C.f. Serge Cantin, « J'impense donc j'écris. Réponse à Jocelyn Létourneau », *Argument*, 1, 2, printemps 1999, pp. 139-142.

<sup>228</sup> Jacques Cotnam, *Le Roman canadien-français*, « Le roman québécois à l'heure de la Révolution tranquille », Montréal, Fides, 1971, p. 293.

<sup>229</sup> Cité par Jocelyn Maclure, *Récits identitaires, le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Éditions Québec Amérique INC., 2000, p. 74.

<sup>230</sup> *Passer à l'avenir*, Montréal, Boréal, 2000, p. 36.

Harvey, il s'agit de sortir de l'emprise de cette bête méchante, l'*Autre à deux têtes*. L'auteur passe ainsi dans son roman de l'opposition Canadien français / Anglo-saxon à l'opposition intellectuelle canadien français / élite canadienne française. Parallèlement, les Canadiens français sont libres et leur droit sont respectés. Certes, individus et cultures sont distincts les uns des autres : la comparaison permet justement d'instituer les différences de façon claire et précise.

Glissant établit une première différence entre le peuplement dans les Caraïbes et en Amérique du nord : le Québécois ferait partie du « migrant familial »<sup>231</sup> qui arrive en Amérique avec « sa cantine, son four, ses marmites, ses photos de famille »<sup>232</sup> tandis que le « migrant nu », l'Africain, a été transporté de force sur le continent et constitue « la base de peuplement de cette espèce de circularité » qu'est la Caraïbe. Dans *Le discours antillais*, le même auteur établissait déjà la différence « entre le déplacement (par exil ou dispersion) d'un peuple qui se continue ailleurs et le transbord (la traite) d'une population qui ailleurs *se change en autre chose*, en une nouvelle donnée du monde »<sup>233</sup>. Les Caribéens ont connu la violence de la colonisation, ce qui donne à la poétique des Caraïbes une spécificité. Il est nécessaire de souligner dès à présent une autre différence majeure : si les Québécois ont subi les effets du colonialisme, ils ont aussi été les colonisateurs des peuples autochtones<sup>234</sup>. Dans ce sens, Léandre Bergeron divise l'histoire des Québécois en trois parties : le régime français qui va des premières explorations françaises au début du XVI<sup>e</sup> siècle à 1760, date de la Conquête de la Nouvelle France par la puissance britannique ; le régime anglais qui commence avec la Conquête de la Nouvelle France et se poursuit jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle ; le régime américain qui débute avec l'invasion des capitaux américains au début du XX<sup>e</sup> siècle, puis avec l'emprise américaine sur l'économie, la politique et la culture québécoise<sup>235</sup>. Le contraste de ces deux situations ouvre donc un éventail d'analyses très larges à l'égard de la question du refus.

---

<sup>231</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Presses de l'Université de Montréal, 1995, p. 13.

<sup>232</sup> *Ibid.*

<sup>233</sup> Édouard Glissant, *Le discours antillais*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>234</sup> Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Amérindiens étaient environ quarante mille à vivre sur le territoire actuel du Québec. Les nouveaux « envahisseurs » emportèrent d'Europe des maladies qui décimèrent beaucoup d'Amérindiens. Dépossédés du territoire, ils le furent graduellement de l'activité politique puis de l'ensemble des attributs du monde moderne.

<sup>235</sup> *Petit manuel d'histoire du Québec*, s. l., s. d., Éditions KLB éditeur, p. 7.

La première étape de la recherche est de situer le contexte des *Demi-civilisés* dans une atmosphère lourde d'identification et de représentation de soi. En effet, l'identification des Québécois à la situation des Noirs est une opération qui consiste à mettre un nom en rapport avec un autre nom et à penser le monde de l'Autre sous les catégories du Même. Dans cet ordre d'idées, Harvey vient à expliquer la situation du Canadien français en employant un lexique « colonial ». Dans un article intitulé « Le colonialisme littéraire »<sup>236</sup>, il reprend la déclaration que le poète Wilson Macdonald, citoyen canadien anglais, avait faite lors d'un congrès, qui s'insurgeait contre le colonialisme et revendiquait la pleine et entière émancipation. Ce dernier définissait le colonial comme

un citoyen qui, à cause de son mépris pour lui-même inspire le mépris de chacun. Tant que les Canadiens resteront coloniaux ils conserveront ce caractère d'infériorité. Je le dis carrément et sans hésitation, aucun pays sous l'égide d'un autre n'a jamais cru en lui-même. Et je suis convaincu que l'Angleterre sera indifférente à la littérature canadienne tant que le Dominion du Canada n'aura pas l'indépendance complète.

Pour Harvey, le Canada n'est qu'un « satellite » qui n'a qu'« une lumière de reflet ». Et le Canada reçoit un double reflet :

l'un de France, pour la partie française, l'autre, d'Angleterre, pour la partie anglaise. Par habitude coloniale, par esprit de servitude, par le sentiment que nous avons qu'il ne peut rien venir de bien que des vieux pays et qu'il nous est interdit de créer, l'imitation des écoles françaises et anglaises étant considérée comme un devoir sacré, nous nous contentons d'emmagasiner les rayons des mères patries, sans songer à allumer nous-mêmes le feu divin qui révélera des clartés nouvelles au monde.<sup>237</sup>

Harvey exprimait déjà cette idée en 1926 dans le deuxième chapitre de *Pages de critique*. Cet article montre l'idée selon laquelle Harvey n'est pas le seul à vouloir se dégager des influences coloniales et à prendre pleinement conscience de la personnalité canadienne dans les années trente. Dans ce même article, il signale « la servitude imposée à nos hommes de lettres par les écoles anglaises ou françaises des vieux pays ». Pour lui, « la seule influence que nous devrions subir devrait être celle de la grammaire française et du

---

<sup>236</sup> « Le colonialisme littéraire : à propos d'une déclaration du poète canadien Wilson MacDonald, à Toronto », *le Soleil*, 29 juin 1931, p. 4.

<sup>237</sup> *Ibid.*

bon sens ». Il finit son article en déclarant que « des espaces vierges » se trouvent dans les cerveaux « qu'il faut coloniser par l'idée, par l'esprit et par la liberté, et où les esthètes élèveront des temples de lumière ». En 1931, Harvey déclarait déjà :

Malheureusement, nous avons l'esprit colonial tellement enraciné en nous-mêmes, que nous n'avons aucune foi en la liberté, que nous semblons n'en pas connaître le prix et que nous le repoussons même, avec toute la morgue des doctrinaires, comme un lèpre de l'humanité [...]. Nous avons été asservis au point de vue national, nous le sommes au point de vue des idées ; nous le sommes au point de vue de la pensée et personne à peu près n'a le courage de protester contre cette multiplicité de servitudes.<sup>238</sup>

Alors que Léo-Paul Desrosiers dégageait en 1919 l'ambition des Canadiens français « de n'être les serfs de personne et de vivre sur notre fond »<sup>239</sup>, Harvey, pour sa part, dans un autre article intitulé « la mentalité coloniale »<sup>240</sup>, emploie d'autres termes tels que « vassaux », « fille intellectuelle », « peuples soumis », « esprit colonial »... C'est encore en pensant à l'indépendance coloniale que l'écrivain utilise un lexique identique : « mentalité coloniale », « annexe de la Grande-Bretagne », « état de coloniaux »... Par un « retournement du code », le sujet protestataire traduit son refus des valeurs de l'Autre. Ainsi, que le terme « colonisation » soit justifiée ou non dans le cas des Canadiens français, il circule abondamment dans le discours social des années trente. Il est donc important de souligner, avant l'étude des discours du refus, le fait que le contexte de colonisation dans lequel se trouvent ou s'interrogent certains Canadiens français dans les années trente est à trouver dans une rhétorique de persuasion qui, à partir de figures et d'expressions, permet au Canadien français de se représenter.

Harvey lutte avant tout contre le nationalisme. Pour lui, « entre le nationalisme comme on le pratique aujourd'hui et le patriotisme, il y a toute la distance de la haine et de l'amour. On a confondu volontairement les deux mots, pour mieux émouvoir chez les tout jeunes bourgeois qu'on veut berner, soulever et exploiter, un des sentiments les plus chers à

<sup>238</sup> « Causerie de J.-C. Harvey au Kiwanis », *le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 3 et p. 8.

<sup>239</sup> « L'ambition de n'être les serfs de personne », *L'Action nationale*, 1919, in : Georges Vincenthier, *Histoire des idées au Québec, Des troubles de 1837 au référendum de 1980*, Montréal, vlb éditeur, 1983, p. 114.

<sup>240</sup> *Le cri de Québec*, 12 juin 1925, p. 1.

l'homme »<sup>241</sup>. Dans cette perspective, l'écrivain se dit patriote et non nationaliste et considère comme « des sectaires ou comme des exploiters, les hommes qui se barricadent derrière l'idée nationale et qui seraient prêts à tout sacrifier à cette idée, sans tenir compte de tous les bonheurs que peut éteindre une telle hérésie et de toutes les douleurs qu'elle peut susciter »<sup>242</sup>. Aussi, cet *Autre à deux têtes*, dont parle Létourneau, régit la vie canadienne française et soumet le peuple à un état d'aliénation incontestable. Les Canadiens français vivent les caractéristiques habituelles de toute domination, ce qui justifie l'objet de comparaison, même si, pour reprendre Memmi, chaque domination a sa physionomie particulière. Ainsi, le recours à une démarche comparative permet de faire ressortir les singularités de ces dominations et de mettre en évidence le mécanisme du refus dans des contextes coloniaux différents, ce pour aboutir au rapprochement des itinéraires et des imaginaires de deux collectivités francophones. Ce regard critique sur les distorsions et les contradictions qui peuvent s'introduire dans certaines représentations francophones permet de mettre en évidence les vraies spécificités de chacune de ces collectivités.

---

<sup>241</sup> Jean-Charles Harvey, *Art et combat*, « Nationalisme passionnel et nationalisme humain », Montréal, Éditions de l'A. C.- F., p. 211.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 217.

## CONCLUSION DU PREMIER CHAPITRE

Les Caraïbes et le Québec ont d'abord reproduit l'identique, la continuité, en s'alignant sur la mère patrie<sup>243</sup> dont ils ont essayé de prolonger la tradition. Dans les années trente, certains intellectuels choisissent de s'inscrire dans la rupture : Caribéens et Québécois cherchent à se constituer en toute autonomie. Ces mouvements, dès les années vingt, annoncent l'effervescence qui va faire basculer les vieilles littératures nationales. La rupture dans les Caraïbes est cependant plus marquée : on critique les institutions de la société coloniale et on propose de nouveaux paradigmes, telle que la Négritude : la rupture est alors concentrée dans un acte fondateur. Au Québec, le processus de différenciation est moins évident, plus lent et individuel. Mais ce « retard » est ambiguë : parallèlement, il permet au Canadien français de se distinguer du colonisateur (du Canada anglophone).

Ces deux collectivités visent pourtant un mouvement d'émancipation contre le discours dominant : la démarche de la rupture procède en effet par la critique de ce discours, qui se révèle être le discours européen aux Caraïbes (discours du colonisateur) et le discours religieux et conservateur au Québec (discours du colonialiste). Ces paroles transgressives nous intéressent dans le cas de Césaire et Harvey : quelles vont être leurs stratégies pour arriver à leur fin ? Quelles formes emprunte leur nouveau discours ? Prenant conscience de la domination, ces auteurs vont mettre en valeur les problématiques respectives de leur société et vont tenter, par une subversion narrative, de créer un nouvel imaginaire social.

Dans ce sens, la négation de l'être dominé est enfin refusée, mais nous avons pu constater que cette prise de conscience est longue et n'a rien de soudain : il se produit en effet une lente accumulation de changements mineurs ; mais « le passage à la modernité apparaît de moins en moins un processus linéaire et il est difficile, voire impossible, de marquer un seuil à partir duquel « ça y est ». Il ne s'agit pas d'un processus inexorable de

---

<sup>243</sup> Comme souligné en introduction, le terme « mère patrie » peut sembler problématique dans notre approche comparative. La « mère patrie » fait référence à deux lieux différents dans le cas des Caraïbes et du Québec : il s'agit de l'Afrique pour les esclaves et leurs descendants et de la France pour les Québécois.

marche vers le progrès et la modernité « n'annule » pas la tradition, elle semble plutôt l'intégrer, la réinterpréter »<sup>244</sup>.

Les réactions au Canada français se concrétisent dans les années trente, où a lieu un « décrochage »<sup>245</sup> historique. Olivar Asselin, Victor Barbeau, Marcel Dugal et Jean-Charles Harvey se dégagent de l'emprise cléricale seulement à titre individuel et fustigent la mauvaise qualité de la littérature et son étroitesse d'inspiration. Ces figures individuelles se démarquent de la collectivité, permettent et facilitent une littérature du refus qui se confirme dans les années trente et quarante. Le Québec commence aussi à s'identifier et à se solidariser des petits peuples soumis à un état de dépendance culturelle, politique ou spirituelle. Il s'agit dorénavant de se confronter aux dogmes et aux systèmes de répression. Plus qu'un refus, ces réactions affirment les valeurs spécifiques de l'authenticité culturelle et nationale redécouvertes dans un courant qui se fait de plus en plus (mais difficilement) libertaire.

Marcel Rioux qualifie « d'idéologie de rattrapage » la période commençant après la Deuxième Guerre mondiale. Même s'il faut attendre la fin des années cinquante et le début des années soixante pour que la littérature devienne, notamment au Québec, libre et post-moderne, l'écriture innove dès les années trente. Pour Robert Lahaise, c'est à compter de 1937 au Québec que les signes de renouveau se multiplient, avec notamment un lyrisme nouveau qui s'impose : cosmique avec Granbois, intérieuriste avec Garneau et épique avec Savard. Le théâtre commence aussi à s'émanciper<sup>246</sup>. Les années trente semblent ainsi avoir constitué une « sorte de degré zéro entre le passé et l'avenir »<sup>247</sup>, la littérature du refus émergeant dans la dialectique continuité / rupture. Parallèlement, l'Indigénisme, la Négritude et quelques manifestes suffisent à démanteler des années de négations des communautés noires. Césaire, Damas, Depestre, Glissant, Gratiant, Roumain, Nègre, Zobel et bien d'autres ont été parmi les premiers à chanter la réalité de la race noire dans le monde colonial occidental. Il leur faut tout assumer d'un coup : combat, enracinement, lucidité, dépassement... Une « poésie noire » fait son apparition, profondément inspirée par le sentiment racial. Il est intéressant dans ce sens d'étudier la filiation des auteurs, Césaire

---

<sup>244</sup> Mickaël Elbaz, *op. cit.*, p. 25.

<sup>245</sup> Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 1.

<sup>246</sup> Robert Lahaise, *op. cit.*, p. 377.

<sup>247</sup> Michel Fournier, *L'entrée dans la modernité*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 8.

s'emparant du surréalisme européen pour ensuite le récupérer dans un discours oralisé, Harvey recourant quant à lui aux langages sociaux existant, les intégrant de façon particulière à son récit.

Ce premier chapitre a établi l'historique du processus d'émergence du refus dans les Caraïbes et au Québec. Se refusant d'abord, les littératures caribéenne et québécoise s'investissent d'un nouveau rôle dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. D'un côté perdurent les formes et les thèmes littéraires les plus traditionnelles, de l'autre cette même littérature s'engage résolument dans la modernité. Même si ces premiers groupes contestataires se désagrègent progressivement, ils restent le premier lieu d'expérimentation des hommes de l'après-guerre, se situant dans la « crise de civilisation » de l'époque, dénoncée aussi par les intellectuels occidentaux. La poésie de Césaire et le roman de Harvey prennent dans ce contexte toute leur ampleur : réagissant individuellement contre le discours social ambiant, ces deux hommes vont se servir de leur plume pour rendre compte de l'aliénation généralisée dans leurs pays respectifs. Ces écrivains francophones commencent à rendre sensible l'inégalité sociale inhérente au statut colonial établi. Cette maturation des consciences se précipite : la littérature caribéenne se donne pour objet l'affirmation d'une identité collective. Ainsi, le renouveau commence dès le début des années trente par l'émergence d'un refus et dans les nouveaux thèmes abordés. Chez Césaire, la dynamique subversive n'est autre que la situation historique caractérisée par le colonialisme. Chez Harvey, le refus s'effectue contre un contexte social marqué par les élites clérico-bourgeoises dont la domination empêche l'affirmation identitaire du Canadien français. Ces deux écrivains n'ont en définitive qu'une seule ambition : créer l'homme nouveau et lancer leur peuple respectif dans une « aventure nouvelle »<sup>248</sup>. Harlow souligne le rôle vital joué par la littérature de résistance : « Resistance literature [...] has in the past played a vital role in the historical struggle of the resistance movements in the context of which it was written »<sup>249</sup>.

Dans cette perspective, nous analyserons les discours économique, culturel, médical, éducatif et religieux présents dans *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés*, qui se réalisent parallèlement au discours dominé et qui ordonnent le discours

---

<sup>248</sup> Iyay Kimoni, *Destin de la littérature Négro-Africaine ou problématique d'une culture*, Naaman, Kinshasa, Sherbrooke, Presses Universitaires du Zaïre, 1975, p. 99.

<sup>249</sup> Barbara Harlow, *op. cit.*, p. 200.



social dans les années trente tout en rendant compte des clichés et des stéréotypes du discours colonialiste et esclavagiste. Leur subversion amène la création d'un nouvel imaginaire social qui se construit progressivement et se lie à la littérature du refus. Dans ce sens, le champ discursif composant *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* contient une pratique de renversement, impliquant le remaniement du discours dominant. Cette lutte contre la domination situe les œuvres dans une « discontinuité » dont la parole est le pouvoir, l'intrusion du discontinu dans le continu favorisant aussi l'apparition de la nouveauté à travers la littérature de résistance. Pour reprendre Glissant, la légitimité de la colonisation est enfin rompue, « la chaîne de la filiation n'a plus de sens et la communauté erre au monde »<sup>250</sup>.

---

<sup>250</sup> Édouard Glissant, *Poétique...*, op. cit., p. 64.

## 2. LA CONSTRUCTION D'UN CONTRE-REFUS

Dès le début des années trente, une inquiétude profonde s'empare de l'intelligentsia européenne troublée par les effets de la Crise. Certains écrivains attribuent déjà la responsabilité de cette crise à la civilisation bourgeoise et remettent en cause les valeurs traditionnelles, constituant ainsi l'avant-garde de la contestation littéraire et philosophique. Ces écrivains avant-gardistes optent souvent entre deux attitudes : un rapprochement avec le communisme ou l'isolement dans le nihilisme et le doute<sup>1</sup>. Dès 1938, l'édition française favorise le développement de cette littérature de l'inquiétude, de la négation et de la rupture. Parallèlement, les pays colonisés commencent à refuser le statut de subordination dans lequel ils ont été maintenus jusqu'alors. C'est dans ce contexte qu'apparaissent *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés*.

Pour Césaire et Harvey, la cause première des événements qui endeuillent leur pays est à trouver dans « le fait colonial »<sup>2</sup>. Les auteurs se placent dans un monde marqué par le déracinement et la colonisation de larges populations : la situation coloniale, qu'elle soit sociale ou morale, favorise la dépossession de soi, la déperdition de l'être dominé, écrasé et aliéné. Avec Césaire et d'autres écrivains issus de l'intelligentsia antillaise, il y a volonté de rupture avec l'hégémonie européenne. Le refus de la domination coloniale équivaut chez lui au refus de la domination d'une race par une autre : la crise coloniale ouvre la crise de la domination blanche. L'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal* assume cette situation d'autant plus qu'il est lui-même un colonisé de couleur noire. Ce genre d'aliénation n'a jamais été vécue par aucune autre race du monde, c'est pourquoi, d'emblée, notre discours se confronte à celui des années soixante qui comparait la situation du noir colonisé à celui du Québécois isolé. Harvey se détache de cette « identification raciale » pour proposer une hétérogénéité de voix dans une société paralysée par la peur. La rupture s'établit plutôt contre l'hégémonie du clergé et de la bourgeoisie d'affaires régnant au Québec. A titre d'exemple, l'auteur rejette à plusieurs reprises dans *Les demi-civilisés* le terme « race »,

---

<sup>1</sup> Pour une analyse plus détaillée de ce contexte littéraire en France, c.f. Christophe Wondji, « Le monde d'Aimé Césaire à l'époque du *Cahier* », communication donnée au séminaire de Licence de Lettres Modernes sur *Le Cahier d'un retour au pays natal*, Université d'Abidjan, le 23 mars 1973.

<sup>2</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968, p. 55.

utilisé à l'époque par Lionel Groulx et dont le sens se différencie largement de la « race » noire.

Le cadre du refus de toute aliénation et de toute sujétion témoigne du refus de l'ordre colonial et d'une quête identitaire. Mais se redécouvrir et s'affirmer en tant que sujet implique le refus et le rejet des attributs imposés par un « pouvoir dominant ». L'écrivain, poète ou narrateur refuse avec force ce pouvoir, se dotant lui-même d'un autre pouvoir : celui de nier un certain monde et de construire un ensemble de données qui font du héros une conscience libre. Il s'agit donc pour eux de « se situer » face au colonisateur, au monde et au temps. Après destruction du « pouvoir dominant », le refus conduit-il irrémédiablement à une acceptation contraire, comme le rapporte Albert Camus : « Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement »<sup>3</sup> ? La préoccupation qu'affichent ces deux écrivains est de passer au crible le discours dominant, de vérifier sa légitimité, sa validité. Le « contre-discours » engendré dans cette perspective mène ces œuvres vers une démarche transgressive.

Le premier chapitre a agencé les œuvres du corpus dans une dialectique opposant la rupture à la continuité et les a replacé dans leur contexte afin de mieux examiner les conditions d'énonciation qui régissaient de tels discours. Ce deuxième chapitre met en exergue le fonctionnement de la rupture mise en œuvre par Césaire et Harvey et ouvre sur le thème de l'« invention ». La dialectique rupture / continuité se déplace vers la dialectique récupération / invention. Cette nouvelle lecture repose sur un postulat qui peut être formulé comme suit : dans l'ordre des discours, rien ne se perd ni ne se crée, mais tout se transforme et se reforme autrement. En d'autres termes, le texte « neuf » résulte d'une distribution particulière des énoncés discursifs existants et de l'invention d'une nouvelle vision du monde issue de la conscience du narrateur en question. La situation périphérique des littératures francophones par rapport aux institutions littéraires, tels que la Martinique et le Québec, impose un discours théorique sur la création ou l'invention. Faut-il penser, comme Fanon, que toute invention ou transformation culturelle est impossible dans un contexte colonial ?<sup>4</sup> En définitive, jusqu'à quel point peut-on construire quelque chose de

---

<sup>3</sup> Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 25.

<sup>4</sup> René Depestre, *Pour la révolution, pour la poésie*, Bibliothèque Nationale du Québec, Leméac, 1974, p.115.

nouveau ? Dans cette perspective, les modes d'actions et les stratégies pour le combat vont être consécutivement étudiés. Ce deuxième chapitre analyse également la relation entre le littéraire et le discours social et met en évidence une rhétorique propre à la résistance : celle du refus émergeant et de son mécanisme. Théoriser la nature du colonisé et les résistances culturelles et politiques qui en découlent conduit à une kyrielle de questions. Existe-t-il une définition commune des objectifs dans la recherche de la liberté et du progrès ?

Dès lors, il s'agit d'identifier dans les textes un certain nombre de thèmes communs. A cette fin, nous nous proposons de lire *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés* au travers du discours social des années trente afin d'établir des corrélations entre les structures de l'univers romanesque ou poétique et les structures sociales du milieu humain dans lequel les œuvres apparaissent. Nous espérons de la sorte apporter une modeste contribution à la lecture de ces deux textes fondateurs déjà beaucoup étudiés, mais jamais sous l'angle sociocritique. Dans ce sens, nous jugerons du poids du refus en relation avec les engagements de la collectivité<sup>5</sup>. Les auteurs refusent les conditions humaines et sociales engendrées par le « fait colonial ». Mais comment font-ils pour reconstruire « autre chose » tout en empruntant les mêmes traces, dans la mesure où Césaire et Harvey ne refusent pas tout à fait la même chose ? La méthode vise à définir des règles qui permettront éventuellement de construire une théorie du refus et à mettre à jour la régularité de sa pratique discursive. Ces considérations vont nous permettre de relever progressivement les ambiguïtés du refus et d'approcher simultanément trois termes qui apparaissent de façon récurrente dans le discours social des années trente : esclavagisme, colonialisme et civilisation.

Notre analyse se charge de comparer les deux œuvres francophones à l'étude et de les mettre en rapport en montrant ce que les discours ont de spécifiques. L'approche cernera les formes de l'exclusion vécue par les auteurs du refus et se penchera sur la formation des discours par rapport au système de contraintes. De la sorte, la thèse établit un va-et-vient constant entre l'œuvre étudiée et le contexte. Il s'agit de montrer en quoi le discours du refus est en « marge » et de chercher en quoi les textes anticipent ou font écho. Comme le déclare plus précisément Foucault,

---

<sup>5</sup> On pourra notamment retracer une certaine filiation, une similitude de ton par exemple, entre les textes ou les articles de journaux parus avant les années trente.

le problème est de retrouver le point de rupture, d'établir, avec le plus de précision possible, le partage entre l'épaisseur implicite du déjà-là, la fidélité peut-être involontaire à l'opinion acquise, la loi des fatalités discursives, et la vivacité de la création, le saut dans l'irréductible différence<sup>6</sup>.

L'objet central de ce chapitre n'est pas de rechercher si le texte est « nouveau » ou « ancien », original ou banal<sup>7</sup>. L'analyse nous aidera plutôt à répondre à la problématique centrale suivante : comment les textes transgressent-ils ou réaménagent-ils le discours social de leur époque ? Cette problématique conduit à l'analyse de différents types de discours mis en texte par les auteurs du refus. Parce que la colonisation implique une domination économique et culturelle, nous situerons les œuvres du corpus autour de ces deux discours. Il s'agit de percevoir comment le texte produit du social et de circonscrire aussi la spécificité esthétique du texte. Les ouvrages de Césaire et Harvey sont certes éloignés mais ils sont tendus l'un vers l'autre, comme destinés à se rencontrer, à se croiser : ils transforment tous deux les éléments de la société en les contestant. On examinera le rapport des textes à leur environnement, à l'aide du co-texte (les autres discours qui font échos au texte) et du hors-texte (l'espace imaginaire du texte), ce qui nous mène vers un certain dialogisme, vers la multiplicité des points de vue de l'époque, ce dans le but d'observer ce qui se dit et s'écrit dans les sociétés de l'époque et de considérer les « écarts » éventuels effectués par les œuvres.

## 2.1. Le contre-refus ou la lutte contre l'aliénation

Le « contre-refus » que nous nous proposons d'analyser est celui de la liberté refusée aux colonisés : refus d'être eux-mêmes, refus de reconnaissance, refus de libertés de toutes sortes. Ce premier refus conduit à l'engagement de nos écrivains : le refus de la « mise à mort » ou « mise en silence » de leur peuple respectif. Ces auteurs reconnaissent un manque, une insuffisance : c'est autrui qui refuse leur « être » et leur devenir pour les doter d'un « paraître ». Cela débouche, dans les années trente, à une confrontation, qui n'est

---

<sup>6</sup> Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 185-6.

<sup>7</sup> Foucault préfère à ces termes l'opposition « régularité » - « irrégularité » (*Ibid.*, p. 188).

rien d'autre qu'une recherche, parfois violente, de moyens en vue de recouvrer la liberté perdue. Ainsi, les œuvres du corpus relèvent d'un « engagement » qui est selon Mouralis l'expression même du refus : « Refus des conseils éclairés et de l'expression des autres. Refus aussi d'un impérialisme culturel qui a toujours su se parer des masques de la modernité et de l'universel »<sup>8</sup>.

Césaire et Harvey décrivent la misère des Caraïbes et du Québec : le contenu de ces descriptions montre une des formes que prend le refus. Aussi, la mise en forme du schéma greimassien nous permet d'effectuer une analyse précise de ces collectivités où règnent les rapports de classes. Nous déterminerons dans ce sens les actants et les opposants des œuvres et du corps social. La méthode analytique empruntera à la sociocritique son approche sociale et de manière plus générale historique, tout en restant axée sur un horizon postcolonial. Il s'agit de mettre en évidence, au cours de cette sous-partie, l'évolution psychologique du narrateur qui passe d'un sentiment d'aliénation la plus totale à une prise de conscience cheminant vers le refus. D'autre part, nous soulignerons les isotopies qui s'installent dans les discours narratifs et qui participent à la transformation du discours social. L'approche consiste « à mettre en valeur ce qui fait la particularité du texte comme tel, les procédures de transformation du discours en texte »<sup>9</sup>.

### **2.1.1. Représentation et description d'un paupérisme généralisé dans le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés***

L'espace d'énonciation est une donnée de l'œuvre postcoloniale : il s'agit de ressaisir l'originalité du lieu, à l'encontre de tous les discours (néo)colonialistes qui voudraient l'assimiler à la culture dominante. Aussi, Césaire et Harvey entremêlent différents discours qui prennent tout leur sens dans cette étude comparative. Il s'agit dans cette sous-partie de rechercher les figures associées au discours économique dans le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Les demi-civilisés*. Césaire et Harvey basent tout d'abord leur refus sur la misère en tant que figure aliénante. L'esclavagisme apparaît dans ce contexte

---

<sup>8</sup> Bernard Mouralis, *Les contre-littératures*, Paris, PUF, 1975, p. 181.

<sup>9</sup> Marc Angenot, *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 37.

économique, terme employé différemment dans le discours social des années trente aux Caraïbes et au Québec.

La thèse envisage de rechercher différents discours présents dans les œuvres du corpus et de les mettre en relation avec des isotopies précises. A cet égard, alors que l'analyse du discours consiste à étudier le contenu idéologique et le style empruntés par l'auteur, l'isotopie se définit comme la cohérence figurative que l'on retrouve dans un texte : « L'isotopie garantit l'homogénéité d'un message ou d'un discours. Elle peut être définie comme un « plan commun » rendant possible la cohérence d'un propos. Ce plan commun doit s'entendre comme la permanence de quelques traits minimaux »<sup>10</sup>.

### 2.1.1.1. Description de la misère

Césaire décrit dans le *Cahier d'un retour au pays natal*<sup>11</sup> les îles de la Caraïbe affamées, ruinées physiquement et moralement par l'asservissement : il déploie sous les yeux du lecteur la situation socio-économique et la misère morale des Caraïbes. La réalité sociale sur l'île est troublante : l'aliénation, sous ses formes les plus virulentes et perverses, ronge la nature et l'homme. Outre cette pauvreté, le poète mentionne l'exiguïté, l'insalubrité et la pourriture morale des rues : la rue Paille en est le symbole. La misère du peuple s'oppose en effet au monde des machines, de l'industrialisation naissante rendue sensible dans le *Cahier* par l'omniprésence du ciment et du béton. Le ciment retient « la carcasse de bois comiquement juchée » (CR, 13) de la maison du narrateur. La ville « avance » (CR, 17), comme « l'acier neuf et le béton vivace » poussent » (CR, 32). La mère du narrateur pédale jour et nuit la machine à coudre « Singer » (CR, 18). Cette industrialisation représente à bien des égards le monde blanc : l'économie du pays est blanche, mais le travailleur est noir : « Écoutez le monde blanc [...] ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique [...] » (CR, 48). Ce rapport travailleur noir / employeur blanc est reproduit par un journaliste dans *La Revue Indigène* : « L'un des problèmes les plus délicats de la colonisation réside assurément dans le travail indigène et dans les

<sup>10</sup> Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Presses Universitaires de Lyon, 1979, p. 91.

<sup>11</sup> *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris-Dakar, Éditions Présence africaine, 1983, p. 13. Dans les références subséquentes, ce texte sera appelé *Cahier*. Lorsque nous le citerons, nous accompagnerons les citations en question de l'abréviation CR suivi du numéro de page.

rapports de ce travail avec les employeurs européens. Tandis que certains économistes rêvent d'asservir ce travail sous une forme plus ou moins déguisée, les autres veulent qu'il reste entièrement libre »<sup>12</sup>. On trouve ainsi dans le *Cahier* un discours économique protestataire encore timide dans le discours social des années trente en France.

L'activité esclavagiste participe aussi au discours économique. L'esclave est un bétail que l'on vend comme les draps et la viande (CR, 39) : « nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux » (CR, 38). L'esclave noir est assimilé à cette matière première ; c'est ainsi qu'il est représenté aux yeux de la société esclavagiste : « C'était un très bon nègre / et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houer, / fuir, couper tout, tout autre chose vraiment que la / canne insipide » (CR, 60). L'économie des plantations ne profite en rien au Caraïbe, qui ne fait que travailler et produire pour l'Autre. Le Noir n'a pas par ailleurs participé à ce progrès que le narrateur assimile à l'impérialisme européen, par ce vers récurrent dans le *Cahier* et hautement significatif : « Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole / Ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité [...] » (CR, 48). E. Revert, qui publie une thèse sur la Martinique en 1949, écrit dans ce sens : « Le niveau de vie réel ne semble pas s'être élevé pour la majorité des travailleurs depuis 1880, peut-être même depuis l'esclavage. La chose est en tout cas certaine depuis 1920 »<sup>13</sup>. Ainsi, le narrateur se retrouve au début du *Cahier* dans une ville frappée de désolation, d'inertie. Il présente des êtres doublement aliénés : en tant que prolétaires d'abord, puis en tant que Noirs, dans la mesure où on leur déniait jusqu'à la notion d'humanité. C'est le tableau de cette misère que le poète devra commencer à accepter avant de réclamer son héritage africain. C'est en effet cette situation d'inégalité sociale et ces conditions de misère et d'aliénation que le texte va dénoncer pour susciter la prise de conscience des exploités et amener ces derniers à la conquête de leur identité et de la liberté politique<sup>14</sup>. Cette description de la déchéance sociale des Caraïbes révèle de la part du poète une position anticolonialiste : il remet en question le système colonial qui a réduit les peuples des Caraïbes en état d'extrême misère.

---

<sup>12</sup> Étienne Marsan, « Le travail Indigène », *La Revue Indigène*, n° 1, janvier 1906, p. 12.

<sup>13</sup> *La Martinique*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1949, p. 40.

<sup>14</sup> Frantz Fanon écrira par la suite que la description des Caraïbes effectuée par Césaire dans le *Cahier* n'est nullement poétique, c'est-à-dire qu'elle n'est pas essentiellement lyrique : elle révèle aussi une vision réaliste.



Le narrateur dans *Les demi-civilisés*<sup>15</sup>, au début du roman essentiellement, erre dans une misère généralisée qui prolifère dans la ville de Québec<sup>16</sup>. Il décrit tout particulièrement les tristes misères des paysans et de l'ouvrier, abandonnés à leur propre sort depuis la Conquête, exploités au profit de la bourgeoisie libérale et capitaliste, mais demeurant encore l'un et l'autre, malgré un siècle et demi de totale soumission, les seuls véritables bâtisseurs de la nation. Ces classes laborieuses semblent aussi doublement aliénées : elles sont les plus dominées de toutes et les seules véritables exploitées. Au Québec, la crise des années trente tire son originalité du fait qu'elle frappe une société déjà avancée dans la voie de l'industrialisation, mais très en retard dans la voie de l'urbanisation. Dans ce sens, la population s'appuie sur les mécanismes de défense de la société traditionnelle<sup>17</sup> – l'Église et les paroisses – « pour assurer sa sécurité dans les moments de crise »<sup>18</sup>. Le langage économique est au cœur du discours social à cette époque. Aussi bien Lionel Groulx<sup>19</sup> que les jeunes revues usent de ce discours. A titre d'exemple, les revues *Vivre* et *La Relève* cherchent, selon des voies apparemment bien différentes, un *style de vie*. Parallèlement, le *Manifeste* des Jeunes-Canada (1932) dénonce les « capitalistes étrangers » qui font peser sur les Canadiens français « la pire des dictatures ». Ce terme de « dictature » renvoie au sentiment de sujétion. Eugène l'Heureux écrit à la même époque un article intitulé « La dictature économique dans la province de Québec »<sup>20</sup>. Ce dernier déclarait déjà en 1929 : « Il faut se rendre à l'évidence : le capital étranger gouverne plus que notre gouvernement – vers l'esclavage »<sup>21</sup>. L'auteur est outré dans cet article de constater que l'on impose dans

---

<sup>15</sup> *Les demi-civilisés*, Les Presses de l'Université de Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde, 1988, p. 132 et 136. Dorénavant, lorsque nous citerons des passages de ce texte, nous accompagnerons les citations en question de l'abréviation DC suivi du numéro de page.

<sup>16</sup> Dans son premier roman (*Marcel Faure*, 1922), Harvey se préoccupait déjà de la situation économique du Québec. Le héros Marcel Faure, économiste, rêvait de fonder une ville-modèle. Harvey cherchait avant tout à comprendre et à éclairer le lecteur sur la conjoncture économique du pays.

<sup>17</sup> Harvey reproche aux économistes canadiens français de voir le salut de la nation dans le retour aux traditions de la petite industrie. D'après lui, seule la grande industrie élève le standard de vie et permet de ne plus vivre de façon « primitive » (*in : le Jour*, 29 janvier 1938, p. 6).

<sup>18</sup> Fernand Dumont, Jean Hamelin, J-P Montminy, *Idéologies au Canada-français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 26.

<sup>19</sup> « A l'heure actuelle, pour sauver leur avenir et leur culture, les Canadiens français auront besoin de conquérir, en même temps, leur liberté économique », in Lionel Groulx, « L'éducation nationale », conférence au Congrès des instituteurs catholiques de Montréal, 5 décembre 1936, reproduite dans *Directives* (Montréal, Éditions du Zodiaque, 1937), p. 142.

<sup>20</sup> Eugène l'Heureux, « La dictature économique dans la province de Québec », *L'Action nationale*, 1<sup>er</sup> semestre 1933, pp. 66-78.

<sup>21</sup> Eugène l'heureux, « Que sera demain notre dimanche ? », *Le Progrès du Saguenay*, Chicoutimi, vol. 43, n°17, mardi 24 décembre 1929, p. 4.

certaines usines (telles que les manufactures de papier) aux ouvriers canadiens français de travailler le dimanche. Il termine son article en ces termes :

Nous avons un Gouvernement qui gouverne bien les petites gens, mais qui est plus gouverné qu'écouté par les gros intérêts capitalistes [...]. Que ce régime de laisser-faire dure encore quelques années, et on nous considèrera comme les nègres blancs d'Amérique ; nous serons des serviteurs partout et en tout. Nous serons pauvres à tous les points de vue [...].<sup>22</sup>

Cette citation montre que les Canadiens français se sentent totalement asservis par l'économie, une situation qui est parfaitement représentée dans *Les demi-civilisés*. Le journaliste Camille Bertrand écrit dans ce sens au sujet de la situation économique du Québec dans les années trente : « Vie agricole appauvrie et désorganisée. Vie économique dominée par une âme et du sang étranger »<sup>23</sup>. Les Canadiens français sont dominés économiquement par les Anglais, mais aussi par la bourgeoisie d'affaires qui s'enrichit à ses dépens. Au Québec en effet, dès les années vingt, des hommes d'affaires favorisent l'industrialisation et l'urbanisation qui renforcent leur statut social. La collectivité québécoise accepte le joug économique comme un bienfait, sans se rendre compte que cette dépendance économique la prépare, petit à petit, à devenir les « parias » (DC, 220) de l'Amérique. Lorsque Max Hubert se décrit dans les premières lignes du roman, ce sera entre autre en ces mots : « Aucun sens pratique, un fier dédain pour l'argent et les hommes d'argents [...]. Je ne comprends pas qu'on puisse longtemps fuir la joie pour un profit [...] » (DC, 85). Le narrateur se situe déjà par rapport à cette économie naissante. Il décrit d'un côté la misère d'une ville et de l'autre l'industrialisation, symbolisant la richesse et le progrès :

Nous habitons un logis sordide, dans un quartier grouillant d'enfants et de vermine. Des rats, furtifs et sinistres, passaient devant la porte de service après s'être vautrés dans les poubelles [...]. A la tombée du jour, quand la foule sortait, dense et rapide, des magasins, des usines et des chantiers, les humains m'apparaissaient comme des troupeaux sombres et je croyais assister à l'évacuation d'immenses fermes d'élevages. (DC, 105)

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> « Le rôle des intellectuels canadiens-français », *le Devoir*, avril 1935, p. 1.

Ainsi, le texte *Les demi-civilisés* reproduit un discours économique largement présent dans les années trente, où « les idées suivent la loi de l'offre et de la demande » (DC, 127) et où la culture, de façon imagée, se trouve enfermée dans des bouteilles qui contiennent « l'esprit pur. Une loi renforcée par des sanctions sévères prohibe absolument l'usage de produits intellectuels autres que ceux-là » (DC, 130). L'image des magasins hante le protagoniste Max Hubert (DC, 130). La naissance de son journal intitulé *Vingtième siècle* est considérée comme un simple « commerce » (DC, 135), une « affaire mauvaise » (DC, 140) selon le protagoniste Meunier, qui est alors perçu comme un fin calculateur, répondant à Max Hubert et à sa fille Dorothée : « J'aiderais n'importe quel type calé qui me proposerait une entreprise pratique, avec des bénéfices au bout et la garantie d'un remboursement du capital et des intérêts » (DC, 140). Le narrateur condamne cette société obsédée par l'argent et désintéressée par les propositions de nouveauté qui ne rapportent pas immédiatement<sup>24</sup>. C'est pourquoi l'entreprise de Max Hubert ne peut, économiquement, aboutir qu'à l'échec : il n'aura pas le soutien économique nécessaire pour devenir indépendant du créancier, le bourgeois Luc Meunier<sup>25</sup>.

La véritable désaliénation du Caribéen ou du Canadien français implique donc une prise de conscience des réalités économiques et sociales<sup>26</sup>, naissante dans le discours social des années trente. La condition socio-économique, désastreuse aux Caraïbes et au Québec, conduit à un état de misère et à une situation de souffrance. Kanaté Dahouda soulignait la différence majeure entre ces deux peuples :

Le niveau de vie et le progrès matériel de la collectivité québécoise sont nettement plus enviables que ceux de la communauté martiniquaise où les rares signes de prospérité ne sont rattachés qu'à l'espace de la classe dominante, c'est-à-dire au monde de la bourgeoisie coloniale et de ses acolytes, qui détiennent les richesses de la société ainsi que tous les privilèges liés à cette prérogative.<sup>27</sup>

---

<sup>24</sup> Pour Jean-Charles Harvey, l'économie doit reposer sur le libéralisme axé sur l'industrie privée et l'initiative individuelle. Selon lui, le libéralisme économique respecte les lois de la nature (la loi du plus fort). C'est seulement en pratiquant celle-ci que la société peut en arriver à sauvegarder la liberté individuelle et l'esprit d'initiative, seules conditions du dynamisme économique.

<sup>25</sup> La revue *Vingtième siècle* finit par prendre fin à cause de « la perte irréparable de revenus » (DC, 226).

<sup>26</sup> Ce sera la conclusion tirée par Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.

<sup>27</sup> Kanaté Dahouda, *Aimé Césaire, Paul Chamberland et le pays imaginaire*, thèse de doctorat, Université Laval, 2000, p. 116.

Aussi, alors que la domination économique est marquée aux Caraïbes par l'autorité coloniale, elle est imputable au Québec au régime anglo-saxon et à la bourgeoisie d'affaires. Dans les deux cas, on trouve dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* un sentiment de frustration et de dépossession face à ce système d'exploitation et au véritable cancer social qui règne dans leur collectivité.

Les sociétés caribéenne et canadienne française sont donc « malades » économiquement : la blessure et la fièvre constituent en effet les deux figures récurrentes se rapportant à la maladie dans les œuvres du corpus. A cet égard, une mince frontière sépare le discours économique et le discours médical dans ces textes. Face à ce mal-être, les auteurs recherchent les médicaments à administrer à leur peuple. Dans ce sens, le discours médical s'oppose à la jeunesse et au dynamisme naissant des narrateurs respectifs. Dans *Les demi-civilisés*, la fièvre submerge souvent les protagonistes (DC, 105, 166, 258), à laquelle s'ajoutent de nombreuses blessures (DC, 202, 215, 248). La foule est « chétive » (DC, 130), avec « ces faces qui défilent ici sont inexpressives comme des masques de plâtre » (DC, 131). Du masque blanc porté par les Noirs et que rend sensible Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, on retrouve dans le roman de Harvey le masque faux et hypocrite de la foule qui exécute en silence les mœurs politico-religieuses de l'époque. La maladie est ainsi généralisée et le texte comporte de nombreuses images ou figures s'y référant (DC, 135). Les colonisés paraissent même « empoisonnés » par un système léthargique qui n'aboutit qu'à l'immobilisme (DC, 179). Dans ce texte, les colonisateurs sont ces prétendus médecins qui administrent aux « bootleggers de l'intelligence [...] un astringent qui guérit le cerveau de tout danger de création » (DC, 131, 177). Ce discours médical se retrouve dans le discours social, à l'image de cet article d'Henri Girard : « Je vois dans *Les Demi-civilisés* le rayon X qui révèle sous la chair d'apparence saine le cancer qui donnera la mort, si on ne s'empresse pas d'opérer le malade. Il ne pourra empêcher les esprits droits de garder en mémoire l'image du mal qu'il importe de guérir »<sup>28</sup>. Dans ce même ordre d'idées, le Québécois Camille Bertrand écrit dans *Le Devoir* à l'époque : « Notre pauvre peuple, non seulement secoué, comme tous les autres, par la terrible crise mondiale, mais encore miné intérieurement par l'action sourde de bacilles rongeurs. On

---

<sup>28</sup> « La vie littéraire : un livre de combat », *Le Canada*, 27 avril 1934, p. 2.

dirait qu'une sorte de torpeur, comme une anémie générale, a envahi tout son organisme »<sup>29</sup>.

La maladie est aussi extrêmement présente dans le *Cahier* et se montre hautement représentative. Tout d'abord, les Caraïbes (CR, 8) toutes entières subissent ces avanies, puis « la ville » (CR, 11), le narrateur créant ainsi un effet de « zoom » afin de généraliser le problème. La plaie du Morne se transmue ensuite en « vos plaies ». Ce déplacement permet au narrateur de glisser sur la maladie des Caribéens. Il s'agit « de vomissure de négrier » (CR, 33), puis de sa race qui est « rongée de macules » (CR, 52). La blessure et la plaie (CR, 12, 22, 58, 60) sont omniprésentes pour montrer que tout le mal infligé à la race noire n'est pas effacé et reste à jamais inscrit dans les mémoires. La blessure (CR, 43) devient ces « blessures incises en son tronc » (CR, 50). Ce thème est finalement inscrit dans la totalité des îles des Caraïbes marquées par le pluriel : « Iles cicatrices des eaux / Iles évidences de blessures » (CR, 54). Les marques de violences ont été infligées à une race entière.

La description du paysage miséreux conduit les narrateurs à utiliser un discours médical qui a ici une fonction thérapeutique : la dénonciation de ces maladies est un constat réaliste où l'écriture intervient comme remède thérapeutique. Les textes rendent compte dans ce sens de la situation agonique de la société dominée ou colonisée par cette cruauté mise en exergue<sup>30</sup>. A travers ces descriptions, Césaire et Harvey remettent en cause le système colonial qui a réduit le peuple caribéen et canadien français en état d'extrême misère.

---

<sup>29</sup> « Le rôle des intellectuels canadiens-français », *le Devoir*, *op. cit.*, p. 1 et p. 7.

<sup>30</sup> Dans un article, Moura étudie la différence et la continuité de ces littératures avec l'Europe dans la manière de traiter l'espace (c.f. Jean-Marc Moura, « Littératures coloniales et postcoloniales », pp. 180-184, in : *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs, Afrique, Caraïbe, Canada*, conférences du séminaire de Littérature Comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, textes réunis par Jean Bessière et Jean-Marc Moura, Honoré Champion, Paris, 1999). Dans ce sens, la description de l'espace établie par les Caribéens se concentrerait sur la différence historique et raciale. En effet, l'espace porte les précieuses traces de l'histoire caribéenne, rendant compte des difficultés actuelles du pays, distancé de l'Europe et des restructurations qu'elle a prétendu lui imposer. Il s'agit pour ces écrivains d'affirmer une continuité culturelle rompue et niée par le colonialisme. Par contre, les littératures des descendants des colons, comme les Québécois, rendent sensible encore l'expérience de profondes continuités avec le pays originel. Harvey montre en effet, à travers la description du paysage, qu'il s'agit d'un espace différent de l'Europe, mais quasi similaire, Europe qu'il invoque d'ailleurs très souvent dans son roman.

### 2.1.1.2. L'être dominé perçu comme du bétail

Dans le *Cahier*, le thème de la contestation se fixe notamment dans le bestiaire : « L'agressivité animale, tout comme chez Lautréamont, est représentée ici non pas de l'extérieur, « massivement » comme dit Bachelard, mais projetée en images fonctionnelles »<sup>31</sup>. Au discours économique correspond donc l'isotopie figurative du bestiaire. Ainsi, l'accusation est grave lorsque le narrateur compare l'esclave ou le Caraïbe à l'animal. Il déclare dans ce sens : « Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes [...] / que nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres » (CR, 38). Perçu comme la pire espèce, l'esclave dort dans ses « excréments » et vit comme des « bêtes traquées » (CR, 21). Le Noir, qui était sensé décrire aux arrivants esclaves les « merveilles » de l'esclavage, est comparé à un « lyrique babouin » (CR, 43). Dans ce sens, « l'humanité s'arrête aux portes de la nègrerie [...] » (CR, 38). Quitte à partir, le narrateur est prêt à devenir « un chiot / un mendigot » (CR, 20), ajoutant plus loin : « car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse » (CR, 22). D'un autre côté, l'Autre, le colonisateur, possède des « molosses »<sup>32</sup> (CR, 61) et est perçu comme un « épervier blanc de la mort blanche » (CR, 25). Par extension, la nature est rendue « animale » : la mer est ainsi perçue comme « un gros chien qui lèche et mord » (CR, 19). Elle est tantôt une principale source de richesse pour les Caraïbes, à travers la pêche, tantôt elle rappelle au narrateur le chemin qu'empruntaient les négriers pendant l'esclavage. A cet égard, le discours césairien, par la contestation brutale et violente de sa rhétorique, transgresse un discours social qui n'est pas encore prêt à accepter de telles accusations.

Dans *Les demi-civilisés*, le narrateur compare les humains à « des troupeaux sombres », croyant assister « à l'évacuation d'immenses fermes d'élevage » (DC, 105). Le narrateur lui-même s'enfuit « comme un chien blessé » (DC, 107). La comparaison révèle ici, par le système d'association mis en place, les correspondances et les parentés entre le Canadien français et l'animal dans les années trente. Le peuple apparaît comme un animal plutôt « domestiqué » (DC, 114), comme un « troupeau servile ou terrifié » (DC, 149), « un

<sup>31</sup> Abiola Irele, « Les obscures espérances ou l'imagerie de l'oeuvre poétique d'Aimé Césaire », in : *Soleil éclaté, op. cit.*, p. 221.

<sup>32</sup> D'après Gloria Nne Onyeoziri (in : *La parole poétique d'Aimé Césaire*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 163), le molosse est un gros chien féroce qui était utilisé par les esclavagistes dans les champs de canne pour attraper les esclaves qui essayaient d'échapper à leurs corvées.

troupeau de simples et de soumis » (DC, 184). La foule est comparée à une « meute » (DC, 224). La femme intègre également cet état : elle est comparée à « une petite vache au soleil » (DC, 139) ou encore à « une pouliche difficile à dompter » (DC, 146). Ces figures permettent de montrer la déshumanisation vécue par la collectivité québécoise<sup>33</sup> : Harvey montre ainsi tout le désespoir du travailleur face à sa condition de bête de somme. L'Autre, le bourgeois, est aussi perçu par le narrateur comme un animal : « On eut dit des fauves domptés, parqués en des jardins zoologiques, bien logés, bien nourris, pour devenir l'objet de la curiosité des autres nations » (DC, 165). D'autre part, le bourgeois Bouvier est comparé par Max Hubert à une « bête infecte » (DC, 248), ce dernier désirant le tuer « comme un mauvais chien » (DC, 256). Dumont, autre protagoniste du roman, déclare à propos des intellectuels qui l'entourent : « jamais vous n'avez eu le courage de braquer vos lunettes sur la bête que vous portez en vous » (DC, 184). Ce dernier est par ailleurs comparé à « un monstre » (DC, 199). Les littéraires du terroir et les lettrés conservateurs font aussi l'objet d'une comparaison : d'après le narrateur, si la censure était écoutée par tous, « le témoignage merveilleux de la culture du passé croulerait sous les coups de bélier des barbares » (DC, 151). Le gouverneur, qui était « un Anglais de race, à la face étroite », ressemble à « une tête de lévrier russe » (DC, 202). Enfin, le protagoniste Lucien Joly compare l'élite « à un éléphant attelé à une brouette d'enfant » (DC, 241). La confrontation des bourgeois et de Max Hubert laisse enfin place à des maximes ironiques (DC, 229).

Le colonisateur, pour se donner bonne conscience, « s'habitue à voir dans l'autre *la bête*, s'entraîne à le traiter en bête »<sup>34</sup>. La récurrence des figures empruntées au langage zoologique pour décrire le colonisé démontre le degré de déshumanisation vécu par ce dernier. Ces images de la domestication animale évoque la frustration des auteurs et communiquent une sensation d'étouffement. Les récurrences bestiaires rendent compte aussi de la brutalité de la domination sociale. Frantz Fanon avait déjà soulevé cette idée :

---

<sup>33</sup> Parallèlement, le narrateur oppose à l'inhumain l'humain. Ainsi, Max Hubert déclare : « je suis trop humain pour me résigner [...] » (p. 215). Les « humains » sont les « civilisés » : « Ils sont humains, et, pour être humain, il faut être civilisé » (p. 175). Le Christ, quant à lui, est perçu par Hermann Lillois « fort et terrible comme un lion » mais « humain de tout ce qui fait homme » (p. 219). Ce même protagoniste en profite pour soulever le paradoxe de la religion : « le Christ est humain et la religion fait des hommes tout ce qu'il y a de plus d'inhumain [...] humain depuis les pleurs sur la tombe de l'ami Lazare jusqu'au cri suprême : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » ». L'art aussi est « un fait humain avant d'être un fait doctrinal » (p. 220).

<sup>34</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, op. cit., p. 18.

« De fait, le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique »<sup>35</sup>. Ce qui place le *Cahier* et *Les demi-civilisés* comme œuvres transgressives, c'est qu'elles comparent à leur tour - par un processus de renversement - les colonisateurs à des animaux de la pire espèce, rendant compte essentiellement de leur cruauté et de leur agression vis-à-vis de l'Autre<sup>36</sup>. L'économie, la marchandise et les affaires sont au cœur du discours social dans les années trente ; Césaire et Harvey y introduisent un discours médical pour montrer tout l'assujettissement que produit l'économie sur les colonisés<sup>37</sup>.

### 2.1.1.3. L'oppression économique et sociale

Dans les années trente, des conflits de classe aigus opposent d'une part les classes populaires dirigées par les syndicats ouvriers et les avant-gardes politiques du prolétariat, et, d'autre part, les bourgeoisies nationales détentrices du pouvoir<sup>38</sup>. Dans cette conjoncture économique, Césaire et Harvey ont par ailleurs plus ou moins adhéré aux thèses marxistes et au parti communiste<sup>39</sup>. C'est dans ce contexte économique

---

<sup>35</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 11.

<sup>36</sup> Césaire souligne « ce choc en retour de la colonisation » lorsqu'il déclare que le colonisateur « tend objectivement à se transformer lui-même en bête » (in : *Discours sur le colonialisme*, op. cit., p. 18).

<sup>37</sup> Certaines revues en France, telle que *La Revue Indigène*, cherchaient aussi à l'époque à relever la condition du colonisé. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, comme le souligne le rédacteur en chef dans le premier numéro de cette même revue, « il n'existe pas encore de publication régulière ou individuelle, qui ait assumé cette tâche » (Paul Bourdarie, op. cit., p. 2.).

<sup>38</sup> Sur la crise économique du Québec dans les années trente, c.f Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, pp. 11-167.

<sup>39</sup> Harvey commence à fréquenter des milieux communistes durant l'été 1936. D'après lui, le communisme les débarrasserait de tout ce qu'il déteste, de la société bourgeoise et du fascisme tout particulièrement. Il pense notamment que l'URSS est le refuge des persécutés du monde. A cette époque, il approfondit la philosophie de Marx et pense adhérer au mouvement communiste. Malgré tout, il se proclamera non communiste dans *Le jour* du 23 octobre 1937, rapportant que certains points du programme communiste restent inacceptables. En août 1939, le pacte de non-agression signé par l'Allemand Hitler et le Russe Staline constitue à ses yeux la plus grande malpropreté internationale de l'histoire. D'après lui, le communisme devient une sorte de religion fanatique, sanglante et dictatoriale. Sa camaraderie avec les communistes prend fin à ce moment-là.

C'est en 1946 qu'Aimé Césaire adhère au parti communiste, entièrement gagné à l'idéal d'une société libérée où l'homme serait émancipé des contraintes économiques. Mais dès le début, son adhésion aux thèses marxistes n'est pas sans réserve. Il démissionne en 1956 et explique les raisons de sa démission dans une lettre adressée à Maurice Thorez : le PCF ne condamne pas les crimes de Staline ; le PCF soutient les répressions infligées à l'insurrection algérienne ; les communistes gardent une attitude paternaliste à l'égard du Tiers Monde ; enfin, le PCF n'accepte pas d'élaborer un communisme adapté à la situation martiniquaise (Roger Toumson et Simone Henry-Valmore ont longuement étudié le rapport qu'Aimé Césaire entretenait avec le communisme dans l'ouvrage suivant : *Aimé Césaire, le nègre inconsolé*, Paris, Syros, Vents des îles, 1993, pp. 119-155).



qu'apparaissent aussi les termes « colons » et « propriétaires ». Dans *L'Illustration* parue en 1935, le terme « colon » est attribué aux propriétaires blancs<sup>40</sup>. *La Revue Indigène*, en 1912, situe le « colon » dans la même lignée : le colon est le maître<sup>41</sup>. Des années plus tard, Blérald assimile le colon à ceux qui louent des terres<sup>42</sup>. Dans le discours social québécois, le colon représente par contre le cultivateur<sup>43</sup>, parfois dénommé « fermier »<sup>44</sup> : dans un discours plus nationaliste, le Canada français est prédestiné à être agricole, rural, car tout invite à la colonisation. Cette différenciation montre l'abîme qui sépare historiquement le travailleur des Caraïbes du cultivateur québécois : les Caribéens sont exploités économiquement par le Blanc, ils ne sont pas propriétaires ; les Québécois se veulent maîtres de la terre, même s'il s'agit pour eux de la reconquérir, comme le laisse entendre Gilbert Manseau : « Souvenons-nous que nous ne serons les maîtres chez nous que si nous devenons dignes de l'être »<sup>45</sup>. Ce discours économique conduit à l'analyse des strates sociales présentes dans les sociétés en question et que reproduisent nettement les œuvres du corpus. Le terme racial surgit de cette analyse et représente une des distinctions majeures entre ces deux collectivités francophones.

Le *Cahier* exprime l'essoufflement du vieux capitalisme européen et de son support social, les classes bourgeoises, aspirant à un mieux être social des classes dominées. Césaire se sert de la réalité sociale et historique pour atteindre à la création poétique et à la conscience politique. Les caractéristiques de cette société se retrouvent dans la répartition topographique de la population : répartition discriminatoire fondée sur l'ethnie, la couleur

---

<sup>40</sup> « Le tricentenaire des Antilles françaises », 23 novembre 1935, p. 2. René Didelot, directeur de la banque de la Martinique, écrit : « Le décret du 27 avril 1848 avait bien prévu qu'une indemnité serait attribuée aux colons pour les dédommager du préjudice qu'ils allaient subir : toutefois cette indemnité ne leur aurait pas suffi pour parer aux difficultés de la crise économique qui sévissait et faire face à ses dépenses nouvelles pour eux et devant avoir un caractère de permanence ».

<sup>41</sup> Deredinger (Lieutenant d'Infanterie Coloniale), « Un peuple d'Affranchis, Les Yàl Nàs, Afrique Centrale Française », *Revue Indigène*, mars 1912, pp. 191-202.

<sup>42</sup> Alain-Philippe Blérald, *Histoire économique de la Guadeloupe et de la Martinique du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Karthala, 1986, p. 114 : « Observons que la première des clauses qui engage le colon vis-à-vis du propriétaire consiste dans la culture obligatoire en cannes à sucre de terres louées. Le colon constitue de fait un maillon de la plantation capitaliste ».

<sup>43</sup> S. n., « Retour à la terre ou maintien sur le sol ? », *le Devoir*, 27 février 1933, p. 3. Dans cet article, les fermes sont des « mots de colonisation » ; « Coloniser, c'est semer » ; le fermier ou le cultivateur est nommé « colon ». C'est le sens qu'en donne également *l'Action nationale* : « Quant à l'État, ses lois actuelles en faveur de la colonisation offrent au colon ordinaire prime de défrichement et prime de labour [...] ». » (Georges Courchesne, « Le problème de la terre », vol. I, janvier 1933, p. 13).

<sup>44</sup> S. n., « Le capitalisme et son peuple », *le Devoir*, 18 février 1933, p. 6.

<sup>45</sup> Le Manifeste de la jeune génération, « Pour la défense du français », *le Devoir*, 24 janvier 1933, n. p.

de peau, qui se reconnaît par la pauvreté de son habitat : « un appendice dégoûtant comme les parties honteuses / du bourg qui étend à droite et à gauche tout au long / de la route coloniale, la houle grise de ses toits / d'essentes. Ici il n'y a que des toits de paille que / l'embrun a brunis et que le vent épile » (CR, 19).

Au sommet de la pyramide sociale caribéenne se trouvent les Blancs. Aristocrates du sucre et richissimes créoles, ils n'ont aucune relation mondaine avec les gens de couleur, métis ou noirs. Caste aristocratique et quasiment fermée, « la société des Békés joue le rôle de classe dominante et oriente la politique des gouverneurs dans le sens de ses intérêts »<sup>46</sup>. Dans ce sens, Cécile Celma affirme que, vers 1939, « sur dix familles békés, trois grandes familles, Aubery, Hayot, Despointes, possèdent plus de la moitié du pays entre leurs mains »<sup>47</sup>. La bourgeoisie s'impose en tant que classe économiquement dominante, organisant et dirigeant le système des normes capitalistes. Au milieu de la pyramide, la classe des Mulâtres : gens de la fonction publique et des professions libérales, ils sont des « sangs-mêlés ». Ils vivent dans les villes et s'appliquent à bien parler français, regardant toujours du côté de la métropole. Christophe Wondji poursuit leur description : « Cette classe moyenne est le lieu où se rencontrent toutes les contradictions et toutes les frustrations d'une société antillaise, où fonctionnent avec une puissance étonnante les mécanismes psychologiques de la domination et de l'aliénation coloniales »<sup>48</sup>. Au bas de l'échelle se trouve la masse populaire des Noirs : travailleurs des villes et des champs. L'aspiration de ces Noirs est de rejoindre le groupe des mulâtres en recherchant des mariages avec des personnes de peau claire. Les Caribéens sont ainsi enfermés entre ces trois strates : le Blanc, le Mulâtre et le Noir. Le Noir est soumis au Blanc, exploité et sous-estimé par le Mulâtre. Les agents de transmission des institutions mises en place sont dans ce contexte les hommes d'affaires, les fermiers, l'instituteur (le système éducatif) et le prêtre (transmetteur de l'idéologie religieuse), présents également dans *Les demi-civilisés*. De plus, la société caribéenne est divisée en deux blocs : le monde occidental avec l'Europe et les États-Unis, le « Tiers-Monde » qui se compose des pays et des peuples de la Négritude et des autres peuples opprimés.

<sup>46</sup> Christophe Wondji : « Le monde d'Aimé Césaire à l'époque du *Cahier* » in : *Cahier d'un retour au pays natal d'Aimé Césaire*, Côte d'Ivoire, Université d'Abidjan, 1979, p. 33.

<sup>47</sup> In *Historial antillais*, « Le mouvement ouvrier aux Antilles de la Première Guerre Mondiale à 1939 », s. I., 1978, vol. 5, p. 173.

<sup>48</sup> Christophe Wondji, *op. cit.*, p. 33.

L'oppression se circonscrit selon l'histoire et les conditions géographiques : le Noir est victime en tant que Noir, à titre d'indigène colonisé ou d'Africain déporté. C'est donc d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience. Selon Daniel Guérin, « La noirceur de la peau, et les autres attributs de la « négritude » (cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses) placent automatiquement un individu au dernier degré de l'échelle sociale »<sup>49</sup>. Ainsi, la noirceur de la peau dans les Caraïbes détermine les classes sociales. C'est ce que formule René Depestre à travers cette assertion :

Chez le travailleur blanc la conscience de classe peut-être articulée uniquement à un critère économique objectif, à la nature du profit capitaliste, car le sentiment de supériorité de classe que le bourgeois blanc manifeste à l'égard de l'ouvrier blanc ne fait pas intervenir un facteur racial, ne le touche pas dans sa chair-même. Chez le travailleur noir, sur la conscience de classe, du fait même de l'entreprise coloniale et des alibis qu'elle s'est forgée, s'était greffée une prise de conscience raciale. C'est là une réalité que nul ne peut nier, et qui a trouvée son expression littéraire, artistique, idéologique, dans le mouvement de la négritude.<sup>50</sup>

Ainsi, la position du prolétaire noir a souvent été comparée à la situation du Blanc. Dans les années quarante par exemple, Sartre déclarait que le Nègre, comme le travailleur blanc, est victime de la structure capitaliste de la société : cette situation lui dévoile son étroite solidarité, par-delà les nuances de peau, avec d'autres opprimés. Mais le prolétaire noir était selon lui doublement aliéné : en tant qu'être dont on s'approprie le travail ; en tant qu'être de couleur à qui on donne un sens péjoratif. Il avançait également l'idée selon laquelle la prise de conscience des Noirs colonisés avaient été préparée, des années vingt aux années quarante, par des mouvements parallèles d'identité qui se sentaient également concernés par la notion de race<sup>51</sup>. La race intervient alors comme signe social. Comme le souligne Octavio Ianni :

Les différenciations entre les groupes qui se définissent comme racialement différents, sont des manifestations servant à exprimer, en les mystifiant, les relations de domination - subordination reposant à l'origine sur les conditions d'appropriation des produits du travail – et des propres hommes en tant que producteurs de marchandises – et les cristallisent au niveau de relations sociales

<sup>49</sup> Daniel Guérin, *Les Antilles décolonisées*, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1956, p. 85.

<sup>50</sup> René Depestre, *Pour la révolution, pour la poésie*, op. cit., p. 86.

<sup>51</sup> Jean-Paul Sartre, *Orphée noir*, op. cit.

destinées à légitimer une certaine distribution hiérarchique des hommes.<sup>52</sup>

Dans le discours social des années trente, les Canadiens français s'identifient pourtant à la condition des Noirs, car le paupérisme guette aussi les prolétaires : « Demain, si nous ne les avons déjà, nous aurons nos damnés de la terre »<sup>53</sup>. On parle de « dictature économique »<sup>54</sup> dans ce discours social, les Québécois sont comparés à des « esclaves »<sup>55</sup>. Lionel Groulx devance Memmi et Fanon lorsqu'il expose les répercussions du colonialisme sur la psychologie des peuples opprimés : dès 1937, il parle des conséquences de la sujétion économique qu'il est convenu maintenant d'appeler « néo-colonialisme ». Il laisse ainsi entendre les angoisses d'un peuple assujéti. Selon lui, les étrangers imposent le libéralisme économique, ce qui leur permet d'accumuler les richesses, ce qui perturbe aussi le Canada français traditionnel et engendre l'esclavage économique.

Dans le discours social, tout le mal revient à la bourgeoisie liée de près ou de loin à l'économie anglo-saxonne :

Nous, Canadiens-français, savons plus que personne, le petit nombre de profiteurs à qui seuls bénéficient les ressources naturelles de notre province, l'héritage des ancêtres. Nous savons jusqu'à quel point ce capitalisme mal freiné a développé jusqu'au pire déséquilibre social le prolétariat, a trafiqué de l'épargne populaire, est responsable, en nombre d'industries, de la crise du chômage, impose, à l'heure qu'il est, à notre peuple, sa dure dictature économique.<sup>56</sup>

Le capitalisme étranger encercle la Province. On parle de « régime seigneuriale », de « féodalité économique », de « servitude »<sup>57</sup> économique. Lionel Groulx accuse cet état des choses en employant un langage similaire : « Je ne suis pas de ceux qui fixent à leur province et à leur nationalité d'autre avenir qu'une sujétion définitive et perpétuelle au capitalisme étranger, parce que je ne crois pas que l'esclavage ou le colonialisme

<sup>52</sup> *Race et classe au Brésil*, Paris, Présence africaine, 1965, p. 119.

<sup>53</sup> « L'économie et le national (1936) », conférence reproduite dans *Directives*, op. cit., p. 60.

<sup>54</sup> Jacques Brassier (pseudonyme de Lionel Groulx), « Regards autour de nous », *L'Action nationale*, vol. I, février 1933, p. 112.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> s. n., « Le régime capitaliste », *L'Action nationale*, avril 1933, p. 193.

<sup>57</sup> Dominique Beaudin, « Capitalisme étranger et vie nationale », *L'Action nationale*, juin 1933, p. 326.

économique soit l'état normal d'un peuple civilisé »<sup>58</sup>. Ces termes marquent le déphasage de Harvey avec le discours social de l'époque : pour les nationalistes canadiens français, la colonisation est anglaise et économique. Dans le discours social, l'Anglais est le plus souvent réincarné sous la forme objective d'un mode de production et d'échange. Pour Harvey, la colonisation est avant tout intellectuelle et morale. La solution pour les nationalistes réside dans la terre ; aussi, les déclarations allant dans le sens de Lionel Groulx fusent : « Notre race sera agricole, ou elle ne grandira plus, elle disparaîtra »<sup>59</sup>; « Nous sommes à la fin d'une ère de « mécanisation », de migration, d'urbanisation, de déracinement. Aujourd'hui, nous retournons au terroir »<sup>60</sup>.

Harvey nomme la bourgeoisie d'affaires, représentée dans les Caraïbes par les Blancs et les Mulâtres, les « demi-civilisés » : les « demi-civilisés » sont ces bourgeois qui profitent de la Crise pour appauvrir le peuple<sup>61</sup>, sorte de « Barbares en smoking »<sup>62</sup> qui ne sont intéressés que par leur enrichissement personnel. Aussi, les bases sociales du Canada français peuvent être délimitées comme suit : d'abord une bourgeoisie d'affaires identifiée au capital canadien français en formation mais aussi au grand capital britannique et nord-américain ; ensuite une bourgeoisie socio-culturelle, qui incluait le clergé et une grande partie des professions libérales qui se disputaient le contrôle de l'autorité politique (en concurrence avec la bourgeoisie d'affaires), des écoles, des médias, de tout ce qui relevait de l'organisation sociale ; enfin, les milieux populaires, les syndicats ouvriers par exemple, les associations de bienfaisance, etc. Fernand Dumont porte à l'égard de la bourgeoisie cette observation : « La bourgeoisie canadienne française des années trente est occupée avant tout à des tâches où les relations personnelles sont prédominantes. La crise la prive de revenus, d'ordinares modestes. Aussi traverse-t-elle cette crise un peu à l'image des milieux populaires »<sup>63</sup>. Il établit ainsi une différence entre la bourgeoisie et les hommes d'affaires, dans la mesure où ces derniers, « aveuglés par l'euphorie d'une prospérité factice, favorisent l'industrialisation et l'urbanisation qui renforcent leur statut social, mais

<sup>58</sup> Cité par Dominique Beaudin, *ibid.*, p. 335.

<sup>59</sup> Alexandre Dugré, « Retour à la terre », *L'Action nationale*, avril 1933, p. 232.

<sup>60</sup> Paul Gouin, « A la hache ! », *L'Action nationale*, janvier 1934, p. 23.

<sup>61</sup> Dans son roman, il prête régulièrement ses propres idées sur la crise des années trente au bourgeois Meunier (c.f. p. 117).

<sup>62</sup> En 1929, Harvey annonce la parution d'un prochain roman intitulé « les Barbares en smoking », qui ne sera jamais publié mais qui n'est pas étranger à la composition des *Demi-civilisés* : dans ce roman, les expressions telles que « homme en smoking », « civilisés », « barbares » sont en effet récurrentes.

<sup>63</sup> Fernand Dumont, *op. cit.*, p. 17.

ne savent déchiffrer les signes d'essoufflement de l'économie nord-américaine »<sup>64</sup>. Au Canada français, le colonialisme utilise ainsi les élites : ce sont elles qui servent d'intermédiaire et qui font sa propagande. Dans la revue *Les Idées*, Harvey ajoutera que les Canadiens français n'ont rien créé et rien conquis d'important<sup>65</sup>. Il explique cela par le manque de caractère et d'audace des Canadiens français<sup>66</sup>. Il va jusqu'à déclarer que les Canadiens français sont « les parents pauvres de l'Amérique » (*DC*, 208)<sup>67</sup>, accusant l'état d'immobilisme d'une condition passivement subie.

#### 2.1.1.4. Tableaux d'une aliénation sociale

Les milieux représentant les différents groupes sociaux dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* sont très disparates : le clergé, les professions libérales, le milieu des affaires, les enseignants, les journalistes, les employés de la fonction publique, les représentants du monde artistique et littéraire. A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on est en présence d'une collectivité en profonde mutation qui commençait à afficher les traits d'une société capitaliste et urbaine en pleine croissance. L'étude des actants dans les œuvres du corpus nous permet d'établir les rapports d'altérité (en identifiant les agents en conflit) et de situer le sujet dans le social par rapport à l'Autorité, la gouverne. La constitution d'une identité se réalise dans le cadre d'un rapport dialogique et dialectique avec l'*Autre* réel et imaginé, ce dernier étant ici apparenté à un adversaire, identifié comme la cause de l'infortune du premier.

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>65</sup> *Les Idées*, juin 1936, p. 329.

<sup>66</sup> Dans ce même ordre d'idées, voir l'article « Sur la colline » (*in* : *le Soleil*, 8 février 1927, p. 14) dans lequel Harvey parle de « race de porteurs d'eau et de scieurs de bois » ainsi que son éditorial non signé intitulé « Porteurs d'eau et scieurs de bois » (*in* : *le Soleil*, 5 février 1931, p. 18).

<sup>67</sup> Harvey a déjà fait référence à la situation des Canadiens français par rapport à l'étranger, notamment dans son essai *La chasse aux millions (L'avenir industriel du Canada français)*, Québec, Crédit industriel, 1920, p. 15) : « nos ouvriers font métier de serfs sous la férule étrangère » ; puis dans *Marcel Faure* (Montmagny, 1922, p. 10) : « en commerce et en industrie, nous sommes en tutelle ». En 1936, il a évolué sur la question : il se dit favorable à la présence du capital étranger au Québec. D'après lui, la situation dans la Province serait pire sans l'apport financier de l'extérieur. Peut-être parce que la campagne de l'abbé Groulx contre le pacte fédératif et pour la formation d'un État français part de cette idée précise : les Canadiens français sont exploités et rançonnés par le reste du Canada.

L'énoncé se définit selon Greimas comme « une relation entre les actants qui le constituent »<sup>68</sup>. Il est significatif dans ce sens d'interpréter les structures syntaxiques des œuvres sur le plan social (schéma actantiel I) et sur le plan individuel (schéma actantiel II), ce qui permet à l'analyse de fournir les bases d'une première articulation de l'imaginaire et de faire apparaître les structures formelles rendant sensible l'éclosion et l'articulation du sens. C'est ce que Greimas nomme les « disjonctions syntagmatiques ». Notre propos est d'étudier les manifestations du « contre-refus » : les tableaux mis en annexe analysent à cet égard « les disjonctions paradigmatiques » des récits, qui distinguent la *deixis positive* de la *deixis négative* (c.f. annexes pp. 298-9).

On remarque, d'après ces tableaux, que la littérature postcoloniale dans les années trente est caractérisée le plus souvent par une *moralisation* dualiste rigide où l'opposition *positif vs négatif* se trouve investie de contenus *bon vs mauvais*, « donnant lieu à des couples de héros et traître, d'adjuvant et d'opposant, etc. »<sup>69</sup>. Les disjonctions évoquées et que se chargent de transmettre visuellement les tableaux décomposent l'espace imaginaire en autant de lieux distincts. Deux parcours narratifs s'affrontent dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* : liberté vs aliénation. En d'autres termes, la narration est la projection, imaginaire, des situations « réelles » et manifeste successivement les compétences et les performances du sujet. A ce titre, le vouloir du sujet se confronte au pouvoir dominant.

Il s'agit notamment d'identifier les figures caractéristiques apparaissant de façons récurrentes dans les textes. Le destinataire représente l'Autorité qui prend la parole, la référence. Dans le cas du *Cahier*, les destinataires ne sont autres que les colonisés d'ascendance esclave, exploités et opprimés, et plus largement tous les opprimés qui souffrent de leur aliénation. Césaire présente aux destinataires le pays et son histoire (la traite négrière et la période des années trente). Selon Dominique Garand, « la tactique de l'écrivain de combat sera alors d'entraîner l'autre, par des effets d'interpellation parfois brutaux, sur le chemin de sa subjectivité »<sup>70</sup>. L'Autre serait l'*impossible* rendant possible la pensée et le récit. Le Tiers est selon Garand « le public en général ou des individus particuliers portés juges du débat et susceptibles d'intervenir pour le déplacer ou pour le

<sup>68</sup> Algirdas Julien Greimas, *Sémiotique narrative et textuelle*, ouvrage présenté par Claude Chabrol, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 162.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>70</sup> Dominique Garand, *Les voies écrites de la violence (entre le polémique et l'agonique)*, thèse, Université de Montréal, 1990, p. 40.

régler »<sup>71</sup>. Dans le *Cahier*, le narrateur semble être ce visionnaire, ce sujet compétent et performant. Césaire veut faire acte de refus et d'acceptation par l'intermédiaire d'un poème en prose dont l'imaginaire se charge de véhiculer un pouvoir, de dire et d'espérer.

Dans *Les demi-civilisés*, le protagoniste Max Hubert se sert ainsi du journalisme afin de véhiculer des idées novatrices et révolutionnaires, mais il s'oppose à de multiples reprises à la censure de l'époque. C'est l'autorité en place que dénonce le narrateur, qui fonde le système politique et social sur le mensonge et l'hypocrisie. Le protagoniste Luc Meunier est associé au monde des « demi-civilisés », trafiquant représentant la classe des « parvenus » et profitant des largesses et de la protection du système. Il correspond en fait à la triple alliance du capital, du pouvoir civil et des choses saintes. Pour Harvey, la haute bourgeoisie a trahi les aspirations du peuple. La bourgeoisie d'affaires est selon lui hantée par le pouvoir de l'argent et par l'influence américaine. L'élite est corrompue, inculte et soumise à l'étranger. Les autorités religieuses, les industriels, les banquiers, les gros commerçants, les gens de justices et les politiciens sont attaqués pour leur immobilisme et leur conservatisme. Dans le discours social québécois de l'époque, on veut sauvegarder la hiérarchie des valeurs en ne concevant l'économie qu'au service de la culture et de la foi. Le journal *Vingtième siècle* est le medium utilisé dans la trame narrative des *Demi-civilisés*, s'instituant par ailleurs comme juge puisque la censure et l'intervention autoritaire du directeur lui confèrent un certain pouvoir. Le vouloir du héros est présent mais limité, et la seule issue possible semble être le pouvoir narratif et « la pratique du détour »<sup>72</sup> qu'elle présuppose.

### **2.1.2. Une aliénation culturelle et morale : le constat d'un mal psychologique**

La domination économique conduit irrémédiablement vers une domination d'ordre morale que les auteurs du refus remettent en question. Dans le *Cahier* par exemple, la domination économique se transforme en domination morale lorsque le narrateur passe de la raideur d'une structure de surface, représentée par l'industrialisation, à la profondeur, au

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>72</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1998, p. 83.



silo, à l'enracinement que symbolise notamment la nature ou l'évocation de l'Afrique. Corporelles, les blessures infligées aux colonisés sont aussi psychologiques : la violence subie s'attaque aux esprits, les aliène. Pour Césaire, en effet, « L'homme colonisé, c'est l'homme dominé, l'homme écrasé, l'homme aliéné. C'est cela, la situation coloniale : dépossession de soi, déperdition de l'être et à la limite réification »<sup>73</sup>. Nous tâchons dans les lignes suivantes de mettre progressivement en évidence l'omniprésence de la religion inscrite dans le discours culturel des années trente et d'étudier l'apparition du colonialisme dans ce discours du refus, qui apparaît très largement dans ce contexte culturel.

#### **2.1.2.1. Acculturation et assimilation culturelle : la remise en question du discours éducatif**

L'aliénation du colonisé est présente dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* à travers son acculturation. Rosan Rauzduel souligne le fait que « la notion de culture est l'effet d'un développement inégal ou d'un rapport de forces asymétrique entre des formations politiques différentes »<sup>74</sup>. En tant qu'écrivains du refus, Césaire et Harvey se chargent de mettre en évidence l'acculturation (définie comme la transformation d'une culture préexistante par intégration et reformulation d'éléments exogènes) et l'assimilation culturelle (définie comme la tentative de réduction d'un modèle) de leur collectivité, différentes dans les Caraïbes et au Québec, et proposent des moyens concrets pour remédier à ce marasme intellectuel.

Le phénomène de l'aliénation culturelle inséparable du mode de production dépendant va déterminer dans chaque société un refoulement de l'âme « nationale » propre (histoire, religion, coutumes, etc.) pour introduire dans cette collectivité ce que l'on pourrait appeler « l'autre âme » ou « l'âme étrangère », car les modèles culturels, le contrôle latent et permanent de l'entourage institutionnalisé tendent à cristalliser et à banaliser la personnalité en gestation (en devenir).<sup>75</sup>

---

<sup>73</sup> Aimé Césaire, *Le progressiste*, s. l., 28 juin 1978 et 13 janvier 1993, n. p.

<sup>74</sup> « Persistance et mutations des valeurs africaines dans la Caraïbe », in : *Servitude et oppression dans les Amériques de la période coloniale à nos jours*, Pointe-à-Pitre / Paris, Karthala, 2000, p. 183.

<sup>75</sup> S.n., *Antilla*, Martinique, n°565, 24 décembre 1993, p. 30.

Des rapports évidents s'installent entre la littérature et le social, entre la pratique idéologique qu'est la littérature et l'idéologie pratique qu'est le nationalisme. C'est tout d'abord la figure de l'acculturé qui s'installe dans les textes à l'étude.

Le roman est justement une « sorte de réservoir d'images, de phrases, de mots, de situations, de modèles narratifs, un foyer culturel très puissant »<sup>76</sup>. Il rend compte de la nature interactive des relations humaines et offre une vision dynamique de la société. On retrouve clairement dans *Les demi-civilisés* le discours conservateur que possédait Lionel Groulx à l'époque, pour qui la défaite de 1760 avait empêché le Canada français de subir l'influence de la France révolutionnaire<sup>77</sup> (DC, 125). Cet abbé incarnait l'idéologie traditionnelle et la vision du passé, idéologie que Harvey a toujours remise en cause<sup>78</sup>. A propos de la littérature régionaliste que prônait Lionel Groulx, Harvey écrit :

Nos auteurs, pour la plupart, ont donné trop exclusivement dans le régionalisme ou le patriotisme verbeux. Ils n'ont mis qu'une minime portion de l'humanité là où il la fallait entière. Il en est résulté que leurs œuvres ont toutes la petitesse d'un jardin clos [...]. J'ai plusieurs fois attiré l'attention du groupe des écrivains de Québec sur les dangers d'une littérature trop exclusivement régionaliste. J'étais d'opinion qu'on ne pouvait ériger le terroir en doctrine et le style paysan en système sans nuire à l'inspiration, à la vérité psychologique et à l'art lui-même.<sup>79</sup>

Le discours traditionnel a en effet très largement imprégné les lettres canadiennes françaises. Dans *Les demi-civilisés*, l'écrivain imaginaire « Nicéphore Gratton » est le tenant du discours traditionnel dans les lettres canadiennes françaises et se situe par là-

---

<sup>76</sup> Régine Robin, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, op. cit., p. 95.

<sup>77</sup> C'est également ce que pensait Camille Roy, qui avait une préférence marquée pour le Grand Siècle : « l'âme française qu'ont ici apportée les vaillants colons du 17<sup>ème</sup> siècle ». Il faut selon lui imiter « la France très chrétienne », celle « qui a précédé ou qui n'a pas fait la Révolution » (« La nationalisation de la littérature canadienne », in : *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1913, pp. 220-223).

<sup>78</sup> A cet égard, Harvey n'est pas le seul à livrer cette bataille : Eugène Seers par exemple (ami de Émile Nelligan et Harvey), alias Louis Dantin, ancien prêtre, poète, essayiste et critique littéraire respecté né en 1865 à Beauharnois, se révolte également contre l'idéologie groulxiste. C.f. Victor Teboul, in : *Le Jour : Émergence du libéralisme moderne au Québec*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1994, pp. 43-4.

<sup>79</sup> *Pages de critique*, Québec, Le Soleil, 1926, pp. 95-101. Le régionalisme est essentiellement « l'amour de la petite patrie, le culte intelligent du coin de pays où l'on vit [...] ». La vie régionale, la vie tout court, voilà donc l'aboutissement de ce que nous entendons par régionalisme [...]. Elle sera un appel à une plus haute vie nationale dans toute la grande patrie (in : François Hertel, *L'Action nationale*, « Régionalisme et patriotisme », vol. II, octobre 1935, pp. 105-107).

même « parmi les pontifes de la littérature québécoise » (DC, 152)<sup>80</sup>. Le narrateur ne manque pas d'ironie dans la description de ce personnage. D'autre part, le narrateur se trouve des intérêts littéraires communs avec la protagoniste Maryse Gauty, notamment au sujet des poètes français tel que Rimbaud. L'auteur veut prouver que l'art universel est inconnu au Québec et cite une multitude d'écrivains qui ont créé des chefs-d'œuvre immortels : Rabelais, Montaigne, Molière, Shakespeare, Goethe ainsi que les peintres de la Renaissance et de grands musiciens allemands tel que Wagner (DC, 144). Comme le soulève d'Allemagne, la démarche individualiste du héros « le conduit à la panacée de l'instruction personnelle comme remède à une situation d'infériorité collective »<sup>81</sup>. Harvey déclare dans ce sens dans *Pages de critique* (1926) que le grand écrivain au Canada français qui créera une littérature nationale « viendra à l'heure où une partie plus considérable de [notre] race, dégagée des étroitesse et des préjugés qui accablent le talent, stimulée par l'exemple de la France géniale, sera prête à accepter la vraie pensée d'un vaste cerveau [...] »<sup>82</sup>.

On s'aperçoit dans *Les demi-civilisés* à quel point la culture et la littérature française ont été assimilées par le Canadien français. Le narrateur condamne cette « castration morale » qui maintient tout un peuple dans un « colonialisme intellectuel » (DC, 226)<sup>83</sup>. Harvey le constate à plusieurs reprises dans ce roman et dans plusieurs de ses articles : les écrivains canadiens français sont colonisés par l'esprit. Il n'est pas le seul de sa génération à constater cette sclérose intellectuelle : François Hertel déclare aussi à l'époque que la littérature française écrase la littérature locale. Il souligne dans ce sens l'importance des intellectuels « civilisés » : « Ils ont le devoir austère de sonner le clairon de l'éveil. Notre peuple ne sait point penser [...]. Tout un peuple se meurt en douce dans le primarisme et le

<sup>80</sup>Dans *Pages de critique*, Harvey disait déjà détester la « littérature de campagne » et combattait le régionalisme doctrinaire (p. 104). D'après lui, l'écrivain canadien français, à qui on a imposé une idée toute faite (p. 180), manque d'humanité et de personnalité (p. 36).

<sup>81</sup> André d'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*, op. cit., p. 114.

<sup>82</sup> *Pages de critique*, op. cit., pp. 32-3. Faute d'un parler radicalement autre (différent de l'anglais ou du français), les Canadiens français se rabattent logiquement sur la langue française. Pour Camille Roy par exemple, la littérature canadienne française devra traiter de sujets canadiens et les traiter d'une façon canadienne. Mais, selon lui, les Canadiens français sont exposés à « trop servilement imiter » les livres français.

<sup>83</sup>En 1913, Camille Roy parlait déjà de « colons littéraires » (in : « La nationalisation de la littérature canadienne », op. cit., p. 227). Il appelle ainsi les Canadiens à « nationaliser [leurs] esprits » (*Ibid.*, p. 228) et les invite à suivre les traces de Garneau, Ferland, Casgrain, de Gaspé, Marmette, Gérin-Lajoie, Buies et Chauveau. Ainsi, l'éducation doit introduire l'histoire et la géographie canadiennes, l'étude des auteurs d'ici, la confection de modèles pédagogiques locaux.

conformisme [...]. Je crois que nous devons travailler à canadianiser notre pays, à se caractériser [...] »<sup>84</sup>. Harvey s'oppose au nationalisme littéraire de son temps<sup>85</sup> ; d'autres intellectuels ont conscience de la situation culturelle dans laquelle se trouve le Canada français. Le journaliste Camille Bertrand par exemple soulève le problème en 1935 : « Vie intellectuelle trop souvent confinée dans les régions de la mémoire et de l'imagination. Vie nationale languissante pour ne pas dire léthargique. Vie religieuse qui consiste bien plus, hélas ! à se gaver de formules et à multiplier les gestes de dévotion qu'à se remplir de Dieu et à le répandre autour de soi »<sup>86</sup>. La contestation du discours culturel est étendue dans le discours social des années trente et constitue une vive polémique dans les revues et les journaux.

Dans cette perspective, plusieurs articles écrits par Jean-Louis Gagnon et parus dans la revue *Vivre* à l'époque traitent des effets néfastes de l'enseignement des collèges<sup>87</sup> : ces structures collégiales appartiennent au réseau nationaliste et sont un relais essentiel de l'influence intellectuelle de Groulx et de ses disciples. Le texte *Les demi-civilisés* reproduit ainsi le discours d'un professeur, Lucien Joly, qui prône le scepticisme : « Rejetez tout ce qui froisse votre bon sens. Admettez loyalement ce qui convient à votre esprit. Condamnez le reste au crible du doute et au dépotoir de l'absurde [...] » (DC, 178-9). Le narrateur remet directement en cause un enseignement qui se trouve dans les mains d'une seule et même institution : l'Église<sup>88</sup> (DC, 89).

Le clergé entrevoit l'avenir de la société dans l'éducation, c'est-à-dire dans la diffusion de l'idéologie elle-même. A l'époque, le système d'éducation est une manière politique de maintenir ou de modifier l'appropriation des discours, introduisant à la fois savoir et pouvoir. A la suite de Foucault, il est avéré d'avancer le lien qui unit alors le

---

<sup>84</sup> François Hertel, « L'avenir de notre littérature », *L'Action nationale*, X, octobre 1937, pp. 128-143.

<sup>85</sup> Voir les articles suivants, dans lesquels Harvey dénonce le monopole de l'Église sur la pensée intellectuelle de l'époque : « Le colonialisme littéraire : à propos d'une déclaration du poète canadien Wilson MacDonald, à Toronto » (*Le Soleil*, 29 juin 1931, p. 4) ; « La mentalité coloniale » (*Le cri de Québec*, 12 juin 1925, p. 1) ; « Colonialisme et nationalisme littéraire » (*Le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 3 et 8) ; « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français » (*Le Canada*, 20 décembre 1932, p. 2).

<sup>86</sup> *Le Devoir*, « Le rôle des intellectuels canadiens-français », avril 1935, p. 1.

<sup>87</sup> Il reste très difficile à l'époque de parler d'éducation sans encourir l'ostracisme ou sans passer pour un anticlérical.

<sup>88</sup> « Le privilège de l'enseignement ne peut, sans danger pour l'esprit, le cœur, le jugement et la science, appartenir exclusivement à une caste qui se veut hors du siècle [...] » (DC, 220). Dans son premier roman *Marcel Faure* (1922), Harvey accusera déjà indirectement le clergé enseignant d'entraver le progrès et de compromettre la liberté d'un peuple en le gardant dans l'ignorance.

système d'enseignement à la constitution d'un groupe doctrinal qui distribue et s'approprié les discours avec ses savoirs et ses pouvoirs. Foucault définit la « doctrine » en ces mots :

c'est par la mise en commun d'un seul et même ensemble de discours que des individus, aussi nombreux qu'on veut les imaginer, définissent leur appartenance réciproque. En apparence, la seule condition requise est la reconnaissance des mêmes vérités et l'acceptation d'une certaine règle – plus ou moins souple – de conformité avec les discours validés [...].<sup>89</sup>

La crise est avant tout métaphysique. Ce que reproche le narrateur des *Demi-civilisés* au discours éducatif de l'époque, c'est de véhiculer des croyances plutôt que du savoir. C'est dans cette dialectique que le narrateur décide de réagir : « Un immense désir de savoir, au lieu de croire, s'empara de mon être » (*DC*, 113). Le narrateur va jusqu'à parler d'« intoxication par l'idée » (*DC*, 131). Dans son délire, Max Hubert lit sur l'une des nombreuses pancartes qui couvrent la route : « il est défendu de penser sous peine de prison » (*DC*, 113)<sup>90</sup>. La colonisation est donc morale chez Harvey : elle représente la tradition, le conservatisme et le système éducatif. Face à elle, la liberté de pensée et d'expression naît dans *Les demi-civilisés* à travers la figure salvatrice du jeune journaliste Max Hubert<sup>91</sup> et de quelques étrangers. Harvey n'est pas le premier au Canada français à dénoncer la désuétude du système éducatif : dès les années vingt, le journaliste Olivar Asselin parlait avec autant d'énergie des besoins intellectuels des Canadiens français : « A moins de renoncer pour toujours au titre glorieux de Français, il nous faut au plus tôt, et par tous les moyens, intensifier notre vie intellectuelle »<sup>92</sup>. Dans cet ordre d'idées, « l'infériorité de la littérature canadienne-française » est due pour Harvey au manque de lecteurs, au gaspillage énorme de talent, au fait qu'il s'agisse d'un peuple jeune, et enfin

---

<sup>89</sup> *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 44.

<sup>90</sup> Harvey avait employé une formule analogue dans un article virulent : « On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français », article paru dans le journal *Le Canada* le 20 décembre 1932. Il reproduit ensuite dans *Le Soleil*, le 12 janvier 1933, une critique similaire : « D'un côté, on a formé des esprits incapables d'aucune audace, de l'autre on a bien averti tout le monde qu'il [ne] leur était pas permis de penser ou d'exprimer des idées qui ne fussent pas des idées reçues et contrôlées ».

<sup>91</sup> La jeunesse est visée par ce discours traditionnel omniprésent : un personnage dans *Les demi-civilisés* déclare ainsi : « Les jeunes gens qui ont entrepris de troubler les consciences par la diffusion d'idées subversives et d'une morale relâchée, ont eu double mobile : le désir de l'indépendance inhérent à leur âge et l'exploitation d'un filon dont ils pensaient tirer renommée et fortune » (p. 232). Ce même personnage demande à Meunier à que ces jeunes gens modifient « leur ligne de conduite dans le sens de la tradition ».

<sup>92</sup> Marcel-Aimé Gagnon, *La vie orageuse d'Olivar Asselin*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1962, p. 207.

aux frontières imposées à l'inspiration<sup>93</sup>. Lionel Groulx refuse de son côté que des ecclésiastiques prêchent « l'abrutissement colonial »<sup>94</sup>. Pourtant, c'est parce que Harvey (et le protagoniste Max Hubert) se sent « abruti spirituellement »<sup>95</sup> qu'il remet en question étant jeune sa vocation de prêtre et ses convictions religieuses. C'est contre l'abrutissement de la société qui sommeille qu'en veut *Les demi-civilisés* et qui en fait à l'époque l'ouvrage le plus virulent jamais publié au Canada français.

Pour Césaire, il s'agit aussi d'échapper à l'académisme auquel avaient souscrit ses aînés, obsédés de faire preuve de culture en imitant purement et simplement des modèles venus de Paris. Césaire écrit déjà en 1935 :

Les exploiters blancs nous ont donné, à nous autres les exploités noirs, une culture, mais une culture blanche, une civilisation, mais une civilisation blanche, une morale, mais une morale blanche, nous paralysant ainsi par mailles invisibles pour le cas hypothétique où nous nous libérions du plus sensible esclavage matériel qu'ils nous ont imposé.<sup>96</sup>

Césaire use du surréalisme et de la Négritude pour lutter contre cette aliénation, déconstruisant l'éducation classique et rationaliste qui avait divisé les Noirs entre eux. Mais la jeunesse, ou la nouveauté, n'est pas acceptée par la société, comme le sous-entend cette phrase dans le *Cahier* : « Tout le monde la méprise la rue Paille. C'est là que la jeunesse du bourg se débauche » (CR, 19). Ce discours « traditionnel » omniprésent dans la société des Caraïbes et tenu essentiellement par l'Autre, le colonisateur, se trouve étroitement lié au discours éducatif : « Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négriillon somnolent [...] malgré leur manière si énergique à tous les deux de tambouriner son crâne tondu » (CR, 11). Par ailleurs, le Noir est perçu par l'instituteur et le prêtre comme un « négriillon somnolent ».

Le discours éducatif est inséré de manière particulière dans le *Cahier* : les mots sont accolés les uns aux autres par des traits d'union, rendant sensible des phrases récitées et répétées à outrance : « (un-mot-un-seul-mot et je-vous-en-tiens-quitte-de-la-reine-Blanche-de-Castille, un-mot-un-seul-mot, voyez-vous-ce-petit-sauvage-qui-ne-sait-pas-un-seul-des-

<sup>93</sup> *Pages de critique*, op. cit., pp. 15-27.

<sup>94</sup> Lionel Groulx, *Mes mémoires*, t. IV, Montréal, Fides, 1974, p. 251.

<sup>95</sup> Cité par Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, Montréal, Beauchemin, 1970, p. 31.

<sup>96</sup> *L'Étudiant noir*, « Nègreries – Conscience raciale et Révolution sociale », mai-juin 1935, p. 1.

dix-commandements-de-Dieu) » (CR, 11-2). Le contenu éducatif se limite à l'histoire européenne et au catéchisme, discours entièrement occidentaux. L'instituteur et le prêtre servent de relais culturel et intellectuel à l'idéologie dominante. Le Noir est imprégné de cette culture qui n'est pas la sienne, une culture présentée comme noble. Cette assimilation et cette acculturation empêchent le Caribéen de se révolter et de prendre conscience de son assimilation culturelle : « Fixant l'enfant, le contrôlant, l'éducation combat en lui, comme barbare, l'étrange, le divers »<sup>97</sup>. Dans ce sens, il s'agit de « coloniser » l'esprit de l'enfant. En effet, selon Roger Toumson, l'école cherche à inspirer à l'élève le sentiment de la présence d'un pouvoir. Césaire avait déjà souligné en 1935 ce sentiment d'emprisonnement culturel : « [...] ne devons-nous pas dénoncer l'endormeuse culture identificatrice et placer sous les prisons qu'édifia pour nous le capitalisme blanc, chacune de nos valeurs raciales comme autant de tombes libératrices ? »<sup>98</sup>.

Dans la plupart des maisons d'enseignement règne ainsi le formalisme qui tue la curiosité intellectuelle. Césaire et Harvey se situent dans une homogénéité de pensée et d'action. Il y a absence de liberté intellectuelle et un emprisonnement du sens, aux Caraïbes comme au Québec. Car le danger est le suivant : que le savoir devienne un contre-pouvoir entre les mains des intellectuels, un moyen de contester les pouvoirs politiques et religieux ou d'accéder à des positions de pouvoir : « Tout système d'éducation est une manière politique de maintenir ou de modifier l'appropriation des discours, avec les savoirs et les pouvoirs qu'ils emportent avec eux »<sup>99</sup>. Dans ce sens, le système éducatif dans les années trente n'est qu'une distribution et une appropriation du discours dominant que certains intellectuels, Césaire et Harvey en précurseurs, remettent en question en le refusant. A cette époque, peu nombreux sont les intellectuels, les professeurs, les journalistes ou les syndicalistes à contester le marasme culturel, le retard du Québec et des Caraïbes dans tous les domaines ou encore la collusion du clergé avec l'État.

---

<sup>97</sup> Roger Toumson, *La transgression des couleurs, littérature et langage des Antilles (XVIIIe, XIXe, XXe siècles)*, Paris, Éditions Caribéennes, 1989, p. 49.

<sup>98</sup> *L'Étudiant Noir*, « Nègrerie – Conscience raciale et révolution sociale », *op. cit.*, p. 1.

<sup>99</sup> Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, *op. cit.*, p. 46.

### 2.1.2.2. Refus de reconnaissance, refus d' « être » ou la mise en perspective du carcéral

Les narrateurs veulent avant tout « être dans le monde », avoir une position dans le monde, mais ils se confrontent à un refus de reconnaissance. Ce refus auquel ils se heurtent s'étend psychologiquement à un refus d' « être » soi-même : la colonisation installe l'être dans le « non-être ». *La Revue Indigène*, revue française, analyse clairement la situation en ces mots : « Nos lois et la coutume ont ainsi créé entre la France et ses colonies deux classes de citoyens et de sujets, qui ont les uns tous les droits, les autres tous les devoirs »<sup>100</sup>. La mise en évidence de la figure du prisonnier participe à la remise en cause de l'état d'emprisonnement dans lequel se trouvent le Canadien français et le Caribéen dans les années trente. Aussi, aux discours culturel et religieux va correspondre l'isotopie carcérale.

Dans *Les demi-civilisés*, le héros s'assoupit et délire. Une porte se referme d'abord sur lui, puis il voit de nombreuses pancartes sur lesquelles sont inscrites des maximes absurdes, telles que « Ici, il est défendu de penser sous peine de prison » (DC, 126). L'élite a codifié la ligne de conduite des citoyens. Le protagoniste Max Hubert est amené au commissariat pour avoir voulu embrasser la Liberté (DC, 129). Il cherche alors à « sortir de ce lieu où il était impossible à un gaffeur [...] d'éviter la prison » (DC, 129). Par l'intermédiaire de cette vision, le narrateur montre une société qui enferme et aliène tout être humain, où celui ou celle qui pense différemment, tel que le protagoniste Max Hubert, est perçu comme « jeune insulteur de la « race » »<sup>101</sup>. Cette impossibilité d'être libre ou de penser par soi-même amène le héros à déclarer : « je pense qu'on ne saurait remplir une mission et suivre une ligne droite avec un boulet au pied » (DC, 147). Il proclame sa quête en ces mots : « Il nous suffit d'ouvrir à quelques milliers d'âmes les rares fenêtres qui donnent sur l'horizon clair du monde. Les autres, incarcérés dans le noir, sous les souffles

---

<sup>100</sup> Paul Bourdarie, « Notre programme », janvier 1906, n° 1, p. 2. C'est en 1927 que la *Revue Indigène* apparaît en Haïti, mais cette fois pour revendiquer le mot « Indigène », le point de vue de l'Indigène et faire de l'Indigénisme une doctrine originale.

<sup>101</sup> Max Hubert est encore jeté en prison, mais il « parvint à briser un barreau de [sa] fenêtre et à fuir à la faveur de la nuit » (p. 130). Dans cette même vision cauchemardesque, il rencontre encore la Liberté qui est « attachée par les pieds » (p. 103).



humides et délétères de l'ignorance, finiront, elles aussi, par monter vers la clarté » (*DC*, 150).

Qui plus est, l'amour est étroitement surveillé. Lorsque Dorothée écrit une note à Max Hubert lui indiquant leur rupture, celui-ci remarque : « La rédaction même de cette note signifiait assez que Dorothée était bâillonnée » (*DC*, 166). Le protagoniste Lucien Joly signale : « Je me suis délivré du réseau ténu des influences qui comprimaient mon cerveau [...] » (*DC*, 179). Le verbe « comprimer » fait ici référence à la torture. A celle-ci s'ajoute l'étouffement<sup>102</sup>. Une protagoniste déclare ainsi « qu'elle étouffait dans le milieu rigide où elle languissait, au fond de la campagne [...] » (*DC*, 200). Max Hubert ajoute dans ce sens : « on a trouvé moyen de nous asphyxier » (*DC*, 239). En parlant des « civilisés », le narrateur laisse transparaître un avenir d'espoir à travers cette phrase significative : « Un jour viendra où cette dernière catégorie sera assez nombreuse pour ouvrir l'étau et former la quatrième ligne qui créera le rectangle aux quatre faces » (*DC*, 248). Face à cette sensation d'étouffement, la « foule » reste passive et accepte : à titre d'exemple, les terriens et des paysans ne peuvent agir du fait que « leurs chefs naturels [qui] leur ont lié les mains » (*DC*, 207). Le narrateur raconte aussi toute l'absurdité d'un homme qui se satisfait de sa condition d'homme exploité et colonisé. Au moment où on veut lui rendre la liberté, ce dernier répond : « Hors d'ici, tentateurs ! Il est vrai que je ne suis pas libre et que j'exerce ici le métier de laveur de vaisselle, de nettoyeur d'écuries et de porteur de poubelle mais ma condition pourrait être pire » (*DC*, 206). C'est au réveil de cette « foule » que veut participer le narrateur.

L'isotopie carcérale, sous-entendant l'étouffement, la torture et l'enfermement physique et psychologique est aussi très présente chez Césaire. C'est d'abord le Morne « que l'on a bâillonnée au bord de son éclatement sanguinaire » (*CR*, 11). Dans ce même ordre d'idées, le « suicidé s'est étouffé ». C'est la vie sociale qui est ici condamnée par le narrateur, où les « petits scandales sont étouffés » (*CR*, 17). C'est surtout l'image du négrier qui rappelle l'incarcération des Africains traversant l'Atlantique dans une « cale » (*CR*, 39) : Gloria Nne Onyeoziri rappelle que les esclaves étaient en grande promiscuité dans ces

---

<sup>102</sup> Dans ce même ordre d'idées, Harvey se battra dès 1937 pour réclamer l'abolition de la « Loi du cadenas », instrument de bâillonnement anticomuniste créée par Duplessis. Cette loi instituait surtout la violation du domicile, le vol légalisé des bibliothèques privées et rendait impossible d'obtenir justice d'un tribunal.

cales de bateaux : les esclavagistes les mettaient comme du bétail dans ces espaces très étroits, dans un état de déshumanisation et d'animalisation des plus totales<sup>103</sup>. La figure du geôlier revient également de façon récurrente : « cet horizon trop sûr tressaille comme un geôlier » (CR, 24) ; « [...] la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant la prison ». Le poète continue dans ce sens : « Ce qui est à moi / C'est un homme seul emprisonné de / Blanc » (CR, 25). La mort aussi « galope dans la prison comme un cheval blanc » (CR, 26). Le texte rend sensible l'impression d'emprisonnement de l'homme des Caraïbes dans une peau - blanche - qui n'est pas la sienne. A cette étape du poème, le narrateur a du mal à percevoir la lumière<sup>104</sup> ; il cherche à « être dans le monde » mais se confronte à un refus de reconnaissance. Aussi, le Noir refuse d'être lui-même. La haine de soi du colonisé est symbolisée dans la scène du tramway parisien, où le héros n'aura pas le courage de défendre le *nègre* rencontré dans le tramway, refusant de s'identifier au misérable à cause de son aspect ridicule. Césaire décrivait ce refus de soi dans un article de *l'Étudiant Noir*, écrit en 1935 :

Un mal étrange nous ronge, en effet, aux Antilles : une peur de soi-même, une capitulation de l'être devant le paraître, une faiblesse qui pousse un peuple d'exploités à tourner le dos à la nature, parce qu'une race d'exploiteurs lui en fait honte dans le perfide dessein d'abolir la conscience propre des exploités.<sup>105</sup>

Étienne Marsan n'admet pas l'image d'un homme noir qui se refuse : « L'indigène ne se refuse pas au travail libre et librement consenti ; il a horreur du travail obligatoire, qui revêt à ses yeux un caractère servile et prend une note d'infamie »<sup>106</sup>. Pour la France « bien pensante », le Caribéen a conscience de son aliénation. En 1935, la France se prépare à fêter le tricentenaire de la conquête des Caraïbes. A cet égard, Sainville note de la part des Français le « refus de voir » une certaine réalité :

Nos pays d'Amérique française se préparent à fêter dignement dans quelques mois le tricentenaire de l'heureux événement qu'a été celui de leur conquête par les corsaires de la Manche [...]. Ainsi, on propose aux petits-fils des esclaves qui ont gémi pendant plus de

<sup>103</sup> Gloria Nne Onyeoziri, *La parole poétique d'Aimé Césaire*, op. cit., p. 165.

<sup>104</sup> « Lumière. Ah ! Pourquoi ce refus ? ». On fait ici référence à une expression de Césaire extraite des *Armes miraculeuses* (Paris, Gallimard, 1970, p. 57).

<sup>105</sup> « Nègreries – Conscience raciale et révolution sociale », op. cit., p. 1.

<sup>106</sup> « Le travail Indigène », *La Revue Indigène*, op. cit., p. 14.

deux siècles sous le fouet de leurs propriétaires, de célébrer cette longue iniquité, d'approuver trois siècles de profit sordide des conquérants [...]. Mais le peuple [...] rejette la colonisation ; il ne veut pas de l'assimilation.<sup>107</sup>

Ce refus de reconnaissance et de liberté empêche la « foule » canadienne française ou caribéenne de réagir<sup>108</sup>. C'est pourquoi le narrateur, qui prend conscience de cette aliénation et de l'étouffement de chacun, tente de faire réagir le lecteur à travers l'élaboration d'un discours culturel dans lequel émerge l'isotopie carcérale et des figures très représentatives, telles que la torture, l'asphyxie, la prison et l'esclavage. L'aliénation est totale. Désireux de liberté, les textes traduisent ce besoin de rompre les chaînes et les baillons imposés par le pouvoir dominant, comme le laisse entendre la fin du *Cahier* et l'image de la mutinerie : les esclaves sur le négrier se *dé-chaînent*, sortent de la cale, montent sur le pont et invoquent la Liberté :

la négraille assise  
inattendument debout  
debout dans la cale  
debout dans les cabines  
debout sur le pont  
debout dans le vent  
debout sous le soleil  
debout dans le sang  
debout  
et  
libre (CR, 61-2)

### 2.1.2.3. Le nuage écrasant de la religion

Dans le *Cahier*, le narrateur met en évidence la richesse de l'Église qui ne manque de rien alors que le peuple est affamé. Il peint par exemple l'hypocrisie de l'Église qui fête Noël à côté de la misère du peuple caribéen : « [...] et l'on est bien à l'intérieur, et l'on en

<sup>107</sup> « Tricentenaire de la conquête des Antilles », *l'Étudiant Noir*, Sainville, mai-juin 1935, p. 3.

<sup>108</sup> La foule apparaît dans le *Cahier* à travers notamment la négation « [elle] ne sait pas faire foule », puis sous l'oxymoron suivant : « Cette foule [...] seule sous ce soleil » (p. 9). La foule est ainsi péjorativement confondue à une masse anonyme incapable de réagir à la situation.

mange du bon, et l'on en boit / du réjouissant et il y a du boudin [...] celui large et trapu [...] et du café brûlant et de l'anis sucré et du / punch au lait [...] » (CR, 15). Après la fête, la peur revient et remplace la joie d'un instant, mais : « Les chants ne s'arrêtent pas, mais / ils roulent maintenant inquiets et lourds par les / vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux / de l'enfer » (CR, 16). Le poète utilise ainsi la rhétorique chrétienne pour mieux s'en désengager. Son reniement devient de plus en plus violent au fur et à mesure des vers.

Le narrateur parle également de ces esclaves vendus et marqués, alors que « ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était de ses actes » (CR, 39). Pour Césaire, l'Église a souvent été favorable à l'esclavage : « Pendant quatre siècles l'Église s'est fort bien accommodée de notre esclavage, à nous les nègres. Et si nous sommes à l'heure qu'il est des hommes libres, ce n'est pas à elle que nous le devons [...] »<sup>109</sup>. Pour le clergé, l'esclavage permettait d'arracher les Africains à leur idolâtrie : ils accédaient ainsi à Dieu en sauvant leur âme de la damnation éternelle. A titre d'exemple, un prêtre se félicitait en ces termes de cette croisade d'un genre nouveau :

Je soutiens que les missionnaires ont eu cette consolation dans leurs sacrifices d'avoir engendré à Jésus-Christ et à l'Église, plus de quinze mille esclaves qui n'auraient jamais eu la connaissance de Dieu, s'ils étaient restés dans leur pays, et qui seraient morts misérablement dans les impiétés et les erreurs de Mahomet.<sup>110</sup>

Par ailleurs, « un chrétien avait des esclaves et son esclave était pour lui une chose »<sup>111</sup>. Un maître acceptait de faire instruire ses esclaves, mais il attendait surtout de la religion qu'elle les amène à accepter leur servitude avec résignation. Pour Jack Corzani, cette aliénation

---

<sup>109</sup> Aimé Césaire, « Lettre ouverte à Monseigneur Varin de la Brunelière, Evêque de Saint-Pierre et de Fort-de-France », *Tropiques*, n° 11, mai 1944, p. 16. Dans cette perspective, Harvey reprochera à l'Église d'avoir eu à ses heures des paroles fascistes : « Les catholiques ont fait de l'assassinat une vertu, du mensonge, un acte d'héroïsme. Jamais l'Église du Christ n'est descendu plus bas dans le crime. Elle a donné sa main pourrie à la main pleine de sang des massacreurs. Elle n'a nullement aidé au mouvement de la paix ; elle est comme des vautours qui ont besoin de la charogne des morts pour vivre. Quelle pourriture ! » (Lettre de Jean-Charles Harvey à Évelyne Pelland, 16 mars 1936, fonds J.-C. H. et É.P.) ; « Fait bizarre, ce sont surtout les catholiques de la province de Québec qui ont donné dans le fascisme et le nazisme et qui ont encensé ce que le chef de l'Église réprouve le plus énergiquement. » (in : *le Jour*, 6 août 1938). C'est le plus souvent en cercles restreints que Harvey se décrit comme un anticlérical. Il écrira pourtant dans l'éditorial du *Jour* datant du 20 septembre 1941 : « Il ne m'intéresse nullement d'être clérical ou anticlérical. Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'aime le vrai, le beau, le bien, et je déteste l'hypocrisie sous toutes ses formes. Je n'attaque jamais la religion et la morale ». Les clercs ont par contre toujours refusé d'accepter le dialogue avec Harvey.

<sup>110</sup> Père du Tertre, *Histoire générale*, t. 1, s. 1., Éditions Dajani, 1981, p. 282.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 166.

culturelle s'apparentait davantage au « dressage » et « à l'apprentissage de mécanismes »<sup>112</sup> qu'à la véritable éducation. Dans ce même ordre d'idées, après avoir décrit toute la misère du Noir, le narrateur s'exclame : « O quiètes années de Dieu sur cette motte terraquée » (CR, 60). Il continue cette accusation en décrivant l'horreur de la traite « bénie » par l'Église : « Ainsi soit-il. Ainsi soit-il » : « Ceux qui se sont assouplis aux agenouillements / ceux qu'on domestiqua et christianisa / ceux qu'on inocula d'abâtardissement... ». Sa prière devient par la suite « virile » (CR, 49-50). Le destinataire est dorénavant l'Amour, son propre cœur : « Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute / haine / ne faites point de moi cet homme de haine pour qui / je n'ai que haine [...] » (CR, 50). La rhétorique chrétienne dont Césaire se sert est ici ironique.

Le « sorcier » (CR, 54) remplace ensuite le prêtre (CR, 11). Le narrateur tente d'appeler « les peaux noires masques blancs » à rejoindre ses prières, à savoir « ceux qui ne se consolent point de n'être pas / faits à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux / qui considèrent que l'on est nègre comme commis de / seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité / de monter plus haut [...] » (CR, 58-9). Ces derniers ont assimilé la culture occidentale, la religion, et tentent de se hisser au « niveau » de référence : le Blanc. La religion, apportée par la colonisation pour sortir le Noir de son malheur, était devenue un instrument d'esclavage et de soumission. Selon le Père du Tertre, les esclaves ne firent aucune difficulté pour adopter la nouvelle religion qu'on leur « proposait » : « Les uns et les autres ne persistent pas dans leur erreur et ils renoncent avec autant plus de facilité que leur foi ancienne n'avait pas de fondement »<sup>113</sup>.

En refusant Dieu, le Caribéen retrouve la conviction de son ascension et sa dignité perdue et refuse la supériorité blanche. Il comprend que ce Dieu chrétien est une invention des Blancs « en mal d'une démonstration de supériorité blanche »<sup>114</sup>. Un des personnages mis en scène par Césaire s'exclame dans ce sens :

Ma race : la race tombée  
 Ma religion...  
 Mais ce n'est pas vous qui la  
 Préparez avec votre désarmement.

<sup>112</sup> *Antilles d'hier et d'aujourd'hui*, « La vie quotidienne », t. 8, Fort-de-France (Martinique), 1979.

<sup>113</sup> Père du Tertre, *Histoire générale*, op. cit., p. 282.

<sup>114</sup> *Ibid.*, 149.

C'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings serrés  
Et ma tête hirsute.<sup>115</sup>

Dans le *Cahier*, le narrateur déclare ses « crimes » et ajoute par défi avoir assassiné Dieu « de ma paresse de mes paroles de mes gestes de mes chansons obscènes » (CR, 29). En refusant ce dieu « imposé », le texte remet en cause le monde blanc et ses dogmes. La poésie de Césaire prend alors la forme d'une véritable incantation où le rythme haletant des vers rappelle le déroulement d'une cérémonie vaudou. Ses prières sont dorénavant les siennes, celles de la religion vaudou, par l'occurrence suivante : « voum rooh oh / voum rooh oh / à charmer les serpents à conjurer les morts / voum rooh oh / [...] que mes cieux à moi s'ouvrent » (CR, 30). Ses propres chants remplacent les chants religieux<sup>116</sup> : il s'agit de chanter la nature du pays et de retourner aux anciennes croyances ancestrales.

Le discours religieux est également omniprésent dans le roman *Les demi-civilisés*. Dans les années trente, l'Église supplée au manque d'initiative de l'État. Lionel Groulx axe son nationalisme sur la scène québécoise et fait de la religion catholique le principal facteur d'homogénéité sociale et nationale. La paroisse assume alors une fonction double : elle est à la fois le lieu religieux et le lieu politique de référence. Dans ce sens, le narrateur emploie un champ lexical fortement connoté. Par exemple, la critique consacre l'« apostolat » de l'écrivain traditionaliste Nicéphore Gratton (DC, 152) qui est d'ailleurs « habitué à l'encens » (DC, 154). Dès lors, le lexique à connotation religieuse se multiplie : « pensées crucifiantes » (p. 167), « prophète » (p. 177), « péchés », « fautes » (p. 184), « mon martyr ! » (p. 189), « couvent [...] chasteté [...] mot jésuitique [...] » (p. 211), « sacerdoce » (p. 87). Lorsqu'un intellectuel comme Hermann Lillois attaque dans un de ses articles certains hommes de la religion qui ne pensent qu'à leur bien-être personnel, l'article est censuré et hué par la foule. Étranger français, Lillois utilise un discours blasphématoire<sup>117</sup>. Max Hubert lui répond : « Les mères de famille, vous voyant, se signeront en disant à leurs enfants « Voici le diable en personne » » (DC, 220). Le *vingtième siècle* est aussi perçu comme une « revue diabolique » (DC, 225).

<sup>115</sup> Aimé Césaire, *Et les chiens se taisaient*, Paris-Dakar, Présence africaine, 1958, p. 58.

<sup>116</sup> « nous chantons les fleurs vénéneuses éclatant dans des prairies furibondes » (CR, 31).

<sup>117</sup> A titre d'exemple : « Buvez du vin, nom de Dieu ! » (p. 227).

Dans cette perspective, les paroles des personnages véhiculent des termes empruntés à la religion catholique, ce dans le but de montrer l'omniprésence de ce discours dans les années trente. « Blasphème », « damné », « ostensor » (p. 92), « Sacrifice » (p. 256), « supplice » (p. 235), « crucifier » (p. 198), etc. : tout le lexique religieux est utilisé et réinterprété à bon escient dans *Les demi-civilisés*. Le protagoniste Max Hubert, comme Harvey, a passé quelques temps chez les jésuites et a été imprégné de ce vocabulaire et de ces images. Parallèlement, la propagande religieuse est omniprésente dans la presse catholique à travers des journaux tels que *L'Action catholique* de Québec, *Le Droit* d'Ottawa, *Le Devoir* de Montréal, *Le Courrier* de Saint-Hyacinthe, *l'Action populaire* de Joliette, etc. *L'Action nationale* par exemple produit de nombreux articles à résonance religieuse, tel que celui-ci :

Il ne faut pas moins que les forces de la religion pour maintenir chez les uns et restaurer chez les autres la justice et la charité, sans lesquelles on continuera d'encaisser des échecs, de se défier les uns des autres et de ne s'associer que les uns contre les autres, dans la lumière crépusculaire qu'affectionnent les meneurs locaux de la politique électorale. Leur terrorisme nous fait assez de mal.<sup>118</sup>

Lorsque Max Hubert redécouvre la maison de son enfance vers la fin du roman, c'est tout un paysage religieux qui se découvre à lui : l'horloge qui sonne « comme un glas d'église » (*DC*, 245), il aperçoit de loin « le village planté d'une église dont le clocher droit et fin faisait sentinelle ». Noël est évoqué (*DC*, 87), fête catholique au sujet de laquelle le narrateur garde de précieux souvenirs : il garde intact l'image candide de cette nuit<sup>119</sup>. Dès l'enfance, il est tourné vers l'Église le dimanche et vers la vocation de la prêtrise, rêve que nourrit sa mère en secret. Les personnages de la Bible sont invoqués de façon récurrente : « Je me sentis nu [...] comme Adam après son péché » (*DC*, 107) ; « Mon Dieu » ; « tu sais bien qu'elle n'a rien d'une Marguerite Alacoque » (*DC*, 211)<sup>120</sup>, « l'ami Lazare », « apôtres » (*DC*, 219) ... Omniprésent, le clergé domine aussi les sorties

<sup>118</sup> Georges Courchesne (Evêque de Rimouski), « Le problème de la terre », *L'Action nationale*, vol. I, janvier 1933, p. 12.

<sup>119</sup> Dans *Le Petit Journal*, le 27 décembre 1964, A-10, Harvey se remémorait de la même façon ces noëls devenus lointains : « Comme nous vivions au village, nous nous rendions à l'église secouée, en plein minuit, par le carillonnage endiablé de ses trois cloches [...]. Puis, dès l'entrée dans le temple, nous nous empressons d'aller saluer le petit poupon de cire, entouré de lampions multicolores, sous un dôme de sapins verts [...]. Pour nous, les innocents, n'était-ce pas féérique ? ». Il se remémore ensuite le réveillon, ses « tourtières », ses « six-pâtes » au lièvre et à la gélinotte, son boudin gras, ses rillettes, ses confitures de fraises, etc.

<sup>120</sup> L'auteur fait ici référence à une religieuse qui a propagé la dévotion du Sacré-cœur de Jésus.

cinématographiques, à l'image de l'affiche « Poil de carotte » qui est remplacée par « l'enfant martyr » (DC, 126)<sup>121</sup>.

Au discours religieux correspond également l'isotopie carcérale. Le jeune Max Hubert pense « à la réclusion des études en serre-chaude. La liberté des bois et des eaux, l'espace illimité [...] tout cela m'abandonnerait bientôt » (DC, 100). Dorothée se souvient d'un étouffement identique lorsqu'elle était au couvent : « Le dimanche, au parloir, je ne voyais mes parents qu'à travers les grilles de fer, et, pour les embrasser, il me fallait allonger les lèvres dans de petits trous si froids, si froids ...Brr ! » (DC, 158). Lorsqu'il sort du séminaire, il déclare : « Fait miraculeux, cette longue réclusion n'avait pas entravé ma personnalité [...]. La discipline claustrale n'avait tout au plus réglé que mes mouvements extérieurs » (DC, 110). Tout en respectant la foi et les doctrines, le narrateur se réserve quand même le droit et le devoir de critiquer certains membres du clergé et le monopole qu'ils exercent sur la société canadienne française : dans l'éducation, la presse, la politique, le syndicalisme, le commerce, les finances... Il leur reproche ainsi d'avoir accaparé tous les domaines du pouvoir, d'avoir diffusé un enseignement antilibéral et antidémocratique et d'avoir engendré un esprit isolationniste. Maurice Champagne déclare dans ce sens : « Ce ne sont pas les Anglais qui nous ont brimés, c'est l'Église qui nous a conditionnés à la peur, à l'infériorité, au sacrifice, à l'isolement, à la pauvreté matérielle et culturelle. »<sup>122</sup>. Dans ce contexte de domination de l'idéologie cléricalo-nationaliste, Harvey n'est pas le seul détracteur : il reçoit en effet de discrets témoignages d'approbation et de sympathie<sup>123</sup> de

---

<sup>121</sup> Le cinéma était en effet jugé à l'époque comme néfaste pour la jeunesse canadienne française, comme le souligne la déclaration de Joseph-Papin Archambault : « Le cinéma à ses débuts fut honnête, instructif, amusant. Hélas, des industriels sans scrupules comprirent vite le parti qu'ils pourraient tirer de cette merveilleuse invention. La mettre au service des plus bas instincts de l'humanité c'était l'avenir mais en même temps lui faire rendre des sommes considérables. Ils n'hésitèrent pas. Et le cinéma ne tarda pas à mériter l'épithète de corrupteur qu'une main vengeresse lui colla un jour au front et qu'il porte encore [...] un bureau de censure veille dans notre province. Il élague des films, tout ce qui pourrait offenser la morale [...] » (in : « le cinéma et les enfants », *L'Action nationale*, 1<sup>er</sup> semestre 1933, pp. 55-6). De nombreux autres articles portant sur la censure dans le cinéma canadien français se trouvent dans *L'Action nationale*, tel que celui de Camille Forest, « Le cinéma français », vol. II, octobre 1933, pp. 123-125 : « Le cinéma, non moins que le théâtre, se complait dans l'immoralité [...]. Qu'on exige de la censure plus de vigilance, plus de sérénité. C'est son devoir de bannir l'immoralité ». Le clergé pouvait également boycotter des spectacles, tel que celui de la tragédienne Sarah Bernhardt en 1905 à Québec, à laquelle fait d'ailleurs référence *Les demi-civilisés* (p. 224).

<sup>122</sup> Maurice Champagne, *La violence au pouvoir*, Montréal, Éditions du jour, 1971, p. 34.

<sup>123</sup> Lettre de Raoul Clouthier à Harvey, 10 mai 1934, US, fonds Harvey, I/3 : « S'il était possible d'extirper de l'esprit de nos gens cette terreur folle de l'au-delà, c'en serait vite fait de l'emprise de la cléricaille sur eux et toute les actions de leur existence » ; Lettre d'Albert Jutras à Harvey, 11 juillet 1934, US, fonds Harvey, I/3 :



lecteurs conquis. Ainsi, l'écrivain assimile ce manque d'ouverture au monde à la puissance cléricale :

le clergé de la province de Québec, dont il faut admirer la mission spirituelle, est actuellement le maître absolu de la province de Québec. A peu près personne n'est indépendant de lui, du moins dans la vie publique. L'instruction publique lui appartient de la base au sommet ; il est le premier guide de la colonisation ; il est la plus forte influence auprès de l'union professionnelle des cultivateurs ; il est en train de maîtriser les plus forts groupes d'unions ouvrières dans la province [...] aucun écrivain ne peut écrire un livre qui leur déplaise sans encourir l'anathème et probablement la misère [...].<sup>124</sup>

« Colonisation » est à prendre ici au sens propre du terme : à l'époque, il s'agit de créer des « colonies » d'agriculteurs. L'abbé Lionel Groulx, maître à penser des nationalistes<sup>125</sup>, déclarait dans ce sens : « Loin du gouvernement et de ses agents, le colon, sur son coin de terre, mène sa vie libre et indépendante, sans autre société que sa famille et son voisinage, sans autre loi que sa conscience, sans autre chefs que son curé et son Seigneur »<sup>126</sup>.

Au Canada français, la survivance de la race canadienne française dépend de la religion catholique. Aux Caraïbes, la religion n'est pas au service d'une idéologie de la survivance mais l'Église est aussi un facteur d'aliénation, dans la mesure où il y a collaboration entre le pouvoir religieux et le pouvoir colonial. Kanaté Dahouda rapporte dans ce sens :

L'église a [...] partie liée avec les autorités coloniales, dont elle sert les intérêts de classe en se servant elle-même [...] par l'imposition

---

« Sachez cependant que nous avons plus d'admiration et de partisans que vous ne le croyiez probablement, à certaines heures difficiles. De très hauts personnages universitaires bien qu'attaqués, pensent comme nous ».

<sup>124</sup> *Le Jour*, 16 juillet 1938. Le quotidien libéral *Le Canada* critiquera durement cet article, alors que le journal *L'Autorité* de Gilbert LaRue louera sa valeur.

<sup>125</sup> A titre d'exemple, Lionel Groulx proclamera dans un discours à Québec, le 29 juin 1937 : « Notre État français, nous l'aurons... ». Après lecture du roman de Harvey intitulé *Marcel Faure*, il recommandera à Harvey d'être prudent et de « se soumettre aux traditionnelles disciplines » (in : *Correspondance*, 21 novembre 1925, lettre de l'abbé Lionel Groulx à Harvey). Les cours que Lionel Groulx donnait à l'Université étaient retranscrits régulièrement dans le journal hebdomadaire *le Devoir*. A titre d'exemple, le cours intitulé « L'évangélisation au temps de Champlain. Les missionnaires au travail » trace le parcours héroïque de ces prêtres qui ont accompli « de grandes choses » : « ils avaient donné au pays son visage et son caractère de pays catholique », donnant à la Nouvelle-France son « caractère spirituel », (in : *le Devoir*, 22 mars 1935, p. 6). Il écrit également de nombreux articles dans *l'Action nationale*, à l'image de celui-ci : « Qui, mieux que l'Église, met à leur vraie place et à leur vraie dépendance l'humain et le terrestre, l'économique, l'intellectuel, le moral et le social ? » (in : « Le national et le religieux », vol. I, février 1934, p. 95).

<sup>126</sup> *La naissance d'une race*, Montréal, Granger, 1938, p. 103.

d'un ordre moral, elle veut prêter son concours à la classe dirigeante en favorisant, à travers ses moyens de contrôle, la soumission ou l'assujettissement des esprits colonisés à l'idéologie sociale dominante.<sup>127</sup>

La religion catholique au Québec sert d'exutoire à la peine des colonisés, comme la religion vaudou en Haïti et d'autres îles caraïbes : « Le noir antillais, bien qu'officiellement chrétien, n'oublie jamais tout à fait que le christianisme est une religion étrangère, importée, la religion de l'homme blanc, la religion du planteur »<sup>128</sup>. Face au nuage écrasant dans le discours social de la religion, la démarche subversive des auteurs vise à articuler leur anticléricalisme. En définitive, Césaire et Harvey transgressent l'ordre religieux en le démystifiant et mettent ainsi en crise le symbole de l'ordre religieux. Dans *Les demi-civilisés*, ces transgressions s'expriment par une violence verbale, par des actes et des mises en situation allant à l'encontre de l'ordre religieux. Le narrateur du *Cahier* remet en question cette prédominance du religieux lors de situations précises vécues par les Caribéens tout en proférant des anathèmes contre l'Église qu'il considère comme un instrument du pouvoir dominant. A la morale et la religion chrétienne, il oppose une morale et une religion africaine. Ces subversions permettent de remettre en cause la prédominance de l'Église et font partie intégrante de la quête libertaire des auteurs.

### 2.1.3. De « l'errant » à l'homme révolté : éveil de la conscience de l'artiste

Le narrateur dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* apparaît tout d'abord attendri devant la misère économique et culturelle qui se développe sous ses yeux. Prêt à servir les siens, il se montre bon et dévoué. Dans une seconde étape, il devient rebelle et refuse d'abdiquer son moi : il va progressivement prendre conscience de son aliénation. A ce moment précis, les œuvres se changent en véritables reconquêtes morales, dans lesquelles le héros a pour mission de transformer un peuple de « parias » et de colonisés en un peuple respecté et libre. Cette prise de conscience passe par une démarche transgressive, dans la

<sup>127</sup> Kanaté Dahouda, *op. cit.*, p. 153.

<sup>128</sup> Daniel Guérin, *Les Antilles décolonisées*, *op. cit.*, p. 99.

mesure où il s'agit de remettre en question les bases du colonialisme. Ainsi, de nouvelles figures apparaissent : celle du révolté et du sauveur, véritables antagonistes du pouvoir colonial. Marginaux, ils errent dans « cet en-dehors indéfini de l'ordre social »<sup>129</sup>.

Les sujets dominés mettent en scène leur angoisse à travers cette errance : ils sont à la fois nulle part et de passage. Selon Albert Memmi, le colonisé perd jusqu'au souvenir de sa liberté et n'a droit qu'à la noyade dans le collectif anonyme : il n'existe pas comme individu. Les narrateurs dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* vont dans ce sens se constituer progressivement un *moi* face à la foule anonyme. L'ouverture sur le monde signifie pour eux une nouvelle image de soi. L'errance ne constitue donc pas un renoncement, ni une frustration, ni un abandon, seulement un acte de refus par rapport à leur situation détériorée.

Dans cette perspective, une double figuration du sujet se construit progressivement dans les œuvres du corpus : de l'être qui se refuse à l'homme qui s'accepte, les narrateurs et les personnages cherchent leur liberté dans l'action. C'est sur l'acceptation du présent que va se construire l'avenir. La recherche mène ici à l'élaboration intérieure d'une nouvelle identité et à la construction de nouvelles figures héroïques.

### 2.1.3.1. Prémisses d'une révolte : la prise de conscience du héros

La figure du révolté apparaît progressivement dans le discours social des Caraïbes et du Québec. Il s'agit dorénavant de proclamer l'originalité culturelle des pays colonisés face aux prétentions universalistes de la civilisation européenne. De plus, la crise économique et les frustrations du désordre social donnent une voix aux écrivains. D'Allemagne souligne dans ce sens :

Malgré le conditionnement auquel il a été soumis, le colonisé québécois prend peu à peu conscience de sa situation. Les réflexes instinctifs du traditionalisme traditionnel cèdent la place à une compréhension plus profonde de la réalité coloniale. Le contexte international y a sans doute largement contribué [...].<sup>130</sup>

<sup>129</sup> Stéphane Martelly, *Le sujet opaque, une lecture de l'œuvre poétique de Magloire-Saint-Aude*, Mémoire, Université de Montréal, décembre 1998, p. 71. L'« en-dehors » désigne en Haïti les paysans, éternels exclus de l'ordre de la ville.

<sup>130</sup> André D'Allemagne, *op. cit.*, pp. 118-9.

Aux Caraïbes comme au Canada français, les revues culturelles marquent l'éveil de la conscience opprimée. Memmi souligne l'importance de cette prise de conscience qui conduit le colonisé à refuser le colonisateur :

le refus du colonisateur sera le prélude à la reprise de soi... Il faut se débarrasser de cette image accusatrice et annihilante... Après avoir été longtemps refusé par le colonisateur, le jour est venu où c'est le colonisé qui refuse le colonisateur... Le colonisateur est devenu surtout négativité... Il est négativité par l'attitude active du colonisé.<sup>131</sup>

La ville est alors le lieu de l'errance et du refus. Césaire participe au côté de ses frères noirs de Paris à la prise de conscience des colonisés<sup>132</sup>. La première démarche du *Cahier* consiste à représenter la prise de conscience de son état par le colonisé ; le seul recours contre la condition aliénante du colonisé est la révolte. Avant de se révolter, le Noir doit avant tout prendre conscience de soi et penser « qu'il est beau et bon et légitime d'être nègre » :

Ainsi donc, avant de faire la révolution et pour faire la révolution, - la vrai -, la lame de fond destructrice et non l'ébranlement des surfaces, une condition est essentielle : rompre la mécanique identificatrice des races, déchirer les superficielles valeurs, saisir en nous le nègre immédiat, planter notre négritude comme un bel arbre jusqu'à ce qu'il porte ses fruits les plus authentiques.<sup>133</sup>

Mais de prime abord, le héros a de la difficulté à agir face aux réalités de son pays : cynisme et défaitisme sont au départ l'unique recours des narrateurs du *Cahier* et des *Demi-civilisés* face au désespoir entretenu par des siècles d'oppression. La série d'images de décrépitude et de renoncement au début du *Cahier* représente un narrateur tenté de se cramponner au refus du rappel du retour : cette situation symptomatise l'attitude d'une élite formée à l'étranger déphasée au regard de la réalité coloniale. Mais le colonisé surmonte son mouvement de recul et accepte la réalité qui est la sienne et qui fait partie intégrante de son moi : nier le pays, c'est se nier soi-même.

---

<sup>131</sup> *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Éd. Payot, 1973, pp. 156-7.

<sup>132</sup> C'est dans le Paris des années trente que Césaire conçoit et écrit le *Cahier* afin de contribuer à la libération de son peuple. Quelques Canadiens français iront également à Paris (Borduas, Alfred Pellan...) et reviendront avec cet esprit révolutionnaire qui caractérisait une grande part des lettres françaises à cette époque.

<sup>133</sup> Césaire, *L'Étudiant Noir*, « Nègreries – Conscience Raciale et Révolution sociale », *op. cit.*

Le narrateur cherche dorénavant la liberté dans l'action. Après le réveil, le redressement : « Et nous sommes debout maintenant » (CR, 57). Cette affirmation de son appartenance à l'île et à l'ensemble des valeurs des peuples noirs commence par une série de métamorphoses : « ce qui est à moi, ces quelques milliers de / mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse / d'une île [...] » (CR, 24). « Ce pays » devient « ce pays mien » (CR, 22) puis « mon pays » (CR, 58). Le *Cahier* aspire à la libération intellectuelle et morale des individus et des groupes soumis à l'ordre bourgeois ainsi qu'à la libération nationale et culturelle des peuples colonisés. Le narrateur retrouve ainsi son identité en opérant son enracinement dans son être physique et moral, puis dans sa société globale : le peuple martiniquais et le grand peuple négro-africain. Le pays natal élargit dans ce sens ses frontières à l'ensemble du peuple noir. Le *Cahier* est aussi une révolte contre toutes les oppressions, unissant tous les opprimés de la terre, témoignant par là-même du refus de l'ordre colonial : le retour aux sources est le symbole de rupture fondamentale avec la domination étrangère, qui ouvre sur la construction d'un nouvel espace et accompagne en définitive toute décolonisation véritable. Le narrateur se révolte également contre lui-même, contre sa réaction à percevoir le monde, à parler et à agir comme un Blanc : « Mon héroïsme, quelle farce ! » (CR, 41). Il lutte à la fois contre la volonté du Blanc qui cherche à imposer son idéologie et sa perception du monde, et contre sa propre volonté à voir le monde comme un Blanc. Il y a un engagement total du narrateur qui assume entièrement le destin de son peuple.

Selon Jocelyn Létourneau, la communauté canadienne française est « un corps errant à la recherche de son esprit »<sup>134</sup>. Dans *Les demi-civilisés*, le protagoniste Max Hubert erre dans un pays pauvre et dépossédé. Il marche beaucoup, comme la plupart des héros de Harvey : symboliquement, ils sont en quête de quelque chose ou de quelqu'un. Insoumis, Max Hubert finit par se révolter. Il prend même rapidement conscience de sa rébellion :

Plus nettement que jamais, je me rendis compte que j'étais un rebelle. Pourquoi rebelle ? Parce que je refusais d'abdiquer le moi, ce moi qui prenait des proportions infinies à mesure que je comptais, méprisant ou apitoyé, les infirmités et les insignifiances du monde qui m'entourait. La révolte avait commencé le jour où,

---

<sup>134</sup> Jocelyn Létourneau, « Le « Québec moderne », premier chapitre du grand récit collectif des Québécois », *Revue française de science politique*, 1992, XLII, 5 : 773.

secouant le joug du cloître, dépouillant la misérable défroque qui couvrait ma vie d'homme [...]. (DC, 137)

Le héros des *Demi-civilisés* affirme ainsi sa différence. A partir de cette étape du roman, il devient pleinement actif et œuvre pour son idéal : la Liberté. C'est aussi en fondant la revue à tendance libérale, le *Vingtième siècle*, qu'il décide de lutter corps et âme contre les « demi-civilisés ». Cette revue entend réaliser la révolution culturelle. Elle tourne ainsi en ridicule le « colonialisme » qui règne en maître au Québec. Mais Max Hubert a de la difficulté à mener à bien sa quête, incapable de se départir d'un système de valeurs aliénant, d'accepter et d'assumer la situation dans laquelle il se trouve. Peu à peu, les narrateurs des œuvres du corpus estiment qu'ils n'ont pas à devenir semblables aux colonisateurs : « ils sont ses *égaux*, et cependant *différents* »<sup>135</sup>.

#### 2.1.3.2. La topique du sauveur : figuration d'un moi idéal (le héros)

Max Dorsinville définit le « héros » en ces mots : « « Persona », mythe, symbole esthétique, porte-parole, enfant prodigue, le héros signifie également archétype de la temporalité (le passé, le présent et l'avenir de son peuple) et de la spatialité (le paysage intérieur et extérieur d'une géographie personnelle et collective) »<sup>136</sup>. Pour Erickson,

L'« héroïsme » authentique serait l'équivalent du refus dont parle Breton, la révolte du Noir, non seulement contre son oppresseur blanc et européen, mais aussi contre sa propre réaction instinctive (inconscient collectif) qui le pousse à percevoir le monde, à réagir et à en parler comme un blanc. La lutte pour le Martiniquais est double : contre la volonté de l'autre, le blanc, cherchant à imposer son idéologie et sa perception du monde, et contre sa volonté en tant que noir « blanchisé » cherchant à imposer et à voir le monde comme un blanc.<sup>137</sup>

Les personnages du *Cahier* et des *Demi-civilisés* s'expriment à la première personne. Tout l'intérêt du roman de Harvey est concentré sur ce héros essentiel qu'est Max Hubert.

<sup>135</sup> Lylian Kesteloot, *Négritude et situation coloniale*, Paris, Silex éditions, 1988, p. 11.

<sup>136</sup> Max Dorsinville, *Le pays natal*, Dijon, Les nouvelles éditions africaines, 1983, p. 24.

<sup>137</sup> John D. Erickson, « Le *Cahier* d'Aimé Césaire et la subversion du discours magistral », in : *Soleil éclaté*, op. cit., p. 129.

Malgré l'aliénation générale qui l'entoure, la topique du sauveur se construit progressivement. Max Hubert revêt ainsi l'image du héros romantique, isolé dans la société, tourmenté par ses passions, vivant dans un monde où la réalité paraît odieuse. L'être collectif canadien français, clérical et colonisé, est ainsi remplacé par un nouvel être individuel, politique et désireux de se dépasser<sup>138</sup>. Dans un article paru dans *L'Action nationale*, Jacques Brassier (pseudonyme de Lionel Groulx) parle du culte des héros de l'époque :

Une revue française parlait récemment de la « renaissance du culte des héros », du besoin qu'éprouve la jeunesse actuelle d'exemples et de guides qui aient su vivre leur vie et diriger les autres dans la vie [...]. Notre jeune génération n'échappe pas à ce besoin ou à cette disposition d'esprit. Sa recherche inquiète le fait voir, recherche d'un chef, d'un homme de premier plan, qui tirerait son pays du désordre et l'arracherait elle-même à ce chaos ou à cette médiocrité de vie où elle se refuse à vivre.<sup>139</sup>

D'après Olivar Asselin, « l'acte patriotique est évidemment celui qui comporte le plus grand sacrifice aux intérêts de ses compatriotes [...]. Les héros incomparables [...] sont ceux qui marchèrent au combat sachant qu'ils n'en reviendraient pas. Ce sont Dollard Desormeaux et ses compagnons »<sup>140</sup>. Lionel Groulx distingue trois types de héros au Canada français : l'explorateur, le défricheur et l'évangéliste. Dans le cas de Max Hubert, il serait alors plus juste de parler d'un « antihéros » : le protagoniste assume un système de valeurs différent du système dominant. Dans cette perspective, de nouvelles figures s'imposent. A la vieillesse, représentée notamment par le protagoniste Meunier (donc par la bourgeoisie), va s'opposer la jeunesse.<sup>141</sup>

<sup>138</sup> Marcel Faure, Max Hubert et Désiré Julineau, héros respectifs de *Marcel Faure, Les demi-civilisés* et *Les Paradis de sable* de Harvey, sont jeunes, intelligents et ambitieux. Ils recherchent tous les trois les valeurs qui permettent à l'homme de s'humaniser.

<sup>139</sup> Jacques Brassier, « Pour qu'on vive... », *L'Action nationale*, février 1934, p. 116.

<sup>140</sup> Olivar Asselin, « Les héros », *L'Action nationale*, mai 1935, pp. 290-1.

<sup>141</sup> Les mouvements de jeunesse sont aussi, dans le monde occidental, une nouveauté de l'entre-deux-guerres, comme le souligne Catherine Pomeyrols in : *Les intellectuels québécois : formation et engagements, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 249. Dans ce sens, Robert Lahaise met en évidence la tentative des pays occidentaux d'embrigader à l'époque la jeunesse (in : *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Toronto, Guérin, 1998, p. 359). Pour le Français Albert Charton par exemple, coloniser est « un grand devoir, le devoir de créer, de bâtir, de civiliser, d'élever, une belle mission qui attend pour la génération qui vient, la jeunesse de France » (in : « Ce qu'est la France d'Outre-mer », *L'Information d'Outre-mer*, mars-avril 1939, première année, n°2, p. 93).

Dans le Québec fortement cléricalisé s'effectue en effet un embrigadement des jeunes<sup>142</sup>. Comme les jeunes s'installent de plus en plus en ville, ils commencent à écouter les émissions de radio ou à regarder les films américains, s'éloignant de plus en plus du curé de village. Cette nouvelle attitude des jeunes inquiète les plus fervents nationalistes, à l'image de Jean-Robert Bonnier, qui écrit en 1935 : « Le désœuvrement forcé de la jeunesse est indiscutablement l'aspect le plus lamentable de la crise actuelle. En effet, les études terminées, la plupart des jeunes sont voués à l'oisiveté »<sup>143</sup>. L'Église crée alors des organisations de jeunesse. Dans *l'Action nationale*, Jean-Pierre Verschelden déclare que la jeunesse canadienne française « ne peut vraiment être autre chose que catholique et canadienne-française, puisque là résident non seulement le secret de sa véritable physionomie, non seulement la base de son action sociale, mais la source du développement complet de sa personnalité »<sup>144</sup>. Ils sont aussi les destinataires de nombreux articles qui oeuvrent pour le changement. A titre d'exemple, cet extrait d'article paru dans *Le Devoir* en 1933 :

Nous faisons donc appel à la jeunesse, à toute la jeunesse de notre race ; à la jeunesse universitaire, à la jeunesse des collèges et des écoles, à la jeunesse ouvrière, à la jeunesse agricole, à la jeunesse professionnelle [...] de reconquérir les positions perdues, de faire meilleur l'avenir [...] de collaborer à la tâche commune.<sup>145</sup>

Harvey s'inquiète aussi du sort de la jeunesse, auquel il s'est toujours intéressé<sup>146</sup>, mais son analyse diffère du discours social nationaliste : il perçoit chez eux « une inquiétude, une nervosité, un désir de rompre avec la tradition économique et sociale »<sup>147</sup>. A l'époque, il déplore qu'elle soit dominée par les éléments les plus conservateurs. Il va même jusqu'à parler d'une jeunesse canadienne française envoûtée de manière aussi

<sup>142</sup> Cet embrigadement commence principalement par la fondation en 1904 de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française (A.C.J.C.).

<sup>143</sup> « Désespérance des jeunes », *L'Action nationale*, octobre 1935, vol. II, p. 117.

<sup>144</sup> « Pour un pacte de foi », mai 1934, vol. I, p. 290.

<sup>145</sup> S. n., « Pour la défense du français », 24 janvier 1933, p. 5. De nombreux articles dans *l'Action nationale* s'adressent également à la jeunesse. Par exemple, l'article de Jacques Brassier (pseudonyme de Lionel Groulx), « Pour qu'on vive... », mars 1933, p. 238 : l'auteur s'adresse à la jeunesse lettrée, à la jeunesse agricole et à la jeunesse des villes pour rappeler qu'elle est redevable à son milieu culturelle et nationale.

<sup>146</sup> In : *Pages de critique* (op. cit., pp. 181-187). Il leur adresse notamment ces quelques conseils : « la réussite s'obtient par le combat ! Quelle que soit la carrière que vous avez embrassée, soyez fiers de vous-mêmes. Soyez personnels. Soyez actifs [...]. Sachez que la volonté fait des miracles et donne du génie ».

<sup>147</sup> In : la revue *Jeunesse*, Éditions de Vivre, Montréal, septembre 1935, p. 28.



« totalitaire au point de vue de l'esprit que n'importe quel pouvoir fasciste ou nazi »<sup>148</sup>. En 1937, Harvey pense que la jeunesse veut du changement. Max Hubert arrive à temps, comme le déclare Charles-Émile Hamel : « Max Hubert était bien le vrai héros de la jeunesse de notre pays. Elle reconnaissait en lui son caractère porté à l'aventure, ses aspirations longtemps refoulées »<sup>149</sup>. Le jeune héros se démarque du discours traditionnel des années trente en cela qu'il a « des idées qui ne soient pas celles de tout le monde » (DC, 126). Il a « l'âme des pionniers et l'âme des conquérants »<sup>150</sup> et reflète l'engagement de Harvey qui luttait également contre les tares de la société bourgeoise et capitaliste<sup>151</sup>. Le jeune dissipateur, symbolisé par Max Hubert, est naturellement considéré comme un « fou » (DC, 126).

Dans le *Cahier* se reproduit un schéma narratif presque similaire que Christiane Ndiaye résume ainsi : « Un beau (jeune) homme revient chez lui après une absence prolongée, pour sauver son pays et son peuple de la misère et de l'oppression, à l'aide de quelques amis et au prix de sa propre vie »<sup>152</sup>. Le héros césairien est doté d'un courage exemplaire et se rattache à des personnages historiques - héros fondateurs - tels que Toussaint Louverture et le Roi Henri Christophe. Cette incarnation de la figure du nègre marron est « nouvelle » en ce qu'il « ne s'agit plus seulement d'une histoire de patriotisme et de révolte, mais aussi d'une histoire d'amour. Le héros est devenu également poète ; c'est aussi un être de passion et un romantique, un rêveur [...] »<sup>153</sup>. Ce héros, à la fois humain et surhumain, se donne pour « mission » de sauver son peuple. Visionnaire, il s'oppose à une communauté passive ou hostile. Frantz Fanon caractérise cette période dite de « combat » en ces mots : « le colonisé, après avoir tenté de se perdre dans le peuple, de se perdre avec le peuple, va au contraire secouer le peuple... il se transforme en réveilleur

---

<sup>148</sup> *Le Jour*, 12 mai 1945.

<sup>149</sup> Charles-Émile Hamel, « La revanche d'un écrivain », *Le Jour*, 14 janvier 1939, p. 1.

<sup>150</sup> Contrairement aux historiens qui l'ont précédé, François-Xavier Garneau vantait déjà, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'héroïsme des colons aux prises avec un climat excessif et avec l'hostilité des autochtones qui ne leur laissent aucun répit pendant plus d'un demi-siècle. Garneau révèle donc le premier aux Canadiens français la grandeur de leur passé et leur redonne la dignité qui leur avait été déniée (in : *L'Histoire du Canada*, de F. X. Garneau, Montréal, Éditions de l'Arbre, publié de 1845 à 1848 en trois volumes, avec supplément en 1852).

<sup>151</sup> C.f. l'étude des ressemblances entre l'auteur et son héros, in : Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, Ottawa, Beauchemin, 1970, p. 59.

<sup>152</sup> Christiane Ndiaye et Josias Semujanga, *De Paroles en figures*, Essais sur les littératures africaines et antillaises, Montréal, Harmattan, 1996, p. 138.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 141.

de peuple »<sup>154</sup>. Qui plus est, le héros revêt dans le *Cahier* la figure salvatrice de l'« étranger » qui arrive dans une île misérable pour transmettre à son peuple la parole de la Liberté. René Hibran écrit dans ce sens :

[Du] nègre de tous les jours, le nègre quotidien, dont toute une littérature a pour mission de dénicher le grotesque, ou l'exotisme, pensait Césaire, il en fait un héros ; il le peint avec sérieux, passion, et la puissance limitée de son art réussit par un miracle d'amour, ce qui est refusé à des moyens plus considérables : à suggérer jusqu'aux forces intimes qui commandent le destin. Créer un monde est-ce peu de chose ?... Là où s'étagait l'inhumanité exotique de bric-à-brac, faire surgir un monde ! Et là où nous ne puisions que la vision de grossiers pantins, recueillir une nouvelle manière de souffrir, de se résigner, en un mot porter une nouvelle charge d'homme.<sup>155</sup>

### 2.1.3.3. Les adjuvants à la révolte

Alors que le narrateur dans le *Cahier*<sup>156</sup> est physiquement seul face à sa révolte, le refus dans *Les Demi-civilisés* est proclamé par plusieurs autres protagonistes. L'étranger, par exemple, occupe l'espace public et développe de nouveaux rapports à la politique. Dans ce roman, l'étranger met en valeur les clichés que porte la société sur tout ce qui ne suit pas l'ordre traditionnel. Un mystère et une crainte entourent ainsi les étrangers dans le roman, telle l'Américaine Little Lady Vagabond ou l'intellectuel français Hermann Lillois. En effet, ces derniers remettent en cause les bases de la société canadienne française et provoquent des scandales : l'Américaine déclare par exemple : « Vous autres Canadiens, vous n'entendez rien à l'amour. Vous êtes tellement médiocres en tout que vous êtes incapables de grands vices [...] » (DC, 188). Le protagoniste Hermann Lillois<sup>157</sup> affirme quant à lui : « Vous n'êtes pas de réflexes très vifs, vous autres [...] » (DC, 227). Celui-ci est alors perçu comme un étranger « infâme » qui juge les Canadiens français et se voit traiter de « maudit français » (DC, 223) par le peuple. Aventurier, bohème, son manque

<sup>154</sup> *Les Damnés de la terre*, op. cit., pp. 153-4.

<sup>155</sup> « Introduction à la nouvelle poésie nègre américaine », *Tropiques*, n°2, 1941, p. 42.

<sup>156</sup> Le narrateur invoque seulement des héros passés qu'il réhabilite dans la mémoire caribéenne, à l'image de Toussaint Louverture (CR, 25) ou des « marrons » (CR, 27-8).

<sup>157</sup> Harvey dira dans les années soixante que son ami d'origine française, Jean Le Bret, journaliste et collaborateur au *Jour*, représente l'image même d'Hermann Lillois.

d'idéal et son cynisme en font malgré tout l'ami de Max Hubert. L'étranger est ainsi considéré comme une menace à la survie du peuple canadien français<sup>158</sup> et de ce fait au pouvoir établi. En effet, dans le grand récit collectif québécois, l'Autre – et notamment l'Anglais – est dépeint comme un adversaire, un étranger et une antithèse. Le texte dédramatise justement ce rapport d'altérité, explorant le sujet québécois en le posant comme acteur entreprenant et non plus passif.

Le narrateur des *Demi-civilisés* dit toute son admiration pour les paysans du Québec : depuis la Conquête, ils « ont fait ce qu'on leur disait de faire. Ils n'ont pas maugréé ; ils ont tout accepté, les yeux fermés, tout subi, tout enduré. Ils sont pourtant restés fiers, intelligents, originaux, raisonnables et personnels. Il me semble que notre paysannerie est la plus civilisée qui soit au monde » (DC, 247). Sur la politique de « colonisation » que produit le gouvernement de l'Union Nationale de Duplessis, entre 1936 et 1939, Harvey souhaite qu'on assure une vie convenable au défricheur. Selon lui, la « colonisation » doit tenir compte de la vie collective. Il propose que les nouveaux « colons » occupent de vieilles terres abandonnées dans des régions accessibles, près des villes notamment ; il cherche ainsi à régler les problèmes « de l'agriculture et de la colonisation »<sup>159</sup>.

Enfin, Harvey donne à la femme un rôle très important dans sa narration à travers l'image de Dorothée. L'auteur s'est battu pour que la femme au Canada français ne soit plus maintenue sous tutelle. Il entreprend par exemple de lutter pour l'établissement du suffrage féminin. Ce n'est pas le genre de propos tenu dans le discours social à cette époque au Québec<sup>160</sup>. Par exemple, Claude-Henri Grignon exprime, dans le journal *En Avant*, son opinion à ce sujet : il pense, comme le clergé<sup>161</sup>, que la femme doit rester dans son foyer et

---

<sup>158</sup> A titre d'exemple, une jeune journaliste accuse Harvey de vouloir noyer le peuple canadien français dans un flot d'étrangers (*In : le Jour*, 1<sup>er</sup> avril 1939). L'étranger, prénommé le « survenant » (on pense notamment au roman éponyme de Germaine Guèvremont publié en 1945), est une figure récurrente dans la littérature québécoise : mi-journalier, mi-vagabond, il parcourt le monde. Mais son errance n'est pas continue, et il lui arrive de s'arrêter quelques mois, le temps d'ébranler une petite communauté en lui faisant prendre conscience de ses défauts. Sa mission accomplie, il repart...

<sup>159</sup> *Le Jour*, 15 janvier 1938, p. 2.

<sup>160</sup> Parallèlement, en France, les femmes – catégorie sociale marginalisée au XIX<sup>e</sup> siècle – surgissent dans les années trente sur la scène politique en réclamant leur participation au pouvoir.

<sup>161</sup> Lorsqu'en juin 1938 le congrès libéral du Québec adopte une résolution reconnaissant le principe du suffrage universel, le Cardinal Villeneuve se prononce contre le projet : le suffrage féminin est selon lui indésirable car contraire à l'autorité et à l'unité de la famille.

que Harvey s'alimente à l'étranger pour trouver ses idées<sup>162</sup>. C'est ce que déclare également un auteur anonyme dans un article paru dans *Le Devoir* en 1933 : « L'épouse du colon doit être aussi décidée à partager sa vie : il faut une bonne « colonne » pour soutenir le colon. C'est souvent la femme qui est la cause première de la désertion du sol »<sup>163</sup>. *L'Action nationale* prêche ce même devoir :

Ce que nos héroïques petits curés prêchent au colon, c'est qu'il a le devoir de tâcher au plus tôt de se suffire en comptant sur son travail. A la femme et aux filles du colon, ils demandent d'accepter le devoir d'état avec ses austérités : horticulture au plus tôt ; basse-cour hâtivement peuplée entre les souches mêmes ; lingerie obtenue du foyer ancien et remaniée pour le nouveau, en attendant que la terre donne la laine et la toile.<sup>164</sup>

Dans *Les demi-civilisés*, c'est sous la forme d'une femme souillée et foulée aux pieds par des barbares que l'auteur se représente la liberté<sup>165</sup>.

Dans le *Cahier*, la femme est tantôt perçue comme une femme en gésine dans la cale, tantôt à travers la vision d'un corps qui se confond avec un paquet d'eau sonore. Elle est par là même associée au mouvement de gestation et de renouveau : le narrateur « force la membrane vitelline » ainsi que « les grandes eaux » (CR, 34). L'image de la femme incarne aussi la forme de l'oppression sociale et de la résistance. Dans la première page du *Cahier*, le narrateur fait référence au « calme » de la « femme qui ment » (p. 7) : il nous situe ici dans le contexte de l'esclavagisme où la solution de ruse était de mentir pour survivre. Le calme du mensonge rentrait dans la stratégie de résistance. Ainsi, la femme dans le *Cahier* porte l'image de la résistance, du renouveau et de la force. Dans cette perspective, les narrateurs du *Cahier* et des *Demi-civilisés* apparaissent comme les ennemis de toutes les conventions et structures établies. Face au colonialisme et à ses acteurs s'inscrivent dans ces œuvres de nouvelles figures qui, dans le discours narratif, vont remettre en cause l'oppression coloniale.

<sup>162</sup> Repris dans *le Jour*, 22 janvier 1938, p. 1.

<sup>163</sup> *le Devoir*, 27 février 1933, p. 2.

<sup>164</sup> Georges Courchesne, « Le problème de la terre », *L'Action nationale*, premier numéro, janvier 1933, p. 9.

<sup>165</sup> Dans ses poèmes, la femme représente la « Dame-vérité » (in : *le Jour*, 23 juillet 1938, p. 1) ou encore la jeunesse (in : *le Jour*, 7 janvier 1939, p. 1). Parmi l'un d'entre eux, Harvey-poète symbolise la vie par une femme qui a nom Beauté (in : *le Jour*, 18 mars 1939, p. 1).

L'écriture postcoloniale s'établit au carrefour de deux références – le monde traditionnel et le monde occidental – qui marquent sa situation particulière : la quête incessante d'un lieu. C'est ce vers quoi l'écrivain du refus va tendre dorénavant, ce qui le place dès lors comme prophète, magicien, témoin et porte-parole. Qui plus est, on a pu constater que les textes à l'étude comportaient des sujets « héroïques ». Dans *Les demi-civilisés*, par exemple, le héros Max Hubert est accompagné dans la trame romanesque et poétique par des « adjuvants » afin de réaliser son projet. Il convient dès lors d'examiner aussi la relation qu'entretient le héros avec l'« opposant » (celui qui s'oppose à la réalisation du projet) et de définir précisément ce dernier.

## 2.2. Déconstruction de la thèse adverse : le polémique du refus

Un irrépressible besoin d'action s'impose aux narrateurs du refus : comment vont-ils s'y prendre pour déloger l'adversaire ? Face à la prise de pouvoir des « opposants », les œuvres de Césaire et Harvey vont constituer à la fois une prise de parole, de pouvoir, de position, donnant aux textes valeur polémique<sup>166</sup>. Ils vont tour à tour dénoncer et déplacer les idées reçues de l'idéologie dominante. Le style des intellectuels colonisés va naturellement apparaître « heurté, fortement imagé » :

[L'intellectuel colonisé] sent qu'il lui faut sortir de cette culture blanche, qu'il lui faut chercher ailleurs, n'importe où, et faute de trouver un aliment culturel à la mesure du panorama glorieux étalé par le dominateur, l'intellectuel colonisé très souvent va refluer sur des positions passionnelles et développera une psychologie dominée par une sensibilité, une sensibilité, une sensibilité exceptionnelles [...].<sup>167</sup>

Nous rendrons compte également du rapport auteur / narrateur / personnage dont la superposition est parfaite dans les œuvres du corpus : l'auteur accomplit son point de vue dans le narrateur et dans l'objet du récit. Philippe Lejeune propose le terme de « pacte autobiographique » pour suggérer que l'auteur, le narrateur et le personnage sont identiques. Il entend par autobiographie un « récit rétrospectif en prose qu'une personne

<sup>166</sup> Dominique Garand, *La griffe du polémique*, essais littéraires, Québec, l'Hexagone, 1989.

<sup>167</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 152.

réelle fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier, sur l'histoire de sa personnalité »<sup>168</sup>. Or, Césaire et Harvey jonglent entre la véracité de l'information et la liberté de mise en écriture, entre « autobiographie nettement déclarée et la fiction non autobiographique »<sup>169</sup>. Le pacte est rompu avec le lecteur, qui se trouve dérouté devant la forme hétérogène et polémique de ces œuvres : le « je » participe au mécanisme de l'illusion et se trouve être un « je-nous » ou un « je » démultiplié.

Bakhtine nomme « discours bivocal »<sup>170</sup> les intentions attribuées au personnage qui parle et qui sont celles, réfractées, de l'auteur. Dès lors, il convient de désigner les valeurs du discours véhiculé dans les œuvres et de qualifier les jugements et accents « étrangers » traversés dans ce discours, car, selon Bakhtine, « dans le parler courant de tout homme vivant en société, la moitié au moins des paroles qu'il prononce sont celles d'autrui (reconnues comme telles) transmises à tous les degrés possibles d'exactitude et d'impartialité (ou, plutôt, de partialité) »<sup>171</sup>. Par quelle rhétorique personnelle et nouvelle Césaire et Harvey vont-ils caractériser leur discours ? La tradition (elle donne « un statut temporel singulier à un ensemble de phénomène à la fois successif et identique »<sup>172</sup>) se heurte ici à la nouveauté (originalité, génie, décision propre aux individus<sup>173</sup>). Dans cette perspective, le discours est-il répétition ou originalité ? La mise en évidence du conflit entre l'ancien et le nouveau permet de retrouver le point de rupture de la littérature du refus. Il nous conduit également à l'étude des normes littéraires de l'époque.

Le « meilleur levier », qui sert « à forcer et déplacer »<sup>174</sup>, se trouve dans le polémique, dont l'utilisation variera en fonction des textes étudiés. Mais l'utilisation du polémique et la reproduction d'une vision manichéenne approfondissent-ils réellement le dialogue, ou ne font-ils que reproduire la vision « fermée » de la société en question ? Dominique Garand entend par polémique « le concept théorique des antagonismes et des conflits sociaux et discursifs, envisagés à partir de la violence inhérente au langage (prise de parole, inscription de l'écriture, symbolisation) et repérables autant dans les textes que

---

<sup>168</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14.

<sup>169</sup> *Ibid.*, pp. 6-7.

<sup>170</sup> *Esthétique et théorie du roman*, Chapitre I, Paris, Gallimard, 1978, p. 141.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>172</sup> Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 31.

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> Michel Lisse, « Déconstructions », *Études françaises*, vol. 38, n°1-2, 2002, p. 70.

dans le contexte [...]. La logique du polémique est frontale, duelle et imaginaire [...] »<sup>175</sup>. L'important est de voir où le polémique mène les textes et le désir qui est en jeu.

Par la suite, la contestation est suivie d'un moment de reconstruction qui revêt la forme narrative de l'engagement littéraire. Mais auparavant, force est d'étudier la forme que prend la déconstruction des structures conventionnelles dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*. L'espace où ils se situent apparaît en effet déconstruit : dorénavant, l'unique ordre naît de la répression du pouvoir dominant. Ainsi, les textes vont transgresser, déplacer et déconstruire l'acceptabilité établie. Dans cette partie, le travail déconstructeur des œuvres du corpus sera analysé, les concepts utilisés interrogés et dévoilés et la violence du refus mise en avant.

### 2.2.1. Combat de polémistes

Césaire et Harvey vont à « contre-courant » et refusent d'adhérer au discours social ambiant. Ils se différencient de ce discours par le polémique qui répond à leur désir de combattre, de se dépasser, d'être : les auteurs cherchent à se définir et à se dire à l'aide d'opinions argumentées. Ils combattent également pour le droit de parler. Dans les deux cas, il s'agit d'une intention polémique afin d'affronter un contexte sclérosé. Leur discours se propose de rétablir une vérité jusqu'alors délibérément occultée.

Aussi, le polémique permet d'arracher « l'erreur représentée par la partie adverse »<sup>176</sup>, car, ce qui frappe avant tout le polémiste, « ce sont ces fausses valeurs auxquelles le monde antagoniste se réfère »<sup>177</sup>. C'est cette imposture qu'il convient de refuser catégoriquement. Dans un discours polémique, c'est l'adversaire même qui est visé : c'est lui qu'il s'agit de convaincre avant tout. L'objectif des auteurs est donc d'atteindre l'adversaire. Dans cette perspective, l'absurde côtoie de près la description ; la rhétorique persuasive utilisée situe le refus dans un acte d'accusation et de dénonciation. La stratégie du combat se veut donc variée.

---

<sup>175</sup> *Les voies écrites de la violence (entre le polémique et l'agonique)*, thèse, Université de Montréal, 1990, p. 28.

<sup>176</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982, p. 38.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 88.

### 2.2.1.1. La disqualification de l'adversaire ou la mise en évidence de l'absurde

Selon Claude Duchet, tout ce qui est pensé, dit, écrit, l'est toujours « contre quelque chose »<sup>178</sup>. Il s'agit de *nommer* ce quelque chose et de voir ce que le texte entreprend de réfuter (ou, sans le savoir clairement, réfute) et aux dépens de qui. Si, selon Angenot, « la parole polémique se donne comme fin, nécessairement déçue, d'atteindre l'adversaire »<sup>179</sup>, cela signifie que les narrateurs dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* tentent avant tout de convaincre et de persuader le pouvoir dominant. Il s'agit également de rendre la parole de l'adversaire invalide, non crédible ou illégitime, « d'arracher la vérité à l'erreur représentée par la partie adverse »<sup>180</sup>. S'engagent alors dans leur discours différents points de vue où des « parlars sociaux » se réalisent. Les auteurs s'introduisent ainsi dans la perspective étrangère de l'interlocuteur. Cette dialogisation provoque dans les œuvres le polémique.

Dans *Les demi-civilisés*, le narrateur cherche à disqualifier et à réfuter la proposition adverse tout au long du roman : par des interventions directes, il rejette ainsi agressivement le discours de l'adversaire et n'omet aucune occasion de vilipender les personnages. Le texte use de différents procédés afin de combattre et de disqualifier la bourgeoisie hypocrite canadienne française (issue des collèges classiques, celle-ci rivalise à l'époque avec le clergé dans son rôle de guide du peuple). Tout d'abord, l'auteur démasque des personnages déguisés et dénonce leur comédie et leur absurdité. Il en a contre les ratés, les exploiters et les médiocres, les tenants du nationalisme et de « l'esclavage collectif »<sup>181</sup> qui oeuvrent contre la liberté humaine. Mais aussi contre les artistes et les écrivains qui n'osent exprimer les messages qu'ils portent en eux : ces derniers se réfugient dans l'hypocrisie, le conformisme et les préjugés. Ainsi, afin de critiquer les mœurs politico-religieuses des années trente, le narrateur se sert d'une expression fortement polémique : « masques de plâtre » (DC, 131)<sup>182</sup>.

Harvey fut l'un des adversaires les plus acharnés des partisans de l'école régionaliste, partisan que l'on retrouve dans *Les demi-civilisés* sous les traits du personnage

<sup>178</sup> « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », *Littérature*, n°1, février 1971, p. 253.

<sup>179</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 147.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>181</sup> M.-A Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur...*, *op. cit.*, p. 149.

<sup>182</sup> Selon Guildo Rousseau, Harvey atténue pourtant ce passage. Il aurait remplacé l'expression habituelle « crétinisme puant et incurable » par « masques de plâtre ». Dans plusieurs de ses articles, Harvey emploie ces deux qualificatifs, et ce dès 1923.



Nicéphore Gratton, figure totalement caricaturée. Plus tard, Harvey traitera de « saboteurs » et de traîtres tous ceux qui collaborent à la littérature de haine, de défaitisme et de mensonges, à commencer par Lionel Groulx et la revue *L'Action nationale*, qui n'ont qu'un seul but avoué : la haine de tout ce qui est anglais. Par là même, le narrateur dans ce roman en a contre la Société des arts, des sciences et des lettres de la ville de Québec, qualifiée de « petites chapelles littéraires » (DC, 152). Le texte verse du côté du commentaire coup de poing en faisant défiler ces épithètes et ces adjectifs virulents. Il réhabilite ainsi l'esprit rebelle, comme le souhaitait Harvey, qui écrira dans ce sens en 1941 :

Ceux qui pensent, ceux qui voient, ceux qui parlent franc, ceux qui frappent les préjugés cristallisés au risque de s'y écorcher les poings, voilà les véritables amis du peuple, car ils ont assez de conviction, de caractère et de sincérité pour sacrifier leur tranquillité personnelle au salut de leurs semblables.<sup>183</sup>

Pour ce faire, le narrateur investit la parole des bourgeois canadiens français pour mieux s'y opposer et la controverser. Dans ce sens, Bakhtine souligne que

Le polémique peu consciencieux et habile connaît parfaitement le fond dialogique qu'il convient de donner aux paroles exactement citées de son adversaire, pour en altérer le sens. Il est particulièrement simple, en manipulant le texte, d'augmenter le degré d'objectivité de la parole d'autrui, provoquant ainsi des récits dialogiques liés à l'objectivité ; de la sorte, il est facile de rendre comique l'énoncé le plus sérieux.<sup>184</sup>

Aussi, par cette hétérogénéité de voix, Harvey met en évidence la saturation d'un langage possédant dans une société fermée un statut homogène. Cette diversité des langages de la société entre dans l'œuvre par l'intermédiaire d'un narrateur omniprésent et de nombreux personnages mis en scène. Il utilise également un discours direct fictif par lequel il fait parler ses adversaires. Ainsi, l'auteur confie à d'autres le soin d'aboutir à ses propres conclusions, ce qu'on nomme à ce titre « dialogisme ». Il emploie également de nombreuses citations destinées le plus souvent à faire apparaître les non-dits.

De ce fait, le héros Max Hubert évolue dans un contexte où l'absurdité est omniprésente. Il caricature ses adversaires et les provoque afin de mieux désacraliser les

---

<sup>183</sup> *Le Jour*, 11 janvier 1941.

<sup>184</sup> *Esthétique et théorie du roman*, op. cit., p. 159.

valeurs figées qu'ils incarnent. Aussi, le narrateur des *Demi-civilisés* croit connaître le vrai sans pouvoir en exercer les pouvoirs, se repliant dans le ressentiment, dans le cynisme et le défaitisme. Dans ce sens, « le monde de l'imposture est perçu comme un lugubre carnaval » (DC, 99). L'objectif du héros Max Hubert est de « scandaliser » (DC, 121) l'Autre, l'opposant. Il répond dans ce sens au discours religieux et bourgeois du couple Delorme : « le jeune homme qui dissipe sa fortune sans miner personne, vous appelez ça un débauché, si vous pensez qu'il n'est pas un dévot ; celui qui ruine pieusement les veuves pour s'enrichir, tout en apaisant la colère divine par des petits cadeaux, vous l'appellez un honnête homme au fond » (DC, 123). A la question de Delorme : « Que serions-nous devenus, avec la France révolutionnaire ? », Max Hubert répond : « - Nous n'aurions pas été [...] une race conquise et un troupeau domestiqué » (DC, 125).

La foule est aussi incomprise. Un directeur de journal déclare ainsi à Max Hubert : « La foule n'aime vraiment que l'incroyable et ne comprend bien que l'absurde [...] » (DC, 127). Le texte rend compte de toute l'absurdité du discours social : une pensée raisonnable et éclairée n'est pas écoutée, alors que le mensonge et l'hypocrisie sont acceptés : « Mais le grand nombre nous échappait. La vérité n'a pas souvent satisfait les masses » (DC, 149). La mise en évidence de l'absurdité est le plus souvent accompagnée d'ironie. Le narrateur décrit aussi en ces mots un « wild party » où se rassemblent « de petits clans de bourgeois » : « ces noces communautaires ont lieu surtout à la fin de la semaine, entre dix heures du soir, le samedi, de sept heures du matin, le dimanche, alors que chacun s'en va à l'église, pour effacer les péchés de la nuit » (DC, 181). Dans la trame romanesque, le polémique est déclenché par les étrangers, avec l'Américaine Kathleen et le Français Hermann Lillois (DC, 188, 227). L'Américaine, par exemple, vient chercher à Québec du scandale, ce qu'elle provoque : elle écrit un livre sur les mœurs les plus intimes de la haute société canadienne française. Harvey use ainsi du plaidoyer pour exposer ses vues et défendre telle cause qu'il trouve juste. Sa tentative est de détruire toute crédibilité de l'Autre, croyant que l'abolition de l'ennemi règlera le problème de la douleur. Dans son texte, le journalisme socio-politico-littéraire autorise le discours, par l'intermédiaire du

narrateur et de divers acteurs, à se faire polémique, dans la mesure où il s'autorise à parler de tout. A la violence de la répression, Harvey répond donc en polémiste<sup>185</sup>.

Le polémique chez Césaire est aussi cette façon de remettre en question et de condamner des préjugés longtemps considérés comme des vérités. C'est la colonisation même qu'il voit comme absurde et le système imposé par le colonisateur : « nous vous haïssons vous et votre raison » (CR, 27). Ainsi, le narrateur se pose une question que l'Autre n'a jamais abordée : « Qui et quels sommes nous ? » (CR, 28). Il prononce aussi, vers la fin du poème : « [...] Et la voix prononce que / l'Europe nous a pendant des siècles gavés de / mensonges et gonflés de pestilences, / car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est / finie [...] ». La négation se poursuit : « et aucune race ne possède le monopole de la beauté, / de l'intelligence, de la force / et il est place pour tous au rendez-vous de la / conquête [...] » (CR, 90). Les modes expressifs du *Cahier* le classent comme poème clairement polémique : le thème de la révolte progresse dans ce poème contestataire. En effet, le narrateur s'exprime avant tout par une « poétique de l'excitation »<sup>186</sup>, poétique de mouvement et d'agitation. Dans ce sens, la première page du poème est très expressive : dès l'attaque du poème, il souhaite entraîner l'Autre, par des effets d'interpellation parfois brutaux, sur le chemin de sa subjectivité. La formule explosive « Va-t-en [...] gueule de flic, gueule de vache » (CR, 7) vise, par l'insulte et le tutoiement, à disqualifier le Maître. « Gueule de flic » est une insulte très employée à l'époque à Paris et que reprend ici le narrateur contre les Maîtres eux-mêmes, contre « ces larbins de l'ordre » renvoyés à une condition d'esclaves ; la « vache » aime être guidée : le narrateur en a ici contre les mulâtres, contre « les hannetons de l'espérance » qui se laissent totalement guider et assimiler. Par l'intermédiaire de ce langage populaire, le narrateur cherche à scandaliser, à surprendre, à atteindre l'adversaire. La mise en perspective de l'absurde est ainsi une démarche d'auto-défense : le colonisé ne semble avoir de consistance que dans la mesure où se développe le portrait caricatural de l'adversaire.

Bien que les deux positions polémiques se placent du côté du désir de la Liberté, elles constituent deux sujets narratifs différents : le conflit est interprété dans *Les demi-*

---

<sup>185</sup> « Nous vivons dans un pays où, plus qu'ailleurs, il est difficile de n'être pas conformiste. On n'y accorde la liberté de parole et de discussion qu'aux personnes qui reflètent exactement les pensées et même les préjugés de leur milieu. On ne concède aux autres que la violence de la répression » (in : Jean-Charles Harvey, *Art et Combat*, Montréal, Les Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, p. 8).

<sup>186</sup> L'expression est de Gaston Bachelard, in : *Lautréamont*, Paris, Éditions José Corti, 1963, p. 14.

*civilisés* en termes strictement oppositionnels, où le polémique agit comme un principe dynamique structurant le récit qui oppose antagoniquement un sujet et un anti-sujet, orientant l'œuvre vers un aspect proprement antagoniste et mettant en perspective toute l'absurdité de la conjoncture canadienne française dans les années trente. Le droit à la parole est le pouvoir minimal que se voit refuser le héros Max Hubert : Harvey œuvre pour sa récupération. Alors que le sujet dans *Les demi-civilisés* finit dans une délitescence morale, le sujet césairien édifie, par le concept de Négritude notamment, sa victoire sur le monde blanc : il accepte la race noire, retourne aux sources de son Histoire à travers l'image de l'Afrique. La réalité sociale est acceptée malgré la souffrance qu'elle subodore. Pour Césaire, il s'agit de rompre avec le passé colonial en rejetant son échelle de valeurs :

Et voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas  
faits à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux  
qui considèrent que l'on est nègre comme commis de  
seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité  
de monter plus haut [...]  
ceux qui disent à l'Europe :  
Voyez, je sais comme vous faire des courbettes,  
comme vous présenter mes hommages, en somme, je  
ne suis pas différent de vous ; ne faites pas attention  
à ma peau noire : c'est le soleil qui m'a brûlé. (CR, 58-9)

Les textes obéissent ainsi à une structure polémique servant de tremplin à une littérature de combat.

### 2.2.1.2. Un discours guerrier (*polemikos* : guerre)

C'est d'abord par la voix que l'on guerroye : il s'agit de vaincre et de convaincre, d'affirmer et de faire accepter un ordre symbolique autre que celui qui domine. Dans ce même ordre d'idées, le lexique employé dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* appartient au champ lexical de la guerre, du combat, de la bataille. La violence discursive est ainsi très présente : violence oppositionnelle, elle se trouve à la fois sociale et politique et soulève le problème de la Vérité qui est en jeu. Les écrivains du refus empruntent la rhétorique du guerrier dans le but, toujours, de déconstruire la thèse adverse.

Le discours des *Demi-civilisés* tourne autour de la victoire et de la défaite. Max Hubert déclare ainsi : « Le vaincu ne doit jamais faire du zèle pour rester à l'état de vaincu. Autrement, il est un lâche » (DC, 207). Le protagoniste Lucien Joly rapporte à Max Hubert : « On n'est vraiment vaincu que le jour où l'on croit l'être » (DC, 223). Mais l'action du roman s'oppose à ces discours quelque peu « moralisateurs », comme en témoigne cette phrase de Max Hubert après l'annonce de la fermeture du journal *Vingtième siècle* : « - Je me sens battu sur toute la ligne [...]. Avec quoi veux-tu que je lutte, désarmé comme je suis ? » (DC, 239). Lorsque le protagoniste Hermann Lillois publie son article dans la revue, Max Hubert ajoute : « Attendez-vous à une levée de boucliers » (DC, 220). Mais ce n'est que dans un délire que les soldats se battent, ou dans la mémoire du narrateur qui convoque à plusieurs reprises la vie canadienne française avant la Conquête. Dans les lignes suivantes, Dorothée connaît à son tour des visions hallucinantes : « une grande plaine toute remplie de soldats de glace [...] deux grandes armées avec multitude de soldat [...]. Tous ces hommes blancs se battent [...] »<sup>187</sup>. Il s'agit, dans l'esprit du narrateur, d'une allusion à la bataille des plaines d'Abraham de 1760. D'emblée, le roman *Les demi-civilisés* témoigne, selon Gilles Marcotte, d'une démesure, d'une violence et d'« une passion dévastatrice » nouvelles dans les romans québécois<sup>188</sup>. Harvey emploie des qualificatifs violents pour exprimer son sentiment de révolte, mais il place parallèlement ses protagonistes dans des allusions, des rêves ou des cauchemars, remettant éventuellement en cause la possibilité d'une révolte.

La violence révolutionnaire permet à l'homme de se réaliser pleinement. La poésie césairienne est rebelle, elle est même aux yeux de René Depestre

la plus violente de ce siècle. Elle porte la bonne violence de la justice et de la vérité. Cette violence est présente également dans la prose de Césaire. Son *Discours sur le colonialisme* est le plus implacable réquisitoire qu'un homme ait lancé au visage de l'Europe colonisatrice et sous-développante [...].<sup>189</sup>

---

<sup>187</sup> Le héros Max Hubert « divague » (p. 167), il est le spectateur d'une vision d'une « cruauté inouïe » puis d'un « rêve horrible » (p. 169). Il vit une autre divagation vers la fin du roman (pp. 244-5). Max Hubert est un rêveur ; par ailleurs, les réveils sont toujours vécus plus difficilement encore : « Je m'éveillais au pied de l'arbre [...] » (p. 134) ; « Il fallut bien me rendre à la réalité » (p. 166).

<sup>188</sup> Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, HMH, 1962, pp. 22-25.

<sup>189</sup> René Depestre, *Pour la révolution, pour la poésie, op. cit.*, p. 154.

De la même façon, Roger Toumson relève chez Césaire « une violence de cannibale »<sup>190</sup>. La dominance du symbolisme agressif fait de cette poésie un cri de souffrance, de guerre et d'espoir. Mais c'est surtout dans le monde naturel qu'il trouve l'apparat de guerre qu'il lui faut et les alliés privilégiés.

Après la prise de conscience de l'état de colonisé du narrateur, le langage du *Cahier* se fait violent et incantatoire. En premier lieu, la colère lui permet de déclarer la guerre aux Blancs : « l'éclair de la colère lance sa hache verdâtre » (CR, 28). Puis la nature est appelée à se révolter : par exemple, « le vent [y] saute en inconstances cavaleries salées » (CR, 34) et les « rosses impétueuses » elles-mêmes sont perçues comme une « étonnante cavalerie » (CR, 37). Tout ce qui, dans le milieu humain ou dans le monde naturel, possède un pouvoir de destruction est invoqué : couteau, flèche, balle, fusée sont les instruments de guerre dont se sert le narrateur pour sa lutte. Parallèlement, Abiola Irele perçoit dans le *Cahier* des images polémiques tel que le feu, qui détermine une vision flamboyante et apocalyptique en même temps qu'une image parfaite d'un brûlant désir de renouvellement<sup>191</sup>.

Dans le *Cahier*, les guerriers sont avant tout les Blancs<sup>192</sup> : la société esclavagiste est en effet régie par la seule force de la violence. Le narrateur avoue que lui et son peuple n'ont « jamais été [...] guerriers » (CR, 38), continuant dans ce sens : « Nous ne nous sentons pas sous l'aisselle la démangeaison de ceux qui tinrent jadis la lance ». Dans cette perspective, les vaincus sont tout d'abord les Noirs qui « sont contents » (CR, 36). Progressivement, le champ lexical de la guerre se fait plus présent encore, mais cette fois le narrateur a renversé la situation des vainqueurs et des vaincus : « écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites / écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement / Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs ! » (CR, 48). Le souvenir du marronnage est aussi évoqué : « [...] que la forêt miaule / que l'arbre tire les marrons du feu [...] » (CR, 27-8). C'est le Noir cette fois qui portera l'« épée » (CR, 49), mais il la portera non pas physiquement mais moralement : « donnez à mon âme la trempe de l'épée ». Le narrateur parle alors de ce qui reste « à l'homme de conquérir » et laisse entendre finalement qu'« il

<sup>190</sup> Césaire, cité par Roger Toumson, *Aimé Césaire, le nègre inconsolé*, Paris, Vents des îles, Syros, 1993, p. 97.

<sup>191</sup> « Les obscures espérances ou l'imagerie de l'œuvre poétique d'Aimé Césaire », in *Soleil éclaté, op. cit.*, p. 223.

<sup>192</sup> « Parbleu les Blancs sont de grands guerriers » (p. 36).

est place pour tous au rendez-vous de la conquête » (CR, 57-8). Il ne s'agit plus de conquérir l'Autre, de l'aliéner, mais de partir à la recherche d'un avenir pour les peuples des Caraïbes, d'une authenticité noire qui leur faut dorénavant reconquérir. Avec le concept de Négritude naît aux Caraïbes cette affirmation violente et cette volonté de défi. Césaire, qui l'employa pour la première fois dans *L'Étudiant Noir*, l'explique en ces mots :

... Comme les Antillais avaient honte d'être nègres, ils cherchaient toutes sortes de périphrases pour désigner un nègre. On disait un Noir, un homme à peau basanée et d'autres conneries comme ça...et alors nous avons pris le mot nègre comme un mot défi. C'était un nom de défi. C'était un peu une réaction de jeune homme en colère. Puisqu'on avait honte du mot nègre, eh bien, nous avons repris le mot nègre [...]. Il y avait en nous une volonté de défi, une affirmation violente dans le mot nègre et dans le mot négritude.<sup>193</sup>

Les figures du combat se ressemblent étrangement dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, bien que Césaire les développe sous forme poétique alors que Harvey met en évidence une action impliquant des personnages bien définis. La violence permet aux sujets de se réaliser pleinement, de se « décoloniser » et de dominer leur aliénation. La rhétorique de persuasion introduite dans les œuvres donne une note de confiance qui adhère à la violence plus ou moins dissimulée.

### 2.2.1.3. Une rhétorique persuasive : acte d'accusation et de dénonciation

Les auteurs vont mettre en doute la position adverse par l'intermédiaire de la contre-argumentation en soulignant la thèse de l'adversaire afin de l'invalider. Ils vont employer dans ce sens une rhétorique judiciaire que Bakhtine définit comme suit : « [la rhétorique judiciaire] accuse ou défend le locuteur responsable en se référent, en outre, à ses paroles, il les interprète, polémique avec elles, restitue avec art les mots virtuels de l'inculpé ou de l'accusé »<sup>194</sup>.

Césaire veut atteindre l'universel en faisant du poème non seulement un plaidoyer pour sa race mais aussi pour toute l'humanité souffrante. Si le poète n'utilise pas toujours le

<sup>193</sup> Citation repris par René Depestre in : *Bonjour et adieu à la négritude*, Paris, Robert Laffont, Chemins d'identité, 1980, p. 142.

<sup>194</sup> *Esthétique et théorie du roman*, op. cit., p. 171.

polémique, sa description se révèle par contre très souvent accusatrice. Les accusations dans le *Cahier* prennent ainsi la forme d'accumulations négatives et choquantes, comme dans le passage suivant : « Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les / puanteurs exacerbés de la corruption, les sodomies / monstrueuses de l'hostie et du victimaire, les coltis / infranchissables du préjugé et de la sottise, les / prostitutions, les hypocrisies [...] » (CR, 12). L'accumulation est ici source de précision, traduisant toutes les nuances de la réalité observée, toute l'horreur à condamner. Le narrateur dramatise, en rajoute, exagère afin de contrer l'idée selon laquelle tout est beau dans les Caraïbes : l'exotisme ne montrait qu'une réalité, ce que fait à son tour le narrateur du *Cahier*.

Ce que se refuse d'être le narrateur est aussi cet homme aliéné et acculturé qu'il était auparavant, à désirer ressembler au Blanc ricanant plutôt qu'au « misérable Africain » rencontré dans un tramway à Paris, s'exclamant dans ce sens : « Ma lâcheté retrouvée ! » (CR, 41). Il préfère « avouer » qu'il a « généreusement déliré » (CR, 42). Plutôt que de la haine, il ressent de la pitié envers ses persécuteurs<sup>195</sup> : ce serait prendre l'arme du colonisateur que d'encourager la haine. Pourtant, l'accusation reste violente et le jugement profondément acerbe. Le moyen persuasif choisi par le poète se trouverait essentiellement dans cette rhétorique et dans la forte connotation orale, à la fois dans la répétition et dans l'emphase, qui lui permet de ramener chaque problème à la même évidence.

Harvey n'utilise pas de tournures enveloppées pour condamner<sup>196</sup> : il est clair, direct et incisif. Il utilise une rhétorique judiciaire afin d'accuser et de dénoncer les vicissitudes de l'Autre, essayant de le convaincre des conséquences désastreuses de son pouvoir. Dans *Les demi-civilisés*, le thème de la culpabilité est omniprésent. Lorsqu'un directeur de journal déclare à Max Hubert qu'il manque de « jugement », ce dernier « baisse la tête comme un coupable » (DC, 127). La culpabilité de l'altérité menaçante est dénoncée par un professeur de Lucien Joly : « On vous dit parfois qu'il vous est défendu de penser librement. Les auteurs d'une déculture aussi infâme sont grandement coupables [...] » (DC, 179). Le plaidoyer est récurrent dans le roman (DC, 151-2), où le jugement porté sur l'Autre est considérable. La critique littéraire va aussi bon train : Max Hubert par exemple « exécute »

<sup>195</sup> « Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs ! » (CR, 48).

<sup>196</sup> « Dans la plupart des écrits de chez nous, les idées (ou ce qu'on appelle idées) et les sentiments exprimés ne représentent pas la personnalité de celui qui écrit, mais bien les artifices, les préjugés, l'hypocrisie et le psittacisme de son milieu » (in : « Le courage d'une opinion », *le Soleil*, 24 mai 1933, p. 4).



(DC, 153) l'écrivain du terroir Nicéphore Gratton et son livre. Le protagoniste Hermann Lillois subit les conséquences de telles accusations, notamment lorsqu'il ose « juger les Canadiens » dans un article paru dans le *Vingtième siècle* et qui fut fortement condamné par la haute société. A Max Hubert d'en tirer la leçon, s'adressant à des bourgeois : « Pour juger la valeur d'une nation, il faut se placer solidement sur le plan humain » (DC, 229). Les « affaires » sont multiples, la profession d'avocat très présente, des « témoins » surgissent... Le roman apparaît comme une salle d'audience où les coupables sont jugés, condamnés, voire exécutés : l'écrivain du terroir Nicéphore Gratton termine ainsi dans un asile, le bourgeois Lucien Meunier meurt d'une crise cardiaque à la fin du roman... Les « bons », telle que Dorothee, seront aussi jugés par le narrateur au cours du roman, mais ces derniers s'en sortent malgré tout. Dans ce jugement, la victime est aussi le narrateur lui-même qui subit les avanies de l'Autre tout en gardant cette volonté de survivre. L'assertion rend ainsi l'énoncé absolu, avec notamment l'emploi réitéré des pronoms indéfinis comme « rien », « tout » et des adverbes comme « toujours », « jamais ». La prise de position est tranchée, ce qui amène l'interlocuteur à adhérer ou à refuser entièrement le discours. L'auteur use également d'une fiction manipulatrice que Maingueneau dénomme « argumentation par le cas particulier »<sup>197</sup> : c'est l'exemple à partir duquel, par généralisation, une règle est établie. Cet exemple n'est autre que le chemin sinueux tracé par le jeune héros Max Hubert dans la société canadienne française des années trente dont il tente de s'affranchir. Cette rhétorique de persuasion, utilisée le plus souvent par exagération et amplification, permet au narrateur de dire l'inacceptable.

Dans cette perspective, Césaire et Harvey déconstruisent les structures conventionnelles. La parole persuasive est omniprésente dans les œuvres du refus, laissant place à une rhétorique judiciaire fortement connotée. Dans le *Cahier*, l'écriture progresse en lignes brisées, au plan structurel et thématique, alors que la forme du roman *Les demi-civilisés* est linéaire : de ce point de vue, le poème est plus subversif que le roman. Les auteurs désirent ainsi échapper à l'emprise des conventions littéraires dominantes et tentent de « con-vaincre », chacun à leur manière, et de faire accepter un ordre symbolique autre que celui qui domine.

---

<sup>197</sup> Cité par Dominique Garand in *La griffe du polémique*, op. cit., p. 39.

## 2.2.2. Les techniques de réfutation

Les rapports qui s'instaurent entre colonisateurs et colonisés sont décrits conformément au schéma de l'agression préméditée que commet un « bourreau » sur sa « victime ». Un changement par la violence semble alors être le seul moyen de lutter contre cet affaïssement du colonisé face au colonisateur<sup>198</sup>. La violence est une façon « de réagir à un univers clos, à une existence misérable et quasi maudite »<sup>199</sup>. Il s'agit d'étudier ici les procédés de réfutation en tant que tels. On nomme réfutation « tout raisonnement et tout moyen persuasif visant à prouver qu'une proposition de l'adversaire est fausse, incohérente ou inadéquate »<sup>200</sup>.

Les narrateurs du *Cahier* et des *Demi-civilisés* s'écartent de ce qui est normalement accepté, ce qui les pousse à imaginer des contre-valeurs. L'opposition des auteurs est créatrice puisqu'ils visent un idéal de liberté en refusant de participer au jeu social et de coopérer avec le pouvoir dominant. Ces positions incarnent explicitement leur volonté de défi. C'est une violence salutaire qui submerge leurs œuvres. Pour ce faire, ils opposent à l'adversaire des moyens très variés. Nous nous pencherons plus particulièrement sur le déplacement du réel et la démystification mis en place par les auteurs, ce qui nous conduit à placer les œuvres entre le polémique et l'agonique.

### 2.2.2.1. Déplacement du réel

Selon Barthes, la littérature s'affaire à représenter le réel, qui n'est pourtant pas représentable mais plutôt « démontrable »<sup>201</sup>. Les textes de Césaire et Harvey « démontrent »<sup>202</sup> le discours social des années trente : ils ouvrent le champ à des descriptions d'une « réalité » sociale douloureuse. Afin de réfuter et de mettre en doute la

---

<sup>198</sup> S'inspirant des théoriciens du Tiers-Monde, Fanon et Memmi, le groupe *Parti Pris* québécois invoque dans les années soixante la légitimité de la violence comme rituel nécessaire pour la naissance d'un peuple décolonisé.

<sup>199</sup> Robert Major, *Parti pris : idéologies et littérature*, La Salle, Québec, Hurtubise, 1979, p. 239.

<sup>200</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 215.

<sup>201</sup> Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1977, pp. 21-2.

<sup>202</sup> Angenot parle plutôt d'un discours social incapable de connaître le réel, dont l'énigme ne se résout pas (in *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, op. cit., p. 19).

position adverse, les auteurs mettent ainsi sous les yeux de l'auditoire et de l'adversaire - par une « hypotypose polémique »<sup>203</sup> - une « réalité » inacceptable. Ils décrivent dans ce sens le spectacle concret et souvent pathétique de ce qui est en cause dans le débat. Dans cette perspective, « le polémiste s'écarte brutalement du champ de l'argumentation, du combat d'idées, en dévoilant une réalité avec tout son potentiel affectif [...] »<sup>204</sup>. En effet, tant que l'image misérable des peuples caribéen et québécois n'a pas été mise en évidence, le rêve semble une voie condamnée.

Le narrateur des *Demi-civilisés* se sert notamment de l'hypotypose polémique pour mettre en cause le spectacle pathétique qu'il a sous les yeux. Il s'agit de « placer sous les yeux » et de « faire voir » : le lecteur entre dans l'air de l'illusion qui confond le « voir comme » avec un « croire voir ». La fiction a alors le pouvoir de susciter l'illusion de la présence. Le narrateur montre une société agonisante qui transparaît à travers le délire du héros et qui relève de l'hyperbole. Il rencontre ainsi « une foule de personnes chétives » (DC, 130), des « faces qui défilent inexpressives comme des masques de plâtre », des « enfants livides », des « femmes en haillons » (DC, 132) et « un vieillard blême » (DC, 133). On l'a vu, il évoque aussi de façon très caricaturale le milieu petit-bourgeois de Québec et les scènes campagnardes : ces caricatures réduisent le réel à quelques traits exagérés qui sont conçus pour faire ressortir certains aspects plutôt que d'autres. Par ces différentes stratégies, le narrateur déplace le réel et cherche à mettre à nu les mensonges de l'homme en société.

Le texte intègre aussi ce que Bakhtine nomme la « stratification professionnelle »<sup>205</sup> du langage, tel que le langage du commerçant, de l'homme politique, de l'avocat... Il rend sensible par ces divers langages une stratification sociale accentuée dans les années trente, hiérarchie fortement marquée dans la société québécoise. L'existence des courants littéraires de l'époque, des cercles, des revues, des journaux, de certaines œuvres majeures et individus particuliers qui stratifient le langage, aliénant les individus, sont ainsi mis en évidence dans *Les demi-civilisés*. Dans ce sens, cette fusion de plusieurs genres produit un texte qui s'écarte de manière marquée des conventions esthétiques du roman dit réaliste. Harvey apparaît donc comme un fin observateur de la vie sociale, usant d'un style

<sup>203</sup> Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, op. cit., p. 231.

<sup>204</sup> *Ibid.*

<sup>205</sup> Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, op. cit., p. 111.

journalistique dont il n'arrive pas à se détacher réellement. La dimension allégorique et les passages oniriques, récurrents dans le roman, font également partie d'une stratégie de l'argumentation qui cherche à mieux dénoncer le *statu quo* et persuader le lecteur de la nécessité d'un changement.

La poésie exprime aussi des idées et des choses de manière indirecte. Pour René Ménil, « si l'activité poétique n'est pas une évasion de la réalité elle n'en peut être qu'un agrandissement illimité, qu'un essai de la saisir dans sa totalité, qu'une tentative d'atteindre à une vision sans limites de l'univers »<sup>206</sup>. Au début du *Cahier*, le narrateur se trouve devant un spectacle dramatique et saisit dans ce qui l'entoure une « réalité » humainement intolérable. Il ose révéler un pays et un peuple miséreux, mais la réalité perçue n'est que le point de départ du poème vers un élargissement, un dépassement. Comme le rapporte Ménil, « toute chose pour le poète est tremplin »<sup>207</sup>.

Ce contre quoi lutte le texte, c'est l'exotisme littéraire, à savoir la « description d'un réel fantasmé, dont l'image relèvera de l'apologie déguisée plutôt que d'un réalisme austère. Une des conditions de l'opération aura été de pousser à l'extrême la convention du paysage, de sa douceur, de sa beauté [...] »<sup>208</sup>. L'exotisme montre l'impuissance à imaginer autrui : l'Autre n'est qu'une réduction du Même. Dans les journaux français des années trente, la situation coloniale est en effet enjolivée et les articles n'en désignent que les bénéfices. Ces genres de stéréotypes sont pourtant dénoncés dans quelques journaux, mais cette imputation reste encore timide :

Les îles... Les Tropiques... Les Antilles... Ces mots se prolongent tout vibrants du charme des choses lointaines et mal connues. Cela, c'est le côté légendaire des voyages qu'on rêve là-bas. Il y a autre chose : toute l'affreuse littérature sortie depuis quelques années sur la Martinique et la Guadeloupe et qui fait de ces colonies françaises une sorte de guignol grotesque où, sous la lumière crue, tout grimace, tout gesticule, tout aboie. Trop d'enquêteurs s'efforçant de voir pittoresque ne nous ont donné le plus souvent que des charges et des caricatures.<sup>209</sup>

<sup>206</sup> *Tropiques*, « Orientation de la poésie », n°2, juillet 1941, cahier 1, p. 16.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>208</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 84.

<sup>209</sup> Paul-Émile Cadilhac, « Voyage à l'île d'émeraude et à l'île des revenants », *Illustration*, 23 novembre 1935, p. 365.

Il s'agit de rejeter la représentation stéréotypée des Caraïbes pour mieux retrouver sa vraie profondeur<sup>210</sup>.

Le fait colonial, qui a conduit le Noir à abandonner toute manifestation artistique proprement caribéenne pour copier la réalité « à l'européenne »<sup>211</sup>, conduit Césaire à réhabiliter la plastique des Caraïbes. Enfin, un auteur martiniquais écrit « en ôtant de nos yeux les lunettes roses »<sup>212</sup>. Dans les lignes suivantes, nous constaterons que tout ce qui relève du conte dans le *Cahier* révèle également une stratégie de l'argumentation qui, par un déplacement du réel et un retournement du code, tente de remettre en question certaines valeurs établies par le fait colonial.

### 2.2.2.2. La mystification coloniale et l'entreprise de démystification

De cette manière, le polémiste transpose le discours de l'adversaire en un niveau trivial. Dans cet ordre d'idées, le processus de démystification - la déconstruction d'un mythe - permet de renouveler une identité et de cerner certaines contradictions sociales dissimulées derrière une fausse vision de la « réalité ». On arrive ici à la fonction thématique mystification / démystification : pour les narrateurs, il s'agit de ne plus souscrire à la mystification coloniale et de transgresser les règles établies. Kanaté Dahouda rapporte que l'entreprise de démystification présente une « contre-vision »<sup>213</sup> de la société. Cette opération subversive, démarche d'auto-défense, permet d'aider le lecteur à échapper au regard mystificateur ou séduisant du pouvoir dominant. Cet effort de démystification radicale de la société coloniale conduit surtout les narrateurs du refus vers la conquête de soi et vers une identité plus humaine. Car le fait colonial a construit l'Autre, le colonisé, selon un mythe, alors que l'Autre ne s'invente pas :

---

<sup>210</sup> Dans les années cinquante, Roland Barthes souligne l'idée selon laquelle ces préjugés et stéréotypes sont encore omniprésents dans la mentalité française : « Au fond, le Nègre n'a pas de vie pleine et autonome : c'est un objet bizarre ; il est réduit à une fonction parasite, celle de distraire les hommes blancs par son baroque vaguement menaçant : l'Afrique, c'est un guignol un peu dangereux [...]. Nous vivons encore dans une mentalité pré-voltairienne, voilà ce qu'il faut sans cesse dire. Car du temps de Montesquieu ou de Voltaire, si l'on s'étonnait des Persans ou des Hurons, c'était du moins pour leur prêter le bénéfice de l'ingénuité » (in : *Mythologies* [1957], « Bichon chez les Nègres », in *Barthes, Œuvres complètes*, t. 1, 1942-1965, Éditions du Seuil, 1993, pp. 602-3).

<sup>211</sup> René Hihan, « Le problème de l'art à la Martinique. Une opinion », *Tropiques*, n°6-7, février 1943, p. 39.

<sup>212</sup> Lylian Kesteloot, *Les écrivains noirs de langues françaises. Naissance d'une littérature*, Belgique, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983, p. 149.

<sup>213</sup> Kanaté Dahouda, *op. cit.*, p. 261.

L'autre, ça ne s'invente plus.

- Que voulez-vous dire par là ? Que l'autre, cela n'aura été qu'une invention, l'invention de l'autre ?

- Non, que l'autre, c'est ce qui ne s'invente jamais et qui n'aura jamais attendu votre invention. L'autre appelle à venir et cela n'arrive qu'à plusieurs voix.<sup>214</sup>

Dans son *Discours sur le colonialisme*, Césaire écrit au sujet de la colonisation : « On me parle de civilisation, je parle de prolétarianisation et de mystification »<sup>215</sup>. La mystification est un processus de déformation de la réalité. Elle sert aussi à établir la légitimité sociale ou politique des institutions. Albert Memmi a de même longuement décrit le portrait mythique du colonisé établi par les colonisateurs<sup>216</sup>. Les textes du corpus dénoncent justement les mystifications, les ruses et les hypocrisies véhiculées par le fait colonial.

A son tour, Christiane Ndiaye souligne le fait que « l'Occident avait conclu que l'Afrique était un continent sans traditions littéraires et que les productions orales remplissaient un rôle strictement utilitaire [...] »<sup>217</sup>. Ce genre de représentation symbolique de l'homme noir apparaît dans la littérature produite de l'imaginaire blanc : devenu une marchandise parmi d'autres et voué au travail forcé, l'Africain est perçu uniquement selon l'optique imaginaire et illusoire de « nègre ». Paul Bourdardie décrit la mentalité des Français au début du XX<sup>e</sup> siècle en ces termes :

la plupart de nos compatriotes considèrent encore comme un acte de foi l'infériorité des indigènes et la légitimité de notre domination arbitraire. Aveuglés soit par leurs intérêts, soit par les souvenirs de leur éducation enfantine (1), ils s'imaginent que le nègre ou le jaune sont des sauvages, dont on n'a raison que par la force. La *Société antiesclavagiste de France*, le *Comité de protection des indigènes*, et plus récemment, le *Comité d'action républicaine aux colonies* ont essayé et essaient encore de détruire cette légende ; elle continue d'être admise même dans les milieux coloniaux, d'où elle devrait être proscrite.<sup>218</sup>

<sup>214</sup> Jacques Derrida, *Psyché, Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1998, p. 61.

<sup>215</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955, p. 21.

<sup>216</sup> Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, op. cit., pp. 83-134.

<sup>217</sup> *De paroles en figures*, op. cit., pp. 17-8.

<sup>218</sup> « Notre programme », *La Revue Indigène*, op. cit., p. 2. En bas de page, Paul Bourdardie signale par le sigle (1) que « Presque tous les récits enfantins et toutes les illustrations réservées au jeune âge représentent les nègres comme des êtres absolument grotesques, voisinant avec le singe ; ce sont là des impressions bouffonnes, qui malheureusement subsistent dans l'âge mûr ».

Un article paru dans *l'Information d'Outre-mer* en 1939 montre également toute la mystification qui entoure les colonies : « Les colonies ont été longtemps aussi des pays attardés, enfermés dans leur vie simple et primitive, des pays de misère où l'homme faible était livré à la nature, à la maladie, à l'ignorance. Et voici que maintenant des villes nouvelles se dressent [...] »<sup>219</sup>. Cette représentation des Caraïbes et de l'Afrique est un mythe, « un fantasme vide de substance dans la réalité de l'expérience culturelle authentique de l'homme noir ; fantasme que le Noir ne propose pas comme définition de soi, c'est évident »<sup>220</sup>.

Le *Cahier* est rempli d'une intention subversive : l'œuvre cherche à ressaisir la perception indigène des Caraïbes, à l'encontre de tous les discours colonialistes qui voudraient l'assimiler à la culture dominante<sup>221</sup>. Elle démystifie et étale au grand jour le vrai visage des Caribéens : la colonisation l'a réduit à un état de reniement où il a honte de lui-même. La parole a ici une fonction démystificatrice, mais aussi thérapeutique : le sujet tente de se libérer de ses propres préjugés et expulse ainsi de son âme toutes les aliénations que la colonisation a déposées. Le poème rejette les stéréotypes du Noir paresseux, bon enfant et bon sauvage et les préjugés de la race inférieure<sup>222</sup>. Le narrateur et son peuple peuvent ainsi se réconcilier avec eux-mêmes et retrouver leur identité. Pour élaborer ce cheminement, la psychanalyse et le surréalisme sont mis à contribution pour explorer les replis les plus lointains de la conscience du colonisé, ce qui permet de détruire les stéréotypes et les fausses images que l'Occident a prêtés traditionnellement aux Noirs. À l'époque, les Noirs sont en effet aux yeux des Blancs idolâtres, charmeurs de serpents, invocateurs de morts, sorciers... stéréotypes qui traduisent les valeurs de la civilisation et

---

<sup>219</sup> Albert Charton, « Ce qu'est la France d'Outre-mer », *l'Information d'Outre-mer*, mars-avril 1939, première année, n°2, p. 93.

<sup>220</sup> Max Dorsinville, *Le pays natal*, op. cit., p. 187.

<sup>221</sup> Au début du siècle, Paul Bourdarie note malgré tout un changement de mentalité chez certains politiciens français : « Le ministre actuel des colonies, M. Clémentel, aura eu ce grand honneur de proclamer pour la première fois, d'une façon officielle, qu'il faut cesser de voir dans l'indigène un sujet sans intelligence comme sans avenir ; sans poursuivre l'assimilation de races, qui est une chimère et une erreur, il a proclamé que l'indigène devait être développé dans sa civilisation propre et non dans la nôtre, et qu'ainsi il pouvait devenir le plus utile de nos collaborateurs » (in : *La Revue Indigène*, op. cit., p. 7).

<sup>222</sup> Au Québec, l'opinion de Lionel Groulx était de même bien arrêtée au sujet de l'Indien, qu'il considérait comme un fainéant qui ne sait que « pétuner, festoyer, chasser et guerroyer », habité qu'il est par un sensualisme qui « épouvante les lois de la morale chrétienne », n'offrant à son interlocuteur qu'un « vide spirituel » (in : *Histoire du Canada français*, op. cit., p. 55).

de la morale blanche<sup>223</sup>. A plusieurs reprises dans le *Cahier*, le narrateur décrit l'image que l'Autre véhicule des femmes des Caraïbes (Antilles) : « on voit encore des madras aux reins des femmes des / anneaux à leurs oreilles des sourires à leurs bouches / des enfants à leurs mamelles et j'en passe : / ASSEZ DE CE SCANDALE ! » (CR, 32). Les madras représentent l'habit traditionnel des femmes antillaises : le texte use ici d'une métonymie de la vie heureuse dans le paradis des îles, reprenant ainsi l'idée stéréotypée que s'en fait le Blanc. Le narrateur proteste contre l'image de l'Autre, utilise les discours de l'époque pour les déplacer et transgresse ainsi toute forme d'exotisme. Aussi, la séquence du Nègre dans le tramway indique le moment où le rejet devient acceptation.

Modèle pour le lecteur, le sujet-héros du *Cahier* est exemplaire : à la manière des contes, il montre le chemin à suivre pour sortir de la condition d'asservissement et pour arriver à l'émancipation. Il est le héros d'une lutte permanente contre l'opresseur. On pourrait tout aussi bien, comme l'a fait Christiane Ndiaye au sujet des mémoires d'Amadou Hampâté Bâ<sup>224</sup>, rapprocher le *Cahier* du conte, où le « je » énonciateur retrace un cheminement identitaire. En effet, le « je » du *Cahier*, antérieur au récit, est parti pour quelque temps en France. Le poème met en scène le retour au pays, qui constitue l'un des éléments fondamentaux d'un grand nombre de contes et d'épopées de la tradition orale. S'adressant au lecteur, l'individu-héros, amené à maturation grâce à l'exil, dénonce la misère, refuse l'exotisme, rappelle les souffrances ou les lâchetés de son peuple : le « je » narrateur fait partager l'expérience de sa redécouverte du pays natal et déroule le récit de la traversée d'un enfer : l'aliénation. Il est le voyageur qui a vu et qui revoit les lieux. Dans ce sens, ses leçons servent à une meilleure compréhension de soi et poussent le lecteur à réfléchir sur sa propre histoire et sur la place qu'il a dans la société coloniale. Aussi, le personnage narratif est dès le départ un être collectif : l'identité individuelle est ici inséparable de l'identité collective. Ce cheminement collectif et humain donne naissance à un personnage analogue à celui du conte perçu à la fois comme un modèle et un contre-

---

<sup>223</sup> Dans cet ordre d'idées, Ménil écrivait en 1942 dans la revue *Tropiques* : « Il ne faut pas oublier que, voici encore une génération, l'Afrique pour un Européen de culture générale était un pays désolé, le continent des fièvres, auquel ne pouvaient s'adapter que les aventuriers et les missionnaires. Les indigènes étaient des barbares, presque des animaux, une race d'esclaves, un peuple dont l'état de dépravation grossière n'avait su produire que ce fétichisme [...] aussi fit-on du Nègre un demi-animal, une marchandise. » (« Laisser passer la poésie... », n°5, avril 1942, cahier 1, pp. 65-6).

<sup>224</sup> « Les mémoires d'Amadou Hampâté Bâ : récit d'un parcours identitaire exemplaire », pp. 13-36, in : Suzanne Crosta, *Récits de vie de l'Afrique et des Antilles, Enracinement, Errance, Exil*, Université Laval, Québec, GRELCA, 1998.



exemple, auquel le lecteur peut s'identifier jusqu'à un certain point. D'un point de vue syntaxique, l'anaphore « Au bout du petit matin » dans la première partie du poème représente une construction très proche du conte.

Aussi, comme dans le conte, le narrateur démasque le faux héros (le colonisateur) et rend finalement justice (image de la mutinerie à la fin du *Cahier*) : le jeune héros défie le « monstre » (toujours le colonisateur), l'annihile et rapporte non pas sa tête mais la Liberté à tout un peuple. Dans le conte comme dans la dernière page du *Cahier*, le héros rend la lumière du jour, qui avait été interdite d'apparaître par le « monstre » : « lie-moi de tes vastes bras à l'argile lumineuse [...] puis, m'étranglant de ton lasso d'étoiles [...]. Je te suis, imprimée en mon ancestrale cornée / blanche [...] ». Césaire est plus *paroleur* que poète dans le *Cahier*. Le conte est en lui-même une « pratique du détour », puisqu'il détourne le principe de la filiation ou de la légitimité impérialiste<sup>225</sup>, « retourne » un langage « dominé » contre la langue « dominante » : son utilisation se veut donc à la fois stratégie de survivance, ruse et évasion.

Parallèlement, l'importance de l'histoire et des traditions est largement soulignée dans le discours social québécois des années trente : le privilège est accordé à l'origine, au point d'en faire un mythe. Gérard Bouchard résume cette situation :

Le fait de pouvoir revendiquer des origines très anciennes confère à la nation beaucoup d'assurance et d'autorité morale. Les cultures fondatrices, dont la plupart font face à un déficit symbolique, sont précisément les plus dépourvues à cet égard. Il leur faut, comme nous l'avons dit, établir et manifester la nature transcendante de la nation alors même que la durée leur fait défaut.<sup>226</sup>

Se réfugiant dans l'agriculture après la Conquête, principal domaine d'action, les Québécois lui ont conféré un caractère mythique. Dans la littérature, les romans de la terre tels que *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître-draveur*<sup>227</sup> poursuivent cette quête. Afin

---

<sup>225</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Québec, Presses de l'Université de Montréal, 1995, p. 48.

<sup>226</sup> Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000, p. 380.

<sup>227</sup> Déjà cités. Deux ans après *Maria Chapdelaine*, Albert Laberge propose, avec la publication de son roman *La Scouine* (1918), l'envers du mythe de la terre, en remettant notamment en cause la prétendue générosité de la terre. Une volonté démystificatrice analogue se retrouve dans le roman de Claude-Henri Grignon avec *Un homme et son péché* (1933), qui gauchit singulièrement l'image de la paysannerie en dénonçant l'imposture d'une conception quasi-féodale du monde rural.

d'enrayer une immigration vers les régions industrielles des États-Unis, le clergé québécois crée parallèlement des établissements agricoles. Cette association entre la nature et l'homme constitue un des refuges du colonisé.

Dans les années trente, l'être collectif québécois s'identifie aussi à des images, tels que le bûcheron, le porteur d'eau ou encore le coureur des bois. Le clergé se charge de désigner les héros nationaux et de perpétuer des mythes religieux. La tradition apparaît comme marqueur identitaire. Elle incarne l'authenticité identitaire mais peut sembler cependant quelque peu fictive. Pour Jocelyn Létourneau, l'histoire du Québec après guerre s'est édifiée dans « l'invention d'un passé », « d'un être traditionnel et intuitif, arriéré et religieux »<sup>228</sup>. Le nationalisme entretient aussi des mythes, tel que celui de Dollard des Ormeaux, dont Lionel Groulx a fait un héros. Se sentant « redevables aux ancêtres »<sup>229</sup> de ce qu'ils possèdent, les nationalistes rendent un culte à leur passé. Ils s'appuient sur « la simple obligation morale de fidélité individuelle à la race et à son passé, sur un attachement tout sentimental à la nationalité et à sa culture »<sup>230</sup>. Suivant les exigences d'une vision mythique, Lionel Groulx donne un profil type aux sujets appelés à fonder la race : leurs qualités sont à la fois physiques, morales, psychologiques et intellectuelles. Il exalte ainsi comme mythe la haute qualité morale des explorateurs : l'esprit conquérant est proposé comme un idéal et comme modèle à suivre. Mais, comme l'exprime Bélanger, « le mythe du conquérant s'épuise rapidement dans le mythe de la société close »<sup>231</sup>.

Le roman *Les demi-civilisés* remet justement en cause le mysticisme racial, incarné par le « groulxisme » et la Laurentie dans le discours social des années trente<sup>232</sup>. Le nationalisme de Groulx fait croire aux jeunes gens qu'il n'y a pas d'autres Canadiens au Canada que les Canadiens français eux-mêmes. Le narrateur veut combattre avant tout ce discours : le nationalisme invente des mystiques et conserve des traditions, avec lesquelles il leurre et dévoie les jeunes âmes. Cette exaltation des valeurs ethniques est pour le

---

<sup>228</sup> Jocelyn Létourneau, « Le « Québec moderne », un chapitre du grand récit collectif des Québécois », *Revue française de science politique*, op. cit., p. 782.

<sup>229</sup> René Chaloult, « L'éducation nationale. Le devoir nationale », *L'Action nationale*, vol. I, mars 1934, p. 134.

<sup>230</sup> Esdras Minville, « Les chocs en retour de l'anglomanie », *L'Action nationale*, vol. I, avril 1934, p. 195.

<sup>231</sup> *L'apolitisme des idéologies québécoises, le grand tournant de 1934-1936*, Les presses de l'Université Laval, 1974, p. 213.

<sup>232</sup> Dans *Marcel Faure* déjà, le héros éponyme rêve de former la « race » de demain, plus belle et plus grande : cette nouvelle race portera des fruits, l'ancienne est déjà cristallisée (Montmagny, imprimerie de Montmagny, 1922, p. 142).

narrateur une entrave à l'évolution naturelle du pays. Aussi, le terme « race » est omniprésent dans le discours social québécois, à l'image de cette phrase parue dans *Le Devoir* : « [...] la monnaie d'un État bilingue est unilingue. Nous protestons contre cet état de choses qui consacre la supériorité d'une race par une autre »<sup>233</sup>. Lionel Groulx est le premier à user de ce terme à outrance, comme en témoigne cet énoncé paru dans *l'Action nationale* :

Le plus funeste et le plus décevant calcul serait de rêver de paix nationale par un rapprochement intellectuel ou spirituel des racés, rapprochement qui se ferait, tout naturellement, par l'atténuation des traits originaux de la race française [...]. La civilisation canadienne ne sera et n'aura de grandeur que si chaque race reste soi-même, produit l'œuvre de son âme originale, l'une et l'autre se rencontrant et s'harmonisant [...]. En définitive que demande-t-on aux travailleurs intellectuels ? Ceci tout au plus : être de leur race et travailler ensuite avec toute leur âme.<sup>234</sup>

Il convient ici de faire la différence entre le lexème « race » au sens de « communauté considérée comme une famille, une lignée »<sup>235</sup> et la signification raciste du terme, telle que vécue par les Noirs. Groulx en donne la définition suivante, dans la préface de *La naissance d'une race*, en 1919 :

Le mot race ne prétend point ici à son sens rigoureux. Il n'en veut pas moins exprimer la personnalité bien nette, bien caractérisée, d'un groupe ethnique qui est le nôtre. Nous constituons une histoire et des traditions qui nous sont propres, mais aussi par des caractères physiques et moraux déjà fixés et transmis avec la vie, la fin du dix-septième siècle.<sup>236</sup>

« Race » renvoie ici à une certaine hérédité, à une dimension physique : l'expression « race » était à cette époque au Canada français d'un usage aussi courant qu'ambigu.

<sup>233</sup> S. n., « Pour la défense du français », *le Devoir*, 24 janvier 1933, p. 5. Ce terme réapparaît dans plusieurs articles du *Devoir*, dont celui du 6 avril 1935 (in Camille Bertrand, « Le rôle des intellectuels canadiens-français », p. 7, l. 13). Mais aussi dans *l'Action nationale*, dans l'article de Jacques Brassier par exemple, « Pour qu'on vive... », février 1934, pp. 117-118. En France, *La Revue Indigène* se dit pour « la fusion des races » (Paul Bourdarie, « Espérances d'avenir, Les Souhaits et les Espérances », janvier 1910, n° 45, p. 3).

<sup>234</sup> « Une tâche entre quelques autres », vol. I, janvier 1933, pp. 34-40. C'est nous qui soulignons.

<sup>235</sup> Sens « vieilli » donné par le *Robert* lorsqu'est défini « La race humaine ».

<sup>236</sup> Voir Lionel Groulx, « le mot RACE », *Textes choisis* et présentés par Benoît Lacroix, Montréal, Paris, Fides, Collection Classiques canadiens. Préface *La naissance d'une race*, *op. cit.*, p. 7 (édition 1919) et p. 10 (3<sup>e</sup> édition, 1938).

Groulx optera progressivement pour l'emploi du terme « nation » qui chez lui introduit l'idée de culture. Par un processus de renversement, le lexème « race » est à de nombreuses reprises utilisé dans *Les demi-civilisés*, mais toujours sous forme ironique. Pour Harvey, la race n'existe pas ; en parler est même selon lui une hérésie « anticatholique »<sup>237</sup>.

### 2.2.2.3. Entre le polémique et l'agonique (*agôn* : combat)

L'histoire nous apprend que l'esclavage fut l'arrachement de l'homme noir à son continent natal et fut d'une cruauté inouïe. Dans ce sens, l'agonique prend germe dans la cruauté et dans le paradoxe, dans une cruauté qui s'élève à l'échelle planétaire et dont le destinataire ne peut être que l'inhumain. Cette cruauté a fait irruption au cœur du sujet au point d'en menacer la forme, l'ordre, l'identité, cruauté que Dominique Garand définit comme telle : « ce qui défait l'individu de ses illusions, le dénude, l'expose à sa vulnérabilité, [...] le viole »<sup>238</sup>. Comme le montre le narrateur dans le *Cahier*, il y a d'abord aux Caraïbes une *situation* agonique avant qu'il y ait un *sujet* agonique. Ainsi, on lit au début du poème que les Caraïbes « ont faim », sont « grêlées de petite vérole » et sont « dynamitées d'alcool » (CR, 8). Les fleurs sont « de sang », les lèvres « ouvertes d'angoisses désaffectées », la misère est « pourrissante » et le vieux silence « crevant ». La vieillesse, la pourriture, la maladie, l'isolement et la mort hantent les îles de la Caraïbe. Le sang est d'ailleurs omniprésent : le narrateur parle de l'« éclatement sanguinaire », du « sang répandu » (CR, 11), des lieux de révoltes des noirs aux États-Unis qui sont des « marais de sang putrides » et des « terres rouges, terres sanguines, terres consanguines » (CR, 25), montrant ici la consanguinité, le lien qui unit toute la communauté noire. C'est la mémoire surtout où le sang se répand le plus : « Que de sang dans ma mémoire ! » (CR, 35). Le sang est encore invoqué plus loin : « Sang ! Sang ! tout notre sang ému par le cœur mâle du soleil » (CR, 47). C'est ensuite tout ce « sang répandu » (CR, 55) que le poète accepte et le sang dorénavant « hésite » (CR, 56). Il accepte ce « sang neuf » (CR, 57), puis la négraille « retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté » (CR, 61).

<sup>237</sup> *Le Jour*, 19 août 1942, p. 1 et p. 5.

<sup>238</sup> *Les voies écrites de la violence (entre le polémique et l'agonique)*, thèse, Université de Montréal, 1990, p. 82.

L'omniprésence du sang, lié à la mort, est donc invoquée de façon récurrente dans le *Cahier*. Par la présence du suicide également dans les premières pages, puis c'est la nuit qui est « immobile » et les étoiles « plus mortes qu'un balafon crevé » (CR, 13). La mort est évoquée par « le sable est noir, funèbre » (CR, 19), puis elle est mise en opposition avec la vie dans la négation suivante : « non pas cette vie, cette mort, cette mort sans sens ni pitié, cette mort / où la grandeur piteusement échoue, l'éclatante petitesse de cette mort, cette mort qui clopine de petites et petites / [...] et toutes ces morts futiles » (CR, 22). Ailleurs le narrateur associe la mort à la blancheur : « Ce qui est à moi / C'est un homme seul emprisonné de blanc / C'est un homme seul qui défie les cris blancs de la / mort blanche » (CR, 25), se référant ici à Toussaint Louverture. En se remémorant et en imaginant les négriers, le narrateur entend les « hoquettements des mourants » (CR, 39). Une page du poème peut présenter jusqu'à douze références à la mort (CR, 26).

La souffrance et l'angoisse témoignent aussi de l'état psychologique de ce peuple qui connaît « en ses moindres recoins le pays de souffrance » (CR, 44). L'image d'agonie prend toute son ampleur dans ces vers montrant l'image d'un homme qui se débat avec sa mémoire : « Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire / sont des lagunes [...]. Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire / a sa ceinture de cadavres ! » (CR, 35). Il accepte ensuite la négritude « mesurée au compas de la souffrance » (CR, 56). Les termes employés, telle que « pourriture » (CR, 8, 19, 55), ou encore l'utilisation d'accumulations et de répétitions, rendent compte de la situation agonique des peuples des Caraïbes : « Au bout du petit matin, flaques perdues, parfums / errants, ouragans échoués, coque démâtées, vieilles / plaies, os pourris, buées, volcans enchaînés, morts / mal racinées, crier amer. J'accepte ! » (CR, 55). Le narrateur reconnaît l'avilissement, la pauvreté, la maladie et l'Histoire de son peuple. La désaliénation du colonisé se réalise ainsi dans l'affrontement avec les mêmes phénomènes qui avaient aliéné le peuple du poète, à savoir la violence et la mort. D'emblée, il « existe une transformation totale de tout, en *passant* par la mort »<sup>239</sup>. Mais cette mort est symbolique, puisqu'elle mène à la re-naissance du narrateur et de son peuple.

---

<sup>239</sup> Gloria Nne Onyeoziri, *op. cit.*, p. 167.

Le *Cahier* représente cette rage d'un sujet qui meurt d'une *situation agonique*, où la prise de parole permet l'aventure symbolique. L'agonique fracture le sujet et son discours et rend sensible l'indice de sa liberté à l'égard de la violence sociale. Le narrateur assume le « Mal », l'Autre, l'accepte tout en s'impliquant dans le polémique. La cruauté, apportée par l'esclavage et la situation extrême du Caribéen aliéné et assimilé, défait l'individu de ses illusions et l'expose à sa vulnérabilité. Plusieurs notions s'articulent autour de ces concepts : l'angoisse, le sacré, la cruauté, le mal, la peur, le Désir, l'Autre, la pulsion de mort... Désormais, le narrateur accepte son destin<sup>240</sup>, le passé de la communauté noire et tente de rendre à sa race la dignité perdue. Le sujet accepte sa destinée, articulée et ponctuée par « j'accepte » dans la dernière partie du *Cahier* (pp. 52-56).

Dans *Les demi-civilisés*, la violence est oppositionnelle et la guerre est livrée à tous les niveaux. Ce roman est l'ouvrage le plus virulent<sup>241</sup> jamais publié au Québec contre l'abrutissement de la société. Harvey cherche à abandonner l'héritage atavique et à inciter le lecteur à transcender la société. Pour ce faire, il met en place des joutes verbales entre le héros et ses rivaux, décrit des personnages, discrédite et dénonce l'adversaire dans le but d'interpeller le lecteur en vue d'une adhésion de sa part aux thèses soutenues par le roman. De la sorte, il s'agit de « se débarrasser imaginativement de l'altérité qui marque le sujet de la parole » (*DC*, 22). Le narrateur interpelle la cruauté, le plus souvent par l'intermédiaire du rêve, du délire, du cauchemar ou de la divagation. Ainsi, le spectacle que Max Hubert observe d'une fenêtre, « la vie fiévreuse, le bruit, la foule, la cohue, les visages crispés et inquiets », représente à ses yeux « une vision cauchemardesque » (*DC*, 105). Le héros cherche ainsi à échapper à ce « cauchemar » : les visions d'horreur soulevées par le narrateur sont dans un premier temps enveloppées du délire de Max Hubert qui favorise par là-même l'exagération, comme ce vieillard qui pourrit dans la fange : pourrir vivant est selon lui « le devoir de tous les [siens] » (*DC*, 133).

C'est aussi dans un délire que la Liberté est attachée par les pieds et que des « forcenés lui criblaient la poitrine de coups de fouets ». Le narrateur arme sa narration de

---

<sup>240</sup> « Je dis que cela est bien ainsi » (*CR*, 43).

<sup>241</sup> On reproche à l'époque à Harvey l'utilisation de ce ton abrasif. À titre d'exemple, George Pelletier s'adresse à Harvey en se référant au *Devoir* : « personne ne s'est fait chasser du journal pour avoir écrit et publié des âneries prétentieuses et pour s'être imaginé de livrer au public des embryons de pamphlets injurieux pour toute une ville, et pour des milliers de braves gens – ainsi *les Demi-civilisés* » (in : *le Devoir*, 17 février 1939, n. p.).

figures de styles diverses afin de rendre compte de la désuétude la plus totale existant au Québec<sup>242</sup>. Dans ces tableaux sociaux, Harvey est un polémiste impitoyable : il montre des scènes noires et des détails cruels. Sa présentation critique va même jusqu'à la satire. C'est toujours des « divagations nocturnes » qui lui apportent « une vision d'une cruauté inouïe » (DC, 167). Dans son délire, Dorothée vivra la torture, sortant dans la nuit en plein hiver sur les plaines d'Abraham, « ses poignées rougis [...] comme criblés de coups d'aiguille » (DC, 260). Dans sa vision, « sa poitrine vient d'être ouverte par une lance invisible. Il en sort du sang [...] » (DC, 263).

La situation agonique est donc évoquée dans *Les demi-civilisés* à travers le rêve et le délire. L'agonie en question n'est pas cette altérité menaçante à laquelle il faut s'opposer, ou du moins elle n'est pas directement provoquée par l'altérité : l'agonie intervient à travers l'imagination du narrateur. La violence symbolique s'incarne dans le discours au moment où la description s'accompagne d'un délire et d'une discrimination. Le héros des *Demi-civilisés* ne pourra que constater sa défaite face à l'intellectualisme et au matérialisme de la société canadienne française et à la fuite de son idéal. A la colère du narrateur se mêle un sentiment d'impuissance, une lassitude devant le fait de ne pas être entendu. Dans ce sens, nous postulons que Harvey repousse le « Mal » hors de lui-même sans l'assumer entièrement et que le roman *Les demi-civilisés* constitue un *désir agonique*. Somme toute, cette approche lui permet de transgresser le discours social, le dépassant en vue de créer un nouvel imaginaire social.

### 2.2.3. L'entreprise de déconstruction et d'invention chez Césaire et Harvey : les ambiguïtés du dépassement

L'intention de Césaire et de Harvey est bien polémique<sup>243</sup> : ils dénoncent la colonisation sous toutes ses formes. Le polémique est de l'ordre de la confrontation duelle,

---

<sup>242</sup> La comparaison par exemple : « les visages alanguis faisaient des reflets de cadavres de saints en extase », (DC, 162).

<sup>243</sup> Dans les années soixante, l'œuvre *Les demi-civilisés* est perçue comme « un roman à thèse qui reflète davantage les dons de polémiste que de romancier » (in : Jacques Tardif, « *Les demi-civilisés* ou le procès d'une génération », *Le Quartier latin*, vol. 44, n°39, 27 février 1962, p. 15).

du face à face, de la contradiction, chargé de révéler les antinomies au sein de l'ordre<sup>244</sup>. Mais le mécanisme du refus n'est pas seulement polémique : la réalité de leur destin dépasse cette démarche. Notre analyse se poursuit sur la voie de la créativité des œuvres du corpus : on l'a vu, les paroles des narrateurs transgressent l'ordre social d'un point de vue économique, culturel, éducatif et religieux. Pourtant, les sujets passent inévitablement par la nécessité d'un enracinement, ce qui les situe dans la dialectique stipulée antérieurement : entre récupération et invention.

Césaire et Harvey cherchent à reconstruire un discours sur le réel en vue d'illustrer quelques principes fondamentaux. Ils ont la conviction profonde de posséder la vérité. « Ce qui se dit pour vrai » et la fiction sont entremêlés. Si les auteurs transgressent des normes, en créent-ils de nouvelles ? Quelles différences vont-ils opposer à l'Autre ? L'approche sociocritique nous permet de dire précisément en quoi les auteurs récupèrent ou transgressent les discours sociaux. Cette partie a essentiellement pour but de montrer ce que les textes mettent en place après le refus. Ce refus n'immobilise pas et n'est pas inapte au dépassement, il constitue plutôt une vision nouvelle de leur situation.

Les auteurs opèrent un double mouvement : ils récupèrent ce qui se dit déjà dans un état de société pour l'intégrer puis tenter un renouveau. La dialectique est intéressante en ce qu'elle nous situe non plus dans l'urgence d'un refus « présent », mais dans la dialectique du passé et du futur. Césaire et Harvey se placent vraisemblablement entre la récupération d'un discours et la déconstruction d'une doxa, entre l'invention d'un « contre-courant » et le dépassement de leur situation. Comme le laisse entendre Derrida, « si l'autre, c'est justement ce qui ne s'invente pas, l'initiative ou l'inventivité déconstructive ne peuvent consister qu'à ouvrir, déclôturer, destabiliser des structures de forclusion pour laisser le passage à l'autre »<sup>245</sup>.

---

<sup>244</sup> Dominique Garand, *La griffe du polémique*, op. cit., p. 81.

<sup>245</sup> Jacques Derrida, *Psyché, inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1998, p. 60.



### 2.2.3.1. Deux perspectives manichéennes

Le monde colonial est un espace d'oppositions binaires, il est « un monde compartimenté »<sup>246</sup>. La pensée binaire établit les valeurs en tant que contraires. Pour le colonisateur, le colonisé représente « le mal absolu »<sup>247</sup> : dans cette perspective, les idéologies du système colonialiste enferment l'assujetti dans un système totalitaire de la négation. Les mots-clés présents dans les formations discursives forment des paradigmes oppositionnels du type : Blanc / Noir, civilisation / barbarie, domestique / sauvage, Europe / Afrique, religion chrétienne / fétichisme... Ces paradigmes introduisent des thèmes obsessionnels qui forment les points stratégiques du discours et qui constituent une stratégie défensive. D'emblée, une violence idéologique est mise en œuvre dans les textes du corpus : les figures de l'autorité coloniale sont automatiquement opposées à l'espace des colonisés. Dans le discours social des années trente, le pouvoir dominant est paré d'attributs mélioratifs alors que les colonisés sont connotés négativement.

Le *Cahier* dresse le tableau des Caraïbes, vues comme un monde bipolaire : il y a le monde du Blanc descendant du colonisateur, riche, beau et intelligent. Le Noir est quant à lui perçu par le Blanc comme une machine, un outil ; il est laid, idiot, comique et il cultive la canne à sucre, principale ressource du pays. La société est divisée en deux blocs : le monde occidental avec l'Europe et les États-Unis, le « Tiers-Monde » constitué des peuples noirs et des autres peuples opprimés. Même si Césaire, avec d'autres intellectuels, refuse la hiérarchie des valeurs établies au sein du système colonial<sup>248</sup>, le thème de la Négritude lancé par le poète dans le *Cahier* se trouve être un retournement du paradigme oppositionnel « Blanc / Noir ». Selon Sartre, dans la mesure où l'on opprime le Noir dans sa race, c'est d'abord de celle-ci qu'il faut prendre conscience<sup>249</sup>. Ce retournement permet au sujet dominé de reprendre les contraintes du binarisme en renversant « les

---

<sup>246</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, op. cit., p. 7. On peut situer l'apparition de ce préjugé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec le Code noir qui organisa le système de l'esclavage et définit les positions respectives du Maître et de l'Esclave. Cette bipolarisation raciale est renforcée par le caractère juridique du Code.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>248</sup> Léon Gontran Damas, dans *Pigments* (Paris, présence africaine, 1962), réclame en 1937 le respect du droit à la différence : chacune des pièces du recueil décline inlassablement l'opposition radicale confrontant colonisateurs et colonisés, maîtres et esclaves, Blancs et Noirs, l'Europe et l'Afrique.

<sup>249</sup> Sartre, *Orphée noir*, op. cit., p. 236.

hiérarchies »<sup>250</sup> et provoque un passage du « négatif » au « positif » et du « positif » au « négatif » ; selon Macherey : « Renverser, ce n'est rien d'autre que transposer, affirmer une même chose en lui donnant une forme différente, qui la rend plus acceptable »<sup>251</sup>. Plus qu'un « renversement », on peut parler ici d'un « retournement du code ». Césaire garde en effet les idées classificatrices de hiérarchie et d'origine mais en renverse les termes. Le discours de la libération mis en avant par la Négritude ne fait que « retourner l'interdit » : le Noir prend la place du Blanc, le Mal prend la place du Bien, l'impur celle du pur. Le texte de Césaire ne refuse donc pas totalement le système binaire puisqu'il le reproduit.

Dans cette perspective, l'idée selon laquelle la Négritude aurait consommé une rupture est discutable. Pour René Depestre par exemple, la Négritude est passage et non aboutissement : si l'affirmation théorique et pratique de la suprématie du Blanc en est la thèse, « la position de la négritude comme valeur antithétique est le moment de la négativité »<sup>252</sup>. Un tel refus ne met pas fin aux oppositions : la Négritude est fondée sur l'affirmation d'une race et le rabaissement d'une autre. C'est le Blanc qui est maintenant présenté comme « barbare » ; les écrivains de la Négritude veulent démontrer le caractère destructeur de la soi-disant « civilisation » occidentale. En constituant une « identité noire », comme l'inverse de « l'identité blanche », on ne sort pas du piège de l'aliénation « raciale ». Césaire se situe véritablement dans un espace postcolonial : il conçoit le colonialisme en termes manichéens mais surtout comme une épreuve qui peut déboucher sur un renouveau caribéen :

When we recognize that Césaire's text emanates from the violent conflict of the colonial context, then it becomes possible to read this poetry as an effort at reevaluating black difference as positive, as an transgression-agression against the hierarchical values implicit in the binary oppositions white/black, master/slave, colonizer/colonized, capitalist/exploited [...].<sup>253</sup>

Les différences restent mais on les valorise. Césaire renverse les symboles antithétiques : le Blanc sera dorénavant subordonné, et ce dès la première page du *Cahier* : « Va-t-en [...] gueule de flic ». Les « fils aînés » du monde sont dorénavant les Noirs, qui représentent à la

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>251</sup> Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, s. d., s. l., p. 35.

<sup>252</sup> René Depestre, *Bonjour et Adieu à la négritude*, op. cit., p. 154.

<sup>253</sup> Ronnie Leah Scharfman, *Engagement and the language of the subject in the poetry of Aimé Césaire*, University of Florida, Gainesville, Humanities monograph, 1980, p. 4.

fois l'image de la sagesse et de l'autorité, de la protection et du *leadership*. Dans cette perspective, la confrontation idéologique Occident / Afrique - tant décriée - se résout en une vision poétique de l'unité de la race noire. Il s'agit, au fond, d'une revanche anthropologique sur le dénigrement systématique de cette collectivité.

Au Québec, la dualité est ancrée dans l'histoire du pays à travers les binarismes Amérindien / Européen, anglophone / francophone, fédéraliste / souverainiste, etc. Dans *Les demi-civilisés*, le monde apparaît sous forme de couples oppositionnels dont le narrateur n'arrive pas à se détacher et où se déroule un affrontement entre deux adversaires qui ne sont pas égaux du point de vue éthique et moral : le clergé et la bourgeoisie d'affaires d'un côté, les intellectuels propices au changement de l'autre. Dans ce conflit entre deux forces, la première est identifiée au Mal, avec des traits souvent caricaturaux, la seconde au Bien. Une autre opposition, plus souterraine, s'esquisse : tout d'abord les Anglais et les Américains et leurs capitaux, puis les paysans et leurs terres. Le roman transmet ainsi un système de valeurs révélant la structure antagonique de la société canadienne française des années trente. Mais cette perspective manichéenne ne peut déboucher que sur une aporie, comme le déclare indirectement Bill Ashcroft en ces termes : « the tension between the centre and margin, a tension in which both centre and margin are always marginal »<sup>254</sup>. Les oppositions dans *Les demi-civilisés* ne sont donc ni résolues ni transcendées mais rendues simplement évocatrices. D'autres oppositions significatives structurent l'espace québécois dans le roman, tel que la ville / la campagne ou l'espace réel / l'espace rêvé. Ainsi, le narrateur tente avec beaucoup de difficulté de renverser le point de vue manichéen et ne fait en définitive que réaligner un tableau complémentaire au premier : le Mal est cerné puis projeté sur l'Autre. Comme Césaire, dans une certaine mesure, l'auteur adopte finalement une attitude similaire dans l'élaboration d'un monde bipolaire constitué d'une foule et d'une élite, de la misère et de la richesse personnelle. La reprise de cette vision, portée à outrance sous les yeux du lecteur, permet aussi de mieux la dénoncer.

---

<sup>254</sup> Bill Ashcroft, « excess », in : Chris Tiffin and Alan Lawson, *De-scribing empire*, London and NY Routledge, 1989, p. 43.

### 2.2.3.2. Récupération et déconstruction

Ricoeur entend par « traditions » les choses déjà dites, en tant qu'elles nous sont transmises le long des chaînes d'interprétation et de réinterprétation. Les traditions montrent que nous ne sommes jamais en position absolue d'innovateurs, mais toujours d'abord en situation relative d'héritiers : « Commencer, c'est commencer et continuer : une œuvre doit suivre »<sup>255</sup>. Harvey suit la trajectoire déjà tracée par les journalistes Buies et Asselin, ou encore par l'écrivain Bessette. Il tente de déconstruire avant tout certaines idées reçues, traditionnelles et paralysantes, mais utilise une rhétorique classique assimilée pendant ses années d'études au collège classique. Les emprunts littéraires faits par le Canada français à l'époque sont en effet « sélectifs »<sup>256</sup> et se poursuivent « tant que dure l'institution des collèges classiques »<sup>257</sup> : le collège français joue le rôle d'une structure de sociabilité très forte. Les revues empruntent également leurs idées aux courants idéologiques européens, et surtout français, en les adaptant aux conditions locales de la Province. Dans ce sens, Pomeyrols souligne que « la volonté d'engagement, le refus du dilettantisme et de la gratuité de la pratique artistique ou littéraire exprimés par certains de nos intellectuels rappellent les attitudes des non-conformistes français »<sup>258</sup>.

Pour Sherry Simon, « Le pouvoir de transgression du texte littéraire relève à la fois de son pouvoir de déranger l'ordre symbolique (sa modernité) et de sa capacité d'inscrire dans le texte une réalité sociale occultée »<sup>259</sup>. Dans cette perspective, Harvey remet en cause l'ordre de la société canadienne française et met fin ainsi à la quiétude d'une culture « qui se définissait davantage en fonction de son passé que du monde contemporain »<sup>260</sup>. Il *déconstruit* la tradition ; de ce fait, il représente aux yeux des historiens la « première volonté de rupture », un tournant qui prend une « allure insurrectionnelle »<sup>261</sup>. Il est à la recherche de l'homme le plus civilisé possible, dans la mesure où il nomme « demi-

---

<sup>255</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit III*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p. 333.

<sup>256</sup> Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois : formation et engagement, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 16.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>259</sup> Sherry Simon, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Québec, XYZ, 1991, p. 44.

<sup>260</sup> Daniel Chartier, *L'émergence des classiques*, BN du Québec, Fides, Nouvelles études québécoises, 2000, p. 10.

<sup>261</sup> Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise, HMH, 1972, p. 31-38.

civilisés »<sup>262</sup> les détenteurs du pouvoir. À cet égard, ce substantif sera de plus en plus repris dans le discours social de l'époque. Gilbert Pelletier l'utilisera pour parler de l'écrivain français Jules Romains : « Tout le malheur de Jules Romains vient de ce qu'il prend un Demi-civilisé pour le type achevé du Canadien français »<sup>263</sup>. Ce dernier considère en effet ces gens comme « inciviles et un tantinet perfides »<sup>264</sup> pour s'adresser ensuite aux démocrates du Canada : « ne laissez pas une poignée de traîtres, ou de demi-traîtres, saboter l'effort ou contrarier l'élan pour la victoire commune des peuples libres »<sup>265</sup>. Harvey lui-même emploiera de nouveau cette expression, devenue courante, lorsqu'il parlera de cette « poignée de petits-bourgeois, mélange de demi-savants, de faibles et de naïfs »<sup>266</sup>. Ainsi, à plusieurs reprises dans *Les demi-civilisés*, le narrateur recourt aux discours sociaux existants et les intègre le plus souvent dans les discussions entre les protagonistes, récupérant de la sorte ce qui se dit et s'écrit dans l'état de société.

Malgré tout, Harvey reste le premier, dans l'histoire du roman canadien français, à traiter « du problème de l'homme ou des hommes qui veulent manifester librement leur liberté dans une société statique et conventionnelle »<sup>267</sup>. En tant que journalistes, Arthur Buies<sup>268</sup> et Olivar Asselin<sup>269</sup> ont tenté avant lui de réformer la société canadienne française et d'indiquer les faiblesses nationales. Comme Arthur Buies, Harvey pense que le bon sens est la condition principale de la création de l'œuvre : celle-ci doit être claire, simple et doit respecter la langue française. Comme nous l'avons déjà souligné dans le premier chapitre, le contenu des *Demi-civilisés* rappelle aussi, du point de vue des personnages, des idées et des sentiments, le roman *Le Débutant* d'Arsène Bessette, paru en 1914<sup>270</sup>.

---

<sup>262</sup> Harvey aurait trouvé cette expression dans les journaux de son temps.

<sup>263</sup> *Le Devoir*, 19 septembre 1940, n. p.

<sup>264</sup> *Le Jour*, 7 décembre 1940, n. p.

<sup>265</sup> *Ibid.*

<sup>266</sup> *Ibid.*, 10 mai 1941.

<sup>267</sup> Dostaler O'Leary, *Le roman canadien-français*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1954, pp. 85-87.

<sup>268</sup> Arthur Buies (1840-1901) revendiquait déjà la liberté d'inspiration.

<sup>269</sup> Olivar Asselin (1874-1937) a la réputation d'avoir été le plus grand journaliste du siècle. Il fonda le *Nationaliste* en 1904 puis l'*Ordre* en 1934, deux journaux de « culture française » et de « renaissance nationale ». Son talent s'est surtout exercé au bénéfice du nationalisme.

<sup>270</sup> Ce premier roman de la ville québécoise met en scène les luttes politiques et idéologiques de Montréal, mais aussi ses cabarets et ses bordels. Dans un chapitre consacré à la Saint-Jean, Bessette raille le discours d'un prêtre auquel il oppose celui du héros, Paul Miro. Ce dernier dénonce ainsi « les petits saints et les faux patriotes se proclamant les seuls défenseurs des droits des Canadiens-français et de leur religion, afin d'exploiter la crédulité populaire à leur profit, tout en commettant sans danger les pires injustices » (*Le débutant* [1914], Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 165).

Parallèlement, c'est dans une société européenne en pleine crise et en quête de renouveau qu'Aimé Césaire poursuit sa formation intellectuelle. Il reprend dès lors le parcours d'un Damas. Lorsqu'il écrit le *Cahier* en 1936, il a déjà rejeté la vieille poésie, réglé son compte à la poésie traditionnelle française, bousculé les structures établies. Le poète s'oppose donc à la tradition de l'Autre, du colonisateur : la Négritude a pour tâche d'exhumer les valeurs de la civilisation noire recouvertes d'immondices par le conquérant et de restaurer la dignité perdue de l'homme noir. Il ne s'agit plus de se lamenter sur son passé, mais d'encourager à la lutte. Chez Césaire, encore une fois, les valeurs se trouvent renversées : c'est l'homme le plus « civilisé » qui est le moins humain<sup>271</sup>. Le poème dévoile les Caraïbes dans leur réalité vécue, avec cet accent poétique neuf, déjà introduit par quelques écrivains des Caraïbes. Une quinzaine d'années avant le *Cahier*, le roman *Batouala* (1921) de René Maran représentait, en plein triomphalisme colonial, une véritable provocation. Les accents indignés de Maran faisaient écho à toute une littérature militante de l'avant-guerre. Paul Vigné d'Octon<sup>272</sup> également, avec le recours d'une grande crudité descriptive, accusait très violemment la colonisation et ses méfaits dans ses romans.

En définitive, Césaire récupère et déconstruit. Il use d'un langage poétique dont il est intéressant d'étudier la filiation, puisqu'il semble à la fois s'emparer du surréalisme européen pour ensuite le récupérer dans un discours oralisé essentiel à l'histoire littéraire caribéenne et africaine. De cette façon, le poète s'attaque aux structures du colonialisme, à la société française traditionnelle plus exactement, qui n'est plus au service de l'homme mais qui ne fait que l'asservir. La subversion du discours consiste chez Césaire à substituer une lexie, qui se réfère à la culture de la race noire, à celle des Blancs, à renverser la hiérarchie des valeurs du colonisateur pour renouveler et valoriser les attributs du Noir. Dès lors, il s'agit d'un refus « transcendant » qui dépasse le négativisme ou le simple rejet, déconstruisant à la fois une rhétorique classique et les stéréotypes des Occidentaux assimilés par les Caribéens.

---

<sup>271</sup> Dans ce sens, Césaire s'exclamera dans *Discours sur le colonialisme* (op. cit., p. 30) : « Civilisés jusqu'à la moelle des os ! L'idée du nègre barbare est une invention européenne ».

<sup>272</sup> Voir les romans de P. Vigné D'Octon : *Chair noire* (1889), *Fauves d'amour* (1891), le pamphlet *La Gloire du sabre* (1900), *Au pays des fétiches* (1900). Voir à son sujet H. Brunschwig, « Paul Vigné d'Octon et l'anticolonialisme sous la III<sup>e</sup> ème République », in : *L'Afrique noire au temps de l'Empire français*, Paris, Denoël, 1988.

Les auteurs cherchent dans le discours social cette « dislocation »<sup>273</sup> dont parle Derrida, désirant par-dessus tout remettre en question les structures et les fondements de leur société. Il est vrai que ces structures et fondations se déconstruisaient déjà potentiellement dès leur construction. Césaire et Harvey repèrent ainsi les dysfonctionnements de leur société respective et s'y attaquent à l'aide du polémique notamment, démontrant et mettant à jour certaines apories. Derrida définit ce concept en ces termes :

La déconstruction ne peut se limiter ou passer immédiatement à une neutralisation : elle doit, par un double geste, une double science, une double écriture, pratiquer un *renversement* de l'opposition classique *et* un *déplacement* général du système. C'est à cette seule condition que la déconstruction se donnera les moyens *d'intervenir* dans le champ des oppositions qu'elle critique et qui est aussi un champ de forces non discursives.<sup>274</sup>

La déconstruction renverse et déplace les structures de l'ordre établie ; elle est frayage, écriture. Comme le souligne également Foucault :

tout discours manifeste reposerait secrètement sur un déjà-dit ; et que ce déjà-dit ne serait pas simplement une phrase déjà prononcée, un texte déjà écrit, mais un « jamais dit », un discours sans corps, une voix aussi silencieuse qu'un souffle, une écriture qui n'est que le creux de sa propre trace.<sup>275</sup>

La déconstruction est aussi, selon Derrida, une certaine expression de l'impossible de l'autre ; elle permet surtout de « mettre en cause le statut traditionnel de l'invention elle-même »<sup>276</sup>. Césaire et Harvey déconstruisent dans leurs œuvres, par un procédé de renversement et de démystification, les valeurs établies par la société traditionnelle. A la suite de Derrida, on peut se demander en quoi un mouvement de déconstruction peut-il être inventif ?

---

<sup>273</sup> Jacques Derrida, *Points de suspension. Entretiens*, choisis et présentés par Élisabeth Weber, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, p. 367.

<sup>274</sup> Jacques Derrida, *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972, p. 392.

<sup>275</sup> Michel Foucault, *op. cit.*, p. 36.

<sup>276</sup> Jacques Derrida, *Psyché, op. cit.*, p. 35.

### 2.2.3.3. Dépassement et invention d'un « contre-courant »

Une invention « vient à trouver pour la première fois »<sup>277</sup>. Elle est plus précisément « la capacité d'inventer, l'aptitude à inventer, l'inventivité » ; « le moment, l'acte ou l'expression, cette « première fois » de l'événement nouveau, la nouveauté de ce nouveau »<sup>278</sup>. Il s'agit de poser et d'instituer, d'annoncer ce qui paraît impossible. La possession de soi doit justement passer par le dépassement des situations. Mais ce dépassement n'est pas un reniement, il est plutôt une nouvelle manière de voir et de dire selon de nouvelles circonstances. C'est dans la littérature que se marque au mieux la révolution au sein du champ idéologique traditionnel, où la superposition de l'ancien et du nouveau et la naissance du nouveau sous l'ancien y apparaissent avec une étonnante évidence. Dans ce sens, Jacques Blais souligne l'importance de l'année 1934 au Québec :

Au moment où le traditionalisme et la mainmise du passé s'affirment en des manifestations sociales et culturelles spectaculaires, il se produit des événements significatifs d'une transformation déjà en acte : publication à Hankéou des *Poèmes* d'Alain Granbois, activités publiques de la jeune génération qui entre dans d'autres modes de pensée. En même temps paraissent les dernières œuvres des poètes des générations antérieures, interruption soudaine, et prématurée, d'une production inspiratrice de progrès.<sup>279</sup>

Pour Césaire et Harvey, il s'agit d'inventer, de produire du nouveau, de l'original, de l'originel, ce pour dépasser le discours social en intégrant un certain nombre de données nouvelles dont il s'agit de marquer la pertinence. Dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, le héros se plie d'abord aux ordres et interdits liés aux valeurs traditionnelles et subit la domination (du clergé, du « colonisateur »), puis il décide de faire face en refusant l'ordre du « maître » et l'état de « dominé ».

Dans le *Cahier* s'accomplit, pour la première fois dans la sphère négro-africaine, une rencontre de la pensée politique et de l'art littéraire, une réconciliation de la subjectivité et du monde. L'enjeu est de prendre place dans l'histoire, d'appréhender

---

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>279</sup> Jacques Blais, *De l'Ordre et de l'Aventure, La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 1975, p. 17.



l'homme noir en situation, d'expliciter son désir de liberté. La question de liberté que pose le narrateur concerne le monde humain tout entier. Césaire soulignera l'importance du rôle dévolu à la littérature, à la poésie et au théâtre plus particulièrement, dans le processus de désaliénation du colonisé<sup>280</sup>. Qui plus est, la Négritude s'enrichit d'une caractéristique nouvelle : elle embrasse la cause de tous ceux qui souffrent, offrant à l'humanité toute entière son esprit d'invention : « la sommer libre enfin / de produire de son intimité close / la succulence des fruits » (CR, 50). Césaire nous présente la naissance d'un « Nègre nouveau » qui ne souffre plus de la dégradation physique et morale amorcée par l'esclavage. Ce sujet ressuscité se définit à présent en ces mots : « Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune / dégradation, aucun crachat ne le conturbe / je ne suis plus qu'un homme qui accepte n'ayant plus / de colère » (CR, 52). Ce « Nègre nouveau » se proclame entièrement libre : grâce à un retour aux valeurs négro-africaines, il se démarque du « bon nègre » conçu par l'Occident. Le *Cahier* est donc à la fois dépassement, ouverture, élargissement, transgression. Le poème monte de l'inhumain à l'humain et au monde réinventé : le drame se résout par une transcendance. Par ailleurs, la Négritude pour Christophe Dailly « fait don d'elle-même à l'humanité, en offrant ce qu'elle a de plus précieux, son esprit d'invention »<sup>281</sup>.

Césaire n'a qu'une seule ambition : celle de créer une société nouvelle où l'être humain peut s'épanouir librement : « Pour nous, le problème n'est pas d'une utopique et stérile tentative de réduplication, mais d'un dépassement [...]. C'est une société nouvelle qu'il nous faut, avec l'aide de tous nos frères esclaves, créer, riche de toutes la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité unique »<sup>282</sup>. Kimoni rend sensible l'idée selon laquelle les écrivains de la Négritude veulent surtout « inculquer à leurs congénères qu'il n'appartient qu'à eux de transformer les conditions d'existence qui sont les leurs, et de décider de leur avenir sans se préoccuper de ce que l'autorité coloniale en pense »<sup>283</sup>.

---

<sup>280</sup> Dans cet ordre d'idées, Helen Gilbert perçoit le texte oral comme un mode de décolonisation. D'après elle, « [...] the appropriation and abrogation of the colonizer's linguistic codes are essential to post-colonial writing », in : Chris Tiffin and Alan Lawson, *De-scribing empire*, « De-scribing orality », *op. cit.*, p. 100. Dans le troisième chapitre de la thèse, l'oralité dans le *Cahier* sera étudiée comme un procédé de transgression.

<sup>281</sup> *Soleil éclaté*, « Conceptualisation de la négritude », *op. cit.*, p. 53.

<sup>282</sup> *Discours sur le colonialisme*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>283</sup> Iyay Kimoni, *Destin de la littérature négro-africaine*, Presses universitaires du Zaïre, 1975, p. 100.

Césaire présente sa vision d'un peuple neuf, auto-affirmé et « debout »<sup>284</sup>. Aussi, l'adjectif « petit » que l'on retrouve tout au long de la première partie du poème mène au renouveau : il est le début d'un renouveau qui s'annonce extraordinaire. Puisqu'il fallait tout briser par une violence de dissuasion, le poète se constitue une identité dans l'écriture même.

Très justement, Bakhtine soulève l'idée selon laquelle le poète, « dans son refus de tel langage littéraire, rêve de créer artificiellement un nouveau langage poétique plutôt que de recourir aux dialectes sociaux existants »<sup>285</sup>. Plus encore, la pensée césairienne apparaît comme la synthèse des courants contraires : le poète désapprouve aussi la manière dont les communistes abordent la question nègre et critique l'influence directe qu'a eue le *Manifeste du surréalisme* sur le groupe de *Légitime Défense*. S'inspirant des refus qui s'expriment un peu partout dans le monde colonisé, il tente l'aventure littéraire qui consiste à interpréter et à transformer le monde par la pensée, la parole et l'écriture. Aussi, le narrateur du *Cahier* fait siennes les accusations portées contre sa race<sup>286</sup> : il confronte, intègre et transcende. Après ses « errances », il revient au « pays natal » plus lucide, avec une vision plus large des choses : « et il est place pour tous au rendez-vous de la / conquête et nous savons maintenant que le soleil / tourne autour de notre terre [...] » (CR, 57-8). Le poème se présente comme la vision d'un nouveau monde en gestation : « Le *Cahier* se trouve à la base de l'éveil de conscience politique, sociale et culturelle des Négro-africains. Il se présente également comme la première grande tentative de définition du rôle et de la place du Noir sur notre planète »<sup>287</sup>.

Le narrateur-sujet ne se détache pas des conditions concrètes de l'existence mais les surmonte : il est décidé à vaincre ses difficultés extérieures comme ses angoisses intérieures, qui l'élèvent au-dessus de sa condition et lui ouvrent l'accès à sa propre vérité et à la vérité du monde. Il ne s'agit pas seulement de prendre cause pour la détermination historique du Noir, mais aussi d'appeler aux forces miraculeuses et à la puissance rénovatrice de la nature par une mystique visionnaire. La parole poétique force la naissance

---

<sup>284</sup> « Debout » est un mot-clé utilisé par certains écrivains noirs depuis les années vingt. Il est ici associé à un terme nouveau : la Négritude.

<sup>285</sup> Bakhtine, *Esthétique...*, op. cit., p. 109.

<sup>286</sup> « Je déclare mes crimes et qu'il n'y a rien à dire pour / ma défense [...] » (CR, 29). Ici, le narrateur refuse de « se défendre », car cela impliquerait de le faire selon la logique du colonisateur.

<sup>287</sup> Christophe Dailly, « Conception de la négritude », in : *Soleil éclaté*, op. cit., p. 43.

d'un monde neuf ; elle est la voix de la liberté. Comment s'établit cette « transcendance » ?

Pour Breton, la poésie césairienne s'évalue

au degré d'abstention, de *refus* qu'elle suppose et ce côté négateur de sa nature exige d'être tenu pour constitutif : elle répugne à laisser passer tout ce qui peut être déjà vu, entendu, convenu, à se servir de ce qui a servi, si ce n'est en le détournant de son usage préalable. Césaire est à cet égard des plus difficiles et cela non seulement parce qu'il est la probité même mais encore dans la mesure où son savoir est plus étendu, où il est à la fois des mieux et des plus largement informés.<sup>288</sup>

Dans ce sens, la poésie doit être une poésie de non-participation et de refus, elle doit détourner les mots, les concepts et les objets de leur fonction conventionnelle, de leur pouvoir représentationnel chargé d'implications tant idéologiques que culturelles. Quand on sait que le surréalisme visait la ruine de la civilisation européenne, selon les mots d'Aragon, il n'est pas étonnant qu'un poète de la Négritude ait emprunté ce chemin et l'écriture automatique qui consiste à s'abandonner aux mots, à aligner les vocables dans un enchaînement hasardeux sans logique apparente. Césaire dira par la suite que le surréalisme était plus « une confirmation qu'une révélation »<sup>289</sup> ; il s'agissait également d'un facteur de libération et de désaliénation, ainsi qu'un moyen d'exprimer sa personnalité authentique. Le néologisme « verrition » (*CR*, 65), qui clôt le poème, signifie renouveau et invention, plus précisément encore vérité et transparence, comme le suggère John D. Erickson<sup>290</sup>.

Ce nouveau langage est surtout capable d'exprimer l'héritage africain. Césaire s'explique en ces mots : « Je voulais plier à une expression nouvelle. Je voulais faire un français antillais, c'est-à-dire un français « nègre », qui tout en étant du français porte la marque « nègre » »<sup>291</sup>. Cela explique pourquoi le poète s'est plus intéressé à la poésie qu'à la prose : c'est le poète qui fait son langage, alors que le prosateur « se sert » du langage. Dans ce sens, Césaire dit être devenu poète « en renonçant à la poésie » : « la poésie était

---

<sup>288</sup> André Breton, préface du *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1971, pp. 17-19.

<sup>289</sup> Entretien avec René Depestre, *Pour la révolution, pour la poésie*, *op. cit.*, p. 158. Lors de cet entretien, Aimé Césaire déclare avoir subi trois influences : l'influence de la littérature française à travers Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont et Claudel ; l'influence ethnographique et ses données sur l'Afrique et enfin l'influence du mouvement de la *Renaissance noire* aux États-Unis (pp. 162-3).

<sup>290</sup> « Le *Cahier* d'Aimé Césaire et la subversion du discours magistral », in *Soleil éclaté*, *op. cit.*, p. 136.

<sup>291</sup> Entretien avec René Depestre, *op. cit.*

pour moi le seul moyen de rompre avec la forme régulière française qui m'étouffait »<sup>292</sup>.

Dans ce sens, Fanon soulignait la nouveauté apportée par Césaire :

En 1939, aucun Antillais aux Antilles ne se déclarait nègre, ne se réclamait nègre [...et puis] vint Césaire [...]. Pour la première fois on verra un professeur de lycée, donc apparemment un homme digne, simplement dire à la société antillaise « qu'il est beau et bon d'être nègre ». Pour sûr, c'était un scandale. On a raconté à cette époque qu'il était un peu fou, et ses camarades de promotion se faisaient fort de donner des détails sur sa prétendue maladie [...]. Deux siècles de vérité blanche donnaient tort à cet homme. Il fallait qu'il fût fou, car il ne saurait être question qu'il eût raison.<sup>293</sup>

Dans *l'appel de la race*<sup>294</sup>, en 1922, Lionel Groulx, l'opposant présumé de Harvey, s'en prenait aux bourgeois en relation avec l'économie anglo-saxonne : plus précisément, le pôle négatif au sein du peuple canadien français était tenu par le bourgeois qui se ralliait selon lui aux intérêts et au mode de vie anglo-saxons. La structure antagonique que l'on retrouve dans *Les demi-civilisés* existait déjà dans ce roman à thèse. Harvey rejette les clichés des prédécesseurs mais, paradoxalement, il reprend le topos des romans de la terre et réitère dans ce sens l'idéologie clérico-ruraliste<sup>295</sup> : à titre d'exemple, le sujet-héros déclare préférer la vie campagnarde saine à la vie citadine artificielle<sup>296</sup>. Il idéalise à plusieurs reprises la vie rurale, la pureté primitive du pays de Charlevoix.

Ce retour à l'ancien est-il pour autant « passéiste » ? Harvey est attaché au temps linéaire de l'histoire, où les échanges sont nécessaires entre le passé et le nouveau. De plus, il imagine pouvoir atteindre directement le réel, comme le font les Européens. Mais le style est européen et ne correspond pas à la réalité canadienne française : le Québec, comme les Caraïbes, est une « périphérie occidentale »<sup>297</sup>. Ainsi, l'auteur n'invente pas dans son roman

---

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>293</sup> Frantz Fanon, *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspéro, 1982, p. 26.

<sup>294</sup> Aloné de Lestres (pseudonyme de Lionel Groulx), *L'appel de la race* (roman), Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922. Par l'intermédiaire de ce roman, Groulx cherche à contrer une nouvelle tendance de la fiction québécoise et à proscrire la voie à suivre.

<sup>295</sup> Harvey a vécu à la campagne et, comme son héros Max Hubert, il part pour la ville afin de parcourir la voie traditionnelle des études classiques : il est encore tout imprégné de ces cours lorsqu'il entreprend d'écrire.

<sup>296</sup> « Je sentais vaguement qu'il y avait, chez nos campagnards, plus de solidité, de bonté, de jugement et d'intégrité » (p. 88).

<sup>297</sup> Catherine Pomeyrols, *op. cit.*, p. 12.

une stylisation proprement canadienne : il ne cherche, en définitive, qu'à renouer avec la « réalité » canadienne française des années trente. Il écrivait dans le journal *Le Soleil* en 1931 :

« Nous avons une peur intense de l'invention et de la création, car le propre du colonial est de manquer de confiance en lui-même [...]. Nous manquons donc des divines audaces de l'invention artistique. Nous n'avons aucune bravoure parce que nous sommes habitués à servir et à obéir et que servir et obéir sont la mort de l'art et de l'artiste »<sup>298</sup>.

Avec l'invention de la revue *Vingtième siècle*, les personnages-héros des *Demi-civilisés* nous permettent d'anticiper et de préparer le réalisable : selon Jean Ethier-Blais, c'est essentiellement à partir de la fondation de l'équipe *Parti Pris*, en octobre 1963, que le Canadien français commence à prendre position *contre* lui-même, et « c'est de cette prise de conscience que surgira l'homme nouveau »<sup>299</sup>. Pourtant, en 1937, dans le liminaire du *Jour*, journal fondé par Harvey, ce dernier considère que « les pires ennemis des Canadiens-français, peut-être les seuls, ne sont autres que les Canadiens-français. Le mal est chez nous, le mal est en nous »<sup>300</sup>. C'est la première fois qu'un éditorial québécois affirme une telle chose : c'est collectivement qu'ils abritent le mal, ce mal étant politique et économique. Dans ce sens, l'auteur déclarait en 1942 :

Nous pouvons survivre à la condition de nous adapter aux réalités nord-américaines. Refuser de nous adapter, ce serait courir à la disparition certaine, par contre, accepter de nous adapter, c'est prendre le meilleur moyen d'assimiler notre part d'immigrants et de maintenir notre importance numérique.<sup>301</sup>

<sup>298</sup> « Causerie de Jean-Charles Harvey au Kiwanis », *Le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 8.

<sup>299</sup> Jean Ethier-Blais, « Lettres canadiennes-françaises. Une nouvelle littérature », *Études françaises*, février 1965, V. I, n°1.

<sup>300</sup> Harvey avançait déjà en 1933 : « A partir de 1760, nous avons perdu les occasions de lutter. Nous avons accepté presque tout de suite, comme un dogme et même une superstition, notre état de peuple conquis. Le conquérant nous a domestiqués avec une étonnante facilité. Ce fut si rapide, cette soumission morale (la soumission physique était inévitable), que quinze ans après la bataille d'Abraham, nous refusions l'occasion de libérer la patrie pour l'indépendance » (In *le Soleil*, « La fête nationale des Canadiens français », 23 juin 1933, p. 4). Cette idée se trouvait déjà dans *Pages de critique* (1926) : « [...] portant douloureusement une domination imposée et jamais acceptée du fond du cœur, nous masquons depuis des générations le visage de notre fierté, les sentiments les plus grands et les plus sacrés qui puissent brûler des âmes. Cette dissimulation constante a bridé l'inspiration de nos écrivains et crée du conventionnel à foison » (Harvey, *op. cit.*, pp. 33-4).

<sup>301</sup> *Les Grenouilles demandent un roi*, Montréal, Les éditions du Jour, 1942, p. 98.

Selon Harvey, il faut se détacher de ses racines terrestres et s'affranchir des entraves religieuses et familiales pour se libérer de soi-même. Son roman *Les demi-civilisés* transmet par contre l'image d'un nouvel homme qui se proclame libre mais qui n'a pas encore accepté les vices de son peuple : il déconstruit, mais n'invente pas. A l'inverse du héros Max Hubert, Harvey parvient à se relever, grâce au journalisme et à la création du journal *le Jour*, qui existera pendant neuf années. En 1939, il prononce ces mots déterminés :

[...] des fourbes ont enseigné à quelques jeunes à ne prononcer mon nom qu'en se signant ; la grande presse, presque entière, a cherché par tous les moyens à cacher notre existence, comme si nous présentions un danger public ; d'autres sont allés de place en place colporter sur notre compte un tas d'horreurs. Me voici pourtant debout, le front haut, sans honte et sans peur, sachant bien que la lumière se fera et que la lumière est invincible.<sup>302</sup>

Harvey rêvait, dès 1931, de mettre fin à ses liens avec le pouvoir et de devenir le *hérald* de toute une génération : « Mon rêve est de devenir chef de la génération nouvelle, qui ne demande qu'un nom, qu'un point de ralliement, pour se révéler »<sup>303</sup>. L'auteur des *Demi-civilisés* se fait l'annonceur d'un temps nouveau, mais il est étonnant de constater que tous les héros de Harvey, dont Max Hubert, se trouvent dans une impasse, ratent leur vie ou vivent un échec, une défaite, comme si l'auteur lui-même était incapable de rejeter entièrement sa religion et son passé terrien. Pour Gilles Marcotte,

Harvey n'apporte aucune idée révolutionnaire, mais on flaire dans ses livres comme une odeur de révolte. Il n'invente pas de libertés, mais il est conduit par le goût de liberté. Par-dessus tout, Jean-Charles Harvey introduit dans le roman canadien-français, qui s'en était jusqu'à lui pieusement gardé, une passion dévastatrice qui brouille les jeux, ne laisse rien en place, projette en plein jour les rêves les plus troubles et les plus naïfs, les imaginations les plus aberrantes [...].<sup>304</sup>

L'appareil stylistique de Harvey n'est certes pas générateur d'invention : à la recherche de soi-même, il ne conçoit son œuvre qu'au moyen d'émotions personnelles. A la

<sup>302</sup> *Le Jour*, 4 février 1939. C'est Harvey qui souligne.

<sup>303</sup> Lettre du 2 mars 1931, Archives nationales du Québec – Sherbrooke, fond Alfred DesRochers, citée par Guildo Rousseau in Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, « Introduction », *op. cit.*

<sup>304</sup> *Une littérature qui se fait*, *op. cit.*, pp. 24-25.

recherche de la liberté d'expression, il n'a pas travaillé l'originalité ou la nouveauté de cette expression, ce qui donne à l'œuvre - d'un point de vue stylistique - aucune valeur transcendante. En effet, son effort a surtout consisté à créer une nouvelle école de protestation et de rupture. Cet « échec » est à trouver dans la « mentalité coloniale » dans lequel se trouvent les Canadiens français à l'époque : la littérature est alors dans l'impossibilité de progresser, si l'on tient compte d'un discours nationaliste pareil à celui d'André Laurendeau : « La création, voilà la grande Aventure. Substituer à la manie du changement, du mouvement qui éparpille, le désir des innovations fécondes qui ne détruisent pas la stabilité »<sup>305</sup>.

Dans les années trente, l'auteur des *Demi-civilisés* prend la tête de nombreux esprits progressistes qui partageaient avec lui une vision similaire de la réalité canadienne française. Dès les années vingt, il se faisait l'annonciateur de changement :

[...] tous les jours, il y a du nouveau sous le soleil car tout change, le monde et nous. Nous ne sentons pas comme nos grands-pères [...]. Hier on courait sur le rail ; aujourd'hui on vole dans l'azur. Il y a plus, là, qu'une transposition de niveau : il y a un changement psychologique. Vous tricotez vos phrases en un temps de grande industrie !<sup>306</sup>

En 1926, dans *Pages de critique*, il préparait déjà l'évolution littéraire québécoise en dégagant des principes de renouvellement. Son roman *Les demi-civilisés* est à ses yeux l'expression d'un changement de société. Même si Harvey, pour Marcel-Aimé Gagnon, est « précurseur de la révolution tranquille »<sup>307</sup>, il n'a pas pour autant été « moderne » en art<sup>308</sup>.

---

<sup>305</sup> « Pour mettre dans l'âme de la jeunesse à la place du culte de l'esprit de parti », *L'Action nationale*, décembre 1935, p. 262.

<sup>306</sup> « Entretiens avec Trissotin », *Le Soleil*, 25 mai 1927, p. 4.

<sup>307</sup> M.-A. Gagnon, *op. cit.*, p. 268.

<sup>308</sup> Pour Harvey, l'écrivain doit employer un langage clair et doit éviter toute fantaisie : il reprochera ainsi aux jeunes écrivains des années soixante d'utiliser un langage incompréhensible qui conduit à une littérature de décadence.

## CONCLUSION DU DEUXIEME CHAPITRE

En Europe, les valeurs du vieux monde se fragilisent : le problème d'un renouveau général se pose dans de plus en plus de consciences. Pourtant, le divorce perdure entre l'évolution des mentalités et les classes dirigeantes. Le modèle européen de société devient critiquable et fragile : contradictions, crises et menaces révolutionnaires secouent les sociétés. Chez les colonisés, les refus sont variables : lutte économique et sociale visant à améliorer leur condition de vie, lutte politique, affirmation des différences nationale et culturelle. Césaire et Harvey se battent quant à eux contre un double asservissement : économique et culturel. Le refus est à la fois refus de l'Europe (dans le cas des Caraïbes) et refus de la classe dirigeante qui profite de la situation d'aliénation des masses (dans le cas du Québec). Ainsi, le programme anticolonialiste et révolutionnaire et la prise de conscience de l'unité du monde noir dans le *Cahier* annoncent les lignes de force du mouvement de la Négritude en tant que mouvement d'émancipation de la race noire opprimée. Ainsi s'exprime Senghor en 1935 :

Que voulons-nous aujourd'hui ? Réveiller la race, si elle n'est déjà réveillée, et la jeter dans le combat qui mène l'humanité contre les forces de destructions. A la vieille Europe, nous voulons apporter des éléments neufs d'humanité. Ces éléments, il nous faut les découvrir en nous, et, pour cela, perfectionner l'instrument de notre raison.<sup>309</sup>

Ces lignes illustrent ce renversement des oppositions : l'Europe est « vieille », mourante et a besoin d'aide pour retrouver son humanité (sous-entendu, elle s'est déshumanisée).

Dans cette perspective, la dynamique subversive dans le *Cahier* est marquée par un « retournement du code » : dans le déplacement du réel (notamment dans le refus de l'exotisme), dans la reprise du conte, dans la démystification (des stéréotypes coloniaux par exemple), ou encore dans le renversement des paradigmes oppositionnels (valorisation de la différence). Dans le *Cahier*, un « je » parle au nom de son peuple et évolue dans un vaste horizon, dans une sorte de plénitude. Dans *Les demi-civilisés*, l'intention subversive

---

<sup>309</sup> L'Étudiant Noir, « Racisme ? Non, mais Alliance spirituelle », mai-juin 1935, p. 2.



apparaît également dans le déplacement du réel, dans la démystification (des thèmes lancés par la tradition nationaliste) et dans le renversement de la binarité habituellement citée dans le discours social de l'époque. Les passages oniriques et illusoires vécus dans la trame narrative par le sujet-héros et l'amplification des expressions ou de l'utilisation d'un lexique colonial participent également à ce « retournement du code ». Parallèlement, le narrateur apparaît dans le roman comme un personnage tourmenté qui cherche à se construire et qui évolue dans une société fermée. Selon lui, le Canada Français est une société empêtrée dans les problèmes coloniaux. Les Québécois paraissent soumis au clergé, aux Anglais ou encore aux États-Uniens. Le narrateur des *Demi-civilisés* tente ainsi de prouver que le Canadien français est un type dominé, colonisé intellectuellement qui refuse la liberté, même quand on vient la lui offrir. Il perçoit l'ensemble de la Province comme une société sans âme nationale et une société de vaincus. D'après lui, la dépossession économique issue du colonialisme historique est à la source des principaux maux dont souffre la société. Il cherche également à prouver que les professions religieuses et libérales sont la principale cause de l'infériorité économique et culturelle du Québec. Aussi peut-on avancer l'idée selon laquelle même si le colonialisme vécu par les Caribéens et les Québécois est différent, les auteurs du refus emploient une même rhétorique de persuasion et une stratégie d'argumentation presque similaire.

La résistance des écrivains se tourne principalement vers les discours économique et culturel dans la mesure où l'exploitation économique et l'assimilation culturelle constituent les formes les plus insidieuses de la colonisation. Aussi, l'étude de ces discours a conduit à l'analyse des isotopies présentes dans les œuvres du corpus : au discours économique correspond l'isotopie du bestiaire et au discours culturel l'isotopie du carcéral. Les discours médical, éducatif et religieux ont ensuite été tour à tour étudiés. Aussi, un discours et une rhétorique propres au monde colonisé / dominé existent dans le discours social des années trente dans les Amériques francophones. Au cœur de ces discours, les œuvres du corpus utilisent un vocabulaire commun, un discours et des terminologies identiques (recours au médical ou au carcéral), même si les réalités sont différentes. À l'époque, il fallait oser parler et prendre ouvertement position devant sa propre génération. Le règne de la peur harcelait les consciences ; pour Césaire et Harvey, la parole est à la fois destructrice et libératrice.

Il se dégage de l'écriture postcoloniale deux impératifs : l'impératif culturel, qui consiste à rechercher l'authenticité artistique par l'urgence d'un engagement à l'égard de la

culture natale ; l'impératif psychologique, qui résulte de la prise de conscience du fait que la condition du colonisé est liée au complexe de dépendance mis en place par le colonialisme. Les contenus symboliques sont fort différents d'une société à l'autre, mais véhiculent une même volonté d'affirmation. Harvey emploie somme tout un langage transparent, à même d'atteindre un but signifié ; l'opacité du discours césairien reflète une autre culture, mais surtout un contexte colonial totalement distinct. Les différences se trouvent également autour du genre utilisé pour faire passer le refus : alors que la forme poétique « reflète des processus sociaux plus durables »<sup>310</sup> (référence à la traite négrière, à l'Afrique et ses mythes...), le discours romanesque réagit quant à lui aux moindres déviations et fluctuations de l'atmosphère sociale (censure du cinéma, confrontations de groupes littéraires de l'époque...). Dans cette perspective, l'écrivain du refus est amené à jouer, dans les années trente, le rôle de guide spirituel d'une révolution possible. En « marge », il refuse d'adhérer à l'idéologie culturelle et sociale dominante et s'engage à défendre une idée et à détruire un mythe. Pour ce faire, les auteurs s'enfoncent dans les problèmes complexes du discours social à la quête d'une authenticité<sup>311</sup>. En définitive, l'acquisition d'une nouvelle conscience de soi est indispensable à l'émergence d'une nouvelle conscience sociale.

Si le « fait colonial » est différent dans les Caraïbes et au Québec, on peut affirmer, dans le cas du Québec, que la présence du clergé tant récusé par Harvey participe au maintien de la situation coloniale : le clergé et le pouvoir conservateur font en sorte que les Canadiens français se referment sur eux-mêmes. Le clergé empêche l'ouverture sur le monde moderne et ne favorise pas la réaction des Canadiens français face aux Anglo-saxons. Le narrateur des *Demi-civilisés* prend conscience de cette aliénation et la remet en cause. Il caricature les représentants de la société canadienne française et les confronte dialogiquement dans des dialogues romanesques signifiants. C'est la coexistence des contradictions socio-idéologiques entre présent et passé, entre différents groupes sociaux, courants, écoles, cercles, etc. qui montre les langages diversifiés de la société en question. Le caractère inventif des *Demi-civilisés* résiderait dans sa façon d'aborder le social dans

---

<sup>310</sup> Bakhtine, *op. cit.*, p. 120.

<sup>311</sup> « [...] pour Césaire, l'authenticité consistait à se reconnaître d'abord Martiniquais, à assumer le destin sans grandeur de son peuple, à trembler avec lui du commun tremblement », in : Lylian Kesteloot et Barthélémy Kotchy, *Aimé Césaire, l'homme et l'œuvre*, Paris, Présence africaine, 1973, p. 24.

son hétérogénéité, traduisant sa position socio-idéologique différenciée au sein du plurilinguisme de son époque. Le héros Max Hubert reflète aussi une nouvelle image du Canadien français qui erre, étouffant le cri de son humiliation et ruminant la désintégration de son être. Mais l'auteur reste dans une vision proprement manichéenne et ne dépasse pas la situation de refus.

Par contre, Bakhtine soulève l'idée selon laquelle le poète, dans son refus d'un certain langage littéraire, « rêve de créer artificiellement un nouveau langage poétique plutôt que de recourir aux dialectes sociaux existants »<sup>312</sup>. Le narrateur du *Cahier* est d'abord présenté comme subjectivité aliénée, puis il dépasse cette condition : il s'agit là d'une « décolonisation mentale »<sup>313</sup>, d'une subversion intérieure. La démarche transgressive consiste à inventer un « modèle » de cheminement à suivre, qui n'est pas présenté comme individuel et biographique mais comme un cheminement « normal », à la portée de tous. Le texte récupère et déconstruit, dépasse et invente : il utilise la langue du colonisateur, la subvertit et y substitue la nouvelle parole du colonisé.

Le refus, chez Césaire et Harvey, est un chemin menant potentiellement à la création et à la nouveauté, comme nous l'avons rendu sensible dans les lignes précédentes. Les œuvres du corpus résultent en effet d'une confrontation entre héritage et innovation, les posant dans la réception du passé, le vécu du présent et l'attente du futur. Dans ce sens, la rupture (la « reproduction dans la différence ») retient des éléments de continuité (par emprunt, transfert, recyclage), et inversement. Un futur nouveau est ainsi ouvert par les temps nouveaux, donnant aux auteurs le pouvoir de faire l'Histoire. D'emblée, l'écriture du refus se situe dans ces dialectiques : entre récupération et déconstruction, invention et dépassement. Le discours se place ici dans un réseau de reprises, de contraintes, de règles. On assiste, avec ces écrivains du refus, à une perversion, un dérèglement du chemin. Le *Cahier* et *Les demi-civilisés* expriment « avec le maximum de cohérence une vision du monde qui, dans un groupe ou dans l'ensemble de la société, demeure inconsciente, informulée, incohérente »<sup>314</sup>.

Le refus implique l'affirmation de soi et marque le passage du colonisé de la négativité à la positivité. Dans ce sens, Sartre perçoit la Négritude comme « un refus de tout

---

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>313</sup> Kanaté Dahouda, *op. cit.*, p. 235.

<sup>314</sup> Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature, op. cit.*, p. 84.

et un amour de tout »<sup>315</sup>. Pour Césaire et Harvey, *il faut faire autre et parler autre*, ouvrir un « contenu de vérité » dans la mesure où les œuvres proposent un langage neuf. De ce fait, ces écrivains francophones transgressent le discours social en récupérant les discours économique, culturel, médical, religieux et éducatif en vue de créer un nouvel imaginaire social qu'il s'agit d'analyser dans un troisième chapitre. Dans cette perspective, force est de constater que les auteurs, malgré la revendication passionnée de leur autonomie, ne refusent pas entièrement l'ancien ou l'héritage. On rejoint ici l'une des mythologies ancrées dans le Nouveau Monde : donner naissance à un homme nouveau. Ainsi se forme un lien entre l'originel (l'ancien) et l'original (le nouveau) qui découlent l'un de l'autre. Cette ambivalence du refus mène les deux œuvres vers un nouvel horizon où se côtoient l'imaginaire, la mystification et l'utopie.

---

<sup>315</sup> Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », *op. cit.*, p. 225.

### 3. LA CONSTRUCTION D'UNE CONTRE-IMAGE

La démarche sociocritique a permis dans le deuxième chapitre d'entrevoir la presse des années trente comme l'organe d'un discours le plus souvent aliéné, instrument de pouvoir par lequel les forces assimilatrices s'expriment, prolongeant par un travail idéologique la mainmise coloniale. Face à elle, Césaire et Harvey réhabilitent ce qui était tenu pour négatif ou inférieur et témoignent du besoin mais aussi de la difficulté et de la complexité de dire un refus émergeant. La résistance à l'impérialisme pousse en effet les écrivains postcoloniaux à réévaluer leur culture et leur histoire niées ou caricaturées. Ils tentent ainsi de redéfinir une image opposée à celle imposée par le colonisateur, à travers laquelle l'espace et le temps deviennent les métaphores privilégiées d'un ressourcement. De ce fait, les auteurs affirment une réalité qui est encore obscure et opaque et opposent à l'image négative une « contre-image ». Dans ce nouveau chapitre, il s'agit d'analyser le discours élaboré par Césaire et Harvey pour concevoir à la fois leur passé et leur avenir. En d'autres termes, l'objectif sera de reconstituer la naissance et l'évolution des imaginaires dans les œuvres du corpus et de montrer comment les auteurs construisent les représentations (mémorielles et autres) du passage de l'ancien au nouveau. Cette « contre-image » sera évidemment distincte dans le *Cahier* et dans *Les demi-civilisés*.

La différence entre ces littératures postcoloniales est à trouver dans le rapport qu'elles établissent avec leur histoire. Dans ce sens, la présente recherche étudie la manière dont le texte intègre l'histoire du pays dans le récit et la fonction de cette mise en perspective de l'histoire. Pour René Ménéil, un être se définit par sa plénitude et

un individu, un peuple n'atteignent à cette plénitude qui est leur grandeur qu'en annulant délibérément de leur histoire leurs moments insipides, qu'en refusant de se reconnaître dans l'image que leur offre d'eux-mêmes le temps de leur paresse, de leur faiblesse, de leur absence pour sculpter d'eux-mêmes seulement des images d'exception, valables par cela seul qu'elles cristallisent une certaine charge d'exaltation.<sup>1</sup>

Selon Ménéil, l'histoire laisse apparaître un nombre plus ou moins grand d'instantanés qu'il a vraiment importé de vivre « et qui peuvent être valablement tenus pour le prix de

---

<sup>1</sup> René Ménéil, « Introduction au merveilleux », *Tropiques*, n°3, octobre 1941, p. 9.

l'existence »<sup>2</sup>. Nous aborderons dans ce chapitre les événements que la communauté historique caribéenne et québécoise, dans les années trente, tient pour marquants. Les narrateurs laissent émerger un sentiment d'appartenance qui se nourrit à la fois d'utopies et de visions du passé, ce qui peut rendre problématique ou contradictoire le refus. Il nous semble nécessaire d'étudier l'ambiguïté transmise dans ces œuvres de création et qui mène le lecteur à s'interroger sur l'articulation entre la scène sociale et l'espace imaginaire.

La nécessité de créer l'image d'une nouveauté, parfois utopique, s'impose en effet aux écrivains. Ces derniers tentent de transformer la société par tous les moyens qui sont à leur portée pour accéder à la liberté. Les œuvres du refus deviennent un lieu où se représentent des fictions, où se libèrent l'imaginaire et le rêve, où s'expérimentent des utopies - projection dans l'avenir ou dans le passé d'un système idéalisé. Nous confirmerons l'idée selon laquelle le refus devient affirmation identitaire chez Césaire alors qu'il reste pure négation chez Harvey : nous étudierons la conception des images à travers cette affirmation. Celles-ci manifestent le rapport qu'entretiennent les auteurs du refus face au monde colonial et caractérisent leur culture propre.

La fiction, ou l'imaginaire, fait exister le sujet textuel dans les clivages sociaux ou idéologiques qu'il nous appartient de déterminer autour du *Cahier* et des *Demi-civilisés*. Que peut la littérature en travaillant sur le discours social ? Qu'est-ce qu'elle exprime, conforte, défait ou parvient à problématiser dans les représentations sociales ? La démarche sociocritique nous conduit vers un processus de textualisation qui transcende la trivialité du discours social par une échappée fantasmatique ou mythique. Il s'agit plus précisément de déterminer les lieux où s'opèrent, dans les œuvres, les rapports positifs ou négatifs entre, d'une part, les univers rêvés par les écrivains créateurs et, d'autre part, les univers sociaux concrets. Falardeau présente cette approche en ces termes : « en quoi et jusqu'à quel point y a-t-il homologues entre les formes de l'imaginaire qui structurent les œuvres et les structures sociales ; quelles sont les modalités de l'affrontement ou de l'adéquation, dans l'« au-delà » du langage, entre la liberté de l'écrivain et les contraintes sociales »<sup>3</sup>. Après avoir étudié les causes qui provoquent le discours du refus, nous verrons les conséquences qu'il incite, face aussi aux énoncés qui le précèdent ou qui le suivent. Que proposent Césaire et Harvey à la place de ce qu'ils rejettent ? Comment vont-ils transgresser la

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Éditions Hurtubise, HMH, 1974, p. 93.

censure ? Les auteurs vont reconstruire autre chose en empruntant pourtant les mêmes traces.

Cette partie entend mettre à jour l'implicite, les contradictions et les non-dits des textes et introduit l'étude dans une problématique de l'imaginaire. La recherche démontrera ensuite toute la complexité relative aux œuvres francophones à caractère hybride. La thèse avancée ici pourrait se formuler en ces termes : le refus des oppressions mène vers une certaine forme de mystification. Cette assertion nous conduit à l'étude d'un discours mythique reproduit (ou inventé ?) dans les œuvres du corpus qu'il nous faudra mettre en parallèle avec le discours social de l'époque. Dans cette perspective, la littérature du refus appartient-elle au domaine de la contestation sociale ou du mythe ? Le mythe est une fenêtre ouverte vers un monde imaginaire, un monde de symboles et d'interprétation. L'émotion qui s'attache au mythe peut tout aussi bien rendre plus convaincante la démonstration politique. On s'apercevra tout au long de ce chapitre que la construction mythique révèle une efficacité symbolique qui concilie durablement des éléments contraires.

### **3.1. Imaginaire, mystification, utopie : l'écrivain du refus en quête d'un nouveau monde**

Si « le colonisé semble condamné à perdre progressivement la mémoire »<sup>4</sup>, le rôle des écrivains du refus dans les années trente est de la recouvrer. Césaire et Harvey tentent de réécrire le destin de leur pays à travers un imaginaire de la subversion, cherchant dans ce sens à renouveler leur identité en dénonçant les contradictions cachées par le discours dominant. Il s'agit de comprendre, dans ce chapitre, comment le récit et l'action deviennent, pour le sujet agissant racontant son action, une conscience d'être et d'appartenir. Lorsque le narrateur du *Cahier* se retrouve au contact de son peuple, sa mémoire se libère et explose pour nommer et identifier les agents destructeurs de la colonisation et pour se réconcilier avec les valeurs préservées de l'héritage africain ancestral. Harvey donne une image fidèle de la société canadienne française des années

---

<sup>4</sup> Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Canada, l'étincelle, 1972, p. 99.

trente ; parallèlement; il rejette cette image « dépassée » et la remplace par une autre - plus noble - par un processus de renversement.

Nous avons étudié dans le chapitre précédent l'idée selon laquelle Césaire et Harvey se confrontent à une parole adverse : ils refusent la situation sociale acceptée par la majorité et lui opposent un imaginaire inventé. Chez les écrivains du refus, l'imaginaire permet de faire entendre une voix nouvelle et d'exister littérairement. Il s'agit pour ces auteurs de réinventer la réalité qu'ils refusent et de l'articuler à travers une certaine opacité. C'est ce que Memmi nomme « contre-mythologie » : « Au mythe négatif imposé par le colonisateur succède un *mythe positif* de lui-même, proposé par le colonisé »<sup>5</sup>. Dans le mythe réside une solution imaginaire : le mythe redouble les « variations imaginatives »<sup>6</sup> de la fiction. Le lien entre le colonisateur et le colonisé apparaît donc à la fois destructeur et créateur : le *Cahier* et *Les demi-civilisés* sollicitent l'évasion du lecteur, évoquent à la fois la réalité sociale et l'image d'une société rêvée. Pour Falardeau, « l'imaginaire apparaîtra comme l'effet d'un esprit créateur et libéré »<sup>7</sup>. Il conviendra de définir rigoureusement les termes « imaginaire », « mythe » et « utopie » : ces définitions conditionnent les analyses qui pourront être faites. Notre réflexion passera de l'imaginaire à l'utopie et de l'utopie au mythe. Le rêve est aussi une réponse à une expérience sociale que le texte cherche à transcender, se présentant alors comme la recherche du passé oublié, de l'origine, ou comme l'attente, l'espoir, la préparation de l'avenir. Dans ce sens, on appellera utopie les rêveries transposées à l'échelle des collectivités.

### 3.1.1. La lutte pour la libération de l'imaginaire : du « conformisme accepté » à l'imaginaire inventé.

L'imagination est, dans le psychisme humain, « l'expérience même de l'ouverture, l'expérience même de la nouveauté »<sup>8</sup>. La tradition occidentale a joué contre l'imagination, dissociant celle-ci de l'ordre rationnel et pratique. L'objectif du surréalisme était justement

<sup>5</sup> Albert Memmi, *L'homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968, p. 84.

<sup>6</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit III*, Chapitre II, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p. 197.

<sup>7</sup> *Imaginaire social et représentations collectives, Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, « Imaginaire, merveilleux et sacré avec Jean-charles Falardeau », Benoît Lacroix, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982, p. 111.

<sup>8</sup> Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, cité par Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, op. cit., p. 96.



de réconcilier le monde de l'ombre et celui de la lumière, le rêve et la « réalité ». Les écrivains et théoriciens postcoloniaux l'ont démontré à plusieurs reprises dans leurs ouvrages : il y a eu un « imaginaire du colonialisme ». Les sujets-héros du *Cahier* et des *Demi-civilisés* refusent justement de voir leur communauté à travers l'image que les colonisateurs ont pu élaborer et inventent par là-même un « imaginaire du colonisé ». Devant le vide et la misère étendus sous leurs yeux, ils proposent une contre-réalité qui prend naissance dans un *autre* monde, livrant une réalité absolue, une surréalité. Comme le laisse entendre René Ménil, « la réalité et l'imaginaire s'opposent non pas comme l'être et le néant mais comme l'être et le devenir »<sup>9</sup>. Il s'agit de construire un imaginaire moins dominé par celui de l'Autre.

La poétique visionnaire exprime le merveilleux et le rêve. C'est ces deux orientations que nous tâchons d'analyser dans cette sous-partie. D'après Gaston Bachelard,

Il n'y a pas de rupture essentielle entre imaginer et percevoir ; il y a continuité du perçu et de l'imaginé. Mais l'imagination est encore plus dynamique. Non seulement elle nous permet d'anticiper et de préparer le réalisable, mais en projetant ses fantaisies dans le jeu, la fiction, la rêverie, elle nous aide à distancer sinon à rompre nos attaches avec le « réel ». <sup>10</sup>

Nous entendons ici par fiction la « vision » qui entraîne l'être au monde dans un monde rêve. Dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, le besoin de fiction se fait ressentir à l'instant où les narrateurs prennent conscience qu'une faille se trouve dans la structure sociale. L'esprit créateur s'empare alors de ce sentiment d'aliénation, de cette frustration, pour la transformer et en faire un ordre nouveau, un monde fait de beauté et de vérité. L'idéalisme social de Césaire et Harvey s'oppose alors aux caricatures profondément inscrites dans leurs œuvres.

---

<sup>9</sup> « Orientation de la poésie », *Tropiques*, n°2, juillet 1941, *Cahier* 1, p. 16.

<sup>10</sup> Cité par Jean-Charles Falardeau in *Imaginaire social et littérature*, *op. cit.*, p. 109.

### 3.1.1.1. La libération de l'imaginaire

Devant la menace d'étouffement de l'homme par la société industrielle, le mimétisme des conventions littéraires et les dénis face à l'exercice de l'imagination visionnaire, les auteurs du refus aboutissent à une soif de libération. Se crée alors dans les œuvres un univers de symboles et de thèmes extraordinaires. L'imaginaire permet ainsi d'explorer les configurations de l'identité et de la différence, mais aussi de « voir », de révéler l'obscur, un sens perdu.

Lorsque le narrateur du *Cahier* découvre la condition de son peuple, il remplace le spectacle qu'il a sous les yeux par celui qu'a construit son imagination pendant les années d'exil. Arraché au monde du réel, il se laisse emporter par l'imaginaire inventif : il se livre à l'irrationnel. Les images surréalistes et mystifiantes se multiplient. Une psyché libérée se souvient. Il proclame ainsi son refus de la raison cartésienne, à travers notamment les vers suivants :

Raison je te sacre vent du soir.  
 Bouche de l'ombre ton nom?  
 Il m'est corolle du fouet [...].  
 Parce que nous vous haïssons et votre raison,  
 nous nous réclamons de la démence précoce de la  
 folie flambante du cannibalisme tenace [...].  
 Et vous savez le reste  
 Que 2 et 2 font 5 (CR, 27)

Ici s'accomplit l'une des stratégies du refus du poème : les aspects les plus décriés et dévalorisés de la réalité caribéenne sont transformés positivement. Ce passage ne constitue pas un refus du sens, mais l'illustration que du sens peut se produire autrement que selon le code, le système sémiotique du discours dominant. Le texte transcende la réalité à travers les mots poétiques, ce qui favorise une langue riche en symboles, en métaphores, en métamorphoses<sup>12</sup>. La dislocation du langage est aussi un rejet de la convention classique, une arme aux mains du poète. Pour Bernadette Cailler, « les symboles dont l'homme use pour donner un sens à la vie sont empruntés au contrat social qui parle dans

---

<sup>12</sup> Dans cette perspective, voir l'article complet de Abiola Irele sur « Les obscures espérances ou l'imagerie de l'œuvre poétique d'Aimé Césaire », in *Soleil éclaté*, Mélanges offerts à Aimé Césaire, Tübingen, études littéraires françaises – 30 – Gunter Narr Verlag, 1984, pp. 217-231.

l'inconscient »<sup>12</sup>. Dans ce sens, la fiction permet de transcender la « plate réalité » de la vie. Pour Césaire, « c'est l'image, la vraie langue universelle », « et l'Occident l'a trop souvent oublié »<sup>13</sup>. Ainsi, les images<sup>14</sup> parsèment le *Cahier* : elles naissent d'une activité mentale qui permet de résister à la résignation et au désespoir et elles sont une méthode de réfutation de la situation de la communauté noire. Aristide Maugée écrit dans ce sens à propos de la poésie césairienne : « le poète se soucie moins de communiquer des idées, que de créer une atmosphère, un décor irréels où l'on ressent étrangement, mais sûrement le drame poignant de l'Homme seul, effroyablement seul, dressé contre le monde et les interdictions de son destin »<sup>15</sup>. Notre objet n'est pas ici de constituer le glossaire des images présentes dans cette œuvre : ceci a trop souvent été fait par ceux qui ont étudié le *Cahier*. Il s'agit plutôt d'analyser l'élaboration progressive d'une « contre-image » dans le poème, inscrite dans un discours mythique.

Le texte *Les demi-civilisés* propose-t-il un nouvel imaginaire ou reste-t-il ancré dans la réalité canadienne française ? Le récit de fiction est par définition délibérément inventé ; pour Harvey, il s'agit de transmettre ce qui est censé être « observé ». Il déclare déjà en 1929 : « Ces pauvres enfants, on ne leur raconte plus de légendes. On les plonge de plus en plus dans la réalité, qui est souvent laide, et qui ne nourrit guère les âmes d'idéal »<sup>16</sup>. L'auteur des *Demi-civilisés* se trouve justement tiraillé entre deux styles : celui du journaliste et celui du conteur. Il démontre ou explique un événement et devient observateur impitoyable de la société ; il peut aussi peindre admirablement un paysage ou une scène. Harvey puise dans les souvenirs de sa propre enfance pour décrire les personnages et les lieux qui entourent Max Hubert. Il dira par la suite que « c'est le hasard qui a voulu que [sa] vie ressemble au déroulement du roman »<sup>17</sup>.

Parallèlement, l'imaginaire harveyen prend souvent la forme du rêve, du ravissement ou de la divagation<sup>18</sup>. Le drame se vit le plus souvent en rêve, laissant place à

<sup>12</sup> *Proposition poétique, une lecture de l'œuvre d'Aimé Césaire*, Québec, Naaman, 1976, p. 120.

<sup>13</sup> Lylian Kesteloot, *Les écrivains noirs de langues françaises : naissance d'une littérature*, op. cit., p. 238.

<sup>14</sup> Pour Breton, l'image naît du « rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées ». Plus ces réalités sont éloignées, plus l'image est forte. Césaire invoque une tradition bien plus irrationnelle que la tradition européenne, d'où la forte utilisation d'images dans ses vers.

<sup>15</sup> Aristide Maugée, « Aimé Césaire poète », *Tropiques*, n°5, avril 1942, cahier 1, p. 13.

<sup>16</sup> *L'homme qui va...*, Québec, « Le Soleil », 1929, p. 146.

<sup>17</sup> « Bootlegger d'intelligence en période de prohibition », *le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, p. 3.

<sup>18</sup> Dans sa thèse intitulée *l'Isolement dans le roman canadien-français* (1953), Monique Bosco évoque le traumatisme de la conquête pour expliquer le repli des personnages dans un monde imaginaire.

des images oniriques : ses héros s'expriment symboliquement par le rêve ou l'hallucination. Max Hubert perçoit seulement en rêve la Liberté sous les traits d'une femme enchaînée. Il va, à plusieurs reprises, quitter le réel pour l'imaginaire, à la recherche d'un monde meilleur ; Harvey révèle ainsi ses intentions sous forme de symboles ou d'images qui ont le plus souvent un sens prophétique.

A la fin du roman, c'est à travers des hallucinations dues à sa fièvre que la protagoniste Dorothee revit la bataille des Plaines d'Abraham et réussit à survivre. Ces moments rêvés par les protagonistes et le message qui s'ensuit apparaissent comme un refoulement de la part du narrateur, qui se sert du rêve pour espérer. Dans ce sens, Harvey déclarait en 1926 :

Peut-être souffrons-nous d'un peu de paresse. Nous ne rêvons ni ne pensons. Nous nous contentons du rêve et de la pensée des autres, nous allons chercher chez le voisin des trésors que nous portons et que nous ne soupçonnons pas. Pour éviter l'effort de l'imagination, la grande créatrice, nous fabriquons du terroir, même quand nous ignorons tout de la terre et que nous ne nous sommes jamais donné la peine de nous mettre dans la peau d'un paysan.<sup>20</sup>

L'univers romanesque des *Demi-civilisés* est donc à la fois le résultat de l'observation de la vie quotidienne et de l'imagination créatrice. L'imagination est un guide pour l'auteur (et pour tout écrivain romanesque), dont la matière est la vie mariée à son rêve. Le roman représente justement ce cri de révolte contre une société qui chasse hors de ses murs tout citoyen ayant un penchant pour la rêverie.

C'est la domination économique qui constitue le plus souvent dans la trame narrative l'évasion dans le rêve : économiquement dépossédé, le personnage se réfugie dans le rêve. Jean Hamelin retient les trois aspects les plus importants des *Demi-civilisés* :

Il y a tout d'abord la part du rêve qui se glisse dans le récit à la faveur d'une intrigue romanesque qui n'est d'ailleurs pas la meilleure portion du roman. Il y a ensuite, beaucoup plus agissante, la part de l'homme d'action, je serais presque tenté d'écrire du polémique. Il y a enfin le grand appel de la nature auquel cet écrivain iconoclaste de chez-nous se sent presque toujours disposé à succomber.<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> *Pages de critique*, « Le terroir », Québec, Le soleil, 1926, p. 95.

<sup>21</sup> Jean Hamelin, « Rééditions : J.-C. Harvey et Romain Rolland », *le Devoir*, 22 décembre 1962, p. 10.

Oscillant entre la réalité et le rêve, Harvey colore ses descriptions de symbolisme et de visions de toutes sortes pour révéler ses intentions, ce qui crée un climat onirique. Aussi, brimées par la société et ses conventions institutionnelles, les forces imaginantes présentes dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* s'opposent aux idées reçues et tentent de sensibiliser le lecteur à un phénomène d'étouffement généralisé. L'imaginaire les aide ainsi à dramatiser l'urgence de changer les choses.

### 3.1.1.2. Entre le merveilleux et le fantastique

*Tout est possible* par l'usage du merveilleux. Le merveilleux passe outre les interdits et répond aux besoins du texte. Pour René Ménéil, « Le merveilleux est l'image de notre liberté absolue »<sup>22</sup> ; il est atemporel et permet d'atteindre à quelque grandeur. Le merveilleux suscite aussi une impression d'étonnement et de dépaysement, renvoyant généralement à des faits invraisemblables, à l'intervention d'êtres surnaturels ou fantastiques. Le merveilleux qui compose le *Cahier* montre une voie vers l'ailleurs et appelle le dépassement d'une vie sociale tronquée. Pour atteindre ce merveilleux, il faut libérer les images (qui prennent corps dans les métaphores), « apprendre à voir l'homme derrière la fonction sociale, briser le barème des valeurs dites morales en le remplaçant par celui des valeurs sensibles, surmonter les tabous, le poids des défenses ancestrales [...] »<sup>23</sup>. Césaire cultive ce réalisme magique que le cubain Alejo Carpentier déploiera dans le champ romanesque, à la suite des écrivains latino-américains du « réel merveilleux »<sup>24</sup>. Ce merveilleux, forme extrême de l'imaginaire, sert à délier les contraintes mentales et sociales vécues par les Caribéens. Chez Césaire, l'inconscient s'installe dans cette rupture et provoque des visions où s'accomplit ce que la vie ne peut pas satisfaire. La forme poétique

---

<sup>22</sup> René Ménéil, « Introduction au merveilleux », *Tropiques*, op. cit., p. 13

<sup>23</sup> René Ménéil, « Le royaume du merveilleux », *Tropiques*, n°4, janvier 1942, cahier 3, p. 42.

<sup>24</sup> Traduit de l'espagnol. *Les Armes miraculeuses* de Césaire, en 1946, se rattacheront à ce réalisme magique. Dans les années cinquante, le Cubain Alejo Carpentier est l'écrivain qui inspirera le nouveau réalisme des Haïtiens : il ouvre lyriquement le territoire des îles et le restitue au sein d'un espace caraïbe enchanté. C'est après ses années parisiennes et sa rencontre avec le surréalisme que l'écrivain sent que la réalité en Amérique du Sud offre une sorte de surréalisme à l'état pur, dans la réalité même. Dans un entretien, il affirme ainsi que « en Amérique du Sud, on peut trouver du surréalisme partout sans le fabriquer ». D'où le paradoxe du « réalisme merveilleux » : « Les nouveaux écrivains sud-américains ont réussi à créer un « merveilleux » qui est merveilleux sans cesser d'être réel » (in *Rencontre avec Alejo Carpentier, Colloque sur le roman antillais, Bicentenaire de Pointe-à-pitre*, 1965, pp. 65-69).

du *Cahier* est « tentative d'expression d'une expérience inédite, d'une voyance qui est, à la limite, inexprimable »<sup>25</sup>. Le surnaturel semble aller de soi dans le poème, dans lequel parlent des animaux et des végétaux et où s'expriment la magie et l'énergie verbale. Le naturel et le surnaturel, le sensé et l'insensé se situent au même niveau, à l'image de ces vers : « Que 2 et 2 font 5 / que la forêt miaule / que l'arbre tire les marrons du feu [...] » (CR, 27-8). A travers cette dernière ligne, le texte reprend l'expression française « tirer les marrons du feu » tout en produisant un parallèle avec les marrons qui s'enfuient dans la forêt. Ici, tout est question de code : les marrons ont besoin de communiquer entre eux à l'aide de codes, dans le but aussi de stigmatiser le Blanc qui ne peut pas ou ne veut pas comprendre. Vu de cet angle, cet autre code fait sens et devient une autre façon d'évoquer, et qui n'est pas insensé. Dans cette perspective, tout « dépend toujours de l'organisation imaginaire du monde effectuée par le sujet qui le contemple »<sup>26</sup>.

Dans les années trente, la plupart des écrivains canadiens français cherchent à rétablir la société hiérarchisée de l'Ancien Régime. De plus, la langue et la littérature d'Ailleurs qu'ils empruntent dans leurs œuvres véhiculent un imaginaire qui ne correspond pas à leur réalité. Il s'agit donc, pour les écrivains tels que Harvey, de se réinventer un imaginaire : « Pour cela, il faudrait inventer une stylisation proprement canadienne, mais comme on n'en dispose pas encore, on s'imagine d'une façon assez simpliste pouvoir s'en passer »<sup>27</sup>. L'esthétique romanesque de Harvey est inscrite dans cette dualité : son imagination créatrice s'incorpore à ses préoccupations morales et socio-économiques. D'après lui, le roman fait plus vrai que l'Histoire elle-même. En 1925, Harvey déclare un article intitulé « Coup de pinceau »<sup>28</sup> que le simple fait de se promener dans la ville de Québec lui inspirait « mille sujets de romans merveilleux, taillés dans une splendide réalité ».

Dans *Les demi-civilisés*, le narrateur fait parler des objets-témoins de l'enfance de Max Hubert : le rouet, le blé, les murs et la pendule (DC, 244-5). Ils représentent des objets vivants qui réuniraient les deux catégories incompatibles de l'animé et de l'inanimé. Le

---

<sup>25</sup> Voir le *Manifeste du surréalisme*, 1924, pp. 185-6, cité par Falardeau, in *Imaginaire social et littérature*, op. cit., p. 137.

<sup>26</sup> Amaryll Chanady, *Entre inclusion et exclusion, la symbolisation de l'autre dans les Amériques*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 99.

<sup>27</sup> Maurice Lemire, « En quête d'un imaginaire québécois », *Imaginaire social et représentations collectives*, op. cit., p. 182.

<sup>28</sup> *Le Cri de Québec*, 14 août 1925, n. p.

héros considère ces éléments surnaturels comme partie intégrante de son univers : il attribue à cette scène fantastique chargée d'émotion une puissance d'évocation<sup>28</sup>. Le narrateur passe ainsi du réel à la fiction et de la fiction à l'irréel. C'est pour fuir l'espace public que le héros Max Hubert s'évade dans un délire où l'aliénation semble poussée à outrance. Le narrateur introduit ensuite le lecteur dans une « vision fantastique », puis dans un « miracle » (DC, 128). Les expressions employées, telles que « étrange métamorphose », « vision fantastique », « ville magique » (DC, 128), « rage surnaturelle » (DC, 133), « par enchantement » (DC, 134), appartiennent au champ lexical du fantastique. Le fantastique vient ici troubler la réalité, voire même la menacer. Il est source d'interrogation et d'hésitation pour le lecteur et permet au narrateur de remettre en question la perception ordinaire de la réalité. Tous les degrés de la peur se rencontrent dans le fantastique, de la simple inquiétude à l'épouvante : le héros passe ainsi du cauchemar à la vision fantastique. Dans le cas du *Cahier* et des *Demi-civilisés*, la fonction du surnaturel est de permettre la réalisation des désirs des personnages.

### 3.1.1.3. « RÊVER - PAYS »<sup>29</sup>

Césaire et Harvey inventent un espace-temps qu'ils projettent comme le lieu de réalisation de tous les rêves.

Aller ou rêver. Haler le rêve. C'était là, je le compris soudain, le mode meilleur de connaissance : *rêver, rêver-pays*. Le rêve m'offrait la légèreté omnipotente du papillon. Le rêve pouvait dénoncer les ferrements coloniaux posés à nos réalités. Rêveur, j'irai aux frissons d'ombres, aux insignifiances annoncées, aux béances apparentes.<sup>30</sup>

L'instance énonciatrice dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* transporte le lecteur hors du réel pour se poser dans un monde imaginaire. Le rêve porté par ces textes semble démesuré et encore inaccessible mais il a la faculté de transcender le discours social. Le langage du rêve est l'image des conflits issus des contraintes sociales et révèle les essais d'adaptation à la société. Ils nourrissent leurs œuvres de références à la géographie, laquelle devient un

<sup>28</sup> Dans les années soixante, Harvey se réconciliera avec le surréalisme, mouvement auquel il n'avait jamais adhéré auparavant.

<sup>29</sup> Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 94.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 98.

lieu symbolique, un espace de réconciliation, à travers notamment l'exaltation du paysage ou le légendaire des premières explorations du territoire. Ces écrivains ancrent leur identité dans le pays, le paysage, la terre, la géographie. Les similitudes du *Cahier* et des *Demi-civilisés* sont sur ce point évidentes : les oeuvres exaltent la nature et décrivent en de longs passages des paysages.

Dans *Les demi-civilisés*, le sens aigu de la nature conduit l'auteur à l'idéalisation du pays. La vie rurale et la pureté primitive du pays de Charlevoix sont représentées dans le roman de manière idéalisée<sup>32</sup>. S'identifiant à cet espace nord-américain, le narrateur limite ses rêves aux dimensions de Charlevoix. Lui-même natif de Charlevoix, Harvey recherche la beauté du paysage ; ainsi, ses plus belles pages s'inspirent de son enfance passée à la campagne près de sa mère. La nature est pour lui un ressourcement : « Elle [ma mère] me laissait beaucoup de liberté et j'en profitais pour rechercher la solitude des bois où pénétrait en moi toute la poésie des choses. Ma pensée naissante se confondait alors avec le rêve incessant d'une imagination toujours en ébullition »<sup>33</sup>. La mère de l'auteur est une figure récurrente dans ses œuvres et la nature représente l'éternel paradis de son enfance. Ainsi, l'auteur commence son roman en ces termes : « Dans mon enfance pauvre et mystique, j'habitais, avec ma mère, un pays de montagnes et d'eau, où le monde était bon et gai »<sup>34</sup> (DC, 85). Son espace d'identification est à la jonction du souvenir de l'enfance et de l'abîme du rêve. À cet égard, certains critiques canadiens anglais lui reprocheront sa manière excessivement romantique de décrire la nature<sup>35</sup>.

Comme pour permettre de mieux tolérer la réalité et compenser la pauvreté, les textes proposent ainsi le rêve, autre monde que René Ménil perçoit en ces termes :

Le vide que vous lisiez dans la nature et que rythmait le souffle de  
votre oppression appela promptement dans votre esprit, une

---

<sup>32</sup> On sait que Jean-Charles Harvey admirait beaucoup l'œuvre de Louis Hémon (*Maria Chapdelaine*), qui s'efforçait de convaincre le Canadien français qu'il n'y avait pas de plus beau destin que de demeurer au Québec pour y cultiver la terre. L'un des intérêts de cette littérature du terroir était justement de révéler la complexité du rapport de l'homme québécois à l'espace.

<sup>33</sup> Maurice Laporte, « Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *le Canada*, 10 février 1937, p. 2.

<sup>34</sup> Dans plusieurs autres articles, Harvey écrira dans la même veine : « Élevé dans un pays de montagnes boisées, près de cent ravins où torrents et rivières charment les branches du chant monotone de leurs rapides et de leurs chutes, j'ai fait, des années durant, ma visite quotidienne aux bois sauvages, et j'entends toujours, du fond de mon passé, le cri de perdrix mêlé au mugissement du vent dans les bouleaux blancs » (in « Chroniques littéraires : *les Bois qui chantent* [...] de Gonzalve Desaulniers », *le Soleil*, 20 janvier 1931, p. 4).

<sup>35</sup> À titre d'exemple, l'article de J.S. Will, « Novels : Sackcloth for Banner, by Jean-Charles Harvey », *The Vancouver Sun*, January 28, 1939, p. 2.



nécessaire compensation. Bientôt, sous vos yeux, de muets ruisseaux escaladèrent les mottes assoiffées ; et les pieds mornes et intolérablement secs du laboureur disparurent sous une boue glorieuse et prometteuse de vie. La tête pierreuse de l'homme s'entoura de fraîcheurs inouïes et même d'aériens ruisseaux. Sur son front fumant de soleil, perlait la pluie imminente...<sup>36</sup>

Le narrateur dans le *Cahier* se dit « beaucoup plus en pays qu'en être, qu'en être singulier, qu'en être individuel. Autrement dit [il] s'est identifié »<sup>37</sup>. Identification que l'on perçoit explicitement dans ces vers : « merveilleusement couché / le corps de mon pays dans le désespoir de mes bras » (CR, 56). Aussi, le texte personnifie la Martinique : « Et nous sommes debout maintenant, mon pays et / moi, les cheveux dans le vent, ma main petite / maintenant dans son poing énorme [...] » (CR, 57). Dorsinville avance l'idée selon laquelle « le pays-nature dans la littérature tiers-mondiste est conçu comme un personnage dominant, centre d'intérêt du tissu narratif. Lieu mythique, surnaturel, il détermine les correspondances auxquelles l'individu est subordonné »<sup>38</sup>. Le *Cahier* évoque un vaste espace géographique, dans la mesure où le texte touche à la fois aux Caraïbes et à l'Afrique. Le narrateur entre en effet en communication avec la terre des ancêtres : « A force de regarder les arbres je suis devenu un arbre / et mes longs pieds d'arbre ont creusé dans le sol de / larges sacs à venin de hautes villes d'ossements / à force de penser au Congo / je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de / fleuves » (CR, 28). Les allusions à l'Afrique s'épanouissent en un rêve. Le poète essaie, au même titre que les poètes romantiques et symbolistes, de décrypter et d'interpréter les grands mystères de la nature. Le rêve se manifeste ainsi soit par la recherche du passé oublié, soit par la préparation dans l'espoir de l'avenir<sup>39</sup>.

---

<sup>36</sup> « Orientation de la poésie », *Tropiques*, op. cit., p. 15.

<sup>37</sup> Roger Toumson, Simonne Henry-Valmore, *Aimé Césaire le nègre inconsolé*, Biographie, Paris, Vents des îles, Syros, 1993, p. 80.

<sup>38</sup> Max Dorsinville, *Le Pays natal*, France, Dijon, 1983, p. 25.

<sup>39</sup> Voir Enzo Paci, *Le rêve et les sociétés humaines*, sous la direction de Roger Caillois, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1967, p. 162.

### 3.1.2. La littérature du refus en pays dominés : vision utopique, idéaux tronqués

L'imaginaire, qui peut tout envisager sans obstacle, se confond souvent avec l'utopie, bien que l'imaginaire remplit des fonctions autres que celle de l'invention de sociétés irréelles et irréalisables. L'utopie est aussi de même essence que le mythe, mais elle devient « un mythe pour voir, un imaginaire qui préside à l'expérimentation »<sup>39</sup>. Barbara Harlow soulève le problème de la théorie et de la pratique qui gouverne toutes les utopies lors de la libération et la reconstruction nationale<sup>40</sup>. Elle relève notamment la projection utopique et l'aliénation présentes dans les littératures de résistance.

L'élaboration de nouvelles formations sociales et politiques est idéalisée par les auteurs : le recours à l'illusion leur apparaît nécessaire. La question est ici de débattre sur les stratégies adoptées pour atteindre les objectifs d'une résistance. La façon dont Césaire et Harvey abordent le discours social renvoie à un refus et à une acceptation contraire créant une vision à la fois utopique et dystopique de la réalité. Dystopique, parce qu'ils savent anticiper un monde redoutable ; utopique, parce qu'ils élaborent dans leurs œuvres des idéaux.

#### 3.1.2.1. Des idéaux tronqués

En 1933, un an avant la publication des *Demi-civilisés*, Harvey déclarait : « Quand on ne peut réaliser tout son idéal, on se contente de la partie réalisable »<sup>41</sup>. On retrouve dans l'œuvre littéraire de Harvey trois thèmes fondamentaux : la pensée, la beauté et l'amour<sup>42</sup>. *Les demi-civilisés* sont entièrement orientés vers ces idéaux. Max Hubert rapporte ainsi à Dorothée : « - On n'est parfait que par la pensée et par l'amour. Tu comprends la grandeur de cet idéal » (DC, 157). Dans les années trente, le peuple canadien français voue une passion aveugle à la race, au sang et à la religion : c'est contre ces dogmes érigés en

<sup>39</sup> Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 28.

<sup>40</sup> Barbara Harlow, *Resistance literature*, British Library Cataloguing in Publication Data, 1987, p. 161

<sup>41</sup> Lettre de Jean-Charles Harvey à Évangéline Pelland, 14 janvier 1938, Fonds J.-C H. et É.P.

<sup>42</sup> Présents dans *Les demi-civilisés*, ces thèmes l'étaient déjà dans *Marcel Faure* et dans *l'Homme qui va....*. Ainsi, Mgr Camille Roy condamnait *l'Homme qui va....*, car il ne voyait dans ce conte qu'un « idéal de chair et de sang » (*l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 8, n°8, mai 1929, pp. 602-5).

illusions<sup>44</sup> que Harvey combat : il tente de remplacer la médiocrité de son temps par un autre idéal, celui de la Liberté. Dépassant intellectuellement les idéologies dominantes de son époque, il conserve l'élan vers son idéal tout au long de sa vie :

Ce qui compte le plus en ce bas monde, c'est le respect qu'il faut avoir de l'individu. L'homme équilibré doit avoir une bonne vision de l'avenir. Ses options religieuses doivent être claires et définies. Pour qu'une vie soit réussie, il importe que l'homme soit engagé dans un combat. Mon combat à moi a été celui d'un homme engagé envers un artiste, un écrivain et un journaliste. J'ai désiré par-dessus tout une liberté sans limite pour moi et pour les autres.<sup>45</sup>

Chaque auteur construit son utopie de façon arbitraire : il décrète lui-même ce qui est bien ou mal et ce qui convient ou non à la société parfaite. Toute l'ambiguïté des *Demi-civilisés* se situe dans son caractère à la fois polémique et idéaliste. Max Hubert est terrassé en route vers son généreux idéal : il marche vers son mystérieux destin, mais il est désillusionné après l'échec de la revue qu'il a fondé avec plusieurs collaborateurs. Harvey n'est-il pas aussi – comme son héros – victime d'une illusion ? Pendant neuf ans, l'auteur offre en effet dans son journal *Le Jour* un idéal démocratique qui n'a jamais intéressé la collectivité.

Les auteurs du refus s'engagent au profit des grandes idées sociales et se font ainsi guides de leur société : ils sont les médiateurs d'une conscience collective. Césaire, poète phare des Caraïbes, déclare dans ce sens en 1935 :

Pour la Révolution [...]. Attelons-nous courageusement à la besogne culturelle, sans craindre de tomber dans un idéalisme bourgeois, l'idéaliste étant celui qui considère l'idée comme fille d'Idée et comme matrice d'idées, quand nous y voyons, nous, une promesse qui ne peut pas ne pas s'épanouir en un buissonnement d'actes.<sup>46</sup>

Dans le *Cahier*, le poète se fait prophète visionnaire d'une collectivité afin de réoccuper victorieusement les lieux de l'ennemi. Pour se libérer de la dictature des choses qui

---

<sup>44</sup> Lionel Groulx, pour qui l'esprit l'emportera toujours contre le matérialisme, déclarait dans ce sens : « Nous sommes bien restés des chevaliers de l'idée, d'incorrigibles idéalistes. » (In *L'Action française*, « Une action intellectuelle », Montréal, première année, vol. I, 1917, p. 16).

<sup>45</sup> Entretien avec Marcel-Aimé Gagnon, pour la célébration du cinquantième anniversaire de Jean-Charles Harvey dans le journalisme, 1964.

<sup>46</sup> *L'Étudiant Noir*, 1935, *op. cit.*, p. 1.

l'entourent, il conçoit un idéal qui cesse d'être dérisoire : l'élaboration d'une libération, tant physique que psychologique. Pour Césaire, il y a même « une dynamique de l'utopie »<sup>47</sup>. Il annonce l'âge du Bien universel et croit en un moi désaliéné et maître de lui-même. Mais la réalité sociale ne se change pas si aisément et la vision de la société future prendra corps au gré des conditions changeantes et des circonstances d'époque.

Le prophète « voit le futur imminent et sa menace fondre sur le présent, et raconte comme une chose déjà arrivée la précipitation du présent vers sa ruine futur »<sup>48</sup>. Césaire et Harvey acceptent cette fonction dans leurs œuvres : le futur y est représenté par le biais de récits anticipés. L'utopie se rapproche de ce genre de prophétie. Imgard Hartig et Albert Soboul suggèrent de définir l'utopie « en tant que théorie anticipatrice ou libératrice », qui ne participe pas « du regret d'un monde à jamais perdu ».<sup>49</sup> C'est ici que se situerait l'utopie présente dans les œuvres du corpus : à la fois libératrice et aliénante, anticipatrice et passéiste, progressiste et réactionnaire. Ainsi, l'enracinement en soi, envers et contre tout, permet l'écriture, la création, voire la fonction prophétique.

### 3.1.2.2. L'utopie et la mémoire

La définition même de l'utopie est très débattue. Nous retiendrons celle donnée par Darko Suvin et qui se rapproche le plus de notre étude :

L'utopie est la construction verbale d'une communauté quasi humaine particulière, où les institutions socio-politiques, les normes et les relations individuelles sont organisées selon un principe plus parfait que dans la société de l'auteur, cette construction alternative étant fondée sur la distanciation née de l'hypothèse d'une possibilité historique autre.<sup>50</sup>

L'utopie englobe une série d'aspects fondamentaux : description d'une organisation sociale, recours à la narration, imagination d'un ailleurs (géographique ou temporel), etc. Au départ, tout naît d'un sentiment de révolte devant un état historique jugé insatisfaisant.

---

<sup>47</sup> *Le Progressiste*, 17 février 1993, n. p.

<sup>48</sup> Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 373.

<sup>49</sup> *Pour une histoire de l'utopie en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société des études Robespierre, 1977, pp. 5-6.

<sup>50</sup> Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 57.

Cette révolte est accompagnée dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* d'une observation de la société à partir de laquelle les narrateurs construisent un monde parallèle idéalisé. Ainsi, ils imaginent, modifient le réel par hypothèse, créent un ordre différent du réel, parallèle à la réalité des faits. Le mode utopique ne renie donc pas le réel mais en modifie l'image par l'invention de ce qu'il devrait être. Les constructions utopiques présentes dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* apparaissent tour à tour modernes et traditionnelles : elles se révèlent ainsi dualistes dans leur construction mais ne se réduisent pas à un exercice de rhétorique. A titre d'exemple, des éléments de tradition et des éléments de modernité sont juxtaposés et des héros équivoques sont mis en scène.

L'utopie donne forme à ce qui n'existe pas, ou à ce qui n'existe pas encore. Elle invite à aller en avant, vers une société à fonder, un nouveau monde à créer, un homme à réinventer. L'objet fantasmatique est surtout dans le *Cahier* l'image de la terre d'origine, la « mère » Afrique. Face à la raideur d'une Europe rationaliste, technicienne et matérialiste, l'Afrique apparaît comme « un cœur de réserve », où prône la profondeur et l'enracinement. A travers cet objet fantasmé, tout commence à devenir possible, notamment la parole. Le poète est à la recherche d'un monde à redécouvrir où l'homme puisse se sentir en accord avec lui-même et avec ce qui l'entoure. Face au monde réel intolérable apparaît un monde rêvé où éclatent les fantasmes de l'inconscient. Aristide Maugée décrit ce processus :

[...] un monde de beauté et de vérité. Où le trouvera-t-il (le poète) sinon dans la profondeur de la conscience. Et c'est alors la prodigieuse « ascension » de cette descente en soi. Inouïe cette recherche de la connaissance à travers l'enchevêtrement des attaches terrestres, parmi les algues de l'habitude, parmi les instincts, les refoulements, l'inquiétude et l'impatience.<sup>50</sup>

La fin du *Cahier* est l'affirmation d'une émancipation : les Noirs prennent leur sort en main. L'image de la mutinerie montre qu'ils prennent dorénavant possession du négrier pour maîtriser leur avenir et pour inventer une personnalité collective : l'image est à la fois prophétique et compensatoire. En refusant d'accepter son « historicité », formulée et définie

---

<sup>50</sup> Au sujet du poème de Césaire « Le Grand Midi », extrait des *Armes miraculeuses* (in : Aristide Maugée, *Tropiques*, « Un poète martiniquais », n°4, janvier 1942).

par l'Autre, le narrateur retourne à « l'Histoire complète »<sup>52</sup>. Le dominé, qui était en position de faiblesse, se met en situation de force et construit par là même une utopie collective dans cette réécriture de l'Histoire : le narrateur évoque la possibilité d'accomplir ce qui n'a pas été fait. Cette image de recommencement apparaît notamment à travers ces vers :

Il y a encore une mer à traverser  
 Oh encore une mer à traverser  
 Pour que j'invente mes poumons  
 Pour que le prince se taise [...]  
 Et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre  
 Lune  
 C'est là que je veux pêcher maintenant la langue  
 Maléfique de la nuit en son immobile verrition ! (CR, 63-5)

Selon Fernand Dumont, « une société prend distance par rapport aux événements et aux défis qui la pressent ; du même coup, elle se donne l'image d'elle-même. Il doit y avoir quelque parenté entre la spéculation utopique et la construction de la mémoire collective [...] »<sup>53</sup>. L'utopie et la mémoire sont constitutives de la référence collective. Harvey cherche à faire aimer le Bien, admirer le Beau et connaître le Vrai, tout en se souvenant des actions passées qui ont rendu digne de vivre les Canadiens français<sup>54</sup>. L'utopie est ici tendue vers l'avenir, alors que les utopies de rupture apparaissant au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au Québec visaient surtout le peuplement du Nord ou l'implantation de la culture française et catholique à l'échelle de l'Amérique. Il s'agissait d'utopies de la continuité, des modèles de l'ancien monde transposés ou adaptés au continent américain. Bien au contraire, pour Kanaté Dahouda ou pour nos auteurs, la fonction et l'utilisation de l'utopie permet de « nous élever, au prix d'espérances exagérées, au-dessus des vilenies du passé et des

<sup>52</sup> Gloria Nne Onyeoziri, *La parole poétique d'Aimé Césaire*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 98.

<sup>53</sup> *Genèse de la société québécoise*, op. cit., 1996, p. 315.

<sup>54</sup> Le narrateur décrit longuement l'arrivée des Français en Amérique du Nord et commence en ces termes : « Entre ces deux rives bordées de bâtiments et maculées par l'industrie humaine, des effluves du passé montèrent fugitivement. Près d'ici, me disais-je, débarquèrent un jour, venant d'un monde déjà sénile, nos pères et nos mères. Ils étaient jeunes, beaux, courageux [...] » (p. 114). On retrouve plus loin ce ton nostalgique : « Des souvenirs historiques m'envahissaient : on aurait dit qu'ils rampaient le long de la falaise [...]. Je me rappelai que c'était au bas de ce rocher [...] que [...] Montgomery était tombé pour avoir offert vainement la liberté aux Canadiens » (p. 205). Les plaines d'Abraham sont également évoquées à deux reprises dans *Les demi-civilisés* (p. 124 et p. 138).

déceptions du présent pour nous projeter vers des lendemains qui chantent »<sup>55</sup>. L'utopie d'un avenir meilleur est un des thèmes principaux qui se dégagent du *Cahier* et des *Demi-civilisés*.

Césaire et Harvey veulent se constituer une mémoire, ils agissent dans le présent pour nourrir le futur. Harvey par exemple met en scène dans son roman la création d'un journal révolutionnaire pour assurer l'émergence de la nouveauté. Césaire cherche quant à lui à assumer son propre passé en retournant aux sources de ses origines ; il rejette les formes mortes du passé pour se forger un idéal nouveau : « mais l'œuvre de l'homme vient seulement de / commencer / et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction / immobilisée aux coins de sa ferveur » (CR, 57). Selon Zadi Zaourou, « ce sont là les conditions de toutes renaissances pour toute communauté humaine menacée de déchéance »<sup>56</sup>. Ces utopies de « recommencement » sont des projets de reconstruction collective. Elles se traduisent par des rêves de sociétés parfaites, dans des valeurs et des idéologies de remplacement. Elles traduisent surtout l'exaltation de l'auteur qui cherche à former une société neuve et à s'engager dans une expérience grandiose, chargée d'inconnu et de merveilleux. Image renversée du monde réel, l'utopie permet ici d'accomplir par l'esprit une rupture avec l'ordre existant et une transformation du monde.

### 3.1.2.3. Création d'un imaginaire social

Le dépaysement, l'exotisme et l'éloignement préfigurent le plus souvent le voyage imaginaire, alors que le voyage dans l'utopie est un prétexte pour aboutir à une fin particulière. Selon Pierre Brunel, « l'utopie peut être considérée comme un *eu-topos*, un pays heureux, ou comme un *ou-topos*, un pays de nulle part »<sup>57</sup>. L'utopie relève d'un grand rêve et trahit par là-même un sentiment d'échec dans l'adaptation au monde tel qu'il est. L'imaginaire utopique chez Césaire et Harvey provient d'une frustration : celle de l'aliénation des populations soumises qu'il faut dorénavant transcender. Ils désirent tous

---

<sup>55</sup> Kanaté Dahouda, *Aimé Césaire, Paul Chamberland et le pays imaginaire*, thèse de doctorat, Université Laval, 2000, p. 218.

<sup>56</sup> Bernard Zadi Zaourou, *Césaire entre deux cultures*, Abidjan – Dakar, Nouvelles éditions africaines, 1978, p. 43.

<sup>57</sup> Pierre Brunel, *Mythe et utopie*, Napoli, Biblioteca europea, 17, 1999, p. 15.

deux transformer leur société, changer l'ordre des choses et exercer une pression sur l'évolution sociale. L'utopie mène ainsi à l'évasion : l'affirmation d'une identité nouvelle obéit au mécanisme d'idéalisation qui est le propre d'une conscience malheureuse.

A travers l'utopie, les narrateurs du *Cahier* et des *Demi-civilisés* font l'inventaire des possibles tout en se retranchant dans l'abstrait : le réel est effacé pour le reconstruire en pensée, un nouveau monde est créé conforme à leur désirs. Pour Barthes, la fonction utopique « croit sensé le désir de l'impossible »<sup>58</sup>. Ce qui ne les empêche pas, cependant, d'œuvrer dans le concret. Césaire et Harvey ne perdent pas de vue les problèmes de leur temps et se montrent très concernés par les problèmes économiques et sociaux de leur société respective. Raymond Trousson déclare que l'utopiste « rêve du pouvoir qui lui permettrait de transformer sa théorie en réalité »<sup>59</sup>.

Dans le *Cahier*, tout est faussement présent (mythes, stéréotypes), non réalisé ou encore irréalisable : l'utopie est un projet qu'on devine inaccessible, elle est synonyme de recherche de l'impossible. En 1955, Césaire se justifie par rapport à cette « idéalisation » d'un futur neuf :

Pour nous, le problème n'est pas une utopique et stérile tentative de réduplication, mais d'un dépassement. Ce n'est pas une société morte que nous voulons faire revivre. Nous laissons cela aux amateurs d'exotisme. Ce n'est pas davantage la société coloniale actuelle que nous voulons prolonger, la plus carne qui ait jamais pourri sous le soleil. C'est une société nouvelle qu'il nous faut, avec l'aide de tous nos frères esclaves, créer, riche de toute la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité antique.<sup>60</sup>

Harvey, quant à lui, projette à travers ses personnages romanesques ses propres passions et le monde dans lequel il aurait aimé évoluer. Il reste malgré tout toujours attaché au sol natal. Ainsi, le narrateur des *Demi-civilisés* (comme celui du *Cahier*) méprise l'argent, générateur d'inégalités et d'injustices, non-conforme à la cité idéale. Cet ostracisme de l'économie monétaire et du commerce entraîne le culte d'un système exclusivement agricole : il se tourne alors vers le travail de la terre. Les deux textes accordent également une grande place à la nature. Qui plus est, par la régularité linéaire et

<sup>58</sup> Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1977, p. 23.

<sup>59</sup> *Voyages aux pays de nulle part, Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1979, p. 17.

<sup>60</sup> *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955, p. 29.



narrative de son roman, Harvey contrôle parfaitement la trame narrative : l'univers utopique doit être impeccable. Il n'est pas étonnant que l'auteur fasse une place importante à l'éducation, qui permet selon lui de mener les hommes à un point de cohésion et d'unanimité.

Tout n'est pas utopique dans les utopies, dans la mesure où elles mélangent des éléments fabuleux à des données choisies dans l'expérience historique. La construction d'un imaginaire social répond, dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, à l'indispensable nécessité de se redéfinir et d'espérer. L'entreprise de démystification dans les ouvrages de contestation appelle donc un recommencement lorsque le narrateur-héros prend conscience de l'aliénation individuelle et collective de sa collectivité. Généralement, l'utopiste se tourne vers le mythe, à la recherche du meilleur des mondes possibles, car le mythe permet le rêve d'un ailleurs, d'un monde libéré du mal. En effet, les œuvres du corpus procèdent à la destruction de mythe pour en créer d'autres. Ce phénomène est analogue au processus de décolonisation qui, selon Fanon, est « véritablement création d'hommes nouveaux »<sup>61</sup>.

### **3.1.3. Altération du refus chez Césaire et Harvey : de nouveaux mythes en construction**

L'imagination, dans le cadre de notre étude, a le pouvoir d'explorer une autre frontière : celle du mythe. Le mythe et le littéraire possèdent en commun l'épaisseur qui permet de dire la complexité de l'expérience : il raconte, explique et révèle<sup>62</sup>. Nous l'avons vu, la fiction, dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, veut renouer avec les prétendus temps heureux d'autrefois que la colonisation aurait détériorés. Fernand Dumont définit précisément le mythe en ces termes : « Le mythe est un récit qui reporte aux commencements du temps, où se sont fixées les règles qui président aux institutions et aux pratiques sociales et qui, par conséquent, doivent servir de modèles pour l'avenir »<sup>63</sup>. Ainsi, le mythe est un récit fondateur anonyme, collectif et « tenu pour vrai ». Il est rétrospectif, tandis que l'utopie est prospective.

---

<sup>61</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 6.

<sup>62</sup> Ces trois fonctions essentielles du mythe ont été dégagées par Pierre Brunel in *Mythe et utopie*, op. cit., p. 10.

<sup>63</sup> *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 269.

Le processus de démystification étudié au cours du deuxième chapitre a permis aux auteurs de cerner certaines contradictions sociales dissimulées derrière une fausse vision de la réalité. Pour les narrateurs, il s'agit en effet de ne plus souscrire à la mystification coloniale. Cette opération subversive, démarche d'auto-défense, incite le lecteur à plus de lucidité quant au discours mystificateur ou séduisant du pouvoir dominant. Cet effort de démystification radicale de la société coloniale conduit surtout les auteurs du refus à appeler la collectivité à la conquête de soi et à la constitution d'une identité plus humaine.

Le quotidien sordide décrit par Césaire et Harvey ne laisse pourtant qu'une place ultime à l'exaltation du mythe. Mais c'est dans la perspective mythique de l'imaginaire que l'on arrive le mieux à saisir la nouvelle image que se fait le Caribéen ou le Québécois de lui-même. Pour Michel Butor, il y a mythe - ou utopie - « lorsqu'une société ne parvient pas à résoudre ses difficultés, ses problèmes, ses contradictions dans la réalité qu'il faut apaiser, calmer sur le plan de l'imaginaire et que les explications (nécessaires) apparaissent comme de pures fictions »<sup>64</sup>. Le mythe invite essentiellement à se retourner en arrière et à remonter vers l'origine, c'est pourquoi l'observation du mythe dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* nous conduit à étudier la fonction de l'origine et de la mémoire dans l'écriture postcoloniale. En effet, les auteurs entrevoient le lieu et le moment où la relation entre le passé et le présent peut être saisie, « comme les signifiants majeurs d'une histoire traumatisante qu'il faut assumer »<sup>65</sup>. Pour ce faire, ils tirent des histoires de l'oubli pour redonner identité à la collectivité. Il paraît essentiel dans ce contexte de mettre à jour les contradictions et les ambiguïtés du discours du refus.

### 3.1.3.1. La mystification de l'espace et du lieu : le mythe de l'origine

La quête « mnémésique »<sup>66</sup> a pour objet une vérité toujours à découvrir : cette vérité est celle du mythe de l'origine, qui implique la dénégation de tout éloignement de l'origine, la coïncidence de l'histoire à l'origine. Selon Moura, « maintes créations francophones, pas seulement poétiques, recourent à cette soudure entre une origine (postulée par des travaux historiques et ethnologiques plus ou moins scientifiques) et le devenir actuel du peuple et

<sup>64</sup> *Répertoire II*, Paris, éd. de Minuit, 1964, p. 15.

<sup>65</sup> Dominique Chancé, *L'auteur en souffrance*, Paris, PUF, 2000, p. 194.

<sup>66</sup> Jacques Derrida, *La Dissémination*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 103.

de la culture dont elles émanent »<sup>66</sup>. L'œuvre peint un espace présent problématique et se donne comme le récit d'un lieu natal perdu. Dans ce sens, la terre ancestrale peut prendre les aspects d'une tradition, voire devenir un mythe. Dans le cas du *Cahier* et des *Demi-civilisés*, cet ancrage dans le sol caribéen et québécois signale la précarité d'une situation. Ce mythe de l'origine peut paraître paradoxal : la tradition, que les narrateurs refusent toutefois, est elle-même survivance de l'origine. Dans ce sens, l'invention, à la base du refus, prendrait naissance dans un imaginaire utopique qui convoque le mythe de l'origine.

L'énonciation du *Cahier* s'inscrit dans la continuité de la terre africaine qui peut prendre les aspects du mythe<sup>67</sup>. L'image obsédante de l'Afrique est au centre de cette œuvre : l'Afrique est le lieu idéalisé du poème. Dans les années trente, rares sont les écrivains des Caraïbes qui avaient de l'Afrique une connaissance acquise « *sur le terrain* »<sup>68</sup>. René Maran faisait état de la question dans son roman *Batouala* à travers l'étonnement d'un personnage : « Ah ! Monsieur Bruel [...] Vous avez parlé de la richesse de cet immense pays [l'Afrique]. Que n'avez-vous dit que la famine y était maîtresse ? »<sup>69</sup>. Cette imagerie d'une Afrique mythique peut aussi marquer l'angoisse de l'écrivain cherchant le lieu de ses origines et une nouvelle source d'imagination à laquelle il peut dorénavant s'identifier. Philippe-Alain Yerro explique que le discours panafricain « imprègne souterrainement la société martiniquaise ; un discours qui plonge ses racines au plus profond de la présence nègre sur cette île [...] tissé de rêves visionnaires qui ont permis de traverser la nuit de la servitude [...] »<sup>70</sup>. L'utopie portée à cet univers africain

---

<sup>66</sup> Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, PUF, 1999, p. 115.

<sup>67</sup> Roger Toumson met en évidence l'idée selon laquelle le discours de la Négritude connaît la tentation permanente du mythe. Les adversaires marxistes de la Négritude reprochaient constamment à Senghor et à Césaire d'être des créateurs de mythes. Les marxistes voient dans la notion de Négritude une mystification idéologique révélatrice de « l'idéalisme hégélien » de Césaire ou de son « racisme », in : *La transgression des couleurs*, Paris, Éditions caribéennes, 1989, pp. 476-7. La Négritude, avec Senghor et d'autres intellectuels caribéens et africains, prend en effet figure de mythe avec le temps. Selon Depestre, elle est même devenu un « *mythe sous développement* » (in : *Pour la révolution pour la poésie*, « Un orphée des Caraïbes : Aimé Césaire », Ottawa, Éditions Leméac, 1974, p. 152. C'est l'auteur qui souligne). Pourtant, Césaire refuse radicalement l'idée selon laquelle la Négritude serait la source d'une nouvelle mystification : elle est avant tout synonyme de libération de l'esprit et de désaliénation de la psyché.

<sup>68</sup> Max Dorsinville déclare dans son ouvrage *Le pays natal* (op. cit., p. 76) que Price-Mars se rend pour la première fois en Afrique en 1959 pour recevoir un doctorat d'honneur de l'Université de Dakar.

<sup>69</sup> René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921, pp. 9-10. René Maran est originaire de Guyane, il a passé son enfance en Martinique et quelques temps de sa vie adulte en Afrique.

<sup>70</sup> Philippe-Alain Yerro, « Retour à la mère Afrique, utopies et légitimité », *Esclavage, résistances et abolitions*, sous la direction de Marcel Dorigny, s. l., Comité des travaux historique et scientifique du CTHS, 1999, pp. 445-453.

permet à l'auteur de projeter l'avenir des Caraïbes en un « avenir possible »<sup>72</sup>. Car il s'agit bien souvent d'une volonté d'appropriation de l'Afrique à un niveau imaginaire où les écrivains cherchent à renouveler, réinventer, ouvrir ou contourner le passé de la traite. Ainsi, faute de connaissance sur la réalité, Césaire, qui refuse pourtant toute marque d'exotisme au sujet des Caraïbes, enrichit la perspective du *Cahier* du sol africain : tout d'abord par l'exhortation de la nature du Congo (CR, 28), ensuite par la convocation de la tradition africaine, du Ghana par exemple (CR, 38).

L'Afrique, chez Césaire, est un espace imaginaire. Le texte incite à une fidélité au passé africain tout en ouvrant sur la modernité. Il cherche ainsi à interpréter le passé des peuples arrachés à l'Afrique en fonction de l'avenir. Il crée aussi une évasion dans le passé à partir de ce lieu emblématique qui n'est autre qu'une affirmation première : celle de la vie avant l'exil dans les Caraïbes. Pourtant, l'Afrique Noire est, lors de l'écriture du *Cahier*, encore un continent politiquement mineur et assujéti. Ayant perdu son initiative historique du fait de l'occupation étrangère, l'Afrique-mère vit dans un état de profonde dépossession. Lyotard rend sensible l'ambiguïté de ce mythe originaire : « La matrice fantasmatique, loin d'être une origine atteste l'inverse, que notre origine est une absence d'origine »<sup>73</sup>. A l'époque, les œuvres ethnologiques de Frobénius<sup>74</sup> (*Histoire de la Civilisation africaine*) et de Delafosses (*Les Nègres*), que découvrent les étudiants caribéens à Paris, constituent un démenti rigoureux aux thèses colonialistes en même temps que de réhabiliter l'histoire, l'œuvre culturelle et artistique africaine. Au début du siècle déjà, l'Amérique Noire transmettait à ses frères des Caraïbes le rêve de ces mythes, de ces voix ancestrales de la lointaine Afrique. La génération de *l'Étudiant noir* accentue ensuite l'urgence du retour aux sources africaines, tout en établissant une certaine distance avec la doctrine marxiste et le surréalisme. Quelques années auparavant, René Maran fait dire à son héros Veneuse : « Bientôt je repartirai vers l'Afrique où sont nés mes ancêtres... Je veux m'ensevelir dans

---

<sup>72</sup> Lylian Kesteloot, *Les écrivains de langues françaises : naissance d'une littérature*, Université libre de Bruxelles, Études africaines, Éditions de l'Institut de sociologie, 1971, p. 93.

<sup>73</sup> Jean-François Lyotard, *Économie libidinale*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, p. 271.

<sup>74</sup> L'étude de Frobénius présente ainsi « des civilisations africaines, de nombreux voyages d'exploration, des observations détaillées de dessins rupestres sur tout le continent africain et en Europe, des observations comparées sur les religions, les mœurs, les costumes, l'habitat, les outils, les objets d'usage courant chez la plupart des peuples de la Terre, voici l'abondante matière qui sert à l'élaboration d'une méthode et d'une science qui allie la froide précision scientifique aux plus belles audaces de l'esprit » (in Suzanne Césaire, *Tropiques*, « Léo Frobénius et le problème des civilisations », n°1, avril 1941, cahier 2, p. 29).

le silence des déserts illimités, brûlants et immobiles. J'essaierai d'y redevenir un nègre, du moins par l'esprit »<sup>74</sup>.

La découverte de l'Afrique révèle et détruit le système idéologique assimilationniste, une Afrique que la colonisation avaient repoussé « comme une force obscène et maudite »<sup>75</sup>. Pour Dany Laferrière, cette construction artificielle est « une invention d'intellectuels aux abois. Contre la trop puissante France, ils ont inventé l'Afrique »<sup>76</sup>. Les jeunes étudiants des Caraïbes, comme Césaire, opèrent ainsi un rapport de subversion dans leur connaissance de l'Afrique. Selon Depestre, « ces découvertes sont pour Césaire le point de départ d'un immense *travail* de désaliénation qui a été conduit, avec une vigueur égale, dans des directions aussi diverses que la poésie, l'essai historique et l'art dramatique »<sup>77</sup>. L'Afrique est un élargissement vers l'Ailleurs mais aussi une reconquête de l'origine. Cette découverte permet à Césaire de revivifier son peuple et le faire rentrer dans le cours de l'Histoire : il invite ainsi le lecteur caribéen à assumer son passé<sup>78</sup> :

Je tiens maintenant le sens de l'ordalie : mon pays est  
la « lance de la nuit » de mes ancêtres Bambaras. Elle se  
ratatine et sa pointe désespérément vers le  
manche si c'est de sang de poulet qu'on l'arrose et  
elle dit c'est du sang d'homme qu'il faut à son  
tempérament, de la graisse, du foie, du cœur  
d'homme, non du sang de poulet. (CR, 58)

Cette allusion à l'Afrique témoigne des valeurs d'une civilisation à laquelle les Caribéens peuvent et veulent s'identifier, comme l'exprime également la métonymie suivante : « je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de / fleuves » (CR, 28). Dans cette page très lyrique, le Congo devient par ailleurs la métonymie de l'Afrique : le narrateur évoque le passé, « où le fouet claque comme un grand étendard » et raconte un Congo mythique qui

---

<sup>74</sup> *Journal sans date*, publié par Fayard en 1927 dans les « Œuvres libres ». Mais ce désir est contrarié par la réalité : finalement, le héros choisit l'Europe à l'Afrique.

<sup>75</sup> René Depestre, *Pour la révolution...*, *op. cit.*, p. 150.

<sup>76</sup> Dany Laferrière, « Je suis en Amérique », manuscrit de sa communication donnée lors du colloque international de l'AEFECO à Leipzig, le 30 mars - 4 avril 1998, p. 7).

<sup>77</sup> René Depestre, *op. cit.*, p. 148.

<sup>78</sup> Déjà, *Ainsi parla l'oncle* de Price-Mars mettait à jour le passé ancestral africain, valorisant le tissu culturel produit par l'implantation des populations noires aux Caraïbes. *La revue indigène* (1927-28) et *Les Griots* (1938-39) ont poursuivi les recherches de Price-Mars en chantant l'Afrique.

se portait bien jusqu'à l'arrivée des « sangliers ». Le Congolais est le plus noir d'Afrique et se trouve être au centre de la traite : à partir de cette identification, le narrateur se définit comme sujet. Le « pays natal » a ainsi une dimension africaine qui contribue à rendre la parole césairienne plus efficace et plus convaincante par delà l'urgence de la révolte. Retrouver la tradition millénaire du peuple « humanise » le Caribéen. De plus, ce « retour aux sources » opère une rupture culturelle. La Négritude, lancée par Césaire et Senghor, part du fait que tous les Africains et tous les peuples d'ascendance africaine ont un patrimoine culturel commun. Il faut cependant garder en tête que la rupture fondamentale ne peut s'établir que dans un ordre structurel réel, à savoir économique et social. Pour Barthes, l'opprimé ne peut qu'user d'une parole transitive : s'il dit « arbre » c'est pour l'abattre et non en parler<sup>80</sup>.

Maryse Condé explique ce rattachement au mythe par le fait que le temps relativement court pendant lequel se sont formées les sociétés des Caraïbes n'a pas permis la création collective de nouveaux mythes<sup>81</sup>. Ainsi, les écrivains comme Césaire s'efforcent d'offrir à leurs peuples des mythes de remplacement. Le *Cahier* apparaît dans ce sens comme un effort d'élaboration d'un mythe d'origine<sup>82</sup>. Ce retour à l'origine relève du désir ou du fantasme, mais il est surtout un discours qui a une fonction d'« intégrateur social » : un mythe soude le groupe humain « auquel il propose des normes de vie et dont il fait baigner le présent dans le sacré »<sup>83</sup>. A bien des égards, il s'agit d'une sorte de « recontextualisation »<sup>84</sup> : la littérature prélève ici des mythèmes qui fonctionnent comme des interprétants, désignant un mode d'appropriation d'un discours par un autre. Le rattachement mythique participe au nouvel imaginaire social qu'enfante le refus.

Selon D'Allemagne, la résistance au Québec est le plus souvent « mythique » : « N'ayant confiance ni en lui-même, ni en les siens, le colonisé québécois, encouragé en cela par les dirigeants et même par le colonisateur, engage sa révolte dans des voies sans

---

<sup>80</sup> Voir Roland Barthes, *Mythologies*, op. cit., pp. 231-236.

<sup>81</sup> Glissant revient souvent sur l'absence des mythes fondateurs dans les sociétés créoles ou colonisées, notamment dans l'opposition entre sociétés « ataviques » occidentales et sociétés coloniales qui n'auraient à leur disposition que des « digenèses » (In *Introduction à la poétique du Divers*, Presses de l'Université de Montréal, 1995).

<sup>82</sup> Maryse Condé, « Aspects du mythe dans la littérature des Antilles francophones », *Afrique littéraire et artistique*, printemps 1980, n. p.

<sup>83</sup> Philippe Sellier, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, n°55, Larousse, 1984, p. 112-126.

<sup>84</sup> Terme emprunté à Jacques Derrida via Jean Bessière in *Littérature et théorie*, Paris, Champion, 1999, p. 87.

issue, ce qui lui donne l'illusion de l'action, voire de la puissance »<sup>85</sup>. Lionel Groulx proposait aux écrivains de l'époque d'employer dans leurs œuvres des thèmes précis, tels que l'histoire canadienne française, les héros, les gloires du pays, la géographie esthétique, historique et sociale du Québec, à savoir la terre<sup>86</sup>. La nation se construit alors sur la terre et les morts, sur le passé et la tradition perdue : il s'agit de reconstruire un passé largement mythique. Harvey ne se détache pas véritablement de ces thèmes, que l'on retrouve aisément éparpillés dans son roman. A titre d'exemple, il fait étrangement perdurer dans son roman le caractère mythique de la terre, de l'agriculture<sup>87</sup>. Le discours mythique a également recours au langage des symboles, que le narrateur utilise pour dénoncer la douloureuse réalité québécoise. D'après Gérard Bouchard, l'histoire du Québec a été marquée de traumatismes et de vexations politiques qui l'ont amené à se nourrir longtemps de ce qu'il appelle des « mythes déprimeurs »<sup>88</sup>. Le roman *Les demi-civilisés* reproduit ce mythe de la « Grande France » à travers la figure de l'étranger Hermann Lillois que le narrateur admire pour toutes ses qualités bien « françaises », et à côté duquel les Canadiens français font figure de « demi-civilisés »<sup>89</sup>. A cet égard, Harvey – qui a toujours voulu transmettre l'esprit français dans ce qu'il a de meilleur – n'est jamais allé en terre française ou en Europe. Seulement, il semble s'être beaucoup documenté et intéressé à l'atmosphère culturelle qui régnait à l'époque à Paris, de là à produire à ce sujet dans la trame narrative du roman un discours mythique.

Harvey refuse le moralisme et le nationalisme du roman canadien français et remplace les chastes et irréelles amours du passé par l'amour libre, qu'il prêche tout au long du roman. A travers la passion amoureuse transparaît pourtant dans *Les demi-civilisés*

---

<sup>85</sup> André D'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*, Les éditions B-B Montréal, 1966, p. 108.

<sup>86</sup> *L'Action française*, « Une action intellectuelle », Montréal, première année, vol. I, 1917, p. 40.

<sup>87</sup> « Les paysans de ma connaissance, propageant l'odeur du cheval et de la vache, avaient, en me rencontrant, le sourire candide des honnêtes gens [...]. Terre énergique et virile, où la volonté de vivre se fortifiait par le besoin de lutter et de vaincre. [...]. Sur ces hivers flottait une atmosphère de divin. Entre le ciel dur, froid, d'une luminosité de cristal, et le sol tout blanc, strié de la ligne mystérieuse et noire des sapins, éternels arbres du nord [...] » (*DC*, 86-7).

<sup>88</sup> Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Essai d'histoire comparée, Montréal, Boréal, 2000, p. 82.

<sup>89</sup> Harvey fait de nombreuses références à Paris dans *Les demi-civilisés* : « Hermann avait de la race et du charme » (p. 173) ; « Des couples charmants, de Paris [...] étaient mes invités. Parfois nous causions art et philosophie [...] » (p. 175) ; « J'ai passé ma jeunesse à Paris, rendez-vous de toutes les idées, de toutes les mœurs, de toutes les philosophies, de toutes les utopies, de toutes les théories. [...] J'ai toujours eu la nostalgie de cette humanité parisienne, humanité plus vivante, plus saine, plus reposante, disons le mot, plus humaine....[...] » (p. 221).

une naïveté très « américaine » qui se réduit le plus souvent à une hantise de la chair<sup>90</sup>. De plus, l'apparente libre-pensée de l'auteur masque une fidélité aux schèmes de l'imagination canadienne française, à travers notamment le mythe de l'homme fort et la noblesse de l'âme française. En effet, le roman *Les demi-civilisés* reproduit la figure de « l'homme idéal » dont il a toujours été question dans la littérature canadienne française, où il est notamment question de faire ressortir la beauté tragique du devoir<sup>91</sup>. Tendus vers l'avenir, l'auteur cherche pourtant à aller à l'encontre des romans historiques tournés vers un passé mystifié, à l'image des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé<sup>92</sup>, qui a ouvert la voie en 1863, roman dans lequel l'étranger, la Conquête et le présent sont repoussés en vue d'exalter le régime français au détriment du régime anglais. Dans son *Appel de la race* en 1921, Lionel Groulx écrit dans cette même perspective. D'emblée, la position de Harvey face à ces mystifications est très ambiguë : il reproduit bien malgré lui des mythes qui le placent précisément entre un passé et un avenir à inventer. Il existe en effet, dans l'ensemble de ses œuvres, une irrépressible nostalgie de son passé : Harvey détruit des Fables pour en inventer d'autres. Le critique littéraire Pierre Nepveu en tire la conclusion suivante :

N'est-ce pas cette solitude, cette désolation que l'idéologie québécoise traditionnelle a cherché de toutes ses forces à conjurer dans sa négation jusqu'à l'absurde d'une certaine Amérique, dans sa réduction de celle-ci à quelques fantasmes héroïques et messianiques, et dans son recours itératif et figé à « l'âme

---

<sup>90</sup> A l'image de ces paroles qu'adresse Dorothée à Max Hubert dans *Les demi-civilisés* : « [...] je sens que pas un homme que j'ai vu ne possède une âme comme la tienne. Je t'adore avec toutes tes pensées, toutes tes émotions, tous les mouvements de ton esprit et toutes les harmonies de ton être. Tu es mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mon enfant, mon tout et davantage. Je me fais une idée très haute de toi, et la pire déception serait de te trouver, un jour, inférieur à elle [...]. J'ai besoin d'un dieu terrestre à mes côtés, un dieu tangible à qui je vouerai un culte éternel. » (p. 157).

<sup>91</sup> « Je n'aime guère, il est vrai, les personnages de vitrail et de pèlerinage que nous créent nos manuels, mais j'ai un culte pour nos découvreurs et nos aventuriers, pour nos pionniers qui, le fusil à la main, frôlant toujours la mort, défrichaient les terres qui ont nourri nos pères, pour les coureurs des bois, grands bohèmes de la nature, allant vers l'infini comme des poètes de génie ; pour ces imaginatifs puissants, que le rêve conduisait à la fondation d'un empire [...] » (DC, 230).

<sup>92</sup> *Les Anciens Canadiens*, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1863. C'est surtout Antoine Gérin-Lajoie qui mit au point l'utopie qui justifiera la colonisation comme orientation majeure du projet collectif, avec « Jean Rivard, le Défricheur » et « Jean Rivard, économiste » (la première partie a été publiée dans *Les soirées canadiennes* en 1862 et la seconde dans *Le foyer canadien* en 1864). Ces romans exhortent l'élite à délaisser les professions libérales pour se tourner vers la colonisation. Le succès du protagoniste dans ses entreprises, qui garde à l'agriculture la priorité sur les autres activités économiques, consacre la supériorité de la colonisation. Le roman du terroir est ainsi le témoignage de l'attachement profond et authentique du Canadien français à sa terre.



française », antidote massif contre les déserts intérieurs et les solitudes de l'esprit ?<sup>93</sup>

Aussi, le roman *Les demi-civilisés* reprend un autre mythe américain : celui de l'aventurier, à travers notamment l'admiration portée au coureur des bois, à son « instinct aventurier » (DC, 85), et le caractère vif et courageux du héros-personnage Max Hubert. Mais le texte n'emprunte pas d'autres images du mythe américain, qui célèbre surtout à l'époque le progrès : en effet, le narrateur montre une société repliée sur elle-même, très réfractaire à tout ce qui touche à l'industrialisation et à la modernité.

Les écrivains du refus se trouvent consciemment ou inconsciemment complices dans la reprise de mythes, hérités ou non de l'Occident. Ils renversent le discours mythique fortement présent dans le discours social des années trente pour en produire un autre. Pour René Ménil, tant que le mythe n'arrive pas à s'inscrire en toute banalité, « la vie humaine n'est qu'un pis-aller ennuyeux, propre tout juste, comme on dit, à tuer le temps. Aucun homme digne de ce nom ne peut s'accommoder d'une telle distraction »<sup>94</sup>. Le mythe apparaît, dès lors, comme un récit fondateur d'une nouvelle idéologie. Il représente aussi la révolte du faible contre le fort, du héros contre les forces du mal. Il véhicule surtout un message, une « parole »<sup>95</sup> et répond à l'intérêt d'une société définie. Pour Barthes, « nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité ; et si nous lui laissons son poids, nous le respectons mais nous le restituons encore mystifié. Il semblerait que nous soyons condamnés pour un certain temps à parler toujours *excessivement* du réel »<sup>96</sup>. L'écriture cherche ainsi à restituer ces mythes de l'origine sans les trahir. Le mythe dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* fait partie intégrante du mécanisme de refus.

---

<sup>93</sup> Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, p. 327.

<sup>94</sup> René Ménil, *Tropiques*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>95</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 683.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 719.

### 3.1.3.2. La fonction de la mémoire dans l'écriture postcoloniale

Pour Fanon, « Le Noir, même sincère, est esclave du passé [...]. En face du Blanc, le Noir a un passé à valoriser, une revanche à prendre »<sup>96</sup>. Le passé du colonisé nécessite une quête pour se débarrasser des valeurs du colonisateur qui sont pour lui des contre-valeurs, mais que la majorité de la population conserve comme de vraies valeurs de son passé. Pour le colonisé, la désaliénation naîtra du refus de tenir l'actualité pour définitive. Selon Glissant, la hantise du passé est un des référents essentiels de la production littéraire des Amériques<sup>97</sup>. La fonction de Césaire et Harvey, de l'intellectuel en général, est de réintroduire dans la matière du passé ancien et récent « un sens qui se révélera fécond pour construire l'avenir »<sup>98</sup>. Mais quel récit proposer du passé qui soit porteur d'avenir pour les Caribéens et les Québécois ? La conception de l'histoire dans les œuvres à l'étude suppose à la fois l'idée de progrès et d'éternels « retours ». Le retour implique une rétrospective, ce qui nous permet de poser le problème de la relation au temps telle que la vit le narrateur, une relation qui implique à la fois l'imaginaire et la mémoire. Glissant rend compte d'une mémoire qui « ne fonctionne plus qu'à la manière d'un décor », d'une mémoire somme toute « impossible »<sup>99</sup> : le système de Plantation a produit du « néant » dans les Amériques et renvoie dorénavant à une « trace » difficile et opaque. Le postcolonialisme a justement pour but de rappeler les souvenirs oubliés de la condition des colonisés : il s'agit avant tout, avec l'écriture postcoloniale, de se souvenir et de se rappeler le passé colonial. C'est ce que Lyotard nomme la procédure d'*anamnèse*<sup>100</sup>. Cette procédure permet aux études postcoloniales d'accomplir une redécouverte à la fois psychologique et historique.

D'après Homi Bhabha, la mémoire est nécessaire et se trouve être parfois un pont hasardeux entre le colonialisme et la question de l'identité culturelle. D'après lui, se souvenir « is never a quiet act of introspection or retrospection. It is a painful remembering, a putting together of the dismembered past to make sense of the trauma of the present »<sup>101</sup>. Bhabha met en exergue la fonction thérapeutique de la mémoire. Ainsi, les

<sup>96</sup> Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, p. 202.

<sup>97</sup> Édouard Glissant, *Le discours antillais*, op. cit., p. 254.

<sup>98</sup> Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2000, p. 88.

<sup>99</sup> Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, op. cit., pp. 86-7.

<sup>100</sup> Cité par Leela Gandhi, *Postcolonial theory, a critical introduction*, New York, Columbia University Press, 1983, p. 8.

<sup>101</sup> *Ibid.*, Homi Bhabha, « After colonialism », 1994, p. 63.

littératures postcoloniales ont la volonté de renouer avec une origine culturelle négligée, volonté qui correspond le plus souvent à un projet collectif (espéré ou réel). Dans tous les cas, ces auteurs visent à dessiner ou à renforcer un lien avec le passé qui éclairera le présent de leur société respective<sup>103</sup>. Dans ce sens, le passé, perdu et mystifié, sert à contrer un présent d'aliénation et dégage la situation problématique d'une société postcoloniale encore aliénée. L'histoire construit alors une nouvelle temporalité énonciative qui peut paraître problématique : la « désaliénation » s'effectue chez ceux qui « auront refusé de se laisser enfermer dans la Tour substantialisée du Passé »<sup>104</sup>. Car il ne faut pas pour autant, Fanon le rappelle, chanter le passé aux dépens du présent et de l'avenir. En définitive, l'écrivain doit tirer parti de ce passé en vue du présent. Dans cette perspective, comment opère la fonction mémorielle dans les œuvres ? Les auteurs surmontent-ils l'impasse originelle qui est d'instituer une mémoire et de se reconnaître une vieille tradition ?

Une communauté historique tient pour marquants certains événements, à travers lesquels elle y voit une origine ou un ressourcement :

Ces événements, qu'on dit en anglais « epoch-making », tirent leur signification spécifique de leur pouvoir de fonder ou de renforcer la conscience d'identité de la communauté considérée, son identité narrative, ainsi que celle de ses membres. Ces événements engendrent des sentiments d'une intensité éthique considérable, soit dans le registre de la commémoration fervente, soit dans celui de l'exécration, de l'indignation, de la déploration, de la compassion, voire de l'appel au pardon.<sup>105</sup>

Roger Toumson soulève le problème de l'obsession du passé chez les écrivains afro-antillais, dont il attribue la cause au traumatisme esclavagiste<sup>106</sup>. Le *Cahier* consigne bien dans ce sens une anamnèse. Le narrateur nous fait remonter le cours d'un passé collectif : le passé valorisé est le lieu mythique et glorieux représenté par l'Afrique (CR, 28, 38, 58) ainsi que l'épopée d'Haïti (CR, 25). Cette évasion dans le passé révèle également une certaine nostalgie collective, mais il s'agit surtout de rompre avec le passé colonial et de rejeter son échelle de valeurs :

---

<sup>103</sup> Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, op. cit., p. 135.

<sup>104</sup> Frantz Fanon, op. cit., p. 203.

<sup>105</sup> Paul Ricoeur, op. cit., p. 272.

<sup>106</sup> Roger Toumson, op. cit., p. 70.

Et voici ceux qui ne se consolent point de n'être pas  
faits à la ressemblance de Dieu mais du diable, ceux  
qui considèrent que l'on est nègre comme commis de  
seconde classe : en attendant mieux et avec possibilité  
de monter plus haut ; [...]  
c'est le soleil qui m'a brûlé. (CR, 58-9)

Le *Cahier* interroge la mémoire ancestrale en invoquant l'Afrique. Le narrateur, déçu par le présent qu'il affronte, remonte le cours des siècles pour que son peuple acquière la conscience de sa propre histoire, élargissant le champ de sa vision vers l'avenir. L'évocation du passé lui permet ainsi d'ouvrir sur l'avenir. Le texte s'attache à des événements qu'il est nécessaire de ne jamais oublier, tel que le souvenir de l'esclavage : « Que de sang dans ma mémoire ! [...] Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire / a sa ceinture de cadavres ! » (CR, 35). Ce retour vers un passé douloureux se trouve dans le discours social dès les années vingt, à l'image de l'article suivant paru dans *la Dépêche coloniale*, dans lequel le Français Régismanset s'adresse aux « Blancs » au sujet de *Batouala* :

Vous souriez ? C'est que vous ne savez pas, excusez-moi ! vous ne savez pas ce que ces gens-là ont enduré de notre fait, aux heures anciennes déjà de la conquête, puis aux heures plus récentes de l'exploitation, et ce qu'ils endurent encore notamment dans la libre Amérique... Ces gens-là ont souffert, ils n'ont pas encore pu oublier l'esclavage et son cortège de douleur.<sup>107</sup>

Dans cet ordre d'idées, Gilbert Gratiant écrivait en 1935 au sujet du Tricentenaire de la Conquête dans les Caraïbes : « J'imagine qu'on célébrera aussi la grande patrie tutélaire, sa générosité, son génie, etc. Mais il y aura des oubliés : les esclaves »<sup>108</sup>. Dans cette perspective, il s'agit moins de se souvenir que de désigner l'oubli.

Aussi, Césaire appelle deux époques relatives à la communauté noire : la première, l'esclavage, qu'il repousse ; la seconde, antérieur à l'esclavage, qu'il magnifie : l'Afrique. La quête du passé (réanimation du passé des Noirs d'Afrique et évocation des civilisations disparues) s'apparente à une plongée dans les sources de la culture noire. L'histoire est aussi une explication de l'aliénation présente et le témoignage d'une possible réhabilitation. Pour reprendre l'expression de Glissant, démêler le sens douloureux du temps et le projeter

<sup>107</sup> « *Batouala*, roman nègre », *La Dépêche coloniale*, 20 décembre 1921.

<sup>108</sup> Gilbert Gratiant, « Lettre au Conseil Général », *L'Étudiant Noir*, mai-juin 1935, p. 8.

dans le futur est une « vision prophétique du passé »<sup>109</sup>. Comment dire autrement l'Histoire d'un sujet assujetti dans la relation esclavagiste puis coloniale et néo-coloniale, donc touché par l'Histoire de l'Autre ? Comment raconter la mémoire quand on ne peut pas s'appuyer sur ce que Glissant nomme un « Mythe fondateur »<sup>110</sup>, c'est-à-dire sur le mythe d'une lointaine prise de possession de terres ? Césaire se situe là dans le troisième moment / stade vécu par l'écrivain des Caraïbes et que définit Glissant : il s'agit, après l'acte de survie (la littérature orale), puis la période du « leurre » (la littérature des colons), d'un « effort ou passion de la mémoire »<sup>111</sup> (littérature écrite, mémoire récupérée par les Caribéens). Et ce n'est pas sans hésitation que l'auteur ose regarder ce « trou du passé »<sup>112</sup>.

Selon les nationalistes québécois des années trente, il faut s'appuyer sur « la simple obligation morale de fidélité individuelle à la race et à son passé, sur un attachement tout sentimental à la nationalité et à sa culture »<sup>113</sup>. La pensée de Groulx est centrée autour de la Conquête anglaise<sup>114</sup>. L'avenir est rêvé sous forme de fidélité au passé, dans le prolongement de vieilles idées européennes. Le narrateur des *Demi-civilisés* commémore le passé des premiers arrivants sur la terre de Québec et l'endurance à la survivance de ces derniers. Ce comportement héroïque contraste fortement avec l'attitude controversée de l'élite ou de la foule « soumise » du Canada français des années trente. Pour Harvey, la mémoire collective devrait commencer à partir de l'implantation des Canadiens sur cette terre d'Amérique du Nord :

il nous faudra, Canadiens de langue anglaise et Canadiens de langue française, oublier un peu les pays d'où sont venus nos ancêtres, nous débarrasser d'un grand nombre de préjugés traditionnels, pour nous souvenir que nous sommes ici pour y vivre et y mourir et que

<sup>109</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 132.

<sup>110</sup> Édouard Glissant, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in : *Écrire la « parole de nuit »*, La nouvelle littérature antillaise, ouvrage collectif, Paris, Gallimard, 1994, pp. 111-129. Pour Glissant, « Le mythe est ce par quoi une communauté, sans le savoir, inconsciemment, mais parce qu'elle en a besoin pour vivre, pour exister, à une époque où l'existence d'une communauté s'opposait à celle des autres, se donne une raison d'être sur la terre où elle est, qui devient son territoire » (p. 119). Selon lui, « Le rôle principal des mythes fondateurs est de consacrer la présence d'une communauté sur un territoire, en rattachant par filiation légitime cette présence, ce présent à une Genèse, à une création du monde » (in : *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 47).

<sup>111</sup> *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 82.

<sup>112</sup> Édouard Glissant, *La case du commandeur*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 129.

<sup>113</sup> Esdras Minville, « Les chocs en retour de l'anglomanie », *L'Action nationale*, vol. I, avril 1934, p. 195.

<sup>114</sup> Sous le titre *Lendemain de conquête*, Lionel Groulx a publié en 1920 son cours d'histoire du Canada donné à l'Université de Montréal. Selon lui, la Cession a eu la vertu d'enraciner les Canadiens sur le sol et de substituer aux élites corrompues le pouvoir bienveillant de l'Église.

nous devons exprimer avec des images, des mots et des pensées de chez nous, les merveilles d'une patrie libre ajoutée aux richesses éternelles de l'âme universelle<sup>115</sup>.

Aussi, le roman *Les demi-civilisés* introduit dans la mémoire du héros quelques souvenirs emblématiques. Max Hubert fait référence à un passé individuel par la réminiscence d'un grand-père et d'une mère omniprésents dans sa mémoire. Chez le héros de Harvey, le passé se concrétise donc essentiellement dans la mémoire de l'enfance. Il tente pourtant de « fuir cette étreinte du passé » (DC, 244), mais il n'y parvient pas. À titre d'exemple, la réminiscence du monde de son grand-père : « L'air des montagnes ! Qu'il fait bon de respirer ! La voici, la petite maison de grand-père ! [...] Elle était faite pour être là, cette maison [...]. Elle n'avait rien à cacher, car tout en elle était pur » (DC, 242)<sup>116</sup>. Le ton reflète ici un passé qui est dorénavant derrière lui. En un tour de force, Harvey mêle le rêve à la polémique et croit à hier sans renoncer à demain. Il projette l'imaginaire collectif vers l'avenir, en l'occurrence dans le temps de l'utopie, tout en commémorant l'arrivée des premiers Français sur la terre de Québec et sur l'« événement dépressur »<sup>117</sup> que représente la défaite des Plaines d'Abraham<sup>118</sup>.

Le texte de Césaire construit aussi une mémoire longue, invitant le lecteur des Caraïbes à s'identifier aux traditions et aux ancêtres africains, à l'époque du pré-esclavagisme. Les textes à l'étude font également référence à des personnages qui sont les symboles de la liberté : le *Cahier* évoque Toussaint Louverture et Louis Delgrès, symboles de résistance pour les peuples des Caraïbes ; le narrateur des *Demi-civilisés* exprime toute son admiration pour l'habitant, « qui portait sans se plaindre le fardeau de la vie » (DC, 247) et qui évoquait à l'époque l'image des anciens Canadiens enracinés, et pour le « coureur des bois » rebelle, à « l'instinct aventurier » (DC, 86), ancien Canadien marginal qui adoptait la

<sup>115</sup> Jean-Charles Harvey, « Colonialisme et nationalisme littéraire », *le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 8.

<sup>116</sup> Il écrivait également dans *Pages de critique* (op. cit. p. 73) : « Je m'émeus au souvenir du toit gris sous lequel vivait mon aïeul, un vieillard tout blanc et très bon, sensible comme une jeune fille, qui nous embrassait à travers un sourire ou des larmes ».

<sup>117</sup> Expression empruntée à Gérard Bouchard, « Identité collective et sentiment national dans le nouveau monde », in *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, sous la direction de Bernard Andrès et Zilâ Bernd, Montréal, Éditions Nota Bene, 1999, p. 76.

<sup>118</sup> À la fin des *Demi-civilisés*, la « petite Québécoise » Dorothée se retrouve symboliquement « perdue au centre même des plaines d'Abraham » (p. 260). L'endroit n'est pas anodin : les plaines d'Abraham est devenu un mythe qui a fondé le Canada, puisque les deux généraux (Wolfe et Montcalm) y meurent lors de la fameuse bataille en 1760 : pas un héros ne domina l'autre. C'est justement cette tension entre les Anglais et les Français qui fait le pays et que tente de rappeler ici le narrateur.

vie libre des bois. Par la mémoire ou l'évasion, l'auteur du refus tente de transcender les déceptions et les humiliations. Alors que l'histoire est construite dans *Les demi-civilisés* comme mise en forme de la continuité, elle est dans le *Cahier* synonyme de différenciation, de rupture, de recommencement<sup>119</sup>. Dans les deux cas, la mémoire leur permet de sauvegarder leur identité... et de survivre :

Écrire ou courir ? Écrire pour courir ; se souvenir certes, et malgré soi : non du passé, mais de l'avant-mémoire, de l'avant avant la première aube, avant la nuit des nuits, avant. [...]. Écriture non de fuite ; non, de survie.<sup>120</sup>

Nous nous proposons d'explorer dans un deuxième temps la contradiction qui déchire l'écrivain francophone, entre la nécessité d'écrire son refus et la peur de renier son moi, en adoptant l'écrit en français dans une position de maîtrise. Cela nous conduit à problématiser les relations entre identité et hybridité dans la production d'une littérature du refus. Mais l'hybridité, on va le voir, possède en elle-même un aspect illusoire, étant un état transitoire qui donnera lieu à de nouvelles formes d'expressions.

### 3.2. L'œuvre francophone et son caractère hybride

On a pu constater que les œuvres du corpus s'élaborent à travers de nombreuses démarches dialectiques. Cela nous incite à analyser le caractère hybride de l'œuvre francophone qui constitue une phase complémentaire à l'étude de la poétique postcoloniale. L'espace que dévoilent les textes traduit l'expression d'un monde antithétique, « coupé en deux » selon l'expression de Fanon. Le *Cahier* et *Les demi-civilisés* ont en commun le fait d'être nés en situation coloniale, situation qui a provoqué la déconstruction des édifices identitaires des « colonisés ». Aussi, les œuvres du corpus engendrent des discours identitaires qu'il nous appartient d'analyser dans le cadre d'une perspective postcoloniale.

---

<sup>119</sup> La fin du *Cahier* se présente justement comme la réécriture de l'histoire, notamment à travers la « vision » de la mutinerie dans le négrier : « la négrière assise / inattendument debout / debout dans la cale / debout dans les cabines / debout sur le pont / debout dans le vent / debout sous le soleil / debout dans le sang / debout / et / libre [...] et le navire lustral s'avancer impavide sur les eaux / écroulées » (pp. 61-2).

<sup>120</sup> Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, pp. 138-9.

Dans le cas de Césaire et de Harvey, l'identité est nécessairement « polygote, multiethnique, migrante, faite d'éléments croisés de différentes cultures »<sup>121</sup>. Si les identités en situation de colonisation sont multiples et composites, les écrits qui en sont issus sont hybrides. En effet, les œuvres du refus sont un lieu privilégié d'observation du processus d'hybridation culturelle et de redéfinition identitaire. Ainsi, la notion d'hybridité est une donnée fondamentale pour appréhender le processus de la formation culturelle devant laquelle se situent Césaire et Harvey dans les années trente. L'hybride oblige à redéfinir le rapport entre culture et identité et se trouve être un des grands concepts de la critique postcoloniale, tant sur le plan politique, social et littéraire.

Notre réflexion se réfère essentiellement à la notion d'hybridité telle que conceptualisée par Bakhtine et ensuite par Bhabha, qui ont fait de l'hybridité un concept clé dans les sciences humaines : Bakhtine a théorisé l'hybridité du roman, Bhabha a prolongé cette pensée en l'appliquant à la culture postcoloniale. Bakhtine définit la construction hybride comme « un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux « syntaxiques » et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de parler, deux styles, deux « langues », deux perspectives sémantiques et sociologiques »<sup>122</sup>. Fréquemment, un même énoncé appartient simultanément à deux langages, deux perspectives, qui s'entrecroisent dans toute cette structure hybride. Pour Bakhtine, le roman subvertit l'ordre des discours sociaux grâce à l'hybridité et permet la contestation politique et idéologique.

L'hybridité en littérature peut manifester non seulement la complexité de l'expérience coloniale, mais aussi diverses possibilités de transgression et de déplacement. Cette « hybridité » - proche de la « créolisation » de Glissant - est présentée par Bhabha en ces termes : « Un site de négociation politique, un site de la construction du symbolique, la construction du sens – qui non seulement déplace les termes de la négociation, mais permet d'inaugurer une interaction ou un dialogisme dominant / dominé »<sup>123</sup>. Ce site autorise une répartition des pouvoirs : l'hybridité est principalement selon lui un « espace tiers » où la

---

<sup>121</sup> Néstor Garcia Canclini, *Consumidores y ciudadanos ; conflictos multiculturales de la globalizacion*, Mexico, Grijalbo, 1995, p. 283.

<sup>122</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, chapitre I, Paris, Gallimard, 1978, p. 175.

<sup>123</sup> Bhabha, « The postcolonial Critic : Homi Bhabha Interviewed by David Bennett and Terry Collits », in : Patrick Colm Hogan, Lalita Pandit (éds), *Literary India*, State University of New York, 1995, p. 251, cité et traduit de l'anglais par Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, p. 156.



dynamique du pouvoir colonial peut être déjouée. Il évoque ainsi une situation de marginalité et de crise d'autorité : l'hybride permet l'ouverture de nouveaux espaces d'énonciation qui questionnent la hiérarchie des pouvoirs. Cet espace devient un lieu de création culturelle qui exprime le caractère inachevé et transitoire des identités. L'hybridité est surtout un moment contestataire : Césaire et Harvey vont montrer à travers leurs discours la force contestataire de la littérature du refus.

L'auteur francophone saisit la nature bouleversante du colonialisme, mais il est aussi, selon les termes de Bernadette Cailler, « l'incarnation la plus parfaite de ce conflit culturel, conflit dont les répercussions touchent en lui des zones beaucoup plus obscures que celles que la conscience éveillée lui découvre »<sup>124</sup>. Cette partie nous conduit à la conception novatrice de l'identitaire qui consiste à dire que les identités à racine unique, celles imposées par l'Occident, font peu à peu place aux identités-relations<sup>125</sup>. L'acte de colonisation implique en effet celui de la Relation : selon les termes de Glissant, « pour qu'il y ait relation, il faut qu'il y ait termes différents »<sup>126</sup>. Dans cette perspective, la créolisation « intervient quand il y a deux ou plusieurs aires linguistiques hétérogènes qui sont mises en contact avec un résultat qui est imprévisible »<sup>127</sup>. Aussi, il apparaît possible d'établir une comparaison fructueuse entre l'expérience québécoise d'affirmation identitaire et celle qui se manifeste au sein de la culture caribéenne : ces deux lieux renfermeraient selon Glissant des « cultures composites » dans la mesure où leur créolisation se fait pratiquement sous nos yeux<sup>128</sup> : le joul par exemple, dans les années soixante-dix, rencontre les duplications des langues créoles<sup>129</sup>. La créolisation est donc pour Glissant « le métissage avec une valeur ajoutée qui est l'imprévisibilité »<sup>130</sup>, elle comporte aussi l'idée de l'ouverture au monde et retrace les thèmes de la singularité et de l'identité<sup>131</sup>. De quelle manière naît cette « imprévisibilité » dans les œuvres du corpus, et

<sup>124</sup> *Proposition poétique, une lecture de l'œuvre d'Aimé Césaire*, Québec, Naaman, 1976, p. 46.

<sup>125</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Presses de l'Université de Montréal, 1994, p. 97.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>129</sup> Dans le cas du Québec, Glissant pose le problème de la « culture atavique » des Amérindiens (leur créolisation s'est opérée il y a très longtemps) avec ce processus nouveau de créolisation (*Introduction...*, *op. cit.*, p. 74). Dans les Caraïbes, la question ne se pose pas car les Amérindiens ont tous été exterminés. Glissant rapproche ainsi la situation linguistique du Québécois qui se bat pour la maintenance de la langue québécoise et la situation du Martiniquais qui se bat pour la maintenance d'un créole (p. 43).

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 50.

sous quelles formes ? Il s'agit d'analyser dans cette nouvelle partie les mécanismes de création et de transformation culturelles réalisés dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, car les identités et les pratiques culturelles se diversifient et ouvrent sur plusieurs univers à la fois. Elles habitent surtout les zones de l'imaginaire, qui nous autorisent à sortir « de l'enfermement auquel nous sommes réduits »<sup>132</sup>.

### 3.2.1. Hybridisation de la rhétorique : le caractère novateur des littératures francophones

Les Caribéens francophones sont à la fois, face à la France, « dehors » et « dedans », tiraillés entre la France et les Caraïbes, entre leurs origines diverses et leur culture composite<sup>133</sup>. Les Québécois se situent quant à eux entre une culture française, une politique anglo-saxonne et un espace américain<sup>134</sup>. Nées dans la différence, les Amériques sont souvent caractérisées par leur hétérogénéité, même s'il existe des différences majeures d'une société à l'autre. Jean-Louis Joubert note qu'« il n'y a plus une littérature française, mais une polyphonie de voix littéraires qui enracinent la langue dans tous les continents »<sup>135</sup>. L'écrivain, conscient ou non de cette fonction alchimique de l'écriture, est en quelque sorte un passeur d'une rive à l'autre. Il nous importe d'observer ce qui se passe entre ces deux rives, ou sur la « troisième rive » selon l'expression de Bhabha, et d'affronter cette opacité afin de mieux saisir les problèmes qui se posent face au refus.

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>133</sup> Pour Amaryll Chanady, les Caraïbes illustrent « de manière extrême l'espace éclaté du monde postcolonial, caractérisé par des migrations massives et hétérogènes » (in *Entre inclusion et exclusion*, « Hybridité et dissolution des marges », *op. cit.*, pp. 315-6). Les Caraïbes se caractérisent donc par « une pluralité de traditions culturelles et par l'existence de nombreux groupes ethniques et raciaux (soit l'hétérogénéité) » (p. 341).

<sup>134</sup> Le Canada a depuis très longtemps construit une identité nationale officielle basée sur l'hybridité. Nicolas van Schendel définit la canadienité comme une « identité mosaïque » autour de laquelle se regroupe les autochtones du Canada, les Franco-Canadiens et les Anglo-Canadiens (dont la figure de l'habitant est l'élément précurseur). Il nomme « identité métisse » l'histoire oubliée de la canadienité, l'émergence d'un peuple d'ethnicité plurielle et de nationalité singulière et le continuel chevauchement des cultures et des langues (c'est le coureur des bois et le voyageur canadiens qui permettront de déplacer la canadienité hors de son centre, en un lieu où elle deviendra métissée), Nicolas van Schendel, « L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadienité », pp. 101-121, in : *La question identitaire au Canada francophone, récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, sous la direction de Jocelyn Létourneau et de Roger Bernard, Québec, Presses Universitaires Laval, 1994.

<sup>135</sup> *Littérature francophone*, Paris, Nathan / ACCT, 1992, p. 3.

Le narrateur-personnage se montre justement symptomatique de cette communauté clivée et complexe. Ayant pour trait distinctif l'hybridité, il apparaît comme Métis, se trouvant être un mélange de l'ancien et du nouveau, de l'Europe et de l'ailleurs, du Même et de l'Autre. Le Métis est aussi l'image incarnée d'un certain mythe de l'Amérique<sup>136</sup> : il représente en quelque sorte la naissance d'un homme nouveau.

### 3.2.1.1. Les écrivains entre deux cultures

Comme le laisse entendre Lise Gauvin, « écrire devient alors un véritable « acte de langage » »<sup>137</sup> pour l'écrivain francophone qui en vient à choisir une « stratégie du recours et du détour »<sup>138</sup> : ou bien il reste dans le cadre de la langue française, ou bien il prend un substrat venu d'une autre langue. Lise Gauvin préfère parler de *littératures de l'intranquillité* plutôt que de « littératures mineures » au sens où l'entendent Deleuze et Guattari, afin de montrer que la pratique langagière de l'écrivain francophone est une « pratique du soupçon »<sup>139</sup>. En effet, l'écrivain francophone aborde avec crainte la langue française, arme du « Conquérant ». Un autre point commun rapproche ces écrivains : ils tentent, à travers la langue, de rendre compte de la complexité de leurs réalités culturelles et en viennent à utiliser les ressources de l'hybride, de l'entre-deux, du métissage. Ainsi, ces stratégies d'hybridation dédramatisent les tensions linguistiques, attestent « qu'une littérature peut être porteuse des codes de sa collectivité » et proposent une dialectique des rapports entre langue / culture / identité »<sup>140</sup>.

Dans une perspective similaire, Sherry Simon souligne la singularité québécoise :

On se rappelle, toutefois, que l'histoire du Québec est depuis toujours une histoire d'hybridation – le métissage de la culture des colons français avec les formes culturelles amérindiennes au départ,

---

<sup>136</sup> Selon Roger Toumson, « C'est à la faveur de cette alliance du mythe et de l'utopie, de l'utopie critique et de la géographie mythique, que le Nouveau Monde est devenu l'empire d'élection de l'imaginaire baroque, c'est-à-dire du métissage » (in : *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998, p. 142). On peut définir le métissage comme un processus continu d'interaction entre deux ou plusieurs cultures qui transforme, à des degrés divers, les cultures en contact : tout métissage s'effectue dans un espace de contact où se déploient des stratégies identitaires.

<sup>137</sup> Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues, Entretiens*, Paris, Éditions Karthala, 1997, p. 7.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 14.

britanniques et gaéliques ensuite [...]. La culture québécoise continue d'habiter pleinement l'espace américain, tout en s'inspirant d'une multitude d'influences européennes, voire asiatiques et africaines. Les formes « pures » de la culture, canadiennes-françaises ou autres, sont souvent des reconstructions a posteriori.<sup>141</sup>

Crémazie avait déjà mis en évidence le dilemme de la littérature québécoise : ou bien imiter simplement, par simple redondance, la littérature française ; ou bien s'évertuer à être originale. Plus tard, Gaston Miron définit la culture québécoise comme un « métissage de culture française, de culture britannique et de civilisation américaine »<sup>142</sup>. Le contexte social situe donc Harvey dans une problématique langagière : entre la conformité française d'une écriture classique et celle des courants littéraires du Québec des années trente où s'opposent notamment régionalisme et exotisme. Harvey refuse de se soumettre à un mouvement littéraire quelconque. Il est bien difficile, en effet, de situer *Les demi-civilisés* dans un courant particulier, l'esthétique du roman le plaçant entre le romantisme (héros isolé dans la société et tourmenté par ses passions), le journalisme (curiosité de l'auteur pour les questions sociales, pour les rapports entre individu et société) et l'idéalisme (mise en perspective des idéaux de l'auteur, idéologiques et moralisateurs) en ce qui a trait aux genres et courants français, entre le régionalisme (réalité quotidienne des scènes campagnardes) et l'exotisme (parallèle et comparaison avec la France et les États-Unis à travers certains personnages) en ce qui concerne les courants québécois de l'époque. Harvey puise dans tous les genres, conventions et traditions pour servir son propos. C'est en cela que son texte devient un espace dialogique, un creuset de l'hybridation culturelle. Dans cette perspective, il cite très régulièrement dans *Les demi-civilisés* des œuvres littéraires européennes, mais il évoque également diverses cultures américaines (des États-Unis ou du Canada<sup>143</sup>). Pour Bahktine, « l'hybride romanesque renferme non seulement deux consciences individuelles, deux voix, deux accents, mais deux consciences-linguistiques, deux époques qui, à vrai dire, ne sont pas mêlées ici inconsciemment mais se

<sup>141</sup> Sherry Simon, *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la Tortue, 1999, p. 56.

<sup>142</sup> Gaston Miron, « L'écrivain francophone et les langues », in : Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, op. cit., p. 64.

<sup>143</sup> A cet égard, il décrit de façon très stéréotypée l'art de la communauté noire en Amérique : « La danse s'avivait à mesure qu'avancait la nuit. L'orchestre jouait une musique endiablée, musiques des nègres. La vengeance du noir sur le blanc d'Amérique fut de lui donner son art enfantin, ses gambades, ses cris de bête en rut » (*DC*, 161).

sont mêlées consciemment et se combattent sur le territoire de l'énoncé »<sup>144</sup>. Le langage employé dans *Les demi-civilisés* peut occasionnellement renfermer une connotation populaire, mais il reproduit principalement une syntaxe et une linéarité que l'auteur a retenues des collèges classiques. Même s'il tente à plusieurs reprises de déplacer le réel, son académisme est encore bien loin de répondre à l'imaginaire surréaliste de Césaire. Gaston Miron a très bien défini la particularité de la langue au Québec : « C'est la même langue que la France, mais elle se réfère à une autre réalité. Ce n'est pas tellement dans la langue elle-même, mais dans la vision culturelle globale que réside la différence »<sup>145</sup>.

Sherry Simon a souligné l'histoire d'hybridation du Québec<sup>146</sup>. De son côté, Raymond Relouzat relève un triple ancrage (Amérique-Europe-Afrique) dans la mythologie créole : sont en présence différents peuples amérindiens, les représentants des peuples des Royaumes d'Europe, ainsi que les Africains, principalement de la côte Ouest de l'Afrique. Aussi, Relouzat décrit le processus de mythologisation des Caraïbes comme suit : « Les Amérindiens deviennent, indistinctement, les *Sauvages* ; les hommes originaires d'Europe, les Maîtres (*ou les Blancs, ou encore les Supérieurs*), les Africains de toutes nations [...] les *Esclaves (ou les Nègres, les Inférieurs)* »<sup>147</sup>. Pour sa part, Glissant définit ce qui se passe dans la Caraïbe pendant trois siècles : « une rencontre d'éléments culturels venus d'horizons absolument divers et qui réellement se créolisent, c'est-à-dire qui réellement s'imbriquent et se confondent l'un dans l'autre pour donner quelque chose d'absolument imprévisible, d'absolument nouveau et qui est la réalité créole »<sup>148</sup>.

La formation d'un art « personnel » ou « national » nécessite alors un travail de restructuration de tous les éléments hérités. Dans ce sens, Césaire possède une double appartenance : il utilise une langue européenne pour exprimer les revendications de la communauté créole et de la race noire. Comme le déclare Bernadette Cailler, « la langue française, qui, en soi, signale la tragédie de la société colonisée, en fait devient la chair et le sang de la démarche libératrice, puisque le langage n'est pas l'instrument mais le corps

---

<sup>144</sup> Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 177.

<sup>145</sup> Gaston Miron, *op. cit.*, p. 64.

<sup>146</sup> Sherry Simon, *Hybridité culturelle, op. cit.*

<sup>147</sup> C'est Raymond Relouzat qui souligne, in : *Tradition orale et Imaginaire créole*, Martinique, Ibis Rouge Éditions, 1998, p. 21.

<sup>148</sup> Édouard Glissant, *Introduction..., op. cit.*, p. 14.

même de ce « surréel » que la poésie cherche à saisir dans ses filets »<sup>149</sup>. La pratique africaine trouve son fondement dans les caractéristiques symboliques et rythmiques du langage.

Ainsi, l'hybridisation dans le *Cahier* se situerait dans la dualité de sa rhétorique, entre un style « occidentalisé » et un discours tenu sur l'Afrique, mais aussi dans la mise en scène d'un sujet « pluriel » qui passe de l'assimilation à la prise de conscience de ses véritables racines. De la sorte, le narrateur unit deux mondes désunis et arrive à lier raison et folie, langage de l'inconscient et langage de la conscience. Il exploite dans une langue « nouvelle » sa différence, comme si, à l'image des anthropophagistes Brésiliens<sup>150</sup>, il s'était approprié sans scrupules la culture de l'Autre et, en « digérant » son adversaire, a fait sienne à jamais ses vertus<sup>151</sup>. Il est également intéressant de relever, dans la dernière page du *Cahier*, la phrase suivante : « Je te suis, imprimée en mon ancestrale cornée / blanche ». Par la métaphore de la cornée blanche, le poète affirme, après un itinéraire semé de ruptures et de défis, le caractère irrévocablement métis de sa condition. Jean Bernabé développe cette figure de style en ces termes : « L'image de la cornée blanche traduit symboliquement le fait que le regard du blanc des yeux et celui du noir des yeux sont intimement et

<sup>149</sup> Proposition poétique, une lecture de l'œuvre d'Aimé Césaire, *op. cit.*, p. 48.

<sup>150</sup> Voir le manifeste moderniste d'Oswald de Andrade, intitulé « Manifeste anthropophage » (*Manifesto antropofago*, 1928, traduit du brésilien par Jacques Thiériot in : Oswald de Andrade, *Antropophagies*, Paris, Flammarion, 1979, pp. 267-275). L'anthropophagisme brésilien naît d'un refus et d'une résistance face au Portugal colonisateur. Il s'agit de construire l'identité collective en attribuant au sujet brésilien la capacité de tout absorber et incorporer pour en tirer sa production propre. La figure anthropophagique se constitue donc par un acte d'appropriation de l'autre et se nourrit d'une altérité mise à mort et niée. Walter Moser a déjà comparé ce manifeste à l'ouvrage de Mario de Andrade intitulé *Macunaima* [1928] (« L'anthropophage et le héros sans caractère : deux figures de la critique de l'identité » in Jocelyn Létourneau et Roger Bernard, *La question identitaire au Canada francophone, Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Presses de l'Université Laval, 1994, pp. 241-259). Notre thèse a rapproché la Négritude au surréalisme dans le premier chapitre ; il serait très intéressant, dans le cadre d'une recherche postdoctorale, d'ouvrir un autre espace de comparaison en rapprochant l'anthropophagisme au cannibalisme, le manifeste anthropophage au concept de la Négritude (ou encore à l'indigénisme et à l'antillanité), qui apparaît seulement quelques années après dans un même contexte de refus et de résistance : dans les deux cas, il s'agit de ne pas mépriser mais de « manger » l'Autre, de prendre le meilleur de l'Autre pour devenir plus fort soi-même.

<sup>151</sup> A cet égard, Patrick Chamoiseau déclare, lors d'une entrevue accordée à Lise Gauvin (in *L'écrivain à la croisée des langues*, *op. cit.*, pp. 35-47), que tout Antillais a un rapport problématique à la langue française. Césaire ne fait pas exception : après l'abolition de l'esclavage, « il y eut un phénomène [...] de francisation, de blanchiment mental et culturel, intellectuel. Et le rapport, par exemple, que Césaire a à la langue française, son ralliement à cette langue, provient de cette dynamique-là. Une dynamique et un rapport à la langue qui est un rapport pratiquement d'idolâtrie » (p. 36). Chamoiseau va jusqu'à reprocher quelques pages plus loin à Césaire de vouloir « coloniser » la langue française car celle-ci le colonise : pour Chamoiseau, il faut sortir de ce binarisme qui ne fait rien avancer puisqu'on reste dans le même rapport, dans le même schéma colonial, donc dans la négation (p. 41).

physiologiquement confondus en une seule et même opération qui est : la vision »<sup>151</sup>. Aussi, selon Bernabé, la démarche de Glissant, en même temps qu'elle en est la reprise, constitue le nécessaire dépassement de celle de Césaire : elle circonscrit une antillanité opaque et tourmentée.

L'hybridité interroge ainsi la possibilité de créer un discours « autonome » en situation d'assimilation et de « francophonie interne ». Nous constatons ici qu'écrivains caribéens et québécois « sont du même côté » par rapport à l'écrit, ce qui se concrétise dans les années soixante-dix, comme le déclare Glissant : « La ruralisation et la joualisation ont fait là ce que la Plantation et le créole ont opéré pour nous »<sup>152</sup>. Une distinction essentielle reste à souligner dans les années trente : Césaire écrit dans la langue de l'Autre, le colonisateur, et recherche à reprendre contact avec la mère-patrie (l'Afrique) par le biais de l'écriture, sous la forme du conte par exemple ; la langue utilisée par Harvey est la sienne : il reprend le style « classique » d'une mère-patrie (la France) dont il se réclame. L'un opte pour la stratégie « du détour », l'autre pour la stratégie « du recours »<sup>153</sup>. Dans ce sens, ces deux collectivités francophones ont des pratiques particulières d'écriture qu'il nous appartient de reconnaître dans cette étude.

### 3.2.1.2. L'hybridité chez Césaire et Harvey. Les procédés d'hybridisation

Le *Cahier* et *Les demi-civilisés* mettent en place un discours hybride, tant dans le genre utilisé que dans les procédés d'écriture employés. Chez Harvey, le recours à la tradition littéraire européenne manifeste la reconnaissance de sa supériorité à l'époque sur les productions culturelles québécoises. L'usage de la langue française chez Césaire se fait original et brillant : il vient concurrencer les Européens sur leur propre terrain. Bakhtine définit le procédé d'hybridisation comme « le mélange de deux langages sociaux à l'intérieur d'un seul énoncé »<sup>154</sup>. Deux consciences linguistiques se rencontrent dans cet énoncé, séparées par une époque, par une différence sociale, ou les deux.

---

<sup>151</sup> Jean Bernabé, « La négritude césairienne et l'Occident », in : *Les Littératures d'Expression Française, Négritude africaine, négritude caraïbe*, Université Paris-Nord, Centre d'Études Francophones, Éditions de la Francité, 1973, p. 117.

<sup>152</sup> Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 264.

<sup>153</sup> Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, op. cit., p. 8.

<sup>154</sup> Bakhtine, op. cit., p. 175.

La littérature des Caraïbes est née à un carrefour culturel, lieu de rencontre entre Amérindiens, colons européens, esclaves africains et ouvriers indiens. Aussi, les Caribéens proviennent d'une culture orale d'origine noire et se voient imposer une culture écrite occidentale. Daniel Maximin souligne la complexité d'être Caribéen, sujets hybrides « verts dessus, blancs dessous ou encore blancs dessus verts dessous »<sup>156</sup> qui portent en eux-mêmes, à la fois, les images de révolte et d'acceptation, de soumission et de refus, de francité et d'antillanité. Dans cet ordre d'idées, le *Cahier* constitue à la fois un poème en prose, une chronique de la culture antillaise et une introspection collective. La technique narrative de Césaire est hybride, transgressive : elle utilise les ressources de l'oralité<sup>157</sup> et celle de la littérature écrite. Cette troisième langue peut être appelée « mythique, parce qu'elle n'existe que dans un espace imaginaire et littéraire [...] résolvant imaginairement les contradictions sociolinguistiques »<sup>158</sup>. C'est justement de ce clivage entre scripturalité française et oralité créole que provient la force de ce texte.

Le narrateur, dans *L'Isolé soleil* de Daniel Maximin, définissait en ces termes l'écriture césairienne : « Il pense que Césaire ce n'est pas du créole, mais ce n'est plus du français-France, c'est du français-pirate, du français détranglé, du français maronné. L'égalité parle français, la liberté parle créole »<sup>159</sup>. La négritude-debout, le réalisme merveilleux ou encore la présence du surréalisme dans le *Cahier* certifient l'idée selon laquelle Césaire peut être perçu comme « anté-créole »<sup>160</sup>, utilisant dans ce sens des valeurs propres à la créolité. En effet, les figures utilisées dans le poème se rattachent à certains

---

<sup>156</sup> Daniel Maximin, *L'Isolé soleil*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p. 147.

<sup>157</sup> Le phénomène de rupture qui s'est produit entre la culture française scripturale et l'oralité créole date des premiers moments de la société esclavagiste. Pour les Africains transférés vers l'Amérique, *se souvenir* et *parler* devenaient un acte de résistance et de sauvegarde de leur mémoire. Ralph Ludwig définit la mémoire culturelle orale des Antilles comme étant « l'univers du conte, de l'oralité, de l'histoire vécue, transmise aux enfants par la seule parole, et qui a touché le peuple antillais, c'est-à-dire l'histoire des cyclones, des éruptions volcaniques, de la révolution des esclaves, etc. » (in *Écrire la « parole de nuit », La nouvelle littérature antillaise*, op. cit., pp. 16-7). L'oralité se distingue de la parole ordinaire par sa dimension esthétique. L'on retrouve justement dans le *Cahier* ce « rythme de la narration et un langage neuf, synthétique, qui s'inspire de tous les registres du français et du créole, sans se soucier aux exigences du « bon usage » traditionnel » (p. 19).

<sup>158</sup> Dominique Chancé, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 127.

<sup>159</sup> Daniel Maximin, op. cit., p. 229.

<sup>160</sup> Expression tirée de l'ouvrage collectif *Écrire « la parole de la nuit »*, que Ralph Ludwig reprend de Jean Bernabé (op. cit., p. 24).



« codes » créoles<sup>161</sup>, désignant le mot à la fois comme objet et comme mot, mêlant sans cesse l'objectivité du langage et son autonymie, à travers notamment les figures du soleil opprimant, de l'ombre et de la lumière, des raideurs et des profondeurs, etc. La fusion de deux langages est évidente dans le *Cahier*, où le poète subvertit constamment la langue française classique. Lorsque le narrateur « déclare [ses] crimes » (CR, 29), il utilise le vocabulaire de l'Autre : toute l'ironie vient du fait qu'il n'a commis aucun crime. Dans l'expression de la première page, « sacré soleil vénérien » (CR, 7), le terme « sacré » renvoie au sens propre (on ne touche pas au sacré) tandis que le « soleil » stigmatise l'oppression dans un sens plus populaire. L'hybridité exprime ici la dualité : Césaire utilise les clichés ou les discours du colonialiste afin de les détruire. Aussi, le texte comporte la double lecture sensé / insensé qu'il appartient au lecteur de reconnaître. Césaire fut l'un des premiers à « décoloniser » le langage et la création dans la littérature des Caraïbes, en réinventant selon Depestre

l'enfance de la créolité : les sept commandements d'une connaissance qui joue le grand jeu du monde, sans herbes, sans antilopes ni zèbres, contre les gueuletons pantagruéliques du vieux lion colonial, c'est-à-dire très *césairien* parlant : « ... la démarche qui par le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe au cœur vivant de moi-même et du monde ». <sup>162</sup>

On a pu le constater dans le deuxième chapitre de notre thèse, le *Cahier* reproduit certains phénomènes narratifs du conte créole. Césaire se sert également de la culture française et de la fluidité verbale proche de l'oral : le rythme du *Cahier* est celui du conte, de « l'oralisation de l'écrit », avec ses accumulations, ses distorsions du discours, les mots choisis en fonction de leur sonorité, l'emprise du rythme et la répétition des motifs. Celia Britton nomme cette stratégie délibérée de subversion du français une « contre-poétique » (*counter-poetics*): « [...] the detour whereby the French language is turned against itself,

---

<sup>161</sup> « J'appelle donc langue créole une langue dont les éléments de constitution sont hétérogènes les uns aux autres [...]. On s'aperçoit (ou on devine) que presque toute langue à ses origines est une langue créole. » (Édouard Glissant, *Introduction...*, *op. cit.*, p. 18).

<sup>162</sup> René Depestre, « Les aventures de la créolité », in : *Écrire « la parole de la nuit »*, *op. cit.*, p. 168. Mais Césaire est plus proche de la créolisation de Glissant (processus d'intégration de différences constantes qui s'intègrent et se transforment ; l'identité n'est pas essence mais relation, conflit interminable) que de la créolité de Bernabé, Chamoiseau et Confiant (pour eux, la définition du moi n'évoluera plus). La créolité, que Césaire perçoit comme un département de la négritude, est semblable à la définition que donnait Gilbert Gratiant du « métissage culturel », thèse qu'attaquait le poète dès le début de son aventure littéraire : pour Césaire, il faut avant tout privilégier la part de l'héritage africain.

becoming difficult to understand in the process [...] »<sup>162</sup>. En définitive, Césaire, par cette « transcendance »<sup>163</sup> (passage de l'écrit à l'oral), assure et assume la continuité entre le conteur créole et l'écrivain. Il écrit du créole en français : l'imaginaire du *Cahier* se rattache ainsi aux Caraïbes sous un « créole français ». Pour Glissant, l'imaginaire de l'homme antillais a besoin « de la langue créole *et* de la langue française »<sup>164</sup>.

Le phénomène d'hybridisation chez Harvey est moins perceptible. À l'époque, la société canadienne française rejette toute forme d'hybridité : elle peut même être considérée comme l'endroit le moins hybride de l'Amérique. Le texte *Les demi-civilisés* contient deux langages bien distincts : celui du journaliste, observateur social, et celui du romancier qui plonge parfois dans le rêve, parfois dans le fantastique ou le délire. Entre-deux, *Les demi-civilisés* se positionnent également entre l'autobiographie et le fictif : Harvey prête sa voix à un moi très proche de lui, vivant comme lui de l'écriture. Naaman décrit cette polyvalence en ces termes : « Jean-Charles Harvey a, tour à tour, été praticien et théoricien, observateur et visionnaire, penseur et artiste, utopiste et réaliste, subjectif et objectif. Il a toujours concilié la vibration et le dessin, le métier de l'inspiration, l'éternel et le quotidien, l'humanitaire et l'esthétique »<sup>165</sup>.

*Les demi-civilisés* mettent en scène la multiplicité d'un univers désordonné où s'expérimentent des voix distinctes, parmi lesquelles l'auteur recherche une cohérence. Même si ce sont les Français provenant de France qui s'installent au XVII<sup>e</sup> siècle dans cette partie du Canada, ce qui relève en soi très peu de « l'hybride », le héros Max Hubert se définit clairement dès la première page du roman comme un être hybride : « Mon sang est un mélange de normand, de highlander, de marseillais et de sauvage. En ce composé hybride se heurtent le tempérament explosif du Midi, la passion lente et forte du Nord, la profonde sentimentalité de l'Écosse et l'instinct aventurier du coureur des bois » (*DC*, 85). Américain de langue française, Français d'Amérique, le Québécois est en effet un être hybride original, qui n'est ni tout à fait Français, ni tout à fait Américain.

---

<sup>162</sup> Celia M. Britton, *Édouard Glissant and Postcolonial Theory, Strategies of language and Resistance*, « Detour and Ruse », The University Press of Virginia, A. James Arnold Editor, 1999, p. 143.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>165</sup> Préface de A. Naaman, in : G. Rousseau, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, Québec, Centre éducatif et culturel, INC., 1969, p. 8.

Dans cette perspective, Lise Gauvin évoque les « glissements de langues »<sup>167</sup> qui caractérisent la stratégie d'un écrivain aux prises avec diglossie et bilinguisme. Il arrive à plusieurs reprises à Harvey d'utiliser dans son roman un lexique anglais qu'il insère tout naturellement dans la narration, tels que « aux hustings » (DC, 112)<sup>168</sup>, « sir » (DC, 118), « les bootleggers de l'intelligence » (DC, 131)<sup>169</sup>, « c'est la « flapper » qui lui convient » (DC, 164)<sup>170</sup>, la « wild party » (DC, 181) à laquelle se rend Max Hubert dans la ville de Québec, les « deux girls » (DC, 175) qui l'accompagnent parfois pour aller danser. L'utilisation de l'anglais dénote la présence du colonisateur et rappelle la place du Québec en Amérique. Il ne s'agit pas de la part de Harvey de « mauvaises traductions ». La présence du bilinguisme confirme plutôt l'accouplement étrange d'éléments disparates dans *Les demi-civilisés*. L'auteur prend conscience de cette multiplicité qui l'entoure et choisit de créer un texte où la confrontation des éléments disparates produit du nouveau, de l'imprévisible. L'hybridité des *Demi-civilisés* est surtout stylistique et sociolinguistique : de nombreux interlocuteurs provenant de sociétés très différentes participent ainsi à la trame narrative.

L'hybridité s'avère donc très différente dans le cas du Québec et des Caraïbes. Cette hybridisation révèle somme toute l'identité éclatée de ces communautés à la recherche d'une nouvelle appartenance. La langue hybride est à la fois ambiguë et polysémique, riche de ses équivocités. De la sorte, Césaire et Harvey inventent leur refus et la construction hybride de leur rhétorique les situe dans un nouvel imaginaire social.

### 3.2.1.3. La littérature... et le journalisme

En 1967, Paul Chamberland affirme : « Je sais qu'aujourd'hui ce n'est point la parole qui confère le sens mais l'acte »<sup>171</sup>. Dans ce sens, il nous semble important de rappeler la carrière journalistique de Césaire et Harvey, prolongement d'un refus déjà

<sup>167</sup> « Glissements de langues et poétiques romanesques », *Littérature*, n°101, février 1996, p. 5-25.

<sup>168</sup> Mot anglais désignant les tréteaux dressés sur la place publique à l'usage des orateurs qui haranguaient la foule.

<sup>169</sup> Les contrebandiers.

<sup>170</sup> Cette expression est très courante dans le discours social des années trente. Une *flapper* se reconnaissait à sa beauté, à son effronterie et à son allure audacieuse.

<sup>171</sup> *l'Inavouable*, Montréal, Parti Pris, 1967, p. 64.

véhiculé dans leurs œuvres littéraires et confirmation de la polyvalence intellectuelle de ces auteurs. Le journal et la revue littéraire forment le lieu de l'expression collective des Caribéens et des Québécois. Lorsque Césaire lance *Tropiques* en 1941 et Harvey *Le Jour* en 1937, le monstre fasciste veille. A cette époque, les deux écrivains se révoltent contre le nazisme et contre la bourgeoisie martiniquaise pour l'un, québécoise pour l'autre. La guerre devient aussi un moment privilégié pour réhabiliter dans le monde la race et la civilisation nègres. Césaire s'adresse ainsi à ses compatriotes :

O vous qui vous bouchez les oreilles. C'est à vous, c'est pour vous que je parle, pour vous qui écartèlerez demain jusqu'aux larmes la paix paissante de vos sourires, pour vous qui un matin entasserez dans votre besace mes mots et prendrez à l'heure où sommeillent les enfants de la peur l'oblique chemin des fuites et des monstres...<sup>172</sup>

Paroles dont on trouve un parfait écho dans *Le Jour*. Dans ce sens, Harvey déclarait : « Agir ! N'est-ce pas l'ambition de tout individu conscient de sa valeur et soucieux de se rendre utile ? »<sup>173</sup>. Les auteurs du refus se consacrent à des journaux ou à des revues afin de prendre part au combat autrement que par l'intermédiaire de personnages fictifs.

La revue *Tropiques*, située dans le prolongement de *L'Étudiant Noir* (1934-35), est créée par Césaire et quelques-uns de ses amis en 1941. Elle se présente comme une revue de combat : les premiers numéros sont un appel à la résistance. Césaire déclare dans le premier numéro, en avril 1941 : « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre ». Le poète cherche surtout à combler le vide culturel qui l'entoure et à définir une identité collective caribéenne. La revue défend la culture caribéenne en s'opposant à l'universel, conception contre laquelle s'insurgera aussi Glissant dans sa création d'une poétique antillaise de la relation. C'est en 1945 que paraît le dernier numéro de *Tropiques*. C'est surtout en tant que politicien que la parole césairienne est entendue. En 1945, Césaire devient maire de Fort-de-France et député de la Martinique à la première Assemblée nationale constituante.

Les débuts de la carrière journalistique de Harvey enrichissent son imagination et développent son esprit d'observation. Il écrit dans *La Presse*, *La Patrie* et devient rédacteur

<sup>172</sup> « En guise de manifeste », *Tropiques*, n°5, avril 1942.

<sup>173</sup> *Les Paradis de sable*, Ottawa, institut littéraire du Québec, 1953, p. 206.

en chef du *Soleil* avant d'être licencié après la publication des *Demi-civilisés*. Il déclare ainsi en 1942 :

Je suis journaliste, c'est-à-dire, l'un de ces semeurs d'idées et d'opinions qu'on ne prend guère au sérieux. Mon capital, c'est ma plume. Ma plume est mon outil. Pour rien au monde je ne la voudrais asservie à la domination totale de l'État socialiste ou de la dictature fasciste. Soumise à la vérité surtout, soumise à ma conscience, à ma pensée, à ma volonté, à mes rêves, qu'elle reste insoumise aux dogmes oppresseurs, aux pressions extérieures, aux dictées arbitraires ! Maternellement et moralement, elle est tout mon capital [...].<sup>174</sup>

On peut facilement retracer la filiation entre ses articles parus avant 1934 et *Les demi-civilisés*, plus particulièrement dans le journal *Le Cri de Québec*, organe de l'Association de la jeunesse libérale, fondé par Paul Taschereau et dans laquelle Harvey fut directeur en 1925<sup>175</sup>. A l'époque, le rêve de Harvey se confond avec celui de Max Hubert<sup>176</sup> : ils souhaitent tous les deux fonder un journal de combat pour servir le peuple. En effet, Harvey est le fondateur de l'hebdomadaire *Le Jour*, journal libre de Montréal qu'il animera pendant près de dix ans (1937-1946). Indépendant, politique, littéraire et artistique, l'éditorial sera toujours accompagné d'une devise du pamphlétaire français Henri Rochefort : « Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai à dire qu'elles ne vont pas bien ». Harvey cherche à proclamer la vérité et à défendre le droit des gens avec combativité et dignité. Ce qui lui plaît, c'est qu'un journal ne peut que « diriger » une opinion, non la « dominer »<sup>177</sup>. Il insiste avant tout sur la liberté de la presse, de l'éducation, de la religion et de la démocratie. Il est convaincu que la liberté d'expression,

---

<sup>174</sup> *Les Grenouilles demandent un roi*, Montréal, Les éditions du Jour, 1942, p. 12.

<sup>175</sup> On pense notamment aux articles « La mentalité coloniale », 12 juin 1925 ; « Coup de pinceau », 14 août 1925 et « Comment résister à l'impérialisme », 25 septembre 1925.

<sup>176</sup> Dans son roman *André le possesseur* (roman inédit de plus de 300 pages disponible au fond J.-C. Harvey, U-S, p. 126), Harvey place aussi le protagoniste André journaliste à *l'Univers*, que dirige l'ex-Missionnaire Caron. Ce héros sera perçu dans la trame narrative comme le talent dominant de sa génération dans la presse canadienne.

<sup>177</sup> *Le Jour*, 16 septembre 1937, p. 1.

dans le journalisme comme dans la littérature, est la condition première à l'éclosion d'une véritable littérature québécoise<sup>177</sup>.

Là encore, Harvey semble idéaliste dans la mesure où il tente d'intégrer tous les grands principes et les grandes vertus de l'humanité : « Nous ne voulons avoir d'autre passion que celle du bien, d'autre violence que celle du droit outragé, d'autre but ultime que le progrès et le bonheur des nôtres dans la concorde, la tolérance et la liberté »<sup>178</sup>. Harvey cherche aussi, à travers le journalisme, à atteindre un idéal personnel d'indépendance. Il semble que le peu d'abonnés, qui ne suffisait pas à payer les frais d'exploitation et de diffusion du journal, l'oblige à fermer ses portes en 1946. Pourtant, *Le Jour* a combattu pour la liberté d'expression avec une audace inconnue jusque-là dans la presse d'expression française du Canada. À cet égard, Harvey se hisse au rang des plus grands journalistes que le Québec ait connus.

### 3.2.2. Le pouvoir de la littérature en pays dominés

Foucault souligne l'idée selon laquelle le discours ne traduit pas seulement les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pourquoi, ce par quoi on lutte, « le pouvoir dont on cherche à s'emparer »<sup>179</sup>. Les œuvres s'opposent ainsi à une première forme de pouvoir : celle de la censure, de l'exclusion, de l'interdit. En second lieu, l'écrivain du refus, par le biais de la littérature, renverse ce pouvoir et le remet en cause : se pose ici le problème des possibilités de la littérature du refus en situation de domination culturelle et sociale. Dominique Chancé décrit toute la complexité de *dire* en pays dominés :

Il est évident qu'écrire est dangereux, que cela expose celui qui s'y hasarde soit à trahir, en rejoignant le discours de la maîtrise, du pouvoir, soit à tromper, en projetant une énième vision « réaliste » et pourtant leurrante de la société antillaise, soit encore à délirer [...] <sup>180</sup>.

---

<sup>177</sup> « Le pire obstacle à l'art canadien », *le Jour*, 16 septembre 1945, p. 2 : « En étudiant les quelques siècles éclatants de l'humanité, on s'aperçoit que les artistes laissés libres de penser, de sentir et d'agir, ont fait des prodiges. Quelle vie / Quelle sensualité ! Quel élan vers les sommets ! Quelles révolutions ! ».

<sup>178</sup> *Ibid.*

<sup>179</sup> *L'ordre du discours*, op. cit., p. 12.

<sup>180</sup> *L'auteur en souffrance*, op. cit., pp. 52-3.

Qu'exprime la littérature du refus qui ne se dit pas mieux ailleurs ? Comment les œuvres engagées vont-elles intégrer le discours ambiant ?

### 3.2.2.1. Réception et ostracisme : la censure des œuvres postcoloniales

La nouveauté d'une œuvre est perceptible dans le déplacement de l'horizon qu'elle arrive à créer lors de sa publication. Mais y a-t-il seulement une place pour le « je » dans les sociétés caribéenne et québécoise des années trente, où règne pourtant l'urgence de dire ? La réception de l'œuvre de Césaire et Harvey est importante en ce qu'elle donne un aperçu de la pratique socio-culturelle qui modèle la création littéraire dans ces sociétés. Les conditions socio-culturelles influent en effet sur la création, sur la production et la consommation de l'objet littéraire. Il faut que la société accepte d'entendre et de reconnaître le propos de l'écrivain par une écoute qui libérerait chacun de son malaise ; rien n'est plus improbable que cette écoute en situation de domination.

Le refus de recevoir le message est appelé « censure » ; c'est ce que connaissent les œuvres du corpus après leur publication et c'est ce qui nous pousse à affirmer que la lutte continue après l'écriture des œuvres du refus, dans le discours politique ou journalistique. Après l'Indigénisme, après Damas et Léro, qui avaient introduit un nouvel accent poétique, l'œuvre de Césaire dévoile la réalité vécue des Caraïbes. Par là-même, le *Cahier* est interdit dans les Caraïbes lors de sa parution<sup>182</sup>. Le poème est d'abord refusé par un éditeur parisien et finit par être publié en fragments dans le numéro 20 de la revue *Volontés*, en août 1939. Jusqu'à sa parution en volume, en 1947, le poème passe inaperçu : cela est dû en grande partie à la guerre, période pendant laquelle la diffusion se fait difficilement. C'est seulement en 1956 qu'il paraît dans sa totalité aux Éditions Présence Africaine, en 1956 avec une préface de Petar Guberina. Avant cela, seul Aristide Maugée lui consacre un article élogieux dans le numéro 5 de la revue *Tropiques*.

Le *Cahier* ne connaît pas le même retentissement en France qu'aux États-Unis et en Amérique du Sud. A cette époque, seuls les écrivains français Breton et Sartre désignent Césaire comme le poète le plus important de la nouvelle littérature d'Afrique et des

---

<sup>182</sup> Il en est de même pour *Batouala* de René Maran et de *Peau noire, masques blancs* de Fanon, des œuvres qui représentent pourtant un moment clé de la prise de conscience culturelle et politique de la communauté noire.

Caraïbes. Le *Cahier* scandalise les esprits conservateurs mais émerveille les colonisés et les progressistes européens, par son contenu et par son originalité d'expression. Il touche beaucoup par exemple les étudiants noirs en France dans les années cinquante. De l'aveu même de Césaire, les Martiniquais restent quant à eux peu sensibles à sa littérature ; en revanche, ils lui apportent toute leur confiance en matière politique. Encore faut-il soulever un manque de lectorat certain en Martinique : tout d'abord, ce n'est qu'à partir de 1947 qu'un Martiniquais peut acheter un exemplaire du poème à Fort-de-France ; aussi, ne peuvent le lire que les étudiants et les membres de « l'élite », c'est-à-dire les gens qui ont fréquenté l'école et qui ont appris le français. Comme le souligne très justement Maryse Condé :

Les écrivains de tous les temps ont toujours rêvé de s'adresser au peuple. Cette idée est encore plus mythique dans les pays colonisés comme les Antilles que dans les pays comme la France ou l'Angleterre. Un écrivain, à mon avis, n'a jamais encore parlé au peuple antillais puisque notre peuple ne lit pas.<sup>183</sup>

Parmi les écrivains martiniquais reconnus depuis, tels que Frantz Fanon, Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau ou Raphaël Confiant, certains se disent explicitement « à jamais fils de Césaire ». A partir des années cinquante en effet, le public devient de plus en plus large, comparativement aux années trente où, il faut le rappeler, les appareils de diffusion sont encore peu étendus, voire même inactifs dans le contexte de la guerre. En Afrique, la réception du *Cahier* est beaucoup plus considérable et de longue durée : les Africains se sont très vite identifiés à ce texte. Césaire a balisé le terrain pour une écriture décomplexée : son poème a un grand écho en Afrique et reste une référence pour beaucoup d'intellectuels noirs du monde entier.

Dans les années cinquante, le poète québécois Gaston Miron lit justement le *Cahier d'un retour au pays natal* et l'enseigne à ses élèves : il identifie alors l'éveil des Québécois à celui des colonisés. Dans les années soixante, beaucoup d'écrivains, à la recherche d'une esthétique des temps nouveaux, s'identifient aussi à cet ouvrage. Alors que le projet de Césaire est de rendre à l'homme noir son appartenance à lui-même et aux siens, la

---

<sup>183</sup> Françoise Pfaff, *Entretiens avec Maryse Condé, suivis d'une bibliographie complète*, Paris, Karthala, 1993, p. 61.



recherche d'une littérature nationale québécoise obéit à cet impératif<sup>184</sup>. S'appuyant sur le mouvement de la décolonisation, les projets littéraires et sociaux sont en contact direct avec les expériences tiers-mondistes de libération. C'est à cette époque que le Québec s'empare de la figure de l'aliénation qu'il convient de récupérer comme moyen d'affirmation.

L'orientation catholique et politique au Québec constitue le discours de la censure dans les années trente : certains idéaux sont interdits. La prise de position des *Demi-civilisés* sur les problèmes de la vie sociale crée une réaction brutale des autorités religieuses et politiques du Québec, de la classe dirigeante et des milieux littéraires. Achievé d'imprimer le 6 avril 1934, le roman *Les demi-civilisés* est condamné par le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, le 25 avril 1934<sup>185</sup>. On reproche au roman d'attaquer la religion et les bonnes mœurs (Harvey s'en défendra en déclarant qu'il ne visait qu'une forme de cléricalisme), mais il s'agit surtout de proscrire l'indépendance morale de l'auteur. Somme toute, ces critiques et ces commentaires restent vagues<sup>186</sup>. Harvey doit néanmoins démissionner du journal *le Soleil*, dont il est rédacteur en chef depuis sept ans. Le 27 avril, sous la pression, l'auteur adresse à *l'Action catholique* le message suivant : « Après la déclaration de son Éminence le cardinal Villeneuve, publiée hier, je consens à retirer du marché mon dernier roman *les Demi-civilisés*, et je prie les libraires et les éditeurs de vouloir bien en tenir compte »<sup>187</sup>. C'est une humiliation publique, la même que subit le héros Max Hubert après l'échec de sa revue *Vingtième siècle*. Dans l'histoire de la littérature québécoise, cette condamnation montre le refus total d'une classe dirigeante d'entendre l'appel lancé par un auteur. En tant que journaliste aussi, Harvey sera toujours la cible première du pouvoir clérical. Dans cet ordre d'idées, il écrit ironiquement en 1936 : «

<sup>184</sup> Voir à ce sujet Max Dorsinville, *Le pays natal*, « Césaire au Québec : réception critique ou réception », *op. cit.*, pp. 41-63.

<sup>185</sup> Jean-Marie Rodrigue Cardinal Villeneuve, « Condamnation du roman *Les demi-civilisés* », *la Semaine religieuse*, p. 531 : « Le roman *les Demi-civilisés*, de Jean-Charles Harvey, tombe sous le canon 1399, 3°, du Code Canonique. Conséquemment, ce livre est prohibé par le droit commun de l'Église. Nous le déclarons tel et le condamnons aussi de Notre propre autorité archiépiscopale. Il est donc défendu, sous peine de faute grave, de le publier, de le lire, de le garder, de le vendre, de le traduire ou de le communiquer aux autres (Can. 1398,1). ».

<sup>186</sup> L'Église au Québec condamne d'autres romans avant les années trente. Mgr Paul Bruchési, alors archevêque de Montréal, prohiba trois romans : *Marie Calumet* de Rodolphe Girard (en 1934), *La Scouine* d'Albert Laberge (en 1909) et *Le Débutant* d'Arsène Bessette (en 1914) ont connu des interdictions similaires. En 1934, Harvey fut par contre le dernier à souffrir d'une telle répression.

<sup>187</sup> Le texte est aussi reproduit dans les autres journaux : « A propos d'un roman canadien », *le Soleil*, 27 avril 1934, p. 3 ; « M. Harvey consent à retirer son roman », *le Devoir*, 27 avril 1934, p. 2 ; *la Semaine religieuse*, 3 mai 1934, p. 548.

tout journal d'idées non condamné est, chez nous, nécessairement stérile et méprisé de l'élite »<sup>188</sup>.

Du *Jour*, il s'abstiendra de faire un journal anticlérical, craignant l'interdiction ecclésiastique. Le silence est de rigueur et la plupart des journaux n'osent pas contredire ouvertement la sentence épiscopale, évitant de se compromettre : la peur<sup>189</sup> est dans toutes les consciences, même si l'élite de la jeunesse découvre en lui un écrivain au talent de pamphlétaire et de polémiste et les intellectuels de l'époque un homme de courage et d'audace<sup>190</sup>. Cette réaction confirme ce que Harvey laisse entendre dans le roman : l'oppression et la misère ont apporté chez le colonisé la résignation et le repli sur soi. Harvey déclarera quelques années plus tard : « [...] nous n'avons eu recours qu'à une seule défense : le baïllon, défense négative, dangereuse, qui donne à l'ennemi l'auréole du martyr, et au défenseur de la vérité, le visage du précurseur »<sup>191</sup>. Plus tard, il écrira longuement au sujet de la censure :

Mon expérience personnelle, jointe à celle d'une foule d'autres, me permettait alors d'affirmer avec certitude que, chez les descendants des Français en Amérique, aucun homme en vue ne peut, sur aucune question importante, différer publiquement d'opinion avec la caste cléricale sans être privé à jamais de toute situation intéressante et comme exilé dans son propre milieu. Plus il aura de talent, même de génie, plus il sera en but à la vendetta. C'est pour cette raison que pas un seul écrivain canadien de langue française vivant dans le Québec, n'a jamais pu dire la vérité sur les problèmes essentiels. Les plus talentueux d'entre nous se sont ainsi condamnés à la médiocrité.<sup>192</sup>

Les critiques favorables aux *Demi-civilisés* sont rarement publiées<sup>193</sup>. George Pelletier au *Devoir* écrit par exemple que « personne ne s'est fait chasser du journal pour avoir écrit et

<sup>188</sup> Lettre de J.-C. H. à Raoul Dandurand, 4 septembre 1936, Fonds J.-C. H., U. de S.

<sup>189</sup> En 1945, Harvey donne une conférence intitulée « La Peur », dans laquelle il indique la cause profonde du problème canadien français. Selon lui, le Québec est dominé par la peur cléricale. A cause d'elle, les libertés sont étouffées.

<sup>190</sup> Jean-Charles Harvey, *Jeunesse*, Montréal, Éditions de Vivre, septembre 1935, p. 8.

<sup>191</sup> *Les Grenouilles demandent un roi*, op. cit., p. 19.

<sup>192</sup> Jean-Charles Harvey, *Notes autobiographiques*, p. 27 (Autobiographie de quelque 400 pages divisée en trois parties et une trentaine de chapitres. Travail non achevé écrit après 1945).

<sup>193</sup> En 1934, Jean-Charles Falardeau, alors étudiant à l'Université Laval, rédige pour l'*Ordre* d'Asselin une analyse favorable du roman, qui n'a par ailleurs jamais été publiée (J. C. Falardeau, *Le cas de Max Hubert*, Fonds J.-C. H., U. de S.). Dans la même veine, Albert Jutras avoue à Harvey : « Sachez cependant que vous avez plus d'admiration et de partisans que vous ne le croyiez probablement, à certaines heures difficiles. De très hauts personnages universitaires bien qu'attaqués, pensent comme vous » (Lettre d'Albert Jutras à

publié des âneries prétentieuses et pour s'être imaginé de livrer au public des embryons de pamphlets injurieux pour toute une ville, et pour des milliers de braves gens - , ainsi les *Demi-civilisés* »<sup>194</sup>. Dans le contexte de domination de l'idéologie clérico-nationaliste, Harvey est perçu comme un contestataire marginal qui n'arrive pas à se faire entendre. Après la publication des *Demi-civilisés*, il tente auprès de Lionel Groulx de se faire élire à la Société Royale du Canada (société de gens de lettres), mais les cinq lettres qu'il lui adresse restent sans réponse. Il ne se décourage pas pour autant et ose parler contre cette société agonisante, déclarant dans *Les demi-civilisés* qu' « une idée juste prévaudra toujours, à la longue, contre mille idées fausses » (DC, 197). Dès 1931, il condamnait également l'indifférence de la France, totalement désintéressée par la production littéraire de ses « périphéries » :

[...] les vieux pays dont nous sommes demeurés les vassaux, au moins jusqu'en ces derniers temps, ne portent qu'une attention dédaigneuse aux essais littéraires ou artistiques des pays qu'ils considèrent comme leur dépendance. Les écrivains anglo-canadiens voient leurs écrits ou leurs œuvres d'art ignorés ou méconnus en Grande-Bretagne, tandis que la France dont la population française de ce pays est restée la fille intellectuelle, ne s'intéresse pour ainsi dire nullement aux livres canadiens-français.

Cette indifférence des mères-patries des deux grandes races canadiennes provient de deux causes principales : d'abord du sentiment de supériorité qu'ont instinctivement sur les peuples soumis les grandes nations absolument maîtresses de leurs destinées, et de la conviction où elles sont toujours que les enfants ne sauraient intéresser les parents qui les ont élevés ; ensuite, de l'infériorité inévitable des œuvres inspirées par l'esprit d'imitation servile et ne portant nullement les caractéristiques d'une personnalité nationale en pleine possession d'elle-même<sup>195</sup>.

En effet, la littérature dans les Amériques est perçue par les métropoles occidentales de l'époque comme importée de l'étranger et se trouve critiquée pour son caractère imitatif et artificiel.

---

Harvey, 11 juillet 1934, Fonds J.-C. H., U.S. I/3). Le seul article vraiment en faveur des *Demi-civilisés* fut celui d'Henri Girard dans *le Canada*, « La vie littéraire : un livre de combat », 27 avril 1934, p. 2, qui voit dans ce roman « un livre extraordinaire. Un homme de chez nous avec mesure et pondération a osé écrire pour tous les yeux et pour tous les cerveaux des vérités indéniables qui se chuchotaient à voix basse ».

<sup>194</sup> *Le Devoir*, 17 février 1939, n. p.

<sup>195</sup> Jean-Charles Harvey, « Colonialisme et nationalisme littéraire », *le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 8.

En 1939, Harvey rencontre le président de la maison d'édition Macmillan pour mettre au point l'entente concernant la parution des *Demi-civilisés* en anglais.<sup>196</sup> A Toronto et à New York, le roman est reçu chez un public insensible aux directives du Cardinal qui avait interdit la traduction de l'ouvrage<sup>197</sup>. C'est seulement en 1962, lors de la réédition du roman aux Éditions de l'Homme, que l'écrivain et son œuvre sont réhabilités au Québec : Harvey est alors considéré comme précurseur (« grand-père de la révolution tranquille »<sup>198</sup>) et son œuvre comme un « classique »<sup>199</sup> de l'avant-guerre. Les acteurs de la « Révolution tranquille », qui se définissent en opposition avec ce qui les a précédés, valorisent alors le roman de Harvey, dont l'œuvre est restée longtemps sans reconnaissance. Réputé pour être un libre-penseur, un affranchi, un anticlérical et un gauchiste, il devient aux yeux de la jeunesse le modèle du rebelle contre le conservatisme. Des années trente aux années soixante, Harvey passe du statut de victime à celui de héros / précurseur de la Révolution tranquille<sup>200</sup>. Ouvrant pour le changement, il est surtout loué pour son action révolutionnaire. Pour d'autres, le roman « se plaçait dans l'héritage de l'œuvre d'Arthur Buies, dans le sillage de l'affaire Guibord, et préparait Borduas et le Frère Untel »<sup>201</sup>. Son œuvre témoigne surtout de ce qu'il n'existe pas encore au Québec la liberté de penser et d'écrire dans les années trente, ainsi que de l'état des forces de résistance au changement.

---

<sup>196</sup> En anglais, le roman traduit par Lukin Barette porte le titre *Sackcloth for Banner*, soit « Toile de jute en guise de bannière ».

<sup>197</sup> *Le Canadian Bookman* écrit ainsi en mars 1939 que le roman *Les Demi-civilisés* est « un signe des temps, une vision, une prophétie ».

<sup>198</sup> Pierre Chaloult in *La Patrie*, 18 au 24 février 1965, n. p.

<sup>199</sup> Voir à ce sujet Daniel Chartier, *L'émergence des classiques*, Bibliothèque nationale du Québec, Fides, Nouvelles études québécoises, 2000.

<sup>200</sup> Le style de Harvey aurait été loué en 1934, non ses idées jugées trop audacieuses. La configuration s'inverse dans le discours critique des années soixante : Louise Milot note ainsi que, pour les lecteurs des années trente, le style de Harvey était considéré comme étant « bien français » (Hamel), possédant une « prose classique française » (Southron), alors que l'on parle dans les années soixante d'un roman « parmi les plus indigestes de la littérature canadienne » (Tougas) (« Le sens critique de la critique, Le cas des *Demi-civilisés* de J.-C. Harvey », in : *Critique et littérature québécoise*, sous la direction de Annette Hayward, et Agnès Whitfield, Montréal, Triptyque, 1992, p. 33).

<sup>201</sup> Guy Robert, *Aspects de la littérature québécoise*, Montréal, Beauchemin, 1970, p. 109.

### 3.2.2.2. Pouvoir et subversion de l'écriture du refus

Pour Barthes, « le pouvoir est présent dans les mécanismes les plus fins de l'échange social »<sup>202</sup>. Parler ou discourir, selon Barthes, ce n'est pas communiquer, c'est assujettir<sup>203</sup>. Le pouvoir peut se trouver également dans les poussées libératrices qui essaient de le contester : « j'appelle discours de pouvoir tout discours qui engendre la faute, et partant la culpabilité qui le reçoit »<sup>204</sup>. C'est ce que laissent présager les écrivains à travers notamment l'autorité de l'assertion et la grégarité de la répétition. L'acte d'écrire suppose aussi un manque, une ombre à réduire. La littérature de résistance n'est pas seulement le désir de libération, elle est aussi l'envie de *communiquer* son mal-être<sup>205</sup> face au pouvoir (de l'écrit) colonial. De la même façon, l'hybridisation relance l'imaginaire et ouvre sur un nouvel espace d'incertitude, donc de liberté. Aussi, l'approche postcoloniale permet d'étudier le pouvoir qui réside dans le discours et la textualité. Elle rend compte de l'implication des intellectuels dans les structures du pouvoir. Dans ce sens, quel impact réel ont les discours de Césaire et Harvey sur la société de leur temps ?

Les écrivains du refus tentent de libérer leur pays par la parole. Le langage du refus est nécessairement isolé dans une société capitaliste et colonisée, où le sujet contestataire se trouve exclu et marginalisé. Écrire permet justement d'exister, de survivre, notamment par l'utilisation de la « pratique du détour » telle que la conçoit Glissant et d'une certaine opacité langagière. Pour André Brochu, la parole « a une fonction démystificatrice, elle nous servira à créer une vérité qui atteigne et transforme à la fois la réalité de notre société »<sup>206</sup>. Malgré la réception limitée des ouvrages dans les années trente, ces derniers contiennent une dose de refus et de remise en question tellement importante que l'on ressent, à leur lecture, le poids, le pouvoir des mots. Dans *Et les chiens se taisaient*, la mère du Rebelle s'écrie : « J'ai peur de la balle de tes mots, j'ai peur de tes mots de paix et d'embuscade [...]. Ce ne sont pas des mots humains »<sup>207</sup>. Plus loin, Le Rebelle déclare : « je n'ai pour moi que ma parole [...] / ma parole puissance de feu / ma parole brisant la

---

<sup>202</sup> Roland Barthes, *Leçon*, op. cit., p. 11.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>205</sup> Barbara Harlow, *Resistance literature*, British Library Cataloguing in Publication Data, 1987, p. 44.

<sup>206</sup> « Présentation », *Parti Pris*, Vol. I, n°1, 1963, p. 2.

<sup>207</sup> Césaire, *Les armes miraculeuses*, Paris, nrf, Gallimard, 1970, p. 107.

joue des tombes des cendres / des lanternes / ma parole qu'aucune chimie ne saurait apprivoiser ni / ceindre »<sup>208</sup>.

Le discours polémique étudié dans le deuxième chapitre est aussi le lieu d'une prise de parole, qui suppose à la fois une prise de pouvoir et de position, dans la mesure où le combat pour le droit de parler est accompagné d'une contestation de la parole adverse. Dans cette perspective, les mots sont des appels à la révolte et veulent précipiter l'auteur et le lecteur dans l'action. Césaire a toujours souligné l'importance de la littérature, de la poésie et du théâtre plus particulièrement, dans le processus de désaliénation du colonisé. La poésie notamment donne forme aux aspirations des peuples assujettis, elle devient véritablement « un abus de langage »<sup>209</sup>. Césaire échappe ainsi au discours de l'Autre qui est en chacun et assume le désir d'exister et de nommer.

Selon Harvey, la théorie de l'art pour l'art est sans fondement<sup>210</sup>. Lorsqu'il parle du rôle de l'écrivain dans la société, il contredit les partisans de l'école du terroir : l'œuvre est une provocation et le véritable romancier refuse d'être fondu et jeté « dans un moule unique »<sup>211</sup>. Pour lui, l'art littéraire devrait être « révolutionnaire ou n'être pas du tout »<sup>212</sup>. Jacques Tardif décrit l'importance du roman en ces termes :

*Les demi-civilisés* demeurent une œuvre capitale pour notre littérature canadienne puisqu'elle s'attaquait à des problèmes concrets et qu'elle rompait les amarres avec les vieilles traditions du terroir [...]. Elle apportait un message qui a été reçu de façons diverses mais qui peu à peu a exercé une influence considérable et salutaire sur notre mode d'expression.<sup>213</sup>

La Vérité n'a besoin que de deux armes : la parole et la plume, plus puissantes que les armées<sup>214</sup>. Dans cette perspective, la fiction a le pouvoir de susciter une illusion de présence ; l'émotion, palpable dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, a le pouvoir de transcender.

Écrire, pour Césaire et Harvey, c'est aussi écrire en français. Dominique Chancé explique que de nombreux écrivains francophones, d'horizons très différents, ont ainsi

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>209</sup> Claude Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949, p. 615.

<sup>210</sup> Lettre à Lionel Groulx, 25 novembre 1935, n. p.

<sup>211</sup> Harvey, « Une opinion qui date de loin », *Cri de Québec*, 10 décembre 1935, p. 4.

<sup>212</sup> Harvey, « Le pire obstacle à l'art canadien », *Le Jour*, mai 1939, p. 2.

<sup>213</sup> « *Les Demi-civilisés* ou le procès d'une génération », *le Quartier Latin*, s. d., p. 15

<sup>214</sup> Harvey, *Le Jour*, 30 octobre 1937, p. 1.

trouvé dans le français un instrument de liberté, bien qu'ils aient souffert de l'oppression coloniale :

Assia Djébar, Louis-Ferdinand Ramuz, Vassilis Alexakis, attestent tout autant qu'Aimé Césaire ou René Depestre cette aptitude de la langue à être habitée par les intentions les plus diverses, bien au-delà des nationalismes linguistiques. Pour les uns le français fut langue d'exil, pour d'autres il est aliénation. Au Québec, son emploi est transgressif ; en Afrique, il est le reliquat d'une colonisation. Les uns y ont gagné une voix quand d'autres y perdaient leur langue maternelle : une langue n'est pas par essence dominatrice, elle peut servir tous les desseins.<sup>215</sup>

L'exemple du parcours de la narratrice de *Vaste est la prison*<sup>216</sup> peut paraître pertinent dans ce contexte. En effet, celle-ci met en avant à la fin du roman la difficulté d'écrire sur la situation actuelle en Algérie : « avec le sang, comment écrire ? »<sup>217</sup>. La narratrice entend autour d'elle des codes propres à la langue arabe : par là-même, elle part en quête de la langue perdue et s'interroge sur son origine, qui la fait remonter au berbère, véritable « langue maternelle ». Mais cette langue, contrairement à la langue française, ne permet pas une prise de conscience libératrice. Assia Djébar poursuit la réflexion dans *Ces voix qui m'assiègent*, où elle reconnaît que même si la langue écrite française l'a éloignée de sa langue maternelle (l'écrit arabe), elle se situe dans « l'entre-deux-langues »<sup>218</sup>, une écriture de transfuge. Pour l'auteure, l'arabe (langue maternelle) et le français (langue « marâtre ») « s'entrelacent ou rivalisent, se font face ou s'accouplent »<sup>219</sup>. Ainsi, lorsqu' Assia Djébar écrit en français, elle parvient à garder tous les tenants de son identité personnelle (ces multiples voix qui l'assiègent, comme les personnages dans ses textes de fiction) : finalement, l'espace en français n'exclut pas les autres langues maternelles qu'un écrivain porte en lui, sans les écrire. C'est en tout cas de la sorte qu'Assia Djébar assume sa francophonie sans subir une situation de colonisation.

<sup>215</sup> *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 137, note de bas de page.

<sup>216</sup> Assia Djébar, *Vaste est la prison*, « Le silence de la prison », Paris, Albin Michel, 1995, p. 11.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 346.

<sup>218</sup> Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 30.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 34.

### 3.2.2.3. Un hymne à la liberté

« A la liberté il faut un monde »<sup>220</sup>, écrivait avec pertinence Alain Finkelkraut dans un ouvrage récent. La proclamation de la liberté requiert dans les années trente un engagement anticolonialiste. Les auteurs à l'étude ont su associer à l'écriture une revendication de liberté et reconnaissent dans l'écrit un instrument de leur liberté. D'après le tableau que le narrateur des *Demi-civilisés* dresse de Québec dans les années trente, il n'est pas possible de prononcer le mot « liberté » à cette époque dans la mesure où la domination est omniprésente. Ainsi, son héros Max Hubert est imprégné de « désirs d'indépendance et de liberté » (*DC*, 137). Harvey déclarera également, dans des notes inédites du *Paradis de sable* : « L'homme libre, dont la foi libérale refuse de périr, conserve cependant la certitude de sortir victorieux de l'épreuve ». Il perçoit surtout la liberté morale, refusée par les dirigeants de l'époque, comme la condition première à l'épanouissement social et culturel de toute société. Il revendique également la liberté de l'écrivain, polémiquant contre le nationalisme littéraire d'un Camille Roy ou d'un Lionel Groulx. Enfin, Harvey exige une liberté d'expression pour lui-même, et indirectement pour les autres écrivains ou journalistes. La presse doit représenter cette liberté de parole et d'enseignement : dans son journal *Le Jour*, au moins un éditorial par mois est consacré à la défense de la liberté. Il s'exclamera en 1938 :

[...] Aimez la liberté ! Il y aura toujours des esclaves. Il y aura toujours des maîtres [...]. Que du moins les institutions ne soient pas faites dans le but de perpétuer la race des serfs et des rampants et que sans cesse, au cœur des innombrables asservis [...] pénètre [...] le mince rayon blanc qui affirme et prouve la lumière et qui nourrit [...] la merveilleuse nostalgie de la vérité et de la liberté.<sup>221</sup>

Les termes « esclaves » et « serfs » sont figuratifs dans le contexte du Québec et appartiennent à une rhétorique de la dramatisation qui sert à persuader le lecteur qu'il faut à tout prix chercher cette « liberté ». Harvey réaffirme ainsi sa foi en la démocratie : il préconise une politique humaine, où le sentiment de la liberté doit demeurer le plus grand

<sup>220</sup> *L'Ingratitude. Conversation sur notre temps*, avec Antoine Robitaille, Montréal, Québec Amérique, 1999, p. 137.

<sup>221</sup> « Vivez ! Laissez vivre ! », *Le Jour*, 31 décembre 1938, p. 1.



des biens. Selon lui, la liberté religieuse doit également être respectée et s'élève contre ceux qui enflamment les passions religieuses.

Tous les héros que Harvey met en scène dans ses romans sont d'éternels rebelles qui ont opté pour la liberté. La plupart de ses romans sont un défi en vue de libérer l'homme dans sa pensée et dans son corps. Ainsi, Dostaler O'Leary associe dans les années cinquante *Les demi-civilisés* à une quête libertaire. Selon lui, Harvey est le premier dans le roman québécois à traiter du « problème de l'homme ou des hommes qui veulent manifester librement leur liberté dans une société statique et conventionnelle »<sup>222</sup>. Dans *Les demi-civilisés*, la liberté prend la figure de la femme : Dame Liberté<sup>223</sup> est portée vers Max Hubert qui, comme elle, rejette la tyrannie ; puis la « femme-liberté » est représentée sous les traits de Dorothée : la femme, allégorique ou romanesque, est le symbole de sa liberté.

Dans les années soixante, Harvey est ainsi perçu comme « l'un des rares témoins de la liberté »<sup>224</sup>. Jacques Tardif ajoute que la jeune génération des écrivains des années soixante a pu s'exprimer avec autant de liberté en grande partie grâce à Harvey, « qui est le premier à oser prendre ouvertement position devant sa propre génération »<sup>225</sup>. Cherchant des formules d'affranchissement, l'écrivain aura en 1945 des paroles prophétiques qui marqueront le début de l'ère de libération des années soixante :

Il ne faut pas que, sur cette terre d'Amérique, citadelle de toutes les libertés, centre du monde démocratique, ce soient les descendants de la France qui aient le plus lourd fardeau de peur et le moins de libertés ; il ne faut pas qu'il soit dit, sur cette terre libre, qu'il suffit de parler français pour tomber dans la servitude. Au milieu d'un océan de cent quarante-cinq millions d'hommes et de femmes de langue anglaise, le français n'a de chances de survivre que s'il devient le synonyme d'audace, de culture, de civilisation et de liberté.<sup>226</sup>

---

<sup>222</sup> *Le roman canadien-français, op. cit.*, pp. 85-87.

<sup>223</sup> Dans de nombreux poèmes (la plupart adressée à Évangéline Pelland ou paru dans *Le Jour*), Dame Liberté est la source poétique d'Harvey et sa merveilleuse illusion (In *La fille du silence*, Montréal, Les Éditions d'Orphée, 1958) : « Jalousie des fleurs » (p. 98) ; « Au jardin de chrysis » (p. 22) ; « Égyptienne » (p. 20) ; « Raison d'être » (p. 37) ; « Partout et toujours » (p. 99).

<sup>224</sup> Jean-Louis Gagnon, « Les commentaires de Jean-Louis Gagnon. Jean-Charles Harvey ou la vocation de la liberté », *Le Journal de Montréal*, vol. 1, n°199, 26 février 1965, p. 17.

<sup>225</sup> Jacques Tardif, *op. cit.*

<sup>226</sup> Jean-Charles Harvey, *La peur*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2000, p. 44. Texte paru pour la première fois dans *Le Jour* du 12 mai 1945.

Pour Harvey, il n'y a pas de liberté possible dans la peur, et la seule puissance qui fait trembler les Canadiens français est la puissance cléricale<sup>227</sup>. Il reprochera également à la presse d'être « enchaînée » au gouvernement provincial et fédéral, une presse qui subit une pression à la fois économique et politique.

Le sentiment qu'ont certains Canadiens français dans les années quarante vis-à-vis des Anglais ou des Américains n'est pas « la peur » mais une certaine agressivité naissante, surtout d'un point de vue économique<sup>228</sup>. Mais là encore, Pierre Vallières le souligne, « les leaders ouvriers étaient, pour la plupart, dominés, sinon terrorisés, par le clergé qui bloquait systématiquement tout effort d'organisation révolutionnaire de la classe ouvrière »<sup>229</sup>. Pour beaucoup, cette absence apparente du colonisateur est l'une des caractéristiques du colonialisme au Québec : le clergé a ici clairement un rôle d'intermédiaire entre les Québécois et le « colonisateur ».

Pour Césaire aussi, l'enjeu est de prendre place dans l'Histoire et d'explicitier son désir de liberté. Comme Max Hubert, le héros du *Cahier* part à la conquête de la liberté : l'analyse de la situation puis une prise de conscience collective le conduisent à cette lutte pour la libération tout en dénonçant le mythe colonial. La démarche du surréalisme ne fut pas jeu gratuit sur le langage mais plongée dans l'inconscient afin de libérer en l'homme les forces désirantes et révolutionnaires : c'est à ce surréalisme-là que se réfère Césaire dans le *Cahier*. Il met ainsi sa race au service de la libération universelle : « ce que je veux / c'est pour la faim universelle / pour la soif universelle / la sommer libre enfin / de produire de son intimité close / la succulence des fruits » (CR, 50). Sa responsabilité est collective. Césaire se réfère au même terme qu'Harvey pour décrire ces « maîtres », ces « chiens » qui ont refusé la liberté aux peuples dominés pendant des siècles : « Assassins »<sup>230</sup>. Comme Harvey, Césaire cherche sa liberté dans l'action. Tous deux veulent briser les entraves qui

---

<sup>227</sup> Fédéraliste avant tout, Harvey veut sauvegarder l'unité du pays. Pour lui, le Canada n'est pas une possession britannique : l'écrivain échappe ainsi à la notion de « colonisateur anglais », souhaitant par exemple une union économique nord-américaine, ce qui ferait du Canada un pays plus riche. C'est l'étroitesse d'esprit, la mesquinerie et le fanatisme qui empêchent selon lui cette union : son patriotisme dépasse ainsi la Province du Québec.

<sup>228</sup> Durant l'été et l'automne 1944 par exemple, plusieurs combats de rue se produisent à Montréal entre les ouvriers Canadiens français exploités et la police militaire : quelques milliers de Canadiens français parcourent le quartier financier de Montréal et brisent les vitres de maisons d'affaires anglo-américaines.

<sup>229</sup> Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Québec, Éditions Parti Pris, 1968, p. 58.

<sup>230</sup> *Et les Chiens se taisaient*, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1958, p. 47.

enchaînent la conscience collective. Dans ce sens, Fanon déclarait : « C'est seulement par le risque de sa vie qu'on conserve la liberté »<sup>230</sup>.

### 3.2.3. Construction d'une « identité narrative » face à une identité éclatée

L'identité narrative naît de l'entrecroisement entre l'histoire et le récit de fiction. Elle est l'assignation à un individu ou à une communauté d'une identité spécifique. Dès lors, il s'agit de définir l'identité d'un *qui* par le secours de la narration.

Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : *qui* a fait telle action ? *qui* en est l'agent, l'auteur ? [...]. Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi désigné par son nom, pour le même tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort ?<sup>231</sup>

La réponse ne peut être que narrative selon Ricoeur, car répondre à la question *qui* c'est raconter l'histoire d'une vie. Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est ainsi voué à une « antinomie sans solution »<sup>232</sup>. L'identité narrative sous-entend le fait que le sujet est à la fois lecteur et scripteur de sa propre vie.

La notion d'identité est problématique dans le contexte colonial. Au début du vingtième siècle, les discours portés par Lionel Groulx et Camille Roy notamment mettent en évidence une peur panique du déficit identitaire québécois. Il s'agit d'assurer un « Nous » face à cet Autre anglo-saxon. Dans les Caraïbes, cette recherche identitaire est encore timide, mais elle est déjà présente chez Price-Mars et l'Indigénisme en Haïti et chez les étudiants caribéens de *Légitime Défense*. Pour ces intellectuels, il s'agit de décroïsonner et de décoloniser l'imaginaire caribéen, de le libérer des perspectives d'un Ailleurs dominant et des valeurs de l'Autre. Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant parlent de la recherche d'une « vision intérieure »<sup>233</sup>. Glissant quant à lui articule cela

<sup>230</sup> *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 177.

<sup>231</sup> Paul Ricoeur, op. cit., p. 355.

<sup>232</sup> *Ibid.*

<sup>233</sup> *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989, p. 23 ; Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, op. cit.

autour des notions de *Diversité* et de *Poétique de la relation*<sup>235</sup> qui déterminent le processus de la créolisation. Pour que naissent et s'affirment le Caribéen et le Québécois, porteur d'une identité nouvelle, il faut détruire les idéologies traditionnelles sur lesquelles s'est basé le « colonisé » pendant des décennies. La littérature est justement un des véhicules privilégiés pour la symbolisation identitaire.

### 3.2.3.1. Pour la construction d'une identité narrative individuelle et collective

Dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés*, deux processus narratifs s'affrontent : celui de l'identité contre celui de l'aliénation. Le champ est ouvert pour restaurer une temporalité qui débouche sur l'universel plutôt que de se fermer ou de se replier sur le singulier et le local. Dans les pages précédentes, on a pu constater que Césaire et Harvey réconcilient le Sujet collectif avec son passé, qu'ils normalisent.

Pour le narrateur des *Demi-civilisés*, la société canadienne française dans les années trente n'a pas encore l'audace d'être une collectivité. Celle-ci doit reposer sur la liberté, l'action et le progrès. Gérard Bouchard rend sensible cette idée en ces termes :

En ce qui concerne le Québec dans son ensemble, on peut même faire l'hypothèse que, durant la période 1850-1950, le sentiment d'être une collectivité neuve n'a pas été éprouvé et exprimé d'une manière aussi vive qu'ailleurs, notamment aux États-Unis et en Australie.<sup>236</sup>

L'initiative individuelle est pour Harvey l'élan vers une grandeur : « Il n'y a pas de civilisation, pas de progrès possible sans elle. Elle est inséparable de l'esprit démocratique [...] et du libéralisme [...] »<sup>237</sup>. L'individu a la préséance sur la collectivité. Parallèlement, Harvey parle au nom du Canada et de l'Amérique du Nord et situe le Québec dans ce lieu homogène. L'idée d'« union » est soulevée dans le discours social à l'époque, mais cette union rêvée reste confinée dans les frontières québécoises :

---

<sup>235</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du Divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994 ; Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>236</sup> « Identité collective et sentiment national dans le Nouveau Monde », in Bernard Andrès et Zila Bernd (sous la direction de), *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, Montréal, Éditions Nota Bene, p. 67.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 32.

Unir nos cultivateurs, nos ouvriers, nos industriels et nos consommateurs pour que notre vie économique se ranime, devienne plus prospère, plus française et plus humaine. Unir notre jeunesse aussi, elle qui semble garder si haut son enthousiasme et son désir [...]. Unir nos intellectuels surtout [...].<sup>238</sup>

Le combat harveyen fut avant tout un combat personnel contre une communauté humaine jugée homogène : la communauté canadienne française catholique. Par ailleurs, le roman *Les demi-civilisés* s'achève sur la résolution d'une aventure individuelle, sur l'histoire amoureuse du narrateur et de Dorothée et sur un progrès cognitif qui lui aussi est du ressort de l'individuel. Ainsi, le texte de Harvey construit la possibilité d'une prise de parole personnelle, mettant parallèlement en évidence le caractère conflictuel de la société québécoise, très fragile d'un point de vue identitaire. Antinationaliste, Harvey ne veut pas pour autant que l'individu perde son identité canadienne française, pensée inconciliable avec l'idée d'une seule « nation » canadienne. Pour lui, la liberté est une réalisation personnelle, non collective : il place donc l'homme et la liberté individuelle au-dessus de l'idéal collectif. Ce conflit d'émancipation et cette contradiction l'empêchent d'accéder à l'universel. Pourtant, la qualité d'une œuvre est selon lui jugée par son degré d'universalité : « Il faut qu'elle porte en elle cette beauté divine qui est de tous les temps et de tous les lieux »<sup>239</sup>. Il est étonnant de constater qu'Harvey n'ait pas appliqué ce principe à ses propres œuvres. Il en est tout autrement chez Césaire.

L'histoire individuelle du poète se confond en effet avec l'histoire collective. Sa révolte prend d'emblée une dimension collective : la révolte est à la fois celle d'un peuple et d'une race. Tout d'abord, à travers le voyage de Césaire et de tous les étudiants bourgeois d'Afrique et des Caraïbes en Europe puis à travers le retour au pays natal. L'expérience collective se concrétise par l'évocation de l'histoire de la communauté noire. La révolte individuelle devient la révolution des peuples opprimés. Le narrateur du *Cahier* se fait même défenseur de tous les opprimés. Il se déclare en effet à la fois « homme-juif, homme-pogrom... » (CR, 20). La première personne du singulier est omniprésente dans l'œuvre, confondue progressivement à celle du « nous »<sup>240</sup>, ce pour situer le lecteur dans sa propre

<sup>238</sup> Camille Bertrand, « Le rôle des intellectuels canadiens-français », *le Devoir*, 6 avril 1935, p. 7.

<sup>239</sup> Harvey, *Le Jour*, 4 mars 1944, pp. 1-6.

<sup>240</sup> « [...] embrasse-moi jusqu'au nous furieux / embrasse, embrasse nous [...] » (CR, 64).

histoire. Ce « je » est celui d'un sujet modèle auquel le lecteur est invité à s'identifier. Le narrateur cherche à retrouver l'identité perdue, obéissant par là même aux impératifs catégoriques de l'humanisme. En réactualisant l'histoire de sa race, il restitue une identité nouvelle. L'identité du lecteur est enfin retrouvée dans la participation à l'identité collective. La poésie est dans ce sens à la fois libération individuelle et collective puisqu'elle exprime les sentiments de tout un peuple et expurge de la conscience toutes les scories de l'histoire. Le texte inscrit la Martinique dans l'ensemble caribéen et assume ainsi la pluralité des Caraïbes.

### 3.2.3.2. Poétique de la relation

Contrairement à Senghor, Césaire refuse la thèse du métissage culturel : pour lui, le Caribéen est un Nègre tout court ; il ne doit pas renier ses origines et se réclamer d'un mélange de deux races et de deux cultures : il doit plutôt revenir aux sources de la race et de la civilisation africaines. Il s'agit d'apporter une contribution propre au monde noir et de se réclamer d'un nouvel humanisme. Ainsi, dans *Tropiques*, il dira que les particularités culturelles sont au point de départ de toute contribution à l'universel. La démarche de Césaire est une dialectique du singulier et de l'universel : derrière la parole du poète se trouve la communauté de tous les hommes. Il recherche l'identité perdue en reconstruisant la personnalité individuelle et collective sur la base des valeurs de l'humanisme nègre. Césaire fait ainsi de son poème un plaidoyer pour sa race et pour toute l'humanité souffrante : il s'ouvre à l'Autre dans le Divers. D'après Glissant justement, « Pour qu'il y ait relation il faut qu'il y ait deux ou plusieurs identités ou entités maîtresses d'elles-mêmes et qui acceptent de changer en s'échangeant »<sup>241</sup>. L'écrivain est dans ce sens un personnage médiateur qui assure la « relation » : il n'est plus seulement celui qui raconte, mais aussi celui qui relie, cherchant dans cette perspective à articuler la littérature et l'identité. L'hybride est justement le produit d'une mise en relation : ce terme qualifie ce qu'il advient lorsque des groupes s'influencent et que de la rencontre naissent de nouvelles formes empruntées puis assimilées et réinterprétées.

---

<sup>241</sup> Introduction à une Poétique du Divers, op. cit., p. 33.

Idéalement, Harvey souhaiterait vivre dans la totalité du Divers plutôt que dans la société fermée que représente le Québec dans les années trente : celle-ci vit en fonction des préceptes moraux (où certaines figures sont refoulées, comme celle du Voyageur, de l'Étranger, de l'Immigrant et du Métis) et non en fonction des relations humaines. Il imagine ce monde nouveau dans *L'homme qui va* :

Au XXII<sup>ème</sup> siècle, toutes les nations convinrent de la nécessité d'établir chez chacune d'elles, des écoles où l'on enseignerait comme langues : le cosmos et la langue nationale. Le cosmos fut le parler universel, à la fois simple, complet et harmonieux, par lequel tous les hommes, d'un bout à l'autre de la terre, se comprirent sans effort [...]<sup>241</sup>.

Harvey croit en une fédération des peuples les plus divers. Contre le nationalisme, il pense que cette fédération est l'espoir d'une vie meilleure pour chacun des membres du corps social : « je crois que l'espoir du monde réside dans un internationalisme sain et constructif »<sup>242</sup>. Ces propos, qui peuvent paraître plus anti-qubécois qu'anti-colonialistes, se rapprochent en effet du discours canadien anglais au sujet de la constitution d'une fédération.

Dans le cas de Césaire et de Harvey, l'identité est vécue et assumée comme une réalité plurielle, confuse et hétérogène. Elle est également une pratique éclatée, métisse, instable, en construction. En effet, elle s'érige dans l'invention, dans cette mise en configuration narrative de Soi-même et de l'Autre.

### 3.2.3.3. La constitution d'une nouvelle identité francophone

Désormais, la francophonie<sup>243</sup> repose sur une reconnaissance des différences ouvertes et sur l'acceptation d'une relation, d'une coopération des différences assumées. Mais il n'en a pas toujours été le cas, à l'époque de Césaire et Harvey encore moins. Ces auteurs ont en quelque sorte relancé le débat dans la perspective du multiple. L'ouverture à l'Autre dans la Relation remplace les sentiments de repli et d'enfermement exprimés dans

---

<sup>241</sup> *L'homme qui va*, Conte et nouvelle, Québec, Le Soleil, 1929, p. 183.

<sup>242</sup> *Les Grenenouilles...*, *op. cit.*, pp. 83-4.

<sup>243</sup> En quelques mots, la francophonie représente l'ensemble des peuples dont la particularité est d'user du français dans leurs communications internes et externes.

les œuvres du corpus. La quête exprimée dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* peut sembler totalement utopique, mais elle empêche néanmoins toute tendance à l'immobilisme. De plus, elle prescrit ce que sera la littérature francophone de demain : préservation de l'identité et composition avec les influences multiples.

Le *Cahier* est la quête d'une identité perdue. Le texte restitue une identité nouvelle, une nouvelle définition du sujet. Cette identité s'exprime en ces termes :

Faites-moi commissaire de son sang  
faites de moi un homme de terminaison  
faites de moi un homme d'initiation  
faites de moi un homme de recueillement  
mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement. (CR, 49)

Le narrateur conserve ici la forme d'une « prière », donc d'un modèle que tout lecteur répète et fait sien en lisant : comme le prêtre, il prend la parole pour donner l'exemple à tous. En déplaçant délibérément le discours religieux, le sujet dispose d'une forme adéquate pour y déposer un contenu personnel et non sacré : il dit posséder toutes les qualités humaines pour reconstruire son île et re-crée une nouvelle humanité. Il est surtout porteur d'avenir puisqu' « homme d'ensemencement » : il s'agit d'une renaissance où les qualités du peuple noir sont au service de l'humanité. Dorénavant, le sujet « sauveur » se tient debout avec son peuple et maîtrise le négrier (CR, 62). Le poème tente ainsi de défendre et d'illustrer la singularité d'une culture et d'une identité. Après la déception du présent et la fuite dans le passé, le sujet décolonisé est tourné vers l'avenir. Il ne s'agit plus de construire des utopies : c'est sur l'acceptation du présent que l'identité se reconstruit. Dans *Tropiques*, Césaire orientera justement la revue en vue de définir une identité collective antillaise.

Pour Harvey, le roman doit refléter la personnalité de l'artiste et l'engagement de l'écrivain vis-à-vis des problèmes de son temps. L'idée que le Canadien français doive prendre position contre lui-même est dans l'air. Pour Jean Éthier-Blais, « L'expression de soi permettra à l'homme canadien-français de se désaliéner »<sup>245</sup>. C'est l'équipe de *Parti Pris*, en 1963, qui, pour la première fois, voit la littérature comme un témoin et une arme. Pour cette école, seul le spectacle des Canadiens français eux-mêmes les forcera à se

---

<sup>245</sup> « Une nouvelle littérature », *Études françaises*, février 1965, v. I, n°1, p. 107.



détruire pour renaître. Harvey, dès les années cinquante, se dit pour « le libre refus, la faculté de se déterminer soi-même au bien comme au mal, d'être seul responsable de soi et, par là, d'être l'artisan de sa propre destinée »<sup>246</sup>. C'est à propos du nationalisme qu'il cherchera à démontrer, dans son journal le *Journal* notamment, que « le mal est en nous » (le peuple canadien-français) et que, par conséquent, il faut trouver « la solution en nous », et non pas rejeter la faute sur tout le monde. Pour Harvey, « le plus tôt nous accepterons cette incontestable et foudroyante réalité de l'histoire et de la géographie, à savoir que nous sommes des Nord-Américains... le plus tôt nous nous épanouirons dans le sens de notre destinée »<sup>247</sup>. L'écrivain reprend quasiment dans ces lignes le propos du colonisateur anglais : ainsi, le texte échappe parfois aux désirs de l'auteur par la nature du langage, toujours chargé de significations discursives préexistant à l'entrée de l'individu dans la langue.

Harvey ne pense pas que l'avenir des Québécois réside dans la francophonie (il parlait en 1922 de « folkloromanie ») : cette mentalité ferait des Canadiens français « les perpétuels colons culturels d'une France plus imaginaire que réelle »<sup>248</sup>. En 1934, le Québec s'ouvre sur le monde avec Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Rina Lasnier et Alain Grandbois : ces écrivains commencent à recevoir un accueil favorable dans la francophonie. C'est bien sur le roman de Harvey, mais aussi de Bessette, de Laberge, ou encore de Panneton ou de Leduc que repose en bonne part la relève identitaire québécoise. Par sa volonté de rupture, le roman *Les demi-civilisés* révèle le climat intellectuel québécois en métamorphose et témoigne de l'envie d'un autre rapport à l'Autre, que celui-ci soit l'étranger venu d'Ailleurs, les clérico-nationalistes, les intellectuels (régionalistes ou contestataires) ou encore le peuple canadien français lui-même.

---

<sup>246</sup> *Les Paradis de Sables*, op. cit., p. 191.

<sup>247</sup> *André le possesseur*, Préface, jamais paru, p. 120.

<sup>248</sup> *Ibid.*

## CONCLUSION DU TROISIEME CHAPITRE

Le *Cahier* et *Les demi-civilisés* opèrent une double transformation : la remise en question du mythe traditionnel et la création d'un autre discours mythique. La littérature dans ces œuvres s'installe dans cette béance, « dans cet écart entre le rêve utopique, le passé démembré et l'interdétermination de l'avenir, le tremblement du présent »<sup>249</sup>, entre une origine mythique et un avenir utopique. Elle dit le désir d'une autre histoire possible : la tension entre l'ancien et le nouveau se résout au bénéfice de l'avenir. Les écrivains s'engagent alors dans l'exploration et la reconquête d'une mémoire, d'une part, d'un nouvel « imaginaire social », de l'autre. La littérature du refus est en définitive plus rêvée que célébrée, dans la mesure où elle occupe un espace mythique situé entre un passé exemplaire et une projection utopique. Aussi, les textes du refus créent un sujet pluriel et font surgir dans l'énoncé une multiplicité de voix : celle des Caraïbes et du Québec miséreux et de la soumission de leurs habitants, celle de la terre (ancestrale pour Césaire, agricole pour Harvey), celle d'un sujet émancipé qui prophétise une ère nouvelle, plus libre. Le rapport à l'altérité dans le *Cahier* et *Les demi-civilisés* est moderne dans le contexte des années trente : le héros-sujet s'ouvre vers l'autre, prend acte de son émancipation tout en se souvenant de son aliénation et redéfinit l'identité de son groupe sans occulter ses attributs historiques.

D'emblée, l'identité prend racine dans le fond mythico-culturel toujours présent dans les textes du corpus, où se constitue une mémoire qui contribue à forger une nouvelle identité. Ces textes rendent compte de configurations inédites : le passé, le présent et l'avenir sont mêlés, l'identité recherchée est entièrement à reconstruire et se conjugue avec l'imaginaire, l'utopie et le mythe. L'espoir du renouveau est également présent, même si le *Cahier* annonce une vie nouvelle alors que le narrateur des *Demi-civilisés* reste interrogatif et suspicieux quant à l'avenir de sa communauté : le combat est à venir. On peut se demander dans ce sens si ce n'est pas parce que Césaire se dit Caribéen tout en prenant son indépendance symbolique et imaginaire par rapport à la France qu'il découvre une écriture

---

<sup>249</sup> Régine Robin, « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture ou le projet sociocritique », *Littérature*, n°70, mai 1988, p. 102.

qui libère la littérature des Caraïbes de la tutelle française. Harvey quant à lui se situe dans le contexte géographique et culturel qui lui est propre mais n'échappe pas à l'assujettissement de la langue française, jugée très « classique » dans *Les demi-civilisés*. Dans cet ordre d'idées, le roman *Les Demi-civilisés* se situe entre l'état aliénant des Canadiens français et l'enchantement de la liberté. Harvey a l'esprit inventif. Il est à la fois imaginatif, passionné et idéaliste. Le *Cahier* de Césaire prend en charge puis transforme l'Histoire. Il analyse la condition de la race noire et il se réapproprie des éléments de la culture africaine. Le texte met en évidence l'importance de la prise de conscience des responsabilités chez le sujet colonisé, il rejette les impositions occidentales et démystifie les préjugés sociaux et raciaux. Pour ce faire, le poème évoque le drame des conditions sociales déshumanisantes et le passé tragique de tout un peuple. Aussi, Césaire arrive à joindre dans son poème deux termes parfaitement antinomiques dans l'univers antillais : celui du mythe et du monde créole<sup>250</sup>.

Césaire et Harvey sont des visionnaires : le tissu poétique et narratif des œuvres est le résultat d'un travail complexe d'assimilation, de sélection et de transformation : il fait naître une parole prophétique. Les œuvres se construisent aussi autour de la mémoire, à la recherche d'un « imaginaire historique » dont l'enjeu est identitaire. Cette littérature du refus est tournée vers le passé mais ne fait pas pour autant abstraction du présent et de l'avenir. On peut effectuer le constat suivant au terme de l'analyse : ils cherchent moins à transformer la réalité sociale qu'à provoquer une prise de conscience chez le lecteur.

Les identités composites qui se sont dessinées dans le contexte des Amériques francophones ont généré des écritures hybrides, ouvertes à la multiplicité culturelle. La contestation coloniale se situe en effet dans l'hybridité où se construit de manière dialogique l'identité culturelle du colonisé. La lecture de ces textes fait ainsi éclater la vision binaire de l'identité et permet d'envisager la possibilité d'une troisième rive, d'un « entre-lieu » que constitue la création d'un nouvel imaginaire social qui transgresse le discours social. Selon le Brésilien Silviano Santiago, il y aurait en effet un espace interstitiel, dans lequel l'on peut placer justement l'écriture de Césaire et de Harvey. Cet

---

<sup>250</sup> Raymond Relouzat souligne dans ce sens que le mythe se pare du prestige des commencements du monde et fonde l'origine des peuples, alors que le monde créole, tout au contraire, naît au confluent de la pire brutalité historique et de la réalisation de la « totalité-monde » (in *Tradition orale et Imaginaire créole*, op. cit., p. 9).

« entre-lieu », situé entre « l'obéissance et la rébellion, entre l'assimilation et l'expression »<sup>251</sup>, représente précisément la littérature du refus dans les Caraïbes et au Québec dans les années trente. La littérature du refus en pays dominés appartient en effet au domaine de la contestation sociale et du mythe. En même temps, les textes rendent compte de la faiblesse du discours colonial et d'une subversion possible, faisant de l'identité recomposée un mode de résistance contre l'oppression.

---

<sup>251</sup> « Entre-lugar do discurso latino-americano », *Uma literatura nos tropicos*, Sao Paulo, Perspeciva, 1978, p. 28, cité et traduit du Portugais par Zila Bernd, « Identités composites : écritures hybrides », in : *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, op. cit., p. 25.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

La littérature du refus en pays dominés propose de défendre et de valoriser une culture ignorée ou systématiquement rabaissée. C'est ainsi qu'elle apparaît, aux yeux de l'Européen, comme une littérature différente. Césaire et Harvey cherchent principalement à inciter le peuple à renouer avec lui-même. Ces écrivains démontrent qu'une morale de vie est possible malgré la souffrance endurée par le fait colonial. A l'image du prisonnier mis en scène par Chamoiseau, il ne s'agit plus d'être « en rancoeurs, mais en *vouloirs* »<sup>251</sup>. Les notions théoriques utilisées tout au long de notre thèse, tels que les procédés d'imitation, de déconstruction (Derrida) ou d'hybridité (Bakhtine, Bhabha), soulignent toute la complexité qui caractérise le refus dans la littérature des années trente. La théorie postcoloniale et les œuvres qu'elle étudie est une entreprise multidisciplinaire et dessine un certain cosmopolitisme littéraire. Ainsi, notre recherche a pu mettre l'accent sur le processus complexe et vivant d'un « écrire » qui prend place dans le jeu des forces sociales.

Même si les discours se ressemblent, on amplifie et on grossit les choses du côté québécois. C'est le propre de la rhétorique de la contestation que d'exagérer l'emploi de certains termes comme celui de « colonialisme intellectuel », que l'on devrait plutôt nommer « mimétisme intellectuel » dans le cas du Québec, où il s'agit en définitive plus d'une « domination » que d'une « colonisation » dans les années trente. Mais quel que soit le contexte où elle se trouve, la victime possède un même mécanisme de défense. Aussi, un rapprochement peut être fait dans la rhétorique de persuasion utilisée, même si le contexte reste différent. Dans ce sens, notre analyse a montré que le refus donne naissance au polémique, au rêve et à l'utopisme. Tout d'abord, les textes transgressent le discours social à l'aide d'une rhétorique polémique et persuasive ainsi que par un « détournement du code » (que constitue notamment le conte dans le *Cahier*, ou encore la reprise du langage de l'Autre que les auteurs « détournent », comme le binarisme ou le lexique relevant du bestiaire).

De plus, la construction du refus en pays dominés se situe entre trois dialectiques majeures. Elle donne à voir une certaine continuité dans les œuvres : déjà, parce qu'elles

---

<sup>251</sup> *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, p. 90.

apparaissent « après » ; aussi parce qu'elles rendent compte de la présence culturelle de l'Europe, fait inéluctable que les auteurs ne récusent pas dans la mesure où il appartient à la réalité historique de leur collectivité. L'invention détient une place importante dans leur refus : les œuvres tentent d'écrire un renouveau et se distinguent par une nouvelle conscience collective, à bâtir. Enfin, le refus se construit dans l'utopie, dans l'espace rêvé et idéalisé d'une collectivité qui prend progressivement conscience d'elle-même. Ainsi, Césaire et Harvey partagent un même but dans les années trente : rendre compte d'une conscience distincte et formuler des utopies pour leur collectivité. Cet « espace tiers », fait de continuité, d'invention et d'utopie, semble composer tout refus de domination.

Le premier chapitre a situé les œuvres du corpus dans leur contexte historique, les plaçant entre rupture et continuité. Le deuxième chapitre a mis en évidence la transformation du discours social produit dans les œuvres : aux discours économique et culturel correspondent les isotopies bestiaire et carcérale, puis les discours médical, éducatif et religieux ont été consécutivement étudiés. On a pu constater que les auteurs, par la construction d'un « contre-refus », transgressent le discours social lorsqu'ils abordent dans leurs œuvres ces différents discours. Le troisième chapitre nous a permis de découvrir les implicites et les non-dits véhiculés par les textes et de relever la construction d'une « contre-image » : dans cette perspective, les auteurs déplacent leur refus vers un discours mythique qu'ils récupèrent dans le discours par un renversement, ce pour créer un nouvel imaginaire social. Les œuvres du refus dévoilent l'aliénation et appellent à la libération et au recommencement. Césaire et Harvey ne renoncent pas à l'utopie et nous font en définitive profiter d'une vision plus utopique que dystopique de la réalité.

Notre lecture fait aussi ressortir l'ambivalence du refus : le fait colonial n'est dépassé qu'à partir du moment où l'individu prend conscience du fait que l'important ne se situe pas dans le refus mais dans le degré d'acceptation de sa condition de dominé. Le roman *Les demi-civilisés* témoigne de ce qu'il se passe des choses singulières dans un pays immobile. La confrontation de faits et de personnalités qui ont réellement vécus fait de ce roman un véritable témoignage du milieu canadien français des années trente. Max Hubert et le narrateur ne s'intègrent pas dans ce milieu : nostalgiques et solitaires parce qu'étouffés, ils refusent les valeurs spirituelles et sociales de l'époque, ce qui fait d'eux des parias de la société. D'un point de vue esthétique, tous les critiques littéraires s'accordent sur un point : il s'agit d'une œuvre secondaire. Par l'intermédiaire de ce roman à thèse,

Harvey tente surtout de faire passer sa psychologie et ses théories philosophiques, sans nécessairement structurer l'œuvre et affiner le style. Pourtant, l'auteur fait preuve d'un militantisme original. Comme le souligne Daniel Chartier, « cet intérêt pour ses idées au détriment de son art attristait Harvey, qui aurait aussi aimé être un grand romancier »<sup>252</sup>. Le sociologue Fernand Dumont explique que la projection du Québécois dans un avenir utopique par « le travail compensatoire de l'imaginaire »<sup>253</sup> est due au « traumatisme de l'enfance », à « l'avortement », « l'échec » ou « la rupture » de son histoire.

On a pu constater dans notre étude que le texte ne correspondait pas toujours aux intentions de l'auteur et que le discours véhiculait des idéologies que l'auteur n'effaçait pas entièrement dans son texte. Aussi, certains passages des *Demi-civilisés* échappent à l'écrivain : les discours se déplacent et beaucoup de choses dites dépassent ses intentions. Encore faut-il noter une évolution dans la pensée harveyenne : lui qui désirait dans les années trente chasser les prêtres et les religieux de l'enseignement espère qu'ils y restent dans les années soixante : « Il serait ridicule de croire que le Québec peut se dispenser des précieux services du clergé séculier et régulier, où se recrutent nombre des meilleures compétences du Canada enseignant [...] »<sup>254</sup>. Par contre, Harvey demeurera fortement antinationaliste. A partir de 1962, il se prononce de moins en moins sur les événements courants de la Province : ses écrits journalistiques portent de plus en plus sur sa vie passée dans le Charlevoix de son enfance. Devenu prudent, il n'occupe plus, à cette époque, la place d'avant-garde et de réformateur.

Un autre constat émerge de l'analyse : la situation linguistique de l'écrivain caribéen d'expression française est bien différente de celle vécue par l'écrivain québécois. Aussi, le *Cahier* met en scène une double prise de conscience : conscience d'être *nègre* et conscience d'être dans le monde. La seule solution pour la communauté caribéenne est de s'accepter en tant que communauté noire située en Amérique. Le poème invite au refus de la situation coloniale tout en appelant à la conscience du drame collectif. Le narrateur dans le *Cahier* reproduit des oppositions claires : le refus n'échappe pas pour autant au binarisme. L'œuvre engendre surtout une vision prophétique sur la situation du Tiers-

---

<sup>252</sup> *L'émergence des classiques*, Nouvelles études québécoises, Bibliothèque nationale du Québec, Fides, 2000, p. 237.

<sup>253</sup> Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Bibliothèque nationale du Québec, Boréal, 1996, pp. 13-4.

<sup>254</sup> *Le Petit Journal*, 1<sup>er</sup> mai 1966, p. 17.

Monde, sur la renaissance imaginée de ce monde à reconstruire<sup>256</sup>. A la lecture du texte de Césaire, le colonisé sait désormais qu'il peut parler en son nom, sans devenir l'avatar du maître. La littérature des Caraïbes n'est plus imitative et son écriture gagne une position originale et vivante, légitime. La création poétique d'Aimé Césaire prend, à partir des années cinquante, une orientation nouvelle : à la forme poétique se substitue la forme dramatique ; mais le sujet collectif continue de s'affirmer comme conscience.

Le refus a été le premier discours « autonome » dans les Caraïbes et au Québec. L'étude des dialectiques du refus, se situant entre la continuité, l'invention et l'utopie, montre aussi toute l'ambiguïté à la base du refus, ambiguïté qui réapparaîtra dès les années soixante. En effet, un deuxième mouvement de refus survient à partir de la Deuxième Guerre mondiale et dans la foulée de la Révolution tranquille au Québec. Entre 1945 et 1965, le genre romanesque dans les Caraïbes et au Québec « explose » littéralement, s'imposant autant par la quantité que par la qualité des œuvres. Alexis, Glissant, Richers, Sainville, Tardon, Zobel et bien d'autres sont autant de romanciers caribéens qui signent ces principaux titres. René Ménil écrivait à leur sujet :

ils peuvent, ils doivent ou dire, aux Antilles, la psychologie des hommes et des couches sociales, les relations et les contradictions des classes dans la société, l'histoire et l'héritage culturel, le mouvement de la société vers l'émancipation politique – tout cela a besoin d'être mis sous la haute lumière du roman [...]. Le courant réaliste actuel du roman antillais s'explique et se justifie historiquement par le besoin d'appliquer la littérature à l'expression des aspects de la vie qui est vraiment la nôtre au risque même de sacrifier un peu la beauté et l'approfondissement idéal que l'on exige du grand art [...]. Dans l'ensemble, le roman antillais est bien parti et on a tout lieu d'être optimiste en ce qui concerne son développement historique.<sup>257</sup>

Cette nouveauté arrive après que certains auteurs aient transgressé les conventions puis créé de nouvelles voies. Aussi, la revue *Présence Africaine*, qui paraît simultanément à Paris et à Dakar au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, se donne comme objectif de définir

<sup>256</sup> En 1955 se tient à Bandoeng, en Indonésie, une Conférence réunissant les pays d'Asie et d'Afrique ayant un gouvernement indépendant : le procès de l'Occident et de l'impérialisme est enfin établi. Une nouvelle entité naît : un Tiers-monde déterminé à se libérer de l'influence capitaliste occidental.

<sup>257</sup> *Le Roman antillais. Le style (I)*, article paru dans la revue *Action*, 1965, repris par René Ménil in *Tracées, Identité, négritude, esthétique aux Antilles*, Paris, Robert Laffont, 1981.



l'originalité africaine et de hâter l'insertion du Noir dans le monde moderne. Enfin, la poésie caribéenne ne se définit plus comme une défense contre la colonisation mais comme une vision intérieure de la culture, de la langue et des réalités créoles.

Ces deux collectivités francophones, dans les quatre processus de reproduction dans la différence mis en avant par Gérard Bouchard, qu'il détermine comme étant la rupture / le recommencement / l'appropriation et l'émancipation<sup>257</sup>, n'ont politiquement pas dépassé le troisième stade : le Québec demeure (avec Porto Rico) l'une des rares collectivités neuves à ne pas avoir accédé à la souveraineté politique. C'est ce qui rend la nation québécoise singulière et ce qui justifie le recours au comparatisme, à savoir chercher à comprendre, à la lumière du cas d'autres cultures fondatrices apparentées, les particularités du cas québécois. La Martinique, depuis 1946 et sous l'égide de Césaire lui-même, est un département français : aussi, elle n'est pas un état indépendant et ne se trouve donc pas réellement dans une situation « post-coloniale », tant du point de vue économique que politique<sup>258</sup>. Les divers résistances ne se prolongèrent donc pas en l'éclosion de la nation. Dans cette perspective, la littérature caribéenne aujourd'hui ne fait qu'esquisser, selon Édouard Glissant, « ce que pourra être une littérature future antillaise, quand les Antilles seront maîtresses d'elles-mêmes »<sup>259</sup>. Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant estiment de la même manière qu'une véritable littérature caribéenne n'existe pas encore, qu'elle n'est encore qu'à sa « préface » ou à une « pré littérature ». A la suite de Césaire, ces auteurs ouvrent une voie pour l'écriture dans les Caraïbes francophones.

---

<sup>257</sup> C'est de cette façon que Gérard Bouchard définit le concept d'américanité, in « Identité collective et sentiment national dans le Nouveau Monde », in Bernard Andrès et Zila Bernd, *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, op. cit., p. 70.

<sup>258</sup> Pour Jean Bernabé, « La départementalisation, survenue en 1946, n'est pas autre chose que le couronnement, au niveau politique, d'un processus déjà ancien et dont la finalité est, on le comprend aisément, la promotion interne du nègre du rang sous-humain à celui d'Homme, entendons : de l'homme blanc » (in « La négritude césairienne et l'Occident », op. cit., p. 110).

<sup>259</sup> Wilbert J. Roget, « Littérature et conscience nationale », entretien avec Édouard Glissant, *College Language Association Journal*, vol. 24, n°3, mars 1980-1981, p. 309. La colonisation et la dépendance sont encore très présentes dans les Caraïbes, comme le souligne douloureusement Chamoiseau : « [...] les gens ont l'impression qu'ils [les Antillais] ne sont pas dominés, qu'ils vivent dans un pays libre, que tout va bien. Parce qu'ils sont encore dans l'imaginaire ancien du militantisme. Le colonialisme, c'était des soldats, les CRS, les interdictions de toute nature. Alors que là, on a tout. Donc la domination a changé de forme. Il faut dévoiler les nouvelles formes de domination. » (« Entretien avec Patrick Chamoiseau », in D. Chancé, *L'auteur en souffrance*, Paris, PUF, 2000, pp. 207-8).

Dans les années trente, la lutte se déroule à l'intérieur du Québec, pour ensuite s'ouvrir dès les années soixante sur une lutte plus large, plus actuelle et plus complexe : celle de la position du Québec par rapport au Canada. Il s'agit de prendre en compte les problèmes internes d'une société, les résoudre, pour voir surgir l'élargissement d'un problème identitaire plus étendu, plus contemporain. Pour Jocelyn Létourneau, la communauté canadienne française avant la Révolution Tranquille est « un corps errant à la recherche de son esprit »<sup>260</sup> : elle détient une personnalité traditionnelle, cléricale ou colonisée. La Révolution Tranquille est justement, d'après lui, la réconciliation de la communauté avec sa conscience historique qui était jusque-là « malheureuse ». Harvey devient l'un des héros de cette Révolution, dans la mesure où, après lui, « la liberté d'expression avait droit de cité »<sup>261</sup>. Dans cette perspective, l'équipe de *Parti Pris*, en 1963, donne à la littérature québécoise un nouvel élan : ces jeunes écrivains disent comment pratiquer la littérature, qu'ils veulent engagée dans le combat politique et social qui mènera le Québec jusqu'à l'indépendance et au socialisme. Cette littérature devient à la fois un témoin et une arme. Pour Lise Gauvin, « Écrire au Québec, c'est aller à la rencontre de cette étrangeté, en nous et hors de nous, sachant qu'il n'y a de littérature possible que dans l'inconfort et l'intranquillité »<sup>262</sup>.

Même si le refus appelle le même mécanisme de défense, la condition du Caribéen et du Québécois – soulignons-le encore une fois – est différente, ce que notre recherche a tenté de montrer à travers l'étude des discours sociaux dans les années trente et la reprise des discours économique, culturel, religieux, médical, culturel et mythique dans les œuvres du corpus. Ce parcours comparatif nous permet également de jeter un nouveau regard sur un aspect de la société québécoise : à cette étape de l'analyse, il nous reste en effet à préciser et à comprendre l'identification des Québécois à la condition esclave. De 1944 à 1965, le roman québécois présente de frappantes analogies avec le portrait du colonisé.

---

<sup>260</sup> In « Le Québec moderne », *op. cit.*, p. 772.

<sup>261</sup> Voir Jacques Tardif, « Les demi-civilisés ou le procès d'une génération », *Le Quartier latin*, vol. 44, n°39, 27 février 1962, p. 15.

<sup>262</sup> « L'idée de littérature nationale », Lise Gauvin, in *Les écrivains du Québec*, Actes du quatrième colloque international francophone du Canton de Payrac (Lot), collection Mondes francophones, sous la direction de Simone Dreyfus, 1994, p. 120.

C'est précisément en 1968, avec *Nègres Blancs d'Amérique*<sup>264</sup>, que la figure du travailleur exploité prend place explicitement aux côtés de celle de l'aliéné dans les représentations iconographiques du Québec. Dans cet essai, Vallières passe de l'opposition entre Canadiens francophones et anglophones à l'opposition entre le prolétariat (québécois) et l'impérialisme économique américain : la source d'où jaillit la condition du Québécois n'est plus la domination historique des anglophones mais plutôt la condition ouvrière dans laquelle évolue la majorité des francophones, là où se situe clairement le discours harveyen. Ce qu'il y a d'« inhumain » selon Vallières, c'est :

cette impuissance où se trouve placé l'enfant à résister aux conditionnements non seulement du système lui-même mais de toutes ces frustrations vécues autour de lui, frustrations engendrées par l'organisation capitaliste de la société et qui le contaminent avant même qu'il ait su prendre conscience de leur existence.<sup>265</sup>

La désaliénation des Québécois passe ainsi par une guerre anticapitaliste, anti-impérialiste et anticolonialiste. Seule une catharsis violente sera capable de secouer suffisamment ces décennies d'aliénation par cette révolution qui, chez les écrivains des Caraïbes notamment (pour René Depestre par exemple), semble être l'unique dénouement. Mais l'inégalité, dans le cas des esclaves africains, se doublait de racisme et était engendrée par la traite, c'est-à-dire par la vente d'êtres humains... ce qui est autre chose que d'être colonisé. C'est précisément ce que rappelle Vallières au début de son essai :

Au Québec, les Canadiens français ne connaissent pas ce racisme irrationnel qui a causé tant de tort aux travailleurs blancs et aux travailleurs noirs des États-unis. Ils n'ont aucun mérite à cela, puisqu'il n'y a pas, au Québec, de « problème noir »<sup>266</sup>.

Le sentiment d'identification est sincère mais hyperbolique, provoquant et lié à cette rhétorique révolutionnaire des années soixante, comme le montrent les premières lignes de

---

<sup>264</sup> Pierre Vallières, *Nègres Blancs d'Amérique*, Québec, Éditions Parti Pris, 1968.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 71.

l'essai : « Être un « nègre », ce n'est pas être un homme en Amérique, mais être l'esclave de quelqu'un »<sup>267</sup>.

L'un des grands mythes de la modernité québécoise, à savoir l'identification des Québécois à la situation des esclaves, peut paraître à la fois commode... et compréhensible. Commode, parce qu'elle s'identifie à un peuple ayant vécu la pire déshumanisation, qui dépasse tout entendement. Compréhensible, parce que le peuple québécois, isolé linguistiquement en Amérique du Nord, a toujours ressenti ce besoin incessant de se comparer à l'autre pour valoriser, au fond, sa propre identité et sa différence. Certes, le Québec a été victime d'une oppression « douce » par le passé, sans avoir connu de massacre pour autant, mais les Québécois ont longtemps été considérés comme des citoyens de second ordre et ils n'avaient pas accès aux leviers de contrôle des commandes économiques.

Pour Dany Laferrière, « le peuple québécois est à la mesure du peuple haïtien »<sup>268</sup>. Avec cependant une différence de taille pour cet écrivain haïtien contemporain immigré en Amérique du Nord, qui ajoute :

que Dessalines et son groupe aient pu se révolter et mener le pays à l'indépendance, ce n'est pas un débat. L'être humain doit avoir sa liberté, et ce n'était pas une situation comme au Québec, où l'économie va bien ou mal, mais où on peut discuter. On parle ici d'esclavage. Durant la traversée des esclaves venant d'Afrique en Amérique, il y a eu 300 000 morts, tout simplement parce que les gens étaient entassés l'un sur l'autre dans les cales des bateaux [...] <sup>269</sup>.

Tous ceux qui sont venus au Québec et en Amérique (excepté quelques bagnards) sont venus volontairement. La population noire y a été amenée malgré elle, de force. Notre étude s'achève ainsi sur cette note dramatique de Laferrière, qui souligne le fait que rien ni personne ne peut se « mesurer » à l'histoire de l'esclavage de la communauté noire. Dans un autre ouvrage, l'écrivain oppose également le « racisme sans histoire » qui caractérise le Québec, au colonialisme, qui lui semble être un « racisme totalement intériorisé. Un

---

<sup>267</sup> *Ibid.*

<sup>268</sup> Dany Laferrière, entrevue donnée à Ghila Sroka, *Où va le Québec ?*, Montréal, les Éditions du CIDIHCA, 2001, p. 173.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 189.

racisme avec un passé, presque sans espoir de guérison »<sup>270</sup>. Cependant, il serait peut-être bon de finir par une note plus colorée, une note d'espoir pour ces collectivités neuves, une note qui n'est pas teintée de solution facile ni de conseil malvenu, mais qui cherche plutôt l'affranchissement d'un peuple qui s'est identifié aux esclaves noirs. Cet affranchissement se présente à la fois comme une prise de conscience et comme le dépassement d'une condition de domination. Il s'agit d'une dialectique qui était déjà au cœur de l'entreprise *partipriste* des années soixante et que lançait timidement Harvey dans son journal *le Jour* : elle consistait à prendre conscience de son aliénation et à la retourner en une affirmation positive, tentative que propose justement Césaire dans *Cahier d'un retour au pays natal*, avec notamment la répétition de la phrase « J'accepte » (CR, 52). C'est par cette affirmation positive que passerait peut-être « l'émergence de l'authenticité » (ce que pensait déjà Gaston Miron, à l'instar des historiens de l'école de Montréal), une authenticité bien enfouie sous un traumatisme refoulé (celui de la Conquête) et sous des décennies de subordination linguistique, culturelle, politique et économique.

Au Québec, l'obsession de définir le caractère national à travers le texte littéraire dans les années trente cède progressivement la place à un certain nombre d'ouvrages qui problématisent le multiple. Les appareils de contestation se multiplient et le pouvoir comme catégorie discursive se divise. Ainsi, les littératures migrantes est ce qui se publie de plus vigoureux actuellement en Amérique du Nord : les derniers récits de Dany Laferrière, Gérard Étienne, Nancy Huston et Régine Robin, entre autres. Cette nouvelle écriture, issue de plusieurs contextes géographiques et culturels, compromet la notion de littérature nationale exprimée dans les années trente et contre laquelle luttait Harvey : elle se laisse notamment traverser par plusieurs langues et langages. On peut désormais « écrire en pays dominés » : les textes hybrides du monde postcolonial sont des objets légitimes, même exceptionnels, de la littérature contemporaine.

Notre thèse a mis en évidence de nombreux parallèles entre les Caraïbes et le Québec, tout en n'arrétant pas de montrer leur disparité. Nous avons le sentiment d'avoir amorcé une découverte sur la littérature du refus en pays dominés : les écrits de Césaire et de Harvey s'insèrent dans le cadre du refus de toutes les aliénations et de toutes les

---

<sup>270</sup> Dany Laferrière, *Fatigué*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, p. 82.

sujétions qui caractérisent l'avant-garde de cette époque et qui préparent une révolution. Le refus transgresse le discours social et s'insère enfin dans le cadre plus positif de la reconstruction d'un nouvel imaginaire social. Par un processus de renversement, cet imaginaire passe par un retour aux sources pour aboutir à l'édification d'une utopie, qui se construit dans le passé et se projette dans le futur. Aussi, le texte de Césaire évoque une Afrique mythique et une collectivité libre qui prend son sort en main, le narrateur des *Demi-civilisés* est à la recherche d'une Province où la liberté d'expression existerait malgré la société homogène et fermée dans laquelle il vit.

Les sujets-héros empruntent donc un cheminement modèle du point de vue de la résistance et du renouveau, en montrant notamment comment passer d'une passivité à une affirmation. L'imaginaire a une fonction spatio-temporelle différente selon l'état des lieux et le moment évoqué. Dans les deux cas pourtant, l'imaginaire *établit relation* avec un territoire (l'Afrique / la France) et avec le temps (passé / présent / futur), il élabore une nouvelle représentation de soi (le « colonisé ») et de l'Autre (le « colonisateur ») et enfin intègre le nouveau sujet dans une utopie collective. Les auteurs sortent de cette représentation malheureuse qui, pour penser le sujet caribéen ou québécois, insiste sur le caractère pénible et triste de sa condition historique : l'image d'un recommencement s'intègre à la fin des œuvres du refus et entreprend donc de bâtir ce nouvel imaginaire social. Notre recherche permet ainsi d'affirmer que les diverses problématiques liées au refus du colonialisme au Québec semblent pouvoir trouver une certaine résonance, voire un certain appui, au sein des cultures caribéennes aujourd'hui, et réciproquement.

## BIBLIOGRAPHIE

La présente bibliographie vise à inscrire le **corpus** (partie I), dont les œuvres centrales sont le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire et *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, dans le large contexte de l'émergence du refus incarnée par les années trente aux Caraïbes et au Québec. Les ouvrages historiques et critiques dont nous disposons sur ce sujet sont nombreux et de nature variée. Dans cette abondante documentation, nous nous restreindrons aux écrits qui soulèvent plus ou moins directement la question du refus et qui abordent certaines problématiques constituant la base de la thèse. La bibliographie sépare les **ouvrages traitant des Caraïbes** des **ouvrages québécois** (parties II et II), compte tenu des différentes études effectuées dans les deux aires géographiques et que l'histoire coloniale ne permet pas d'exposer conjointement. Dans chacune de ces parties, les **ouvrages historiques** utilisés visent à instaurer un rapport incontestable entre l'histoire, la littérature et le contexte social dans lesquels les œuvres se réalisent, les **ouvrages critiques** élaborant les multiples problématiques et interrogations qu'entraîne l'étude de la production littéraire en situation de domination. Sur le thème de la littérature des Amériques françaises, les **ouvrages généraux** (Partie IV) permettent de réfléchir sur la pertinence de la comparaison Caraïbes / Québec et de soulever aussi les points sensibles d'une telle comparaison. Enfin, la cinquième et dernière partie aborde les **références théoriques et méthodologiques**, à savoir consécutivement les ouvrages récents traitant de sociocritique, de postcolonialisme, de polémique et d'identité.

## I. Corpus des œuvres

### I.1 Écrits d'Aimé Césaire

#### I. 1.1 Ses oeuvres

*Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955.

*Et les Chiens se taisaient*, tragédie, Paris - Dakar, Présence africaine, 1958.

*Les armes miraculeuses*, Paris, Nouvelle Revue française, Gallimard, 1970.

*Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Dakar, Éditions Présence Africaine, 1983.

*Cahier d'un retour au pays natal*, Ibadan, Edited with Introduction, Commentary and Notes by Abiola Irele, New Horn Press Limited, 1994.

#### I. 1.2 Ses Articles (par ordre chronologique)

« Nègreries - Conscience raciale et révolution sociale », *L'Étudiant noir*, p. 1.

« Lettre ouverte à Monseigneur Varin de la Brunelière, Evêque de Saint-Pierre et de Fort-de-France », *Tropiques*, n°11, mai 1944, pp.104-116.

S. t., *Le Progressiste* 28 juin 1978 et 13 janvier 1993, n. p.

S. t., *Le Progressiste*, 17 février 1993, n. p.

S. t., *Antilla*, Martinique, n°565, 24 décembre 1993, p. 30.

### I.2 Écrits de Jean-Charles Harvey

#### I. 2.1 Ses oeuvres

*La chasse aux millions – L'avenir industriel du Canada français*, Québec, Crédit industriel, 1920.

*Marcel Faure*, Montmagny, 1922.

*Pages de critique*, Québec, Le Soleil, 1926.

*L'homme qui va...*, Conte et nouvelle, Québec, Imprimerie « Le Soleil », 1929.

*Les Paradis de Sables*, Ottawa, Institution littéraire du Québec, 1933.

*Sébastien Pierre*, Nouvelles, Les éditions du Quotidien Levis, avril 1935.

*Art et combat*, Montréal, Montréal, Les éditions de l'Action canadienne-française, 1937.

*Les Grenouilles demandent un roi*, Montréal, Les éditions du Jour, 1942.



*Les demi-civilisés*, Les presses de l'université de Montréal, Bibliothèque du nouveau monde, 1988.

*La peur*, Montréal, Boréal, compact, 2000.

### I. 2. 2 Ses articles (par ordre chronologique)

« La mentalité coloniale », *Le Cri de Québec*, 12 juin 1925, p. 1.

« Coups de pinceau », *Le Cri de Québec*, 14 août 1925, n. p.

« Sur la colline », *Le Soleil*, 8 février 1927, p. 14.

« Entretiens avec Trissotin », *Le Soleil*, 25 mai 1927, p. 4.

« Le mois artistique et littéraire », *La Revue moderne*, décembre 1929, n. p.

« Porteurs d'eu et scieurs de bois », *Le Soleil*, 5 février 1931, p. 18.

« Le colonialisme littéraire : à propos d'une déclaration du poète canadien Wilson Mac Donald, à Toronto », *Le Soleil*, 29 juin 1931, p. 4.

« Colonialisme et nationalisme littéraire », *Le Soleil*, 10 juillet 1931, p. 3 et 8.

« On juge l'arbre à ses fruits : les insuffisances de l'instruction dans le Canada français », *Le Canada*, 20 décembre 1932, p. 2.

« Le courage d'une opinion », *Le Soleil*, 24 mai 1933, p. 4.

« La fête nationale des Canadiens-français », *Le Soleil*, 23 juin 1933, p. 4.

S. t., *Jeunesse*, Éditions de *Vivre*, Montréal, septembre 1935, p. 28.

« Une opinion qui date de lion », *Le Cri de Québec*, 10 décembre 1935, p. 4.

S. t., *Les Idées*, juin 1936, p. 329.

« Un peu de franchise et de courage », *Le Jour*, 16 septembre 1937, p. 1.

S. t., *Le Jour*, 15 janvier 1938, p. 2.

S. t., *Le Jour*, 22 janvier 1938, p. 1.

S. t., *Le Jour*, 29 janvier 1938, p. 6.

S. t., *Le Jour*, 16 juillet 1938, n. p.

S. t., *Le Jour*, 6 août 1938, n. p.

« Vivez ! Laissez vivre ! », *Le Jour*, 31 décembre 1938, p. 1.

S. t., *Le Jour*, 7 janvier 1939, p. 1.

S. t., *Le Jour*, 4 février 1939, n. p.

S. t., *Le Jour*, 18 mars 1939, p. 1.

S. t., *Le Jour*, 1<sup>er</sup> avril 1939, n. p.

« Le pire obstacle à l'art canadien », *Le Jour*, mai 1939, p. 2.

S. t., *Le Jour*, 11 janvier 1941, n. p.

S. t., *Le Jour*, 20 septembre 1941, n. p.

S. t., *Le Jour*, 19 août 1942, pp. 1-5.

S. t., *Le Jour*, 4 mars 1944, pp. 1-6.

S. t., *Le Jour*, 6 mai 1944, n. p.

S. t., *Le Jour*, 12 mai 1945, n. p.

« Le pire obstacle à l'art canadien », *Le Jour*, 16 septembre 1945, p. 2.

« Bootlegger en période de prohibition », *Le Nouveau Journal*, 20 janvier 1962, n. p.

S. t., *Le Petit Journal*, 5 avril 1964, p. A-8.

S. t., *Le Petit Journal*, 1<sup>er</sup> mai 1966, p. A-17.

### I. 2.3 Lettres

Lettre de J.-C. Harvey à Évelyn Pelland, 16 mars 1936, fonds J.-C.H. et É.P, n.p.

Lettre de J.-C. Harvey à Évelyn Pelland, 14 janvier 1938, fonds J.-C. Harvey et É. Pelland, n. p.

Lettre de Raoul Clouthier à Harvey, 10 mai 1934, US, fonds Harvey, I/3, n.p.

Lettre d'Albert Jutras à Harvey, 11 juillet 1934, US, fonds Harvey, I/3, n. p.

### **I. 3 Articles de référence pour l'analyse sociocritique**

La démarche sociocritique adoptée conduit à la recherche approfondie de nombreux articles parus dans les années trente dans les journaux et les revues caribéens, québécois et français. Ces derniers ont été choisis en fonction de leur position face au refus émergeant. Les articles ont été trouvés à l'Université de Montréal, à l'Université du Québec à Montréal, à l'université Laval à Québec et à la Bibliothèque des Sciences d'Outre-mer à Paris. La liste ci-dessous classe les articles dans un ordre spatial et temporel. Un petit résumé paraît en annexe sur le contexte historique et politique de chacun de ces médias (c.f. annexes pp. 300-2).

### I.3.1 Domaine antillais

#### **Articles parus dans *L'Étudiant noir* de mai-juin 1935**

Léopold Sédar Senghor, « Racisme ? Non, mais Alliance spirituelle », p. 2.

Sainville, « Tricentenaire de la conquête des Antilles », p. 3.

Gilbert Gratiant, « Lettre au Conseil Général », p. 8.

#### **Articles parus dans *Tropiques***

René Hibrant, « Introduction à la nouvelle poésie nègre américaine », n°2, 1941, pp.9-14.

Suzanne Césaire, « Léo Frobenius et le problème des civilisations », n°1, avril 1941, cahier 2, pp. 24-36.

René Ménil, « Orientation de la poésie », n°2, juillet 1941, cahier 1, pp. 13-21.

René Ménil, « Introduction au merveilleux », n°3, octobre 1941, pp. 8-16.

Pierre Mabilie, « Le royaume du merveilleux », n°4, janvier 1942, cahier 3, pp. 39-43.

Aristide Maugée, « Un poète martiniquais (sur Césaire) », n°4, janvier 1942,

Aristide Maugée, « Aimé Césaire poète », n°5, avril 1942, cahier 1, 13-20.

René Ménil, « Laisser passer la poésie... », n°5, avril 1942, cahier 1, pp. 21-28.

René Hihan, « Le problème de l'art à la Martinique. Une opinion », n°6-7, février 1943, pp. 39-47.

### I.3.2 Domaine québécois

#### **Articles parus dans *L'Action nationale***

Eugène L'Heureux, « La dictature économique dans la province de Québec », premier semestre 1933, pp. 66-78.

Joseph-Papin Archambault, « Le cinéma et les enfants », premier semestre 1933, pp. 52-56.

Georges Courchesne, « Le problème de la terre », vol. I, janvier 1933, pp. 9-16.

Lionel Groulx, « Une tâche entre quelques autres », vol. I, janvier 1933, pp. 34-42.

Jacques Brassier, « Regards autour de nous », vol. I, février 1933, p. 112.

S. n., « Le régime capitaliste », avril 1933, pp. 159-193.

Alexandre Dugré, « Retour à la terre », avril 1933, p. 232.

Dominique Beaudin, « Capitalisme étranger et vie nationale », juin 1933, pp. 323-335.

Camille Forest, « Le cinéma français », Vol. II, octobre 1933, pp. 123-125.

Paul Guoin, « A la hache ! », vol. I, janvier 1934, pp. 21-23.

Lionel Groulx, « Le national et le religieux », vol. I, février 1934, p. 95.

Jacques Brassier (pseudonyme de Lionel Groulx), « Pour qu'on vive... », février 1934, p. 116.

René Chaloult, « L'éducation nationale. Le devoir national », volume I, mars 1934, pp. 131-140.

Edras Minville, « Les chocs en retour de l'anglomanie », vol. I, avril 1934, pp. 195-198.

Jean-Pierre Verschelden, « Pour un acte de foi », mai 1934, vol. I, pp. 287-290.

Olivar Asselin, « Les héros », mai 1935, pp. 290-291.

François Hertel, « Régionalisme et patriotisme », vol. II, octobre 1935, pp. 105-107.

Jean-Robert Bonnier, « Désespérance des jeunes », octobre 1935, octobre 1935, vol. II, pp. 117-123.

André Laurendeau, « Pour mettre dans l'âme de la jeunesse à la place du culte de l'esprit de parti », décembre 1935, p. 262.

François Hertel, « L'avenir de notre littérature, octobre 1937, pp. 128-143.

### **Articles parus dans *Le Devoir***

Le manifeste de la jeune génération, « Pour la défense du français », 24 janvier 1933, p. 5.

S. n., « Le capitalisme et son peuple », 18 février 1933, p. 6.

S. n., « Retour à la terre ou maintien au sol ? », 27 février 1933, p. 4.

Lionel Groulx, « L'évangélisation au temps de Champlain. Les missionnaires au travail », 22 mars 1935, p. 6.

Camille Bertrand, « Le rôle des intellectuels canadiens-français », avril 1935, p. 1.

George Pelletier, s. t., 17 février 1939, p. 4.

Gilbert Pelletier, s. t., 19 septembre 1940, p. 6.

Jean Hamelin, « Rééditions : Jean-Charles Harvey et Romain Molland », 22 décembre 1962, p. 10.

### **I.3.3 Domaine français**

#### **Articles parus dans *La Revue Indigène***

Étienne Marsan, « Le travail indigène », n°1, janvier 1906, pp. 12-14.

Paul Bourdarie, « Notre programme », janvier 1906, n°1, pp. 2-7.

Paul Bourdarie, « Espérances d'avenir. Les souhaits et les Espérances », janvier 1910, n°45, p. 31.

Deredinger, « Un peuple d'Affranchis, Les Yàl Nàs, Afrique Centrale Française », mars 1912, pp. 191-202.

### **Articles parus dans *L'Illustration***

Paul-Émile Cadilhac, « Voyage à l'île d'émeraude et à l'île des revenants », 23 novembre 1935, p. 365.

René Didelot, « Le tricentenaire des Antilles françaises », 23 novembre 1935, p. 2.

### **Autres articles**

Lionel Groulx, « Une action intellectuelle », *L'Action française*, Montréal, première année, vol. I, 1917, p. 16.

Charles Régismanset, « *Batouala*, roman nègre », *La Dépêche coloniale*, 20 décembre 1921.

Eugène L'Heureux, « Que serait demain notre dimanche ? », *Le Progrès du Saguenay*, Chicoutimi, vol. 43, n°17, 24 décembre 1929.

Henri Girard, « La vie littéraire : un livre de combat », *Le Canada*, 27 avril 1934.

Charles-Émile Hamel, « La revanche d'un écrivain », *Le Jour*, 14 janvier 1939, p. 1.

Albert Charton, « Ce qu'est la France d'Outre-mer », *L'information d'Outre-mer*, mars-avril 1939, première année, n°2, p. 93.

Jules Romains, s. t., *Le Jour*, 7 décembre 1940, n. p.

Pierre Chaloult, s. t., *la Patrie*, 18 au 24 février 1965.

## **II. Ouvrages portant sur l'Afrique et les Caraïbes**

### **II.1 Histoire et littérature : colonisation, décolonisation et négritude**

Ces ouvrages visent à instituer le *Cahier d'un retour au pays natal* dans un contexte historique et social ; ils développent généralement des pensées émergentes qui empruntent

un canal essentiellement littéraire, s'enracinant dans le terreau social et véhiculant une idéologie déterminée.

ALEXIS Jacques Stephen, *Compère Général Soleil*, Paris, Gallimard, 1983.

ANTOINE Régis, *Les écrivains français et les Antilles : des premiers Pères blancs aux surréalistes noirs*, G. P. Maisonneuve et Larose, 1978.

BLERALD Alain, *Négritude et politiques aux Antilles*, Paris, Éditions caribéennes, 1981.

---, *Histoire économique de la Guadeloupe et de la Martinique du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Karthala, 1986.

CHAMOISEAU Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.

CORZANI Jacques, *Antilles d'hier et d'aujourd'hui*, « La vie quotidienne », tome 8, Fort-de-France (Martinique), 1979.

DAMAS Léon-Gontran, *Poètes d'expression française (1900-1945)*, Paris, latitudes françaises, Seuil, 1947.

DELOFOSSE Maurice, *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, Payot, 1922.

---, *L'Âme nègre*, Paris, Payot, 1927.

DEPESTRE René, *Pour la révolution, pour la poésie*, Ottawa, collection francophonie vivante, Éditions Leméac, 1974.

---, *Bonjour et adieu à la négritude*, Paris, Seghers, Éditions Robert Laffont, 1980.

DORIGNY Marcel (sous la direction de), *Esclavage, résistances et abolitions*, Paris, Comité des travaux historique et scientifique, Éditions du CTHS, 1999.

GUERIN Daniel, *Les Antilles décolonisées*, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1956.

KESTELOOT Lilyan, *Anthologie négro-africaine, Panorama critique des prosateurs, poètes et dramaturges noirs du XXème siècle*, Belgique, Marabout, 1987.

---, *Les écrivains de langues françaises : naissance d'une littérature*, Université Libre de Bruxelles, Études Africaines, Éditions de l'Institut de Sociologie, 1971.

---, *Négritude et situation coloniale*, Paris, Silex éditions, 1988.

KIMONI, *Destin de la littérature Négro-Africaine ou problématique d'une culture*, Kinshasa, Sherbrooke, Naaman, Presses universitaires du Zaïre, 1975.

PRICE MARS Jean, *Ainsi parla l'oncle* [1928], Montréal, Leméac, 1973.

REVERT E., *La Martinique*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1949.

SPEROK ADOTÉVI Stanislas, *Négritude et négrologues*, thèse, Université de Montréal, 1975.

TOUMSON Roger, *La transgression des couleurs, littérature et langage des Antilles (XVIIIe, XIXe, XXe siècle)*, t. I et II, Paris, Éditions caribéennes, 1989.

## **II.2 Ouvrages critiques**

Ces ouvrages posent le sujet de couleur face à une infinité de problématiques et d'ouvertures. Le problème de la construction de stéréotypes infligée par la colonisation, conduisant à la méconnaissance de l'autre et de soi, est mis en valeur dans la plupart de ces ouvrages critiques et théoriques.

## II.2.1 Ouvrages critiques et théoriques : la rencontre des cultures et la construction du sujet

ANTOINE Régis, *La littérature franco-antillaise, Haïti, Guadeloupe et Martinique*, Paris, Karthala, 1992.

BERNABÉ Jean, CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.

CORZANI Jacques, « L'idée de nation en Guadeloupe, Guyane, Martinique. Mythes et contre mythes », pp. 441-452, in : *L'imaginaire de la nation (1792-1992)*, textes réunis par C-G DUBOIS, Actes du colloque européen de Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991.

DES ROSIERS, Joël, *Théories caraïbes, poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque, 1996.

FANON Frantz, *Peau Noire, Masques Blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.

---, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspéro, 1979.

---, *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspéro, 1982.

GLISSANT Édouard, *L'intention poétique*, Paris, Seuil, 1969.

---, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981.

---, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

---, *Introduction à la poétique du Divers*, Presses de l'université de Montréal, 1995.

J. ROBERT Wilbert, « Littérature et conscience nationale », entretien avec Édouard Glissant, *College Language Association Journal*, vol. 24, n°3, mars 1980-1981, p. 309.



MARTELLY Stéphane S., *Le sujet opaque, une lecture de l'œuvre poétique de Magloire-Saint-Aude*, Mémoire présenté à l'Université de Montréal, décembre 1998.

MAXIMIN Daniel, *L'Isolé Soleil*, Paris, Seuil, collections Poche, 1985.

MÉNIL René, *Tracées, identité, négritude, esthétique aux Antilles*, Paris, Chemins d'identité, Robert Laffont, 1981.

MOURALIS Bernard, *Les contre-littératures*, Paris, Puf, 1975.

---, *Littérature et développement*, Paris, Silex / ACCT, 1984.

---, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, Dakar, 1993.

NDIAYE Christiane et SEMUJANGA Josias, *De Paroles en figures*, Montréal, Essais sur les littératures africaines et antillaises, Harmattan, 1996.

NDIAYE Christiane, « Les mémoires d'Amadou Hampâté Bâ : récit d'un parcours identitaire exemplaire », pp. 13-36, sous la direction de Suzanne Crosta in : *Récits de vie de l'Afrique et des Antilles, Enracinement, Errance, Exil*, Québec, Université Laval, GRELCA, 1998.

PRICE-MARS Jean, *De Saint-Domingue à Haïti, essai sur la culture, les arts et la littérature*, Paris, Présence Africaine, 1959.

RELOUZAT Raymond, *Tradition orale et Imaginaire créole*, Paris, Ibis Rouge Éditions, 1998.

SARTRE Jean-Paul, « Orphée noir », 1948, in : *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Léopold Sédar Senghor, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

### II.2.2 Ouvrages collectifs

MICHEL Marc (sous la direction de), *Identités Caraïbes*, Paris, Éditions du CTHS, 2001.

RAUZDUEL Rosan, *Servitude et oppression dans les Amériques de la période coloniale à nos jours*, Paris, Pointe-À-Pitre, CERC, Karthala, Espace Caraïbes Amériques, 2000.

### **II.3 Critiques littéraires portant sur Aimé Césaire**

La thèse s'appuie en toile de fond sur certains ouvrages déjà réalisés sur Aimé Césaire, dont les principaux sont cités ci-dessous. Ils s'attachent chacun à leur tour à la libération individuelle du héros césairien, aux diverses révoltes que Césaire a provoquées tout au long de sa carrière littéraire et politique, au rapport qu'il a entretenu avec le surréalisme européen, puis à la personnalité singulière de l'écrivain, se situant entre la culture occidentale et négro-africaine.

BOULET Rémy Sylvestre, *Espaces et dialectique du héros césairien*, Paris, Harmattan, 1987.

BERNABÉ Jean, « La négritude césairienne et l'Occident », in : *Les Littératures d'Expression Française, négritude africaine, négritude caraïbe*, Université Paris Nord, Centre d'Études Francophones, Éditions de la Francite, 1973.

CAILLER Bernadette, *Proposition poétique, une lecture de l'œuvre d'Aimé Césaire*, Québec, Naaman, 1976.

CASE Frederick, *Aimé Césaire et l'occident chrétien*, LA, L'esprit créateur, Bâton Rouge, 1970.

CASE Frederick, *L'intention poétique d'Aimé Césaire*, Sherbrooke, Présence francophone, Revue littéraire, 1973.

HOUMTONDI (d') Victor, *Les limites de la révolution césairienne dans le Cahier*, Paris, Peuples Noirs – Peuples Africains, 1981.

KESTELOOT Lylian et KOTCHY B. Nguessan, *Aimé Césaire, l'homme et l'oeuvre*, Paris, Présence africaine, 1973.

LECUYER Maurice, *Rythme, révolte et rhétorique ou aimer Césaire*, Houston, Rice University Studies, 1977.

LEINER Wolfgang (collection dirigé par), *Soleil Eclaté, Mélanges offerts à Aimé Césaire*, études littéraires françaises – 30, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1984.

NDIAYE Christiane, *Danse de la parole, Études sur les littératures africaines et antillaises*, « Aimé Césaire : de l'autre côté du désastre », pp. 55-72, Yaounde/Cameroun/France, Éditions Nouvelles du Sud, 1996.

NIGEL Thomas, *Wright's and Césaire's Perception of Africa*, Washington, Literature of Africa and the African Continuum, 1989.

NNE ONYEOZIRI Gloria, *La parole poétique d'Aimé Césaire : essai de sémantique littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1992.

SHARFMAN Ronnie Leah, *Engagement and the language of the Subject in the Poetry of Aimé Césaire*, University Presses of Florida, Humanities Number 59, 1980.

SONGOLO Aliko, *Aimé Césaire, une poétique de la découverte*, Paris, L'Harmattan, 1985.

TATI-LOUTARD Jean-Baptiste, *Le sens de la révolte d'Aimé Césaire*, Congo, Université de Brazzaville, 1970.

TOUMSON Roger, HENRY-VALMORE Simone, *Aimé Césaire le nègre inconsolé*, Paris, Vents des îles, Syros, 1993.

WALKER Keith Louis, *La cohésion poétique de l'œuvre césairienne*, Gunter Narr Verlag, Études littéraires françaises, Jean-Michel Place, 1979.

WONDJI Christophe, *Le monde d'Aimé Césaire à l'époque du Cahier*, Côte d'Ivoire, Université d'Abidjan, 1979.

ZADI ZAOUROU Bernard, *Césaire entre deux cultures*, Abidjan-Dakar, Nouvelles éditions africaines, 1978.

### III. Ouvrages portant sur le Québec

#### III.1 Ouvrages historiques

Ces ouvrages rendent sensible l'idée selon laquelle l'interaction entre la littérature et la société canadienne française dans les années trente et quarante est constante. Les conflits émergent dans les milieux intellectuels, où s'opposent les partisans de la tradition et ceux de la nouveauté, symbolisés surtout par la jeune génération qui entre dans d'autres modes de pensées.

##### II.1.1 Histoire du Québec, société québécoise des années trente : genèse, idéologies et apolitisme

BÉLANGER André-J, *L'apolitisme des idéologies québécoises*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974.

DUMONT Fernand, *Idéologies au Canada-français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978.

DUMONT Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993.

GABOURY Jean-Pierre, *Le Nationalisme de Lionel Groulx, Aspects idéologies*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1970.

GROULX Lionel, *Mes mémoires*, t. IV, Montréal, Fides, 1974.

---, *La naissance d'une race*, Montréal, Granger, 1938.

LAHAISE Robert, *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Toronto, Guérin, 1998.

LESTRES (Alioné de) (pseudonyme de Lionel Groulx), *L'appel de la race (roman)*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922.

LINTEAU Paul-André, DUROCHER René, ROBERT Jean-Claude, RICARD François, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986.

MARCHAND Clément, *Les soirs rouges*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1947.

MONIERE Denis, *Le développement des idéologies au Québec*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977.

PROULX Bernard, *Le roman du territoire*, Montréal, Les Cahiers d'études littéraires, 1987.

RACINE Claude, *L'anticléricisme dans le roman québécois (1940 – 1965)*, Montréal, collection littéraire Les Cahiers du Québec, Éditions Hurtubise HMH, 1972.

VAN SCHENDEL Nicolas, « L'identité métisse ou l'histoire de la canadianité », pp. 101-121, in : *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, sous la direction de Jocelyn Létourneau, avec la collaboration de Roger Bernard, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994.

VIAATTE Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950*, Paris, PUF, 1954.

## II.1.2 Histoire littéraire et émergence d'une nouvelle littérature

ALLARD Jacques, *Le roman du Québec, Histoire - Perspectives - Lectures*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2000.

ARGUIN Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965, symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, l'Hexagone, 1989.

BESSETTE Arsène, *Le Débutant* [1914], Montréal, Hurtubise, HMH, 1977.

BLAIS Jacques, *De l'ordre et de l'aventure, La poésie au Québec de 1934 à 1944*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975.

BOUCHARD Gérard, LAMONDE Yvan, *La nation dans tous ses états, Le Québec en comparaison*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1997.

CHARTIER Daniel, *L'émergence des classiques*, Bibliothèque nationale du Québec, Fides, Nouvelles études québécoises, 2000.

FALARDEAU Jean-Charles, *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions Hurtubises, HMH, 1967.

---, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Éditions Hurtubises, HMH, 1974.

GAGNON Marcel-Aimé, *La vie orageuse d'Olivar Asselin*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1962.

LAFORTUNE Monique, *Le roman québécois, reflet d'une société*, Québec, Montréal, 1985.

LÉGER Jules, *Le Canadien-français et son expression littéraire*, « Le mouvement contemporain depuis 1900 », pp. 139-189, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938.

LÉTOURNEAU Jocelyn (sous la direction de), BERNARD Roger (avec la collaboration de), *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 1994.

MAILHOT Laurent, *La poésie québécoise, des origines à nos jours*, Montréal, l'Hexagone, 1986.

---, *La littérature québécoise*, Montréal, essai Typo, 1997.

MAJOR Robert, *Parti pris : idéologies et littérature*, La Salle, Québec, Hurtubise, 1979.

MARCOTTE Gilles, *Une littérature qui se fait, Essais critique sur la littérature canadienne française*, Montréal, HMH, collection « Constantes », 1962.

---, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989.

NEPVEU Pierre, *Écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine ; essais*, Québec, Boréal 1988.

O'LEARY Dostaler, *Le roman canadien-français*, Paris, Le cercle du livre de France, 1954.

POMEYROLS Catherine, *Les intellectuels québécois : formation et engagement, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996.

ROBERT Guy, *Aspects de la littérature québécoise*, Montréal, Beauchemin, 1970.

ROY Camille, *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1913.

TOUGAS Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964.

### III.2 Ouvrages critiques

Ces ouvrages permettent de réfléchir autour des notions identitaires émergentes dans les années trente que ces critiques associent à l'avènement d'une modernité québécoise, corrélation qu'ils éclairent par leurs interrogations. L'étude de certains ouvrages traitant de Jean-Charles Harvey met en évidence les travaux déjà effectués sur l'écrivain. Plus qu'« ouvrages critiques », ils se définissent davantage comme des biographies. La bibliographie ne rend pas compte des nombreux chapitres ou articles isolés, plus ou moins concis, écrit autour de J.-C. Harvey, apparaissant le plus souvent dans des ouvrages d'histoire littéraire québécoise.

#### III.2.1 Ouvrages théoriques : les rapports entre l'identité et la modernité

ALLEMAGNE (d') André, *Le colonialisme au Québec*, les éditions R-B Montréal, 1966.

BEAUDOUIN Jean-Louis, *Vingt ans de surréalisme*, Paris, Édition Denoël, 1961.

DREYFUS Simone, JOUVE Edmond, PILLEUL Gilbert (sous la direction de), *Les écrivains du Québec*, Actes du Quatrième Colloque international francophone du Canton de Payrac (Lot), Collection Mondes francophones, série colloques de l'A.D.E.L.F, 1994.

ELBAZ Mickael, FORTIN Andrée, LAFOREST Guy, *Les frontières de l'identité et postmodernisme au Québec*, Les Presses de l'Université Laval, L'Harmattan, 1996.

FOURNIER Michel, *L'entrée dans la modernité*, Montréal, Édition Saint-Martin, 1986.

LAMONDE Yvan, TRÉPANIÉ Esther, *L'avènement de la modernité au Québec*, Québec, Institut de recherche sur la culture, 1986.

LÉTOURNEAU Jocelyn, *Passer à l'avenir, Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000.



MACLURE Jocelyn, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2000.

SIMON Sherry, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Québec, XYZ, 1991.

SROKA Ghila, *Où va le Québec ?*, Montréal, les éditions du CIDIHCA, 2001.

STAINES David, *The Canadian Imagination, dimensions of a literary culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1977.

VALLIERES Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Québec, Éditions Parti Pris, 1968.

### III.2.2 Articles et périodiques

AQUIN Hubert, « Profession, écrivain », *Parti Pris*, n°4, janvier 1964, pp. 23-31.

BROCHU André, « Présentation », *Parti Pris*, vol. I, n°1, 1963, p. 2.

ETHIER-BLAIS Jean, « Lettres canadienne-françaises. Une nouvelle littérature », *Études françaises*, février 1965, v. I, n°1, p. 107-112.

GAUVIN Lise, « Glissements de langues et poétiques romanesques », *Littérature*, n°101, février 1996, p. 5-25.

LÉTOURNEAU, « Le « Québec moderne », premier chapitre du grand récit collectif des Québécois », *Revue française de science politique*, 1992, XLII, 5 : 773.

MIRON Gaston, « Un long chemin », *Parti Pris*, 2, n°5, 1965.

SELLIER Philippe, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? », *Littérature*, n°55, Larousse, 1984, pp. 112-126.

VACHON G. André, « L'ère du silence à l'âge de la parole », *Études françaises*, vol. 3, août 1967.

---, « Une pensée incarnée », *Études françaises*, vol. 5, 1969.

### III.3 Critiques littéraires portant sur Jean-Charles Harvey

GAGNON Marcel-Aimé, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, Ottawa, Beauchemin, 1970.

LAVERTU Yves, *Jean-Charles Harvey, Le combattant* (biographie), Québec, Boréal, 2000.

MILOT Louise, « Le sens critique de la critique – Le cas des *Demi-civilisés* de J.-C. Harvey », pp.31-37, sous la direction de Annette HAYWARD et Agnès WHITFIELD, in *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992

ROUSSEAU Guildo, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, Québec, Centre éducatif et culturel, INC., 1969.

ROUSSEAU Guildo, « Introduction » aux *Demi-civilisés*, pp. 7-52, Les Presses de l'Université de Montréal, Bibliothèque du Nouveau Monde, 1988.

#### III.3.1 Articles et périodiques

CHALOULT Pierre, « Jean-Charles Harvey qui fut grand-père de la révolution tranquille », *La Patrie*, 18 février 1965, p. 6.

DUHAMEL Roger, « Jean-Charles Harvey », *Le Droit*, 6 mars 1965, p. 8.

ETHIER-BLAIS Jean, « Une nouvelle littérature », *Études françaises*, février 1965, p. 106.

GAGNON Jean-Louis, « Jean-Charles Harvey ou la Vocation de la liberté », *Le Journal de Montréal*, vol. I, n°199, 26 février 1965, p. 17.

GAY Paul, « Les demi-civilisés », *Lectures*, septembre 1962, p. 16.

LAPORTE Maurice, « Une heure avec M. Jean-Charles Harvey », *Le Canada*, 10 février 1937, p. 2.

LISSE Michel, « Déconstructions », *Études françaises*, vol. 38, n°1-2, 2002, pp. 77-83.

SPENCE SOUTHRON Jane, « In French Canada, Sackcloth for Banner », *The New York Times Book Review*, January 8, 1939, p. 12.

TARDIF Jacques, « *Les demi-civilisés* ou le Procès d'une génération », *Le Quartier Latin*, 27 février 1962, p. 13-15.

#### **IV. Ouvrages généraux : discours et échanges francophones**

Ces ouvrages entament une réflexion sur le fait colonial en francophonie des Amériques et sur les rapports entretenus avec la production d'une nouvelle identité. Certains de ces critiques établissent un contact plus ou moins direct entre la situation des Caraïbes et du Québec.

ANDRES Bernard et ZILA Bernd (sous la direction de), *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, Québec, Éditions Nota Bene, 1999.

BEAUDOIN Jean-Louis, *Vingt ans de surréalisme, 1939-1959*, Paris, Éditions Denoël, 1961.

BENIAMINO Michel, *La francophonie littéraire, Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 1999.

BOUCHARD Gérard, *Genèse des nations et culture du Nouveau Monde, Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000.

BOURASSA André-G., *Surréalisme et littérature québécoise, Histoire d'une révolution culturelle*, Montréal, essai Typo, Les Herbes Rouges, 1986.

CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, Paris, puf, écritures francophones, francophone, 2000.

DAHOUDA Kanaté, *Aimé Césaire, Paul Chamberland et le pays de l'exil*, Thèse Université de Laval, avril 2000.

DJEBAR Assia, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel, 1995.

---, *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999.

DORSINVILLE Max, *Without Prospero-essay on Quebec and Black literature*, Toronto, Press Porcepier Erin Ontario, 1974.

---, *Le Pays natal, Essais sur les littératures du Tiers-Monde et du Québec*, Dijon, Nouvelles Éditions Africaines, 1983.

FINKELKRAUT Alain, *L'Ingratitude. Conversation sur notre temps*, avec Antoine Robitaille, Montréal, Québec Amérique, 1999.

GAUVIN Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues, Entretiens*, Éditions Karthala, 1997.

GIROUX Robert, *Littérature, Histoire, Idéologie, Québec-Haïti*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1980, Y – Z, 1970.

GOMEZ-MORIANA Antonio, POUPENEY HART Catherine, *Parole exclusive, parole exclue, parole transgressive. Marginalisation et marginalité dans les pratiques discursives*, Longueuil, Collection L'Univers des discours, Le Préambule, 1990.

JOUBERT Jean-Louis, *Littérature francophone*, Paris, Nathan / ACCT, 1992.

LECHERBONNIER Bernard, *Surréalisme et francophonie, La chair du verbe historique*, Paris, Publisud, 1987.

MEMMI Albert, *L'homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968.

---, *Portrait du colonisé*, Ottawa, L'Étincelle, 1972.

MOSER Walter, « L'anthropophage et le héros sans caractère : deux figures de la critique de l'identité », pp. 242-259, in *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, sous la direction de Jocelyn Létourneau, avec la collaboration de Roger Bernard, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994.

NEPVEU Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essai sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998.

PFAFF Françoise, *Entretiens avec Maryse Condé*, Paris, Karthala, 1993.

SEMUJANGA Josias, *Configuration de l'énonciation interculturelle dans le roman francophone, Éléments de méthode comparative*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1996.

VIATTE Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Paris / Québec, Presses universitaires de France, 1954.

WADDELL Éric (sous la direction de), *Le dialogue avec les cultures minoritaires*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1999.

Ouvrage collectif

*Écrire « la parole de nuit », La nouvelle littérature antillaise*, textes rassemblés et introduits par Ralph Ludwig, Paris, Gallimard, 1994.

## **V. Références théoriques et méthodologiques : la littérature du refus en pays dominés**

Les ouvrages inscrits ci-dessous ont permis de formuler la démarche théorique et méthodologique empruntée par la thèse. La sociocritique pose la question du pouvoir de la littérature et de son rapport aux discours sociaux, le polémique nous permet d'analyser les œuvres du corpus comme prise de parole et de pouvoir, et la thèse de Ricœur confère au pouvoir du récit la possibilité de la construction d'une « identité narrative » qui naît du rapport entre l'histoire et la fiction.

### **V.1 Théories du discours et sociocritique**

ANGENOT Marc, *Le cru et la faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle époque*, Bruxelles, Labord, 1986.

---, *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992.

BACHELARD Gaston, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1948.

BARTHES Roland, *Mythologies* [1957], *Œuvre complète*, t. 1, 1942-1965, Paris, Éditions du seuil, 1993.

---, *Leçon*, Paris, Seuil, 1977.

BARTHES R., BERSANI L., HAMON Ph., RIFFATERRE M., WATT I., *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Chapitre I, Paris, Gallimard, 1978.

BESSIERE Jean, *Littérature et théorie*, Paris, Champion, 1999.

BRUNEL Pierre, CHEVREL Yves, *Précis de littérature comparée*, Paris, puf, 1989.

---, *Mythe et utopie*, Napoli, Biblioteca europea 17, 1999.

BUTOR Michel, *Répertoire II*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.

DUCHET Claude, *Sociocritiques*, Montréal, Nathan, 1979.

EISSER Ariane, ENGELIBERT Jean-Pierre, *La dimension mythique de la littérature contemporaine*, Poitiers, La Licorne, UFR Langues Littératures, 2000.

ESCARPIT Robert, *La littérature et le social*, Paris, Flammarion, collection « science de l'homme », 1970.

FALARDEAU Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise, HMH, 1972.

FARHOUD Myriam, *Mythe et contestation, incompatibilité ou complémentarité dans des ouvrages littéraires interculturels*, Paris, Septentrion, 1995.

FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

---, *L'Ordre du Discours*, Paris, Gallimard, 1971.

GREIMAS Algirdas Julien, *Sémiotique narrative et textuelle*, ouvrage présenté par Claude Chabrol, Paris, Librairie Larousse, 1973.

Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Presse Universitaires de Lyon, 1979.

LACROIX Benoît, *Imaginaire social et représentations collectives*, Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau, « Imaginaire, merveilleux et sacré avec J.-C. Falardeau », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982.

LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

LEVI-STRAUSS, *Les structures de la parenté*, Paris, puf, 1949.

LUCRECE André, *Société et Modernité, Essai d'interprétation de la société martiniquaise*, Martinique, Les Éditions de L'Autre mer, 1994.

MAFFESOLI M., FREUND J., BOZONNET J.-P., SAMIVEL, BELLOTO B., *Espaces et Imaginaire*, Presses Universitaires de Grenoble, Bibliothèque de l'Imaginaire, 1979.

SERRES Michel, *Hermès ou la communication*, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

TROUSSON Raymond, *Voyages aux pays de nulle part, Histoire littéraire de la pensée utopique*, Édition de l'Université de Bruxelles, 1979.

#### Articles et périodiques

DUCHET Claude, « Pour une socio-critique ou variation sur un incipit », *Littérature*, n°1, février 1971, pp. 246-253.

ROBIN Régine, « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture ou le projet sociocritique », *Littérature*, n°70, mai 1988, pp. 99-109.



## V.2 Le postcolonialisme

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen, *The empire writes back, Theory and practice in post-colonial literatures*, London and NY, Routledge, 1989.

BESSIERE Jean, MOURA Jean-Marc, *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs, Afrique, Caraïbes, Canada*, Paris, Conférences du séminaire de littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Honoré Champion, 1999.

BRITTON M. Celia, *Édouard Glissant and postcolonial theory. Strategy of language and resistance*, The University Press of Virginia, New World Studies, A. James Arnold editor, 1999.

CANCLINI Néstor Garcia, *Consumidores y ciudadanos : conflictos multiculturales de la globalizacion*, Mexico, Gribalbo, 1995.

CHANADY Amaryll, *Entre inclusion et exclusion. La symbolisation de l'autre dans les Amériques*, Paris, Honoré Champion, 1999.

GANDHI Leela, *Postcolonial Theory, a critical introduction*, New York, Columbia University Press, 1998.

HARLOW Barbara, *Resistance literature*, British Library Cataloguing in Publication Data, 1987.

IANNI Octavio, *Race et classe au Brésil*, Paris, Présence Africaine, 1965.

MOURA Jean-Marc, *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, Puf, écritures francophones, 1999.

SIMON Sherry, *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la tortue, 1999.

TIFFIN Chris and LAWSON Alan, *De-scribing empire, Post-colonialism end textuality*, Londre et NY, Routledge, 1994.

TOUMSON Roger, *Mythologie du métissage*, Écritures francophones, Presses Universitaires de France, 1998.

TURGEON Laurier, *Patrimoines métisses, contextes coloniaux et postcoloniaux*, Québec, Les Presses Universitaires de Laval, 2003.

WILLIAMS Patrick and CHRISMAN Laura, *Colonial discourse and post-colonial theory, A Reader*, NY, London, Toronto, Sydney, Tokyo, Singapore, Harvester Wheatsheaf, 1993.

### V.3 Le polémique

ANGENOT Marc, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1982.

CAMUS Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.

CHAMPAGNE Maurice, *La violence au pouvoir*, Montréal, Éditions du jour, 1971.

DEMERS Jeanne et Mc MURRAY Line, *L'enjeu du manifeste en jeu*, Longueuil, collection L'univers des discours, Le Préambule, 1986.

GARAND Dominique, *La griffe du polémique, essais littéraires*, Québec, l'Hexagone, 1989.

---, *Les voix écrites de la violence (entre le polémique et l'agonique)*, Thèse présentée à l'université de Montréal, octobre 1990.

#### V.4 L' « identité narrative »

De nombreux ouvrages traitant de l'identité parsèment la présente bibliographie. Elle constitue notamment les bases de la sociocritique et se situe au centre de la réflexion des discours et des échanges francophones.

DERRIDA Jacques, *La Dissémination*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

---, *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, collection « Critique », 1972.

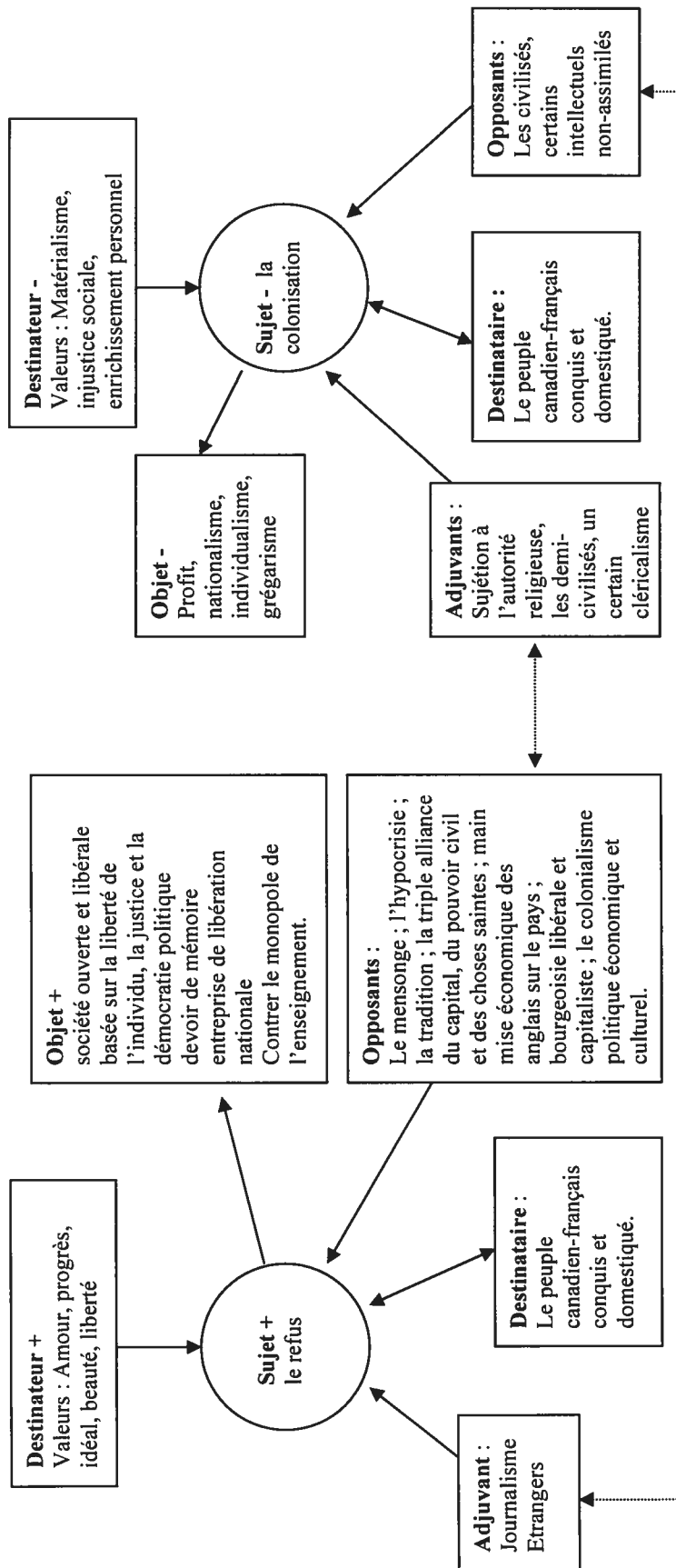
---, *Points de suspension – Entretiens*, choisis et présentés par Elizabeth Weber, Paris, collection « La philosophie en effet », 1992.

---, *Psyché, inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1998.

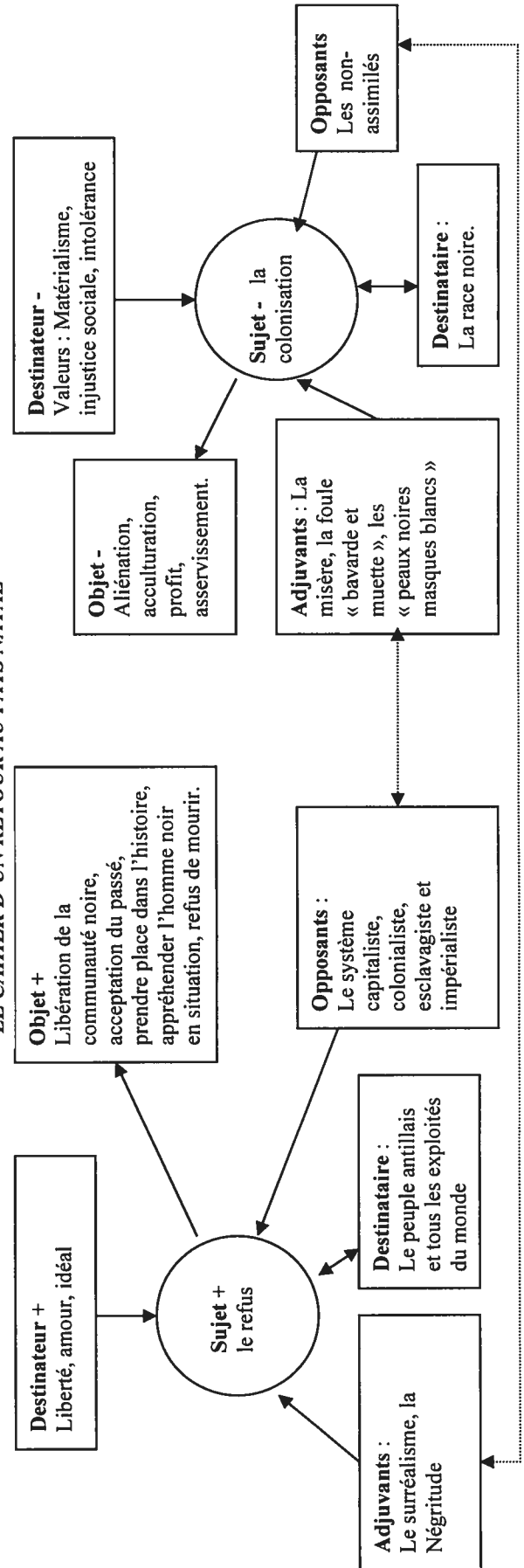
RICŒUR Paul, *Temps et récit III*, Chapitre II, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

## **ANNEXES**

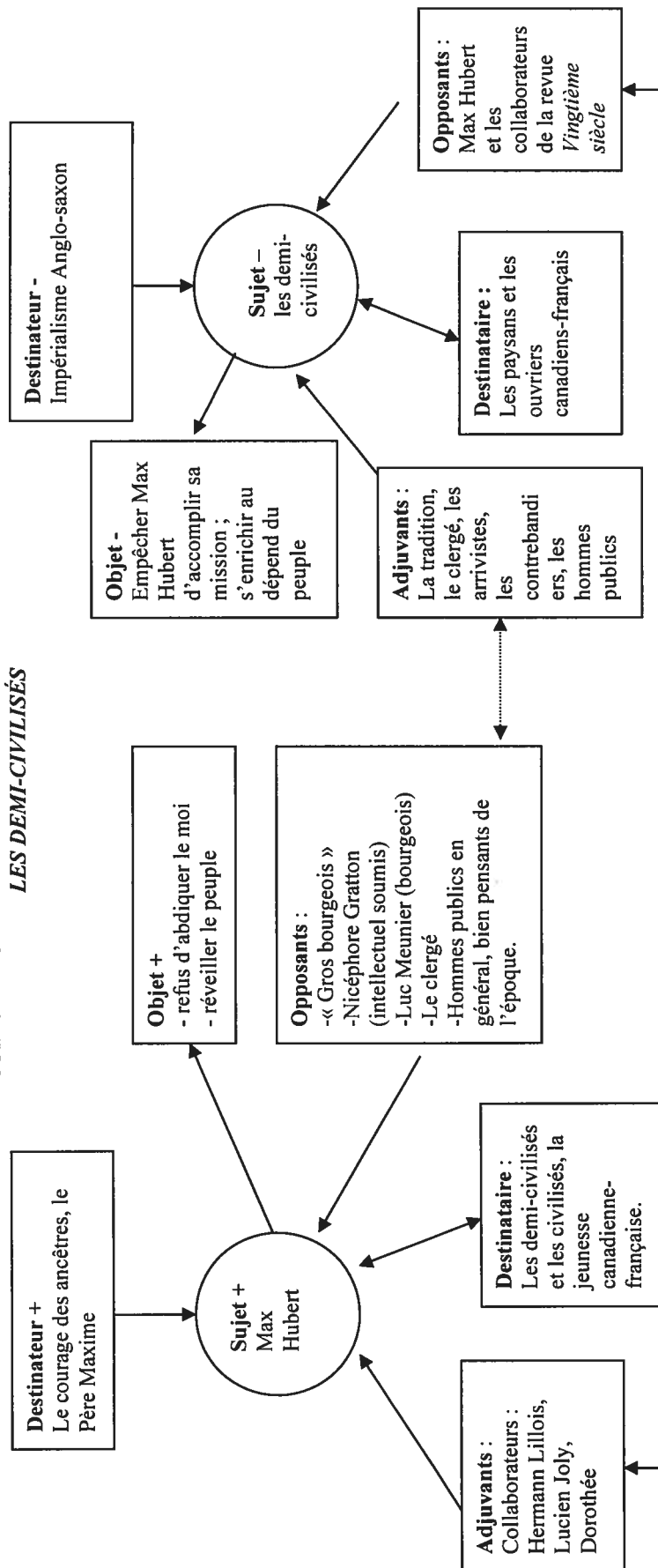
# SCHEMA ACTANTIEL I : LA STRUCTURE DISCURSIVE LES DEMI-CIVILISES



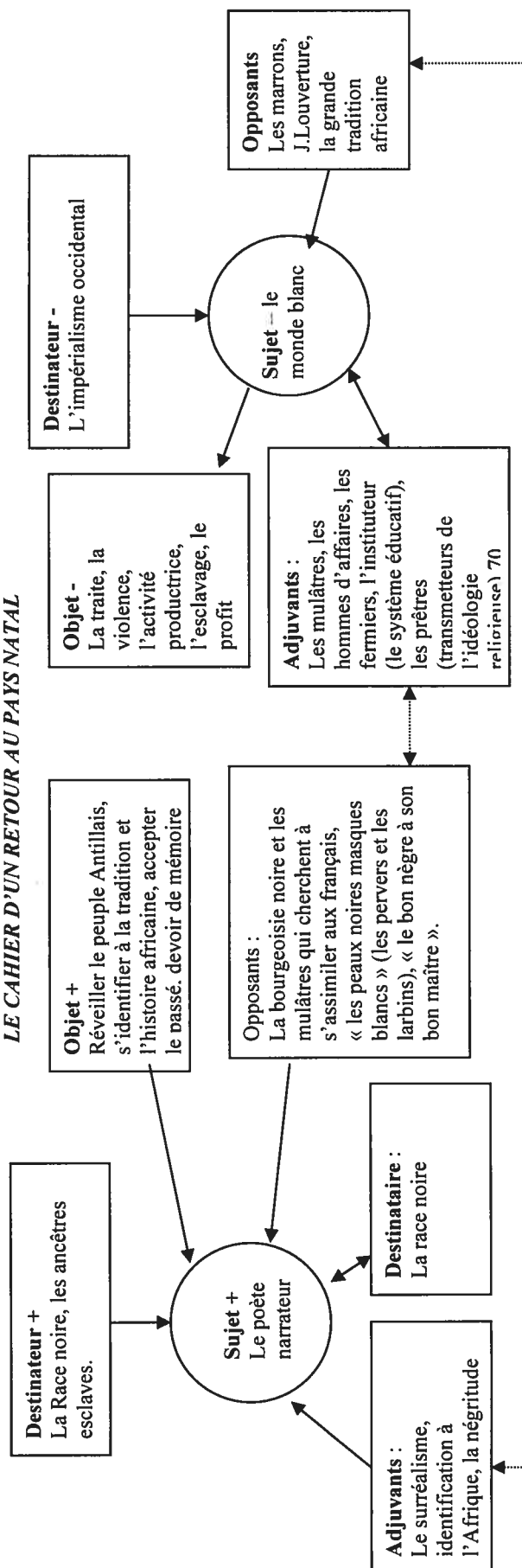
## LE CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL



# **SCHEMA ACTANTIEL II : LA STRUCTURE NARRATIVE** **LES DEMI-CIVILISES**



## **LE CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL**



## Ouvrages de référence pour l'analyse sociocritique

Les revues sont indissociables de l'émergence de la littérature caribéenne et québécoise et suppléent à l'absence de maisons d'édition entre les deux guerres. Elles se donnent aussi pour fonction d'interroger le statut de la littérature et la figure de l'écrivain dans un contexte social et politique donné. Les revues deviennent des lieux permanents de créations, de réflexions et d'échanges sociaux. Elles traduisent aussi l'esprit de l'époque remplie d'inquiétude, lançant Québécois et Martiniquais dans l'aventure pleine d'espoir et dans la recherche d'une spécificité nationale ou « raciale ».

### Domaine antillais

*Légitime Défense*, juin 1932, avec Jules Monnerot, Etienne Léro et René Ménil. Ce groupe pose l'émancipation du prolétariat antillais : la révolution socialiste est une condition *sine qua non* pour la formation de la personnalité antillaise.

*L'Étudiant noir*, 1935, fondée par L. S. Senghor et Aimé Césaire. La revue inverse la problématique de *Légitime Défense* : il s'agit de redécouvrir l'identité culturelle propre au « Monde noir » puis de modifier de façon pertinente la structure coloniale.

*Tropiques*, avril 1941-1945, Aimé Césaire et René Ménil en sont les fondateurs. Ils posent les bases d'une identité nouvelle et élaborent l'idée d'une personnalité antillaise cherchant à se libérer de la hantise des lieux communs français et des idées reçues de France.

### Domaine québécois

*L'Action française*, 1917-1921 (la première *Action française*), eut tout d'abord Omer Héroux comme rédacteur en chef. A la recherche d'une idéologie cohérente, elle était entachée de jansénisme et se positionnait pour la survivance de la langue française et pour la nation. Aussi, elle exaltait la société rurale, simple, pure et sobre. Lionel Groulx utilisa

les idées qu'on trouvait éparés dans cette première revue pour constituer un programme global d'action. *L'Action française* devint réellement une revue de combat de 1921 à 1928.

*L'Action nationale*, 1934 – 1948, revue nationaliste et catholique publiée par la Ligue de l'Action nationale et dont le directeur est Harry Bernard. La revue se définit davantage en continuité avec Lionel Groulx et se pose en fidèle disciple. Elle adopte une facture traditionnelle et se trouve être d'une propagation très scolastique. Elle s'intéresse notamment à l'éducation nationale, à la jeunesse, au problème économique ou du bilinguisme.

*Le Devoir*, 1910 - ..., quotidien nationaliste (premier adversaire du journal *le Jour* de Harvey) de Montréal dont le directeur-gérant est Georges Pelletier et le rédacteur en chef Omer Héroux, qui se partagent la moitié des articles. Ce journal est fondé sous l'égide d'Henri Bourassa. Journal indépendant, il a vingt ans d'existence au moment où débute la période qui nous occupe. Il dénonce un système, l'industrialisation selon la tradition libérale du laisser-faire et du laisser-passer. Il réclame surtout une forme d'autorité, celle de l'Ancien Régime plus précisément. La crise est à peine évoquée : leur regard se tourne exclusivement vers les problèmes de l'autorité en tant qu'autorité, se distançant de la condition sociale réelle de leur époque. Aussi, le journal formule la conception nationaliste du devenir et du statut de l'État québécois avec constance et fidélité.

*Le Jour*, 1937 – 1946, journal hebdomadaire fondé par Jean-Charles Harvey. Les pires ennemis des Canadiens français sont les Canadiens français eux-mêmes. Il réclame l'indépendance intellectuelle face aux « mauvais bergers » que constitue le cléricalisme. Le but ultime qu'Harvey poursuit est le bonheur des Canadiens français, « dans la concorde, la tolérance et la liberté ».

*Le Soleil*, 1896-1938, dont le rédacteur en chef est d'abord Ernest Pacaud. Jean-Charles Harvey en fut journaliste puis rédacteur en chef entre 1922 et 1934. Alors porte-parole du parti libéral dans les années trente, *Le Soleil* est le journal le plus influent de la région québécoise. Il engage d'amères polémiques avec *l'Action française* et *l'Action catholique*.



*Le Cri de Québec*. Organe de l'Association de la jeunesse libérale, fondé par Paul Taschereau, et dont Harvey fut le directeur au cours de l'année 1925. Il y a entre *Les demi-civilisés* et les articles de Harvey parus dans *Le Cri de Québec* une filiation explicite et une similitude de ton

### Domaine français

*La Revue Indigène*, 1906 – 1932, revue mensuelle des Intérêts des Indigènes aux Colonies, fondée à Paris par Paul Bourdarie. Elle devient trimestrielle en 1919 et bimestrielle en 1923. La revue cherche avant tout à relever la condition des indigènes et à influencer les administrations des colonies dans des perspectives plus « modernes ». Pour la conservation de la propriété indigène, les rédacteurs veulent stimuler l'activité des noirs en vue de les enrichir.

*L'Illustration* du 23 novembre 1935. Journal hebdomadaire publié à Paris à l'occasion du tricentenaire des Antilles Françaises (1635-1935), dont le directeur est René Baschet et le rédacteur en chef Gaston Sorbets. Le journal comporte surtout des publicités, des illustrations et des articles historiques.

*L'information d'Outre-mer* du mars-avril 1939. Revue pour enseignement du second degré, collection scientifique publiée à Paris sous la direction de A. Chatelet. La revue paraît tous les deux mois pendant la période scolaire. Elle traite des colonies d'Outre-mer de façon pédagogique et très subjective.

*La Dépêche coloniale*, 1909-1920, revue bimensuelle publiée à Paris par le Ministre des Colonies Jean-Paul Trouillet. Elle traite de l'état des colonies françaises en général (Indochine, Madagascar, ...). Les articles sont accompagnés de photos, de renseignements sur la façon de vivre dans les colonies ; ils sont le plus souvent historiques.